

# Tante dynamite

P.G. Wodehouse  
(adapté par E. Kowalski)

*précédé de*

## Tante Frédérique passe par là

*et suivi de notes explicatives*

(6 décembre 2020)

## Table des matières

★ Tante Frédérique passe par là	p. 3
★ Tante Dynamite	p. 27
★ Notes	p. 289
★ Avant première	p. 303

Tante Frédérique passe par là



---

Afin qu'ils puissent profiter de leur café en paix, le dandy avait amené son invité dans le plus petit des deux salons.<sup>1</sup> Dans l'autre, expliqua-t-il, bien que la conversation atteigne des sommets de brillance, il y avait toujours une bonne quantité de sucre dans l'air.

L'invité dit qu'il comprenait.

– Jeunesse tumultueuse, hein ?

– C'est ça. Jeunesse tumultueuse.

– Et animale exubérance.

– Et animale, comme vous dites, exubérance, confirma-t-il. Nous n'en manquons pas ici.

– Je note que l'état n'est cependant pas universel.

– Eh ?

L'autre attira son attention vers la porte, où un jeune homme en tweed impeccable venait d'apparaître. Il était hagard. Ses yeux s'agitaient sauvagement et il suçait un porte-cigarettes vide. Son visage portait la marque d'atroces tourments. Quand le dandy le héla pour qu'il les rejoigne, il se contenta de hocher la tête d'un air hanté, et il ressortit, comme un personnage de tragédie poursuivi par les Parques.

Le dandy soupira.

– Pauvre vieux Jeff !

– Jeff ?

– C'était Jeff Tournalune.<sup>2</sup> Il est tout chose à cause de sa tante Frédérique.

– Décédée ?

– Pas tant de chance. De passage à Paris demain matin. Jeff a reçu un télégramme ce matin.

– Et il est traumatisé ?

– Naturellement. Après ce qui s'est passé la dernière fois.

– C'est-à-dire ?

– Ah ! dit le dandy

– Qu'est-ce qui s'est passé la dernière fois ?

– C'est une bonne question.

– Je la pose.

– Ah ! dit le dandy.

---

Le pauvre Jeff (dit le dandy) m'a souvent parlé de sa tante Frédérique, et s'il n'avait pas les larmes aux yeux en le faisant, je ne sais pas reconnaître une larme dans l'œil quand j'en vois une. À l'état civil comtesse de Fiquefleur, de Fiquefleur-Équainville, Calvados,<sup>3</sup> elle réside à la campagne la plus grande partie de l'année, mais elle a une habitude lamentable de briser ses chaînes de temps en temps, et de faire une descente sur l'appartement de Jeff au Boulevard Saint Germain. Et chaque fois qu'elle le fait, ce jeune malheureux est soumis à une épreuve qui rudoit son âme. Car le problème de cette tante est que, bien qu'elle ait au bas mot cinquante ans bien sonnés, elle redevient en entrant dans la capitale aussi jeune qu'elle se figure l'être – c'est-à-dire, apparemment, une ingénue de vingt-deux ans. Je ne sais pas si par hasard vous savez ce que veut dire le mot « Excès », mais c'est ce que cette tante campagnarde de Jeff commet sans faille dès qu'elle est à Paris. Si Machiavel l'avait connue, on entendrait moins parler de Cesare Borgia comme exemple de *virtù* dans le *Prince*.<sup>4</sup>

Ce ne serait pas si grave, d'ailleurs, si elle cantonnait ses activités à des lieux clos. Il y a des endroits, comme ici, où on a l'esprit large, et tant que le piano reste intact, il n'est guère possible de provoquer des haussements de sourcils ou des hochements de tête réprobateurs. Le hic, c'est qu'elle insiste pour s'afficher avec Jeff sur la voie publique, et là, aux yeux de tous, elle se met à marcher haut, ample et somptueuse.<sup>5</sup>

Alors tu comprendras pourquoi ce malheureux jeune limaçon l'a regardée comme il aurait regardé une demi-livre de dynamite qu'il aurait trouvée allumée dans sa chambre, lorsqu'elle a dit, pendant la visite à laquelle je faisais allusion, debout toute rose et toute gaie devant sa cheminée, regorgeant d'un déjeuner offert par sa personne, et enveloppée de la fumée d'un de ses cigares : « Et maintenant, mon garçon, un de nos après-midi plaisants et instructifs ».

– Un quoi ? a-t-il répondu, en fléchissant des genoux et en blêmissant sous son bronzage.

– Un après-midi plaisant et instructif, répéta la comtesse de Fiquefleur, faisant rouler les mots dans la bouche comme un bon vin. Je propose que tu me laisses carte blanche et que je m'occupe de la totalité du programme.

Hélas, les circonstances de Jeff sont telles qu'il doit régulièrement implor-

---

rer cette relation âgée de lui prêter une centaine de francs dont il a un urgent besoin, et il n'est pas en mesure d'avoir recours à la main de fer avec cette vieille plaie. Mais à ces mots, il parvint à répondre avec une virile fermeté.

– Tu ne m'amèneras pas encore une fois aux courses de lévriers.

– Non, non.

– Tu te souviens de ce qui s'est passé en juin.

– Certes, dit la comtesse de Fiquefleur, certes. Même si je pense toujours qu'un magistrat plus éclairé aurait été satisfait par une simple réprimande.

– Et je n'irai pas —

– Pas du tout. Rien de tout cela. Ce que je me propose de faire cet après-midi, c'est de t'amener visiter le terreau de tes ancêtres.

Jeff était interdit.

– Je croyais que Fiquefleur-Équainville était le terreau de mes ancêtres.

– C'est l'un des terreaux de tes ancêtres. Certains habitaient un peu plus près du cœur de l'action, dans un endroit appelé Bourg-la-Reine.

– Tu veux dire en banlieue ?

– L'endroit est maintenant en banlieue, c'est vrai. Il y a longtemps que les champs où je courais gamine ont été vendus et transformés en immeubles. Mais quand j'étais petite, la rase campagne couvrait Bourg-la-Reine. Il y avait une grande propriété appartenant à ton grand-oncle Mathurin, un homme dont ton esprit innocent ne saurait concevoir les favoris, et j'ai longtemps éprouvé une envie sentimentale de voir de quoi le bon vieux patelin a l'air aujourd'hui. Complètement odieux, je suppose. Néanmoins, je pense que nous devrions effectuer ce pieux pèlerinage.

Jeff applaudit de la voix et de la pensée. Il était à fond pour cette idée. Il était comme délivré d'un grand poids. Il se disait que même une tante qui n'était qu'à un pas de l'asile ne pourrait pas vraiment faire beaucoup de mal en banlieue. Je veux dire, vous savez ce qu'est une banlieue. On n'y trouve pas, pour ainsi dire, la matière nécessaire. On peut apprécier son analyse, évidemment.

– Excellent ! dit-il. Splendide ! Super !

– Alors prends ton chapeau et mets tes babouches, mon garçon, dit la comtesse de Fiquefleur, et allons-y. Je crois savoir qu'on y arrive en bus et toutes ces sortes de choses.

---

Évidemment, Jeff n'espérait pas trouver un spectacle moralement exaltant à Bourg-la-Reine, et il ne fut pas déçu. À la descente du bus, m'a-t-il dit, on se retrouve au milieu de rangées après rangées de villas toutes semblables, et si on marche un peu plus loin, on arrive à d'autres villas, qui se ressemblent aussi. Néanmoins, il n'allait pas ronchonner. C'était l'une des ces premières journées de printemps qui changent sans prévenir en hiver profond et il était sorti sans manteau, et il y avait de la pluie dans l'air, et il n'avait pas de parapluie, mais malgré tout, il ressentait une humeur d'extase discrète. Les heures passaient et sa tante n'avait pas encore provoqué de désastre substantiel. Aux courses de lévriers, elle s'était retrouvée entre les mains de la gendarmerie dans les dix premières minutes.

Jeff commençait à se dire qu'avec un peu de chance, il pourrait flâner paisiblement avec la vieille pyromane dans les alentours jusqu'à la tombée de la nuit, quand il lui offrirait un bon dîner avant de la mettre au lit. Et comme la comtesse de Fiquefleur avait expressément affirmé que son mari, l'oncle Jean de Jeff, avait exprimé son intention de l'écorcher avec un couteau émoussé si elle n'était pas de retour au manoir le lendemain à l'heure du déjeuner, il paraissait bel et bien imaginable qu'elle puisse finir cette visite sans avoir infligé un seul outrage majeur à la paix civile de la République. Il est intéressant de remarquer que Jeff sourit en pensant cela, parce que c'est la dernière fois qu'il a souri ce jour là.

Je dois préciser que, pendant ce temps, la comtesse de Fiquefleur s'attardait de temps à autre comme un chien à l'arrêt en disant qu'ils devaient être près de l'endroit où elle avait atteint en plein dans le mille le postérieur du jardinier avec son arbalète; que là-bas, elle avait vomi après son premier cigare; et elle s'arrêta devant une villa qui s'appelait, allez savoir pourquoi, « Le Bon Plaisir ». Son visage était maintenant plein de tendresse et de douceur.

– Ici même, si je ne m'abuse, dit-elle en soupirant doucement, ici-même, il y aura quarante ans à la Pentecôte, j'ai... Ah, zut !

Cette dernière remarque était provoquée par la pluie, qui s'était retenue jusqu'à présent, mais qui maintenant tombait comme un déluge bien compris. Sans un mot de plus, ils se précipitèrent sous le porche de la villa, et y trouvèrent refuge, en échangeant un salut avec un perroquet vert-de-gris qui

---

se tenait dans une cage visible par la fenêtre.

Enfin, si on pouvait appeler ça un refuge. Ils étaient protégés verticalement, certes, mais l'ondée descendait maintenant avec une sorte de mouvement de biais, débordant par les côtés et les saçant de belle manière. Et Jeff avait tout juste relevé son col, et se pressait contre la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit. Il déduit de l'apparence d'une sorte de bonne à tout faire que sa tante devait avoir sonné.

La femelle en question portait un long imperméable, et la comtesse de Fiquefleur se pencha vers elle avec une bonne dose de suavité.

– Bon après-midi, dit-elle.

La femelle dit bon après-midi.

– « Le Bon Plaisir » ?

La femelle dit que oui, c'était « Le Bon Plaisir ».

– Vos maîtres sont-ils là ?

La femelle dit qu'il n'y avait personne.

– Ah ? Bah, tant pis. Je suis venue, dit la comtesse de Fiquefleur en se faufilant à l'intérieur, couper les griffes du perroquet et limer son bec. Mon assistant, monsieur Marchanbien, en charge de l'anesthésie, ajouta-t-elle en désignant Jeff d'un geste.

– Vous êtes du vétérinaire ?

– Une heureuse conclusion.

– Personne ne m'a prévenue de votre visite.

– Ils vous cachent certaines choses ? dit la comtesse de Fiquefleur avec sympathie. Quel dommage.

Continuant à se faufiler, elle avait atteint le salon, et Jeff la suivait comme dans un rêve, et la femelle suivait Jeff.

– Bof, je suppose que ça va, dit-elle. J'allais sortir. C'est mon après-midi.

– Sortez, sortez, dit la comtesse de Fiquefleur cordialement. N'hésitez pas. Nous prendrons soin de ne toucher à rien.

Et la femelle, bien que peut-être un peu soupçonneuse, détala finalement. La comtesse de Fiquefleur alluma le gaz et approcha un fauteuil du poêle.

– Et voilà, mon garçon, dit-elle. Un peu de tact, un peu d'adresse, et nous sommes installés confortablement, au chaud, évitant d'attraper une

---

pneumonie fatale. Tu ne peux jamais te tromper si tu me laisses m'occuper de tout.

– Mais, palsambleu, nous ne pouvons pas rester ici, dit Jeff.

La comtesse de Fiquefleur haussa les sourcils.

– Ne pas rester ici ? Est-ce que tu suggères de sortir sous la pluie ? Mon cher neveu, tu n'es pas conscient de la gravité de la situation. Ce matin, quand je suis sortie, j'ai eu une fâcheuse dispute avec ton oncle. Il m'a dit que le temps était traître et voulait que j'emporte mon écharpe en laine. J'ai répliqué que le temps n'était pas traître et que je préférerais mourir que d'emporter mon écharpe en laine. En fin de compte, par l'exercice de ma volonté d'acier, j'ai emporté la décision, et je te demande, mon cher garçon, d'envisager ce qui adviendrait si je rentrais avec un rhume carabiné. Je serais réduite au statut de puissance de troisième ordre. Pour ma prochaine visite à Paris, il faudrait que je porte un cataplasme et un respirateur. Non ! Je vais rester sur place, et me dorer les doigts de pieds devant ce superbe poêle. J'ignorais tout à fait que le gaz pouvait diffuser une telle chaleur. Elle m'enveloppe entièrement.

Il en était de même de Jeff. Son front était couvert d'honnête sueur. Il étudie le droit, et même s'il serait le premier à admettre qu'il ne maîtrise pas encore tout les recoins du Code Pénal, il lui semblait se rappeler qu'une entrée dans la villa d'un parfait inconnu sous prétexte de limer le bec du perroquet était un abornement, ou une forclusion, voire même un tour d'échelle ou une baraterie de patron, ou quelque chose de cet acabit. Et en dehors du côté juridique, il y avait l'inconfort de la situation. Personne n'est plus à cheval que Jeff sur la bienséance et l'importance de ne pas faire ce qui ne se fait pas, et dans la situation dans laquelle il se trouvait, il se mordait les lèvres, et (comme je l'ai dit) transpirait avec une certaine abondance.

– Mais imagine que l'olibrius à qui cette maison appartient revienne ? demanda-t-il. Si tu tiens à envisager, zigonne ça un peu.

Et, comme par hasard, alors qu'il parlait, la sonnette se fit entendre.

– Et voilà ! dit Jeff.

– Ne dit pas « Et voilà ! » mon garçon, lui reprocha la comtesse de Fiquefleur. C'est le genre de choses que dit ton oncle. Je ne vois aucune raison de s'alarmer. Il s'agit évidemment d'un visiteur informel. Le propriétaire aurait

---

utilisé sa clé. Jette un coup d'œil prudemment par la fenêtre et vois si tu peux voir quelqu'un.

– C'est une chappe<sup>6</sup> toute rose, dit Jeff après avoir fait comme demandé.

– Rose comment ?

– Plutôt rose.

– Alors tout va bien. Je te l'avais dit. Ça ne peut pas être le grand chef. Le genre de zèbres qui occupent une villa comme celle-ci sont pâles et jaunâtres à force de travailler toute la journée dans un bureau. Va voir ce qu'il veut.

– Va voir ce qu'il veut toi-même !

– Bon, alors allons ensembles voir ce qu'il veut, dit la comtesse de Fiquefleur.

Et ils sont donc allés ouvrir la porte, et il s'y trouvait, comme Jeff l'avait dit, un gars rose. Un gars rose assez petit et assez jeune, et un peu mouillé aux entournures.

– Excusez-moi, dit le gars rose, est-ce que madame Rodion est là ?

– Non, dit Jeff.

– Si, dit la comtesse de Fiquefleur. Reprends tes esprits, Dominique — bien sûr que je suis là. Je suis Mme Rodion, dit-elle au gars rose. Et, pour ce qu'il vaut, voici mon fils Dominique. Et vous ?

– Nom de Robinson.

– C'est-à-dire ?

– Mon nom est Robinson.

– Ah, *votre* nom est Robinson ? Maintenant tout est clair. Je suis enchantée de vous voir, monsieur Robinson. Entrez, et laissez là vos bottes.

Ils revinrent au salon, la comtesse de Fiquefleur indiquant au nouveau venu divers objets dignes d'intérêt, Jeff respirant avec difficulté en essayant d'appréhender ces nouveaux ricochets du scénario. Son cœur s'écroulait de mal en pis sous le poids des malheurs. Il n'aimait pas être monsieur Marchanbien, l'anesthésiste, et il n'aimait pas davantage être Rodion Junior. En bref, il craignait le pire. Il voyait bien que sa tante était en pleine effervescence et qu'elle se parait pour l'une de ses grandes soirées, et il se demandait, comme il s'était souvent demandé, ce qu'en serait la vendange ?

Arrivé dans le salon, le gars rose resta debout sur une jambe d'un air transi.

- 
- Est-ce que Julie est là ? demanda-t-il en balbutiant un peu.
- Est-ce qu'elle est là ? demanda la comtesse de Fiquefleur à Jeff.
- Non, dit Jeff.
- Non, dit la comtesse de Fiquefleur.
- Elle m'a télégraphié qu'elle serait ici aujourd'hui.
- Ah, alors nous serons juste quatre pour une partie de coinche.
- Le gars rose se tenait sur l'autre jambe.
- Je ne crois pas que vous avez rencontré Julie. Une querelle de famille, d'après ce que j'ai cru comprendre.
- C'est si souvent le cas.
- La Julie dont je parle est votre nièce Julie Paliard. Ou plutôt la nièce de votre mari, Julie Paliard.
- Chaque nièce de mon mari est comme une nièce pour moi, dit la comtesse de Fiquefleur de grand cœur. Nous partageons tout.
- Julie et moi voulons nous marier.
- Allez-y.
- Mais ils ne veulent pas nous laisser.
- Qui ne veut pas ?
- Sa mère et son père. Et oncle Charles Paliard, et oncle Henri Paliard, et tout les autres. Ils ne croient pas que je suis assez bon pour elle.
- Le code moral des jeunes gens d'aujourd'hui est notoirement relâché.
- Socialement, je veux dire. Ils sont terriblement hautains.
- Qu'est-ce qui leur permet d'être hautains ? Est-ce que ce sont des comtes et des comtesses ?
- Non, ils ne sont pas comtes ou comtesses.
- Alors pourquoi diable, dit la comtesse de Fiquefleur avec chaleur, sont-ils hautains ? Il n'y a que les comtes et les comtesses qui ont le droit de prendre les gens de haut. Une comtesse, c'est du feu de Zeus. Quand vous avez une comtesse, vous avez quelqu'un.
- Et puis, nous avons échangés des propos violents. Moi et son père. Une chose en provoquant une autre, et finalement, j'ai dit que c'était un vieux troglodyte de — Oups ! dit le gars rose, s'interrompant soudain.

Il était près de la fenêtre, et il bondit prestement jusqu'au milieu de la pièce, en conséquence de quoi Jeff, dont l'équilibre nerveux était déjà

---

descendu pour de bon aussi bas que la cave à vin, et qui n'avait pas prévu cet *adagio*, se mordit sévèrement la langue.

– Ils sont à la porte ! Julie et sa mère et son père. Je ne savais pas qu'ils venaient tous ensemble.

– Vous ne tenez pas à les rencontrer ?

– Non !

– Alors piquez une tête derrière le divan, monsieur Robinson, dit la comtesse de Fiquefleur, et le gars rose, soupesant ce conseil et le trouvant bon, obtempéra. Et alors qu'il disparaissait, la sonnette résonna.

Encore une fois, la comtesse de Fiquefleur guida Jeff vers le hall d'entrée.

– Je dis ! dit Jeff, et un observateur attentif aurait remarqué qu'il tremblait comme une anguille.

– Oui, exprime toi, mon cher garçon.

– Je veux dire, quoi ?

– Quoi ?

– Tu ne vas pas laisser entrer cette bande d'ectoplasmes ?

– Bien sûr que si, dit la comtesse de Fiquefleur. Nous autres Rodions, nous gardons porte ouverte. Et comme ils savent sans doute que madame Rodion n'a pas de fils, je pense qu'il est préférable de revenir au plan initial. Tu es le vétérinaire local, mon garçon, venu administrer des soins à mon perroquet. Quand je reviendrai, j'aimerais te voir près de la cage, concentré sur le perroquet avec un air scientifique. Tapote de temps en temps ta moustache avec un stylo et tâche de diffuser une odeur de chloroforme. Cela renforcera ta crédibilité.

Donc Jeff est revenu à la cage du perroquet et l'a regardé si attentivement que c'est seulement quand quelqu'un a dit « Ah ! » qu'il a compris qu'il y avait quelqu'un dans la pièce. En se retournant, il a vu que la Grande Malédiction du Calvados était revenue avec la bande.

Il y avait une femme sévère, mince, d'âge moyen, un homme d'âge comparable, et une jeune femme.

En général, on peut faire confiance au jugement de Jeff quand il s'agit des jeunes femmes, et quand il dit que celle-ci était à ravir, on sait qu'il emploie le mot dans son sens le plus exact. Elle avait environ dix-neuf ans, à son avis, et elle portait un béret noir, un manteau en cuir vert foncé, une

---

jupe de tweed du genre raccourci, des bas en soie et des talons hauts. Elle avait de grands yeux lustrés et un visage semblable à une orchidée couverte de rosée au lever du jour un matin de juin. Du moins c'est ce que me dit Jeff. Je doute qu'il ait jamais vu une orchidée au lever du jour un matin de juin, puisqu'en général on ne peut pas faire mieux que de le tirer du lit pour le petit déjeuner à neuf heure et demi. Enfin, on apprécie l'idée.

– Bien, dit la dame, vous ne savez pas qui je suis, j'imagine. Je suis la sœur de Laurent, Christelle. Voici mon mari, Claude. Et ma fille Julie. Laurent est-il là ?

– Je regrette que non, dit la comtesse de Fiquefleur.

La femme la regardait comme si elle n'était pas à la hauteur de ses attentes.

– Je croyais que vous étiez plus jeune, dit-elle.

– Plus jeune que qui ? dit la comtesse de Fiquefleur.

– Plus jeune que vous n'êtes.

– On ne peut pas être plus jeune que soi-même, pas de chance, dit la comtesse de Fiquefleur. Enfin, on fait de son mieux, et je dois dire que ces dernières années, je me suis pas trop mal débrouillée.

La femme aperçut Jeff, et elle ne semblait pas le trouver satisfaisant non plus.

– Qui est-ce ?

– Le vétérinaire du coin, au chevet de mon perroquet.

– Je ne peux pas parler devant lui.

– Ne vous faites pas de soucis, la rassura la comtesse de Fiquefleur. Le pauvre homme est sourd comme une brique.

Et avec un regard impérieux en direction de Jeff, comme pour lui ordonner de regarder moins les filles et plus les perroquets, elle offrit des sièges à la compagnie.

– Bien, bien, dit-elle.

Le silence dura quelques instants, suivi d'une sorte de sanglot étouffé, qui venait de la fille, si l'on en croit Jeff. Il ne pouvait pas la voir, évidemment, puisqu'il avait le dos tourné, et il dévisageait le perroquet, qui retournait la politesse – très prétentieux, dit-il, comme le sont les perroquets, et d'un seul œil. Il réclamait aussi une noix.

---

La femme retourna sur la brèche.

– Bien que Laurent ne m’ait pas fait l’honneur, dit-elle, de m’inviter à son mariage, raison pour laquelle j’ai cessé tout contact avec lui depuis cinq ans, la nécessité m’oblige à franchir sa porte aujourd’hui. Il vient un temps où les différences doivent être oubliées et où les membres d’une même famille doivent se soutenir mutuellement.

– Je vois ce que vous voulez dire, dit la comtesse de Fiquefleur. Comme au cœur de la mêlée.

– Je dis : tirons un trait sur le passé. Je n’aurais pas commis cette intrusion, si mon besoin n’était si pressant. Je passe l’éponge et je fais appel à votre sens de la pitié.

Il semblait à Jeff que l’on se dirigeait vers une tentative d’extorsion de fonds, et il est convaincu que le perroquet pensait de même, parce qu’il cligna de l’œil et se racla la gorge. Mais ils avaient tout les deux tort. La femme continua.

– Je souhaite que Laurent et toi hébergiez Julie pendant une semaine environ, jusqu’à ce que je puisse trouver une autre solution pour elle. Julie étudie le piano et son concours a lieu dans deux semaines ; il faut donc qu’elle reste près de Paris jusqu’alors. Le problème est qu’elle est amoureuse. Ou croit qu’elle l’est.

– Je sais que je le suis, dit Julie.

Sa voix était si attractive que Jeff fut contraint de se tourner et de la regarder encore une fois. Ses yeux, dit-il, brillaient comme des étoiles binaires, et il y avait sur son visage comme une expression de sainte dévotion, et quelle infernale *virtù* il pouvait y avoir pour créer cette expression chez un gars rose comme le gars rose, qui même en comparaison avec d’autres gars roses n’était pas grand chose comme gars rose, c’était tout bonnement, dit Jeff, plus qu’il ne pouvait comprendre. Le fait le laissait perplexe. Il cherchait en vain pour une explication.

– Hier, Claude et moi sommes arrivés à Paris depuis la Rochelle pour faire une agréable surprise à Julie. Nous sommes évidemment allés loger dans la pension de famille où elle réside depuis six semaines. Et que croyez-vous que nous avons découvert ?

– Des punaises.

---

– Pas des punaises. Une lettre. Écrite par un jeune homme. J’ai découvert à mon horreur qu’un jeune homme dont je ne sais rien se préparait à épouser ma fille. Je l’ai immédiatement fait venir, et je l’ai trouvé simplement impossible. Il ouvre des huîtres!<sup>7</sup>

– Il quoi ?

– Il est ouvrier d’huîtres au Café de Flore.

– Mais certainement, dit la comtesse de Fiquetfleury, c’est tout en son honneur. La faculté d’ouvrir une huître me semble être la preuve d’une intelligence de haute volée. Tout le monde ne peut le faire, en aucune façon. Je sais que si quelqu’un venait me dire « Ouvre cette huître ! », je serais réduite à l’état de *non plus*. Et il en serait de même, si je ne me trompe, de Sarah Bernhardt et de madame Curie.

La femme ne voyait pas cet argument d’un bon œil.

– Tchah ! dit-elle. Quelle sera, à votre avis, la réaction du frère de mon mari, Charles Paliard, si j’autorisais sa nièce à épouser un ouvrier d’huître ?

– Ah ! dit Claude, dont je dois dire, avant d’aller plus loin, que c’était un drôle d’oiseau voûté avec une moustache rousse à l’impériale.

– Ou le frère de mon mari, Henri Paliard.

– Ah ! dit Claude. Ou notre cousin Alfred Rodion, pendant que nous y sommes.

– Précisément. Cousin Alfred mourrait de honte.

La jeune Julie hoqueta passionnément, tant et si bien que Jeff dit qu’il fallut qu’il se retienne pour ne pas traverser la pièce et prendre sa main dans la sienne et la caresser.

– Je t’ai dit mille fois, maman, que Clotaire n’ouvre des huîtres que jusqu’à ce qu’il trouve quelque chose de mieux.

– Qu’est-ce qui est mieux qu’une huître ? demanda la comtesse de Fiquetfleury, qui avait suivi cette conversation avec l’attention qu’elle méritait. Pour ce qui est d’ouvrir, je veux dire.

– Il est ambitieux. Il ne sera pas long, dit-elle, avant que Clotaire ne se dresse haut dans le monde.

Elle n’avait jamais parlé plus vrai. À cet instant, il surgit en bondissant de derrière le divan.

– Julie ! cria-t-il.

---

– Cloclo ! jappa la fille.

Et Jeff dit que, de toute sa vie, il n'a jamais rien vu de plus écœurant que sa façon de se jeter dans les armes de cet épouvantail et de s'y accrocher comme la vigne vierge sur le mur du jardin. Ce n'est pas qu'il avait quelque chose de particulier contre le gars rose, mais cette femme lui avait fait une forte impression, et il n'aimait pas la voir s'attacher à un autre de cette manière.

La mère de Julie, après le court interlude dont une femme a naturellement besoin pour se remettre de sa surprise à la vue d'un ouvrier d'huître surgissant du divan, se précipita en avant et l'arracha de la mêlée comme un arbitre séparant deux poids mi-lourds.

– Julie Paliard, dit-elle, j'ai honte de toi !

– Moi aussi, dit Claude.

– Je rougis pour toi.

– Moi aussi, dit Claude. Étreindre et embrasser un homme qui a appelé ton père un vieux troglodyte de moule à gaufres des Carpathes.<sup>8</sup>

– Je crois, dit la comtesse de Fiquefleur, mettant un bâton dans les roues, qu'avant de continuer, nous devrions élucider cette question. S'il vous a appelé un vieux troglodyte de moule à gaufres des Carpathes, il me semble que la première chose à faire est de déterminer s'il a raison, et franchement, à mon avis...

– Clotaire va s'excuser.

– Bien sûr, je vais m'excuser. Ce n'est pas juste d'en vouloir à un gars pour une remarque lancée dans la chaleur du moment...

– Monsieur Robinson, dit la femme, vous savez parfaitement que les remarques que vous avez cru bon de lancer ne changeront rien à rien. Si vous avez entendu ce que je disais, vous comprendrez que...

– Oh, je sais, je sais. Oncle Charles Paliard et oncle Henri Paliard et cousin Alfred Rodion et tout ça. Une bande de snobs !

– Quoi !

– Des snobs prétentieux de province ! Eux et leurs prétentions de classes. Ils se croient quelque chose parce qu'ils ont de l'argent. J'aimerais bien savoir comment ils ont gagné cet argent.

– Qu'est-ce que vous sous-entendez comme ça ?

---

– Je dis ce que je dis.

– Si vous insinuez que —

– Mais quand même, Christelle, dit la comtesse de Fiquefleur d’un ton mesuré, il a tout à fait raison. Tu ne peux pas le nier.

Je ne sais pas si vous avez déjà vu un terrier se lancer à l’assaut d’un caniche, et juste quand il est en plein effort, se faire mordre dans le derrière par un berger allemand inopiné. Quand cela arrive, il oublie le caniche et se retourne et regarde cet animal interlope d’un œil malintentionné. C’est exactement ce qui s’est passé avec cette Christelle lorsque la comtesse de Fiquefleur prononça ces mots.

– Quoi !

– Je me demandes si tu as oublié comment Charles Paliard a acquis son pécule.

– De quoi parlez-vous ?

– Je sais que c’est pénible, dit la comtesse de Fiquefleur, et on évite le sujet en général, mais puisque nous y sommes, tu dois admettre que prêter à deux cent cinquante pour cent d’intérêt ne se fait pas dans les meilleurs milieux. Le juge, si tu te souviens, l’a dit pendant le procès.

– J’ignorais tout ça ! s’écria la fille Julie.

– Ah, dit la comtesse de Fiquefleur. Vous l’avez caché à cette enfant ? Très bien, très bien.

– C’est un mensonge !

– Et quand Henri Paliard a eu tout ces ennuis avec la banque, c’était moins cinq qu’ils ne l’envoient en prison. Entre nous, Christelle, est-ce qu’un employé de banque, même un frère de ton mari, a le droit d’escamoter cinq mille francs de la caisse pour les parier sur un outsider à cent contre un au prix de l’Arc de Triomphe ? Ce n’est pas très correct, Christelle. Pas fair play. Je concède qu’Henri a gagné un million et n’a plus besoin de se soucier de rien, mais même si on peut applaudir l’acuité de son jugement équestre, on doit censurer ses méthodes financières. Et pour ce qui est de cousin Alfred Rodion...

La femme faisait des bruits de moteur enrayé. Jeff me dit qu’il a eu un cabriolet Duesenberg qui s’exprimait de la même manière lorsqu’on essayait

---

de lui faire monter une colline en quatrième. Une sorte de cocktail de gargouillements et d'explosions.

– Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela, s'exclama-t-elle enfin, ayant désemberlificoté ses cordes vocales. Pas un mot. Je crois que vous êtes folle.

La comtesse de Fiquefleur haussa les épaules.

– Comme tu veux, Christelle. J'allais seulement dire que même si les jurés n'avaient probablement pas d'autre choix, vu le dossier qu'ils avaient pu voir, que d'acquitter le cousin Alfred au bénéfice du doute lorsqu'il était accusé de trafic de drogue, tout le monde sait qu'il le faisait depuis des années. Je ne le blâme pas. Si quelqu'un peut vendre de la cocaïne sans se faire prendre, je lui souhaite bonne chance. La seule chose que je voulais dire, c'est que notre famille est loin de pouvoir se permettre de monter sur ses grands chevaux, et de mépriser d'honnêtes aspirants à la main de nos filles. Pour ma part, je considère que nous avons beaucoup de chance de nous lier jusque dans le monde des ouvriers d'huîtres.

– Moi aussi, dit Julie fermement.

– Tu ne peux pas croire à ce que cette femme affirme ?

– J'en crois chaque mot.

– Moi aussi, dit le gars rose.

La femme renifla. Elle paraissait désarçonnée.

– Eh bien, dit-elle, Dieu sait que je n'ai jamais aimé Laurent, mais je ne lui aurais jamais souhaité une épouse comme vous !

– Épouse ? dit la comtesse de Fiquefleur, surprise. Qu'est-ce qui vous donne l'impression que Laurent et moi sommes mariés ?

Un silence pesant suivit, pendant lequel le perroquet lança une invitation générale à partager une noix. Puis Julie parla.

– Vous allez devoir me laisser épouser Clotaire maintenant, dit-elle. Il en sait trop sur nous.

– C'est un peu ce que je pensais, dit la comtesse de Fiquefleur. Motus et bouche cousue.

– Tu ne refuseras pas de te lier avec une famille aussi basse, n'est-ce pas, chéri ? demanda-t-elle, avec une touche d'inquiétude.

– Aucune famille ne pourrait être assez basse pour moi, mon amour, si c'est la tienne, dit le gars rose.

- 
- Après tout, nous ne sommes pas obligés de les voir.
  - C'est vrai.
  - Ce ne sont pas nos relations qui comptent, c'est nous.
  - C'est vrai aussi.
  - Cloclo!
  - Julie!

Il reprirent leur routine de la vigne vierge sur le mur. Jeff dit qu'il la détesta autant que la première fois, mais son dégoût n'était rien en comparaison de celui de la femme Christelle.

– Et avec quelles ressources, si je puis me permettre, est-ce que vous comptez vous marier ?

Cela sembla jeter un froid. Ils se séparèrent. Ils se regardèrent. La fille regardait le gars rose, et le gars rose regardait la fille. On pouvait sentir qu'une fausse note venait d'être sonnée.

– Clotaire sera un homme très riche un jour.

– Un jour !

– Si j'avais dix mille francs, dit le gars rose, je pourrais acheter demain une demi-part dans l'une des meilleures tournées de lait de la rive Gauche.

– Si ! dit la femme.

– Ah ! dit Claude.

– Où allez-vous les trouver ?

– Ah ! dit Claude.

– Où, répéta la femme, manifestement très satisfaite de son trait d'esprit, et peu encline à le laisser passer sans un encore, allez-vous les trouver ?

– Voilà la question, dit Claude. Où allez-vous trouver dix mille francs ?

– Mais c'est pas pire, dit la comtesse de Fiquefleur cordialement, chez moi, bien sûr. Où d'autre ?

Et devant les yeux exorbités de Jeff, elle sortit des recoins de son sac à main une liasse de billets craquants, et en fit cadeau. Et l'agonie de réaliser que la vieille enragée avait cet argent sur sa personne pendant tout l'après-midi et qu'il n'en avait pas même extrait une dîme était si forte, dit Jeff, qu'avant de prendre conscience de ce qu'il faisait, il laissa échapper un cri perçant et mugissant qui retentit dans la pièce comme le hurlement d'un chiot sur lequel on vient de marcher.

---

– Ah, dit la comtesse de Fiquefleur. Le vétérinaire désire me parler. Oui, docteur ?

Cela parut surprendre le type couleur cerise.

– Je croyais que vous aviez dit que c’était votre fils.

– Si j’avais un fils, dit la comtesse de Fiquefleur, blessée, il serait autrement plus présentable que ça. Non, c’est le vétérinaire du coin. J’ai pu dire que je *l’aimais* comme un fils. C’est peut-être ce qui vous a trompé.

Elle alla vers Jeff, et se tourna les pouces d’un air interrogateur. Jeff la dévisageait bouche bée, et ce n’est qu’après avoir reçu un doigt bien placé entre les côtes qu’il se rappela qu’il était sourd, et qu’il commença à se tourner les pouces en retour. Comme il n’était pas sensé être muet, je ne vois pas pourquoi il devait se tourner les pouces, mais il y a certainement des instants où on ne se sent guère apte qu’à se tourner les pouces. Depuis ce qui lui semblait au moins dix heures, Jeff endurait une sévère épreuve mentale, et on ne peut lui en vouloir de ne pas avoir été d’humeur badine. En tout cas, il se tournait les pouces.

– Je ne comprends pas tout à fait ce qu’il dit, annonça enfin la comtesse de Fiquefleur, parce qu’il s’est tordu un doigt ce matin, et que par conséquent il bégaye. Mais j’ai l’impression qu’il veut me dire un mot en privé. Il est possible que mon perroquet souffre d’un mal qu’il répugne à mentionner, même en langue des signes, devant une jeune fille. Vous savez ce que sont les perroquets. Nous allons sortir.

– *Nous* allons sortir, dit Clotaire.

– Oui, dit Julie. J’aimerais aller me promener.

– Et vous ? demanda la comtesse de Fiquefleur à la femme Christelle, qui ressemblait, au féminin, à Napoléon devant Moscou. Est-ce que vous vous joignez aux promeneurs ?

– Je vais rester ici et me préparer une tasse de thé. Vous ne nous refuserez pas une tasse de thé, j’espère ?

– Pas du tout, dit la comtesse de Fiquefleur cordialement. C’est pays de cocagne ici. Restez, et éclusez jusqu’à ce que vos yeux flottent.

Dehors, la jeune femme, évoquant plus que jamais une orchidée couverte de rosée, encensait la vieille grue à n’en plus finir.

---

– Je ne sais pas comment vous remercier ! dit-elle. Et le gars rose dit qu’il ne savait pas non plus.

– Pas du tout, mes chers enfants, pas du tout, dit la comtesse de Fiquefleur.

– Je vous trouve simplement merveilleuse.

– Non, non.

– Si. Parfaitement merveilleuse.

– Allons, allons, dit la comtesse de Fiquefleur. N’y pensez plus.

Elle fit la bise à Julie sur les deux joues, le menton, le front, le sourcil droit et le bout du nez, tandis que Jeff contemplait ce spectacle d’un air mécontenté et perplexe. Tout le monde embrassait cette fille, sauf lui.

Après un temps, ce spectacle dégradant prit fin et la fille et le gars rose s’en allèrent, et Jeff put aborder l’incident des dix mille francs.

– D’où, demanda-t-il, as-tu sorti tout cet argent ?

– Ah oui, d’où cela ? songea la comtesse de Fiquefleur. Je sais que ton oncle me l’avait donné pour une bonne raison. Mais laquelle ? Pour payer une quelconque facture, je suppose.

Cela réconforta un peu Jeff.

– Il va te faire sonner les cloches quand tu rentreras, dit-il, avec une certaine jouissance. Je n’aimerais pas être à ta place. Quand tu diras à oncle Jean, continua-t-il avec assurance, car il connaissait sa nature volcanique, que tu as refile la liasse entière à une jeune femme, je soupçonne qu’il saisira une de ces haches d’arme qui pendent aux murs, et qu’il te martèlera gaillardement le crâne.

– Ne crains rien, mon cher garçon, dit la comtesse de Fiquefleur. Je reconnais ton cœur généreux qui se soucie de mon sort, mais ne crains rien. Je lui dirai que j’ai dû te donner cette somme pour que tu puisses racheter des lettres compromettantes à une demi-mondaine andalouse. Il ne m’en voudra sûrement pas d’avoir sauvé un neveu bien-aimé des griffes d’une aventurière. Il sera peut-être temporairement un peu fâché avec toi, et il faudra peut-être que tu laisse s’écouler un certain laps de temps avant de revenir à Fiquefleur-Équainville, mais de toute manière, je n’aurai pas besoin de toi là-bas avant l’ouverture de la chasse aux corvidés, donc tout va bien.

---

À cet instant, un homme grand et pâle s'approcha de la grille de la villa « Le bon plaisir ». Il était sur le point d'ouvrir la porte, lorsque la comtesse de Fiquefleur l'interpella.

– Monsieur Rodion ?

– Hein ?

– Est-ce que je m'adresse à monsieur Rodion ?

– C'est moi.

– Je suis madame J. G. Beauchien, qui habite un peu plus loin, dit la comtesse de Fiquefleur. Voici le frère du mari de ma sœur, Perceval Froissard, qui travaille dans l'importation du beurre et du lard.

L'homme pâlot dit qu'il était enchanté de les rencontrer. Il demanda à Jeff comment allaient les affaires dans l'importation du beurre et du lard, et Jeff dit que ça allait, et le gars tout pâle dit qu'il était heureux de l'entendre.

– Nous n'avons pas été présentés, monsieur Rodion, dit la comtesse de Fiquefleur, mais je pense qu'il est de bon voisinage de vous informer que j'ai observé deux individus suspects dans votre demeure il y a peu.

– Chez moi ? Comment diable ont-ils pu entrer ?

– Sans doute par une fenêtre dans la cour. Il me semblent que ce sont d'effrontés malandrins. Si vous vous approchez, vous pouvez sans doute les apercevoir.

Le gars pâle s'approcha doucement, et revint, certes sans écume à la bouche, mais avec l'allure d'un homme qui pourrait commencer à écumer pour un rien.

– Vous avez parfaitement raison. Il sont assis dans mon salon aussi sereins que Ponce Pilate, et ils boivent mon thé et dévorent mes tartines au beurre.

– C'est ce que je pensais.

– Et ils ont ouvert un pot de ma confiture de myrtilles.

– Ah, alors vous pourrez les prendre la main dans le sac. J'irais chercher un gendarme, si j'étais vous.

– J'y vais. Merci, madame Beauchien.

– Je suis enchantée de pouvoir vous rendre ce petit service, monsieur Rodion, dit la comtesse de Fiquefleur. Bon, je dois m'en aller. J'ai un rendez-vous. Quel temps agréable après la pluie, n'est-ce pas ? Viens, Perceval.

Elle tira Jeff derrière elle.

---

– Et voilà, dit-elle avec plaisir, une bonne chose de faite. Lors de ces visites dans la capitale, mon garçon, je me fais toujours un devoir de prodiguer, si possible, la dolce vita et l'allégresse.<sup>9</sup> Je regarde autour de moi, même dans un trou perdu comme Bourg-la-Reine, et je me dis – Comment puis-je faire de ce trou perdu un trou perdu meilleur et plus heureux ? Et si une occasion se présente, je la saisis. Voici notre bus. Précipite-toi dedans, mon garçon, et sur le chemin du retour, nous pourrons esquisser le programme de la soirée. Si la vieille « Table de Bourgogne » existe encore, nous pourrions y faire un tour. Cela doit faire trente ans au bas mot que j'ai été expulsée de la « Table de Bourgogne ». Je me demande qui est le majordome de nos jours.

Et voici (conclut le dandy) ce qu'est la tante champêtre de Jeff Tourlalune, et vous aurez maintenant formé une vague idée de la raison pour laquelle un télégramme annonçant son arrivée imminente dans la ville tentaculaire fait pâlir Jeff jusqu'aux os, et l'oblige à réclamer un double Cognac.

La situation, dit Jeff, est incroyablement compliquée. D'un certain point de vue, on peut se féliciter que cette femme vive à la campagne pendant l'essentiel de l'année. Sinon, elle serait dans ses jambes tout le temps. D'un autre côté, en restant à la campagne, elle accumule, pour ainsi dire, une charge de déraison qui explose avec une violence inimaginable pendant ses rares visites au cœur des choses.

Voici à quoi la question se résume : est-il préférable d'avoir une tante déjantée dont la déjantation est en permanence à fleur de peau, mais étalée en couche mince, pour ainsi dire, où une telle tante qui vit au loin dans le Calvados pendant trois cent soixante jours de l'année et qui se défoule à pleine gorge à Paris pendant les cinq autres ? Franchement nébuleux, bien entendu, et Jeff n'est jamais parvenu à se faire une idée claire.

Évidemment, la solution idéale serait que quelqu'un enchaîne en permanence la vieille flibustière et la détienne du premier janvier au trente et un décembre là où elle ne peut faire aucun dégât — *vide licet*, parmi les pommes et les moujiks. Mais il s'agit là, Jeff le reconnaît, d'une utopie. Personne ne pourrait travailler davantage dans ce sens que son oncle Jean, et il n'y est jamais parvenu.

(Zürich, 10.6.2020 – 18.6.2020]

Tante Dynamite



# Première partie



# Chapitre 1

Sur la petite ligne de chemin de fer annexe qui part de Honfleur et emporte les passagers à destination de Fiquefleur-Équainville, La-Dynamite, Saint-Gatien-des-Bois, Les Monts Hativets, et autres lieu-dits somnolents du Calvados, le train de l'après-midi venait de commencer son voyage sans hâte.

Il s'agissait d'un train dont les familiers, de rudes gaillards rustiques mais propres, qui n'avaient nullement l'intention de permettre à une compagnie de chemins de fer d'empocher plus de leur pécule qu'ils ne pouvaient l'éviter, avaient pour la plupart fait l'acquisition de billets de troisième classe. Mais un compartiment de première classe était à la disposition des riches oiseux, et en ce jour, s'y trouvaient deux occupants, un jeune homme robuste à la mine ingénue et enjouée, remarquablement bronzé, et une femme, grande, mince, distinguée, plus âgée d'une trentaine d'année peut-être, à l'œil vif et entreprenant, dont les boucles noires révélaient une personne qui a vécu au summum chaque instant d'une vie agréable, et qui entend continuer de la sorte tant que Dieu lui prêtera vie. Son chapeau était comme une bannière et elle fumait un cigare éloquent.

L'espace d'une dizaine de minutes après le départ du train, le silence poli des voyages régna dans le compartiment. Puis le jeune homme, qui avait lancé maints coups d'œil subreptices à sa compagne, toussota et dit « Euh... »

La voyageuse le regarda d'un air interrogatif. Rougissant, car il était d'un naturel timide et retiré, et se demandait déjà que diable allait-il faire dans cette galère, le gamin écarlate continua.

- Je dis, excusez-moi. Ne seriez vous pas la comtesse de Fiquefleur ?
- Je le suis.

– Excellent.

La comtesse parut surprise.

– J’ai tendance à m’en satisfaire moi-même, admit-elle, mais pourquoi vous en réjouissez-vous ?

– Eh bien, si cela n’était pas —, dit le jeune homme, et s’interrompit à la pensée des horreurs sans noms qui auraient pu être conséquence d’une adresse à une parfaite inconnue. Ce que je veux dire, je vous connais. Connaissais ; il y a des années de cela. D’une certaine façon. J’étais un copain de votre neveu Jeff, et je suis venu de temps en temps jouer au tennis chez vous. Une fois, vous m’avez donné dix francs.

– Ainsi va la fortune.

– Je suppose que vous ne vous souvenez pas de moi. Alex Cricqueboeuf.<sup>10</sup>

– Mais bien sûr que je me souviens, mon cher ami, dit la comtesse de Fiquefleur de grand cœur, quoique à faux. J’aurais aimé avoir gagné un Napoléon à chaque fois que j’ai dit à mon mari « Je me demande ce qu’est devenu le petit Cricqueboeuf. »

– C’est vrai ? Excellent. Comment va le comte de Fiquefleur ?

– Excellent.

– Excellent. Il m’a donné cinq francs une fois.

– Vous noterez qu’en général les hommes sont moins généreux que moi. C’est quelque chose qui a à voir avec la formation des os du crâne. Oui, mon cher mari, je suis heureuse de pouvoir le dire, voit la vie en rose. Je viens de lui dire au revoir à Brest. Il part en voyage outremer.

– L’île du Diable ?

– Non, non, il a embarqué de son plein gré.

La tomate humaine digéra cette information quelques instants en silence, fit mine de vouloir dire « Excellent » de nouveau, puis se ravisa, et s’enquit de Jeff.

– Jeff, dit la comtesse de Fiquefleur, est en forme olympique. Il chevauche le monde étroit comme un Colosse.<sup>11</sup> Il ne serait pas exagéré de dire que Moab est le bassin où il se lave, et qu’il jetterait son soulier sur machin-truc.<sup>12</sup> Il a hérité l’autre jour d’un joli paquet que lui a légué son parrain québécois, et il peut maintenant croiser son tailleur sans trembler. Il va également se marier.

---

– Bien.

– Oui, dit la comtesse de Fiquefleur, assez surprise de ce témoignage d'un vocabulaire étonnamment vaste. Oui, il a l'air assez radieux à ce sujet. Je dois avouer être moi-même moins enthousiaste. J'ignore si vous l'avez remarqué, Alex Cricquebœuf, mais rien dans ce bas monde ne paraît jamais satisfaire l'intégralité des présents. Ainsi, alors que A agite son chapeau et lance des cris de joie, on remarque que B fronçe des sourcils dubitatifs. Et il en est de même avec X et Z. Considérez cette aventure de Jeff, par exemple. J'espérais le voir épouser quelqu'un d'autre, une de mes protégées, que j'ai vue grandir depuis son enfance, et c'était une enfant particulièrement attachante d'ailleurs, qui est devenue une jeune femme gracieuse, charmante et pleine de caractère. À mon avis, elle possède tout ce qu'il faut, et entre autres de l'intelligence pour deux, ce qui me semble être justement et précisément la quantité nécessaire pour qui sera la femme de Jean-François (« Jeff ») Tourlalune. Mais il était écrit qu'il n'en serait pas ainsi. Néanmoins, regardons le bon côté des choses. N'est-ce pas ?

– Oh, plutôt.

– Excellent. Eh bien, du bon côté des choses, je n'ai pas encore rencontrée cette nouvelle fille, mais elle semble être tout à fait acceptable. Bien entendu, ce qui compte, c'est de marier le garnement une bonne fois pour toutes, et d'éviter de le voir débarquer un jour avec une blonde platinée à l'accent de Marseille qu'il aura ramassée sur le front de mer à Antibes. Vous vous rappelez à quel point il est toujours sensible aux charmes féminins.

– Je n'ai pas vu Jeff depuis que nous étions enfants.

– Même en ce temps, il allait de fleur en fleur comme un papillon dans le vent. C'était le don Juan de sa classe de danse quand il portait encore une marinière, et son cœur était une porte ouverte, inscrite « Bienvenue ! ».

– Il va abjurer tout ça désormais.

– Espérons-le. Mais vous savez ce que disait l'autre. Le léopard changerait-il ses tâches, ou le maure sa couleur ?<sup>13</sup> Ou s'agit-il de sa peau ? Et à propos de maures, dit la comtesse de Fiquefleur, se permettant une remarque personnelle, est-ce que quelqu'un vous a fait cuire à petit feu, ou est-ce que vous êtes restés au soleil sans votre parasol ?

Alex Cricquebœuf fit une moue embarrassée.

– Je suis un peu bronzé, n'est-ce pas ? J'étais au Brésil. Je reviens du bateau.

– Vous habitez dans les environs ?

– À Saint-Gatien-des-Bois.

– Marié ?

– Non, j'habite avec mon oncle. Ou plutôt, il habite avec moi.

– Quelle est la nuance ?

– Ce que je veux dire, c'est qu'en réalité le manoir m'appartient, mais je n'avais que seize ans lorsque mon père est mort, et mon oncle est arrivé au galop de Beuvron-en-Auge, et a pris les choses en main. Il s'est entrenché, et il tient la place depuis. Il s'occupe de tout. On croirait, à voir comment il se comporte, dit Alex, ému jusqu'à l'éloquence par le souvenir des torts qui lui étaient faits, qu'il est chez lui. Par exemple, il s'est emparé de la plus belle pièce de la maison pour sa maudite collection de bibelots canaques.

– Il collectionne des bibelots canaques ? Dieu nous préserve.

– Et ce n'est pas tout. Qui a la chambre avec vue ? Moi ? Non ! Oncle Auguste. Qui monopolise le journal du matin ? Moi ? Non ! Oncle Auguste. Qui a l'œuf brun au petit-déjeuner ?

– Ne me dites pas. Laissez-moi deviner. Oncle Auguste ?

– Oui, la peste l'emporte !

La comtesse de Fiquefleur enroula l'une de ses boucles autour d'un de ses doigts.

– Il y a un petit quelque chose dans votre manière, Alex Cricquebœuf, dit-elle, qui suggère que vous n'appréciez guère la présence de votre oncle Auguste à la maison. Est-ce correct ?

– Oui.

– Alors pourquoi ne pas simplement l'éjecter ?

La truculence laissa la place à l'embarras sur le visage d'Alex Cricquebœuf. Il aurait pu répondre à la question, mais pour ce faire, il lui aurait fallu révéler son grand amour pour la fille de son oncle, Hermione, et quoique la comtesse de Fiquefleur lui sembla être bien bath, il ne jugeait pas la connaître assez intimement.

– Oh, non, dit-il, et gratta timidement le plancher du compartiment d'un pied de la taille d'un étui à violon. Non, je ne vois pas comment je pourrais

---

faire ça.

- Il y a des complications ?
- Oui, des complications.
- Je comprends.

La comtesse de Fiquefleur voyait bien qu'elle avait touché du doigt une situation domestique délicate, et elle s'abstint avec tact de fureter plus avant. Reprenant « L'Humanité », elle se consacra aux mots croisés, et Alex Cricquebœuf, assis, contempla par la fenêtre les paysages qui défilaient.

Mais il ne voyait pas les champs et les bocages, seulement le visage charmant de sa cousine Hermione. Il s'élevait devant lui comme une vision radiante, et bientôt, songea-t-il, il l'apercevrait autrement que par les yeux de l'imagination. Oui, maintenant qu'il était de retour en France, il s'exposait à tout moment à contempler ses beaux yeux ; ou, si par hasard elle était tournée de côté, à admirer son pur et parfait profil.

Auquel cas, quel en serait le fruit ? Allait-il, comme autrefois, juste bayer aux corneilles, et se mélanger les pieds ? Ou bien, fortifié par trois mois vivifiants au cœur du Brésil, parviendrait-il enfin à se défaire de cette angoissante timidité et pourrait-il révéler cette passion silencieuse qui le submergeait sans trêve depuis déjà neuf ans ?

Il l'espérait, mais ne pouvait cependant que reconnaître que la question le laissait bien circonspect.

Une pression sur l'un de ses genoux interrompit ses méditations.

– Prochain arrêt, Saint-Gatien-des-Bois, lui rappela la comtesse de Fiquefleur.

– Eh ? Oui, certes. C'est vrai, c'est ça.

– Il serait temps de trousser vos reins.<sup>14</sup>

– Oui, dit Alex, et il se leva et descendit sa valise du porte bagages. Mais, alors que le train sortait en grinçant du tunnel, il émit un cri aigu et resta pétrifié. Comme s'il ne pouvait les croire, il cligna des yeux deux fois en succession rapide. Mais ses yeux ne l'avaient pas induit en erreur. Il voyait toujours ce qu'il avait cru voir.

En temps de paix, il y a bien peu de choses dans la gare de Saint-Gatien-des-Bois pour transporter les âmes sensibles et inspirer la pitié et l'horreur. Passés les favoris du chef de gare, d'inspiration Second Empire et cultivés

comme une orchidée de prix, ses possibilités en matière de frissons sont épuisées, à moins que vous ne soyez l'une de ces personnes aisément exaltées qui découvrent un drame poignant dans le spectacle d'un porteur rachitique luttant contre une série de grands récipients de lait. « Placide » est l'adjectif qui vient à l'esprit.

Mais aujourd'hui, tout était autre, et il suffisait d'un coup d'œil pour voir que Saint-Gatien-des-Bois était de sortie. Depuis la machine à cigarettes à l'extrémité de la cabane où le porteur entreposait ses seaux et ses balais, le quai était couvert de ce qu'il conviendrait presque d'appeler une marée humaine. Il devait bien y avoir là quarante personnes.

Deux d'entre elles, choisies pour leur robustesse et leur endurance, portaient haut une bannière sur laquelle une main aimante, mais qui avait manqué de place pour finir, avait inscrit les mots

### BIENVENU À LA MAISON, MR. ALEXre

et en sus de cela, l'œil notait un orchestre de cuivres, quelques scouts, un gendarme, un prêtre, un mélange de villageois des deux sexes, ainsi que ce qui devait être une classe de catéchisme (portant bouquets) et un personnage dominateur à la grande moustache blanche, qui semblait être en charge des opérations.

Depuis son poste à la fenêtre, Alex Cricquebœuf demeurait rigide et bouche bée, comme le protagoniste d'un conte de fée sur lequel un sort a été jeté, et sa contenance était si transparente que la comtesse de Fiquefleur n'eut aucun mal à interpréter la situation.

Voilà, percevait-elle, un jeune homme d'une nature gauche et effarouchée, qui recule devant les feux de la rampe et tremble à l'idée d'être exposé au public, et pour une raison ou une autre, quelqu'un avait organisé cette spectaculaire réception en son honneur. Voilà pourquoi il était interdit comme un cerf à l'arrêt.

La publicité n'avait jamais inspiré la moindre aversion à la comtesse de Fiquefleur. Elle la savourait franchement. Si un orchestre de cuivres et des scouts étaient venus la rencontrer en gare, elle aurait sauté sur l'occasion avec un cri de joie, et aurait fait des révérences avant même l'arrêt complet

---

du train. Mais son jeune ami était visiblement d'une constitution différente, et son cœur était ému par sa détresse.

L'aimable comtesse était depuis toujours une âme pragmatique. Dans une telle crise, elle ne se contenta pas, comme d'aucuns l'auraient fait, d'un regard de commisération ou d'une poignée de main silencieuse.

– Vite, sous la banquette !

Alex crut entendre une voix du ciel. C'était comme si, à l'heure de son plus grand péril, son ange gardien venait de proposer une méthode constructive. Il suivit son conseil sans délai, et présentement un mouvement abrupte se fit sentir et le train reprit son voyage.

Lorsqu'il réapparut en s'essuyant les mains, il vit sa compagne de voyage le regarder avec une franche admiration.

– La plus magistrale disparition à laquelle j'ai jamais assisté, dit la comtesse de Fiquefleur cordialement. C'était comme une otarie dressée à la poursuite d'un poisson de choix. Vous avez déjà fait cela, Alex Cricqueboeuf ? Non ? Vous m'émerveillez. J'aurais juré que vous aviez des années d'expérience dans un cirque de province. Bah, en tout cas, vous les avez laissés pantois. Je ne crois pas avoir jamais vu un orchestre de cuivres à ce point déconfit.<sup>15</sup> C'était comme si une meute de loups avait fondu sur un traîneau et n'avait trouvé aucune trace du moindre paysan russe, à quoi rien de plus funeste je ne puis comparer.<sup>16</sup> Pour les loups, bien entendu.

Alex Cricqueboeuf tremblait toujours. Il contemplait sa bienfaitrice, et, d'une voix brisée par l'émotion, la remercia de son inspiration.

– Pas du tout, dit la comtesse de Fiquefleur. Mon cher ami, n'en dites rien. J'aime agir comme ce personnage dans « Zazie dans le Métro » qui pensait que s'il parvenait à apporter un peu de joie dans la vie d'un autre, de quelque manière que ce soit, il avait alors fait une bonne action.<sup>17</sup> Cela revient à prodiguer la dolce vita et l'allégresse, ce qui est constant ouvrage.

– Eh bien, je ne l'oublierai jamais, jamais, dit Alex avec émotion. Vous rendez-vous compte que j'aurais dû faire un discours, sans parler de faire la bise à tout ces horribles enfants avec leurs fleurs ? Il frissonna de la tête aux pieds. Vous les avez vus ? Un million au moins, chacun avec son bouquet ?

– En effet, en effet. Et ce spectacle renforce ma conviction que vous êtes devenu un des fils de la renommée depuis ces jours où vous veniez jouer au

tennis à Fiquefleur. J'ai suffisamment parcouru le monde pour savoir que les jeunes filles en fleurs ne viennent pas à la rencontre de n'importe quel quidam. Je suis un sacré personnage – une comtesse en bonne et due forme qui roule dans son propre carrosse, – mais est-ce que les gamins m'accueillent avec des bouquets ? Qu'avez-vous donc fait, Alex Cricquebœuf, pour mériter cette réception, que dis-je, cette Fantasia ?<sup>18</sup>

– Je n'ai rien fait.

– Alors, c'est très étrange. Je suppose que c'est bien en votre honneur que cette réception était organisée ? Ils n'auraient pas songé à inscrire « MR. ALEXre », s'il s'agissait de quelqu'un d'autre.

– Non, c'est vrai.

– Avez-vous des soupçons concernant l'identité de l'instigateur ?

– Je suppose que c'est mon oncle qui est responsable.

– S'agirait-il du formidable citoyen moustachu qui ressemblait à Clémentceau ?

– Oui. Il a dû tout manigancer.

– Mais pourquoi ?

– Je ne sais pas.

– Explorez vos souvenirs. N'y-a-t-il rien que vous ayez fait récemment qui ait pu vous propulser dans la catégorie des orchestres de cuivres et des scouts ?

– Bon, j'ai participé à une expédition le long de l'Amazone.

– Oh, vous étiez en expédition, et le long de l'Amazone, en plus. Je n'avais pas compris. Je pensais que vous aviez seulement quelque chose à faire avec l'industrie des noix du Brésil, ou une autre chose du même genre. Ceci pourrait expliquer cela, certes. Et pourquoi avez vous commis cet acte téméraire ? C'était pour oublier une femme, je parie.

Alex rougit. C'était bien son amour brûlant et sans espoir pour sa cousine Hermione qui l'avait poussé à tenter ce traitement qui, comme il aurait pu le prévoir, s'était avéré inefficace.

– Mais oui. Quelque chose comme ça.

– De mon temps, la coutume était de partir à la chasse aux fauves dans l'Atlas. Pourquoi le Brésil ?

---

– J’ai aperçu par hasard une annonce dans « Le Figaro » au sujet d’une expédition qui allait embarquer pour le bassin amazonien, dirigée par une certaine docteur Nageoire,<sup>19</sup> et j’ai pensé que ce serait une bonne idée d’y aller.

– Je vois. Hum... J’aurais aimé avoir su cela avant. J’aurais pu me faire inviter partout sur la seule recommandation de vous avoir connu encore enfant. Mais nous serons à Fiquefleur-Équainville dans une minute ou deux, et la question pressante est, que comptez-vous faire ? Attendre un train dans l’autre direction ? Ou puis-je vous inviter chez moi pour prendre un verre et vous faire reconduire en voiture ?

– Est-ce que ça ne vous ennuerait pas trop ?

– Au contraire, ce serait là un plaisir non feint. Voilà qui est réglé. Nous arrivons maintenant à un détail qui mérite, je pense, toute notre attention. Qu’allez-vous dire à votre oncle pour justifier votre absence aux festivités ?

Une ombre passa sur le visage d’Alex Cricquebœuf. Il tressaillit légèrement, comme si un alligator brésilien s’était attaché à la partie charnue de sa jambe.

– J’étais un peu inquiet à ce sujet, avoua-t-il.

– Une explication claire et cohérente sera incontestablement nécessaire. Il aura été fort chagrin que vous ne vous soyez pas matérialisé et il m’est apparu comme un dangereux spécimen, le genre d’homme dont la morsure appelle la mort. De qui s’agit-il ? Un fort de foire ? Un de ces hommes qui tuent les rats à mains nues ?

– Il était préfet dans l’une des colonies.

– Nous devons alors mettre en œuvre toute notre intelligence pour le pacifier. Je connais ces anciens préfets. Durs à cuire. Vous ne m’avez pas dit son nom, à propos.

– Gouvion. Capitaine Auguste Gouvion.<sup>20</sup>

– Quoi ? C’est de lui qu’il s’agit ? Par la barbe du prophète !

– Vous le connaissez ?

– Cela fait bien quarante ans que je ne l’ai pas vu, mais à une époque je le connaissais bien. Nous étions ensemble à l’école mixte communale.<sup>21</sup>

– Oh, vraiment ?

– On l’appelait Gugusse.<sup>22</sup> Il était de trois ans plus jeune que moi, un de ces garçons teigneux, boutonnée et ombrageux qui grommellent devant leurs aînés et maltraitent les plus jeunes. J’ai dû une fois le maintenir immobile pendant que son instituteur lui donnait six coups de baguette, vive comme une vipère, dans l’espoir de corriger cette dernière tendance. Eh bien, le mystère de cette réception civique est maintenant éclairci. Gugusse, m’apprend mon journal, est candidat aux prochaines élections, et nul doute qu’il n’ait pensé que cette action lui apporterait la faveur des suffrages. Comme moi, il espère tirer profit de ses relations avec un homme qui a étiré les limites de la Civilisation.

– Je n’ai pas étiré les limites de la Civilisation.

– Absurde. Je suis prête à parier que vous les avez étirées comme un élastique. Mais nous nous éloignons de la question primordiale, à savoir l’explication que vous allez donner. Que dites-vous de ceci : vous vous êtes assoupi dans la chaleur du jour, et palsambleu, vous étiez à Fiquefleur-Équainville quand vous vous éveillâtes ?

– Excellent.

– Vous approuvez ? Je crois moi-même que c’est plutôt pas mal. Simple, ce qui est toujours un avantage. Irréfutable, ce qui est mieux. Et de plus il y a un précédent historique, si vous vous rappelez du cas du géographe qui voulait aller en Inde et embarqua sur un navire à destination de la Patagonie.<sup>23</sup> Oui, j’imagine que cela fera l’affaire. Et donc, c’était le jeune Gugusse ? dit la comtesse de Fiquefleur. Je dois dire que je suis surprise qu’il ait fait carrière dans une profession aussi respectable que celle de préfet colonial. Ce qui nous montre que rien n’est jamais certain.

– Depuis quand dites-vous que vous ne l’avez pas vu ?

– Quarante-deux ans au Quatorze Juillet.<sup>24</sup> Pourquoi ?

– Je m’étonnais juste que vous ne l’ayez pas rencontré. En vivant si près, je veux dire.

– Je vous l’apprendrai, Alex Cricquebœuf. Ma politique est claire : j’évite et j’évade l’attention de mes voisins. Vous avez certainement remarqué vous-même que les olibrius les plus insortables de France<sup>25</sup> ont tendance à s’assembler comme des fleurs tropicales dans les districts ruraux. Mon mari essaye de temps à autre de me traîner dans diverses fêtes et bals, mais je secoue

---

mes boucles en défi, et je refuse de broncher. J'ai souvent pensé que la vie idéale serait d'avoir une abondance de Calvados et de tabac et une réputation en ruine dans tout le voisinage. Et pour ce qui est de votre oncle, je contemple à travers les années passées Gugusse, le garçon, et je ne vois rien qui m'encourage à fraterniser avec Gugusse, l'adulte.

– Il y a du vrai dans ce que vous dites.

– Ce n'est une personnalité éthérée, Gugusse. J'ai peur que Jeff n'ait pas conscience de ce qui l'attend avec un tel beau-père. C'est avec sa fille Hermione qu'il s'est débrouillé à se fiancer, et je pressens un avenir épineux pour le malheureux. Ah, nous y sommes, dit la comtesse de Fiquefleur, alors que le train ralentissait. Allons boire ce verre. Il est même possible que nous trouvions Jeff en poste dans la vieille bicoque. Il m'a appelée ce matin pour dire qu'il viendrait passer la nuit. Il va visiter Saint-Gatien-des-Bois, pour exhiber aux parents leur prochaine acquisition.

Elle sautilla avec légèreté sur le quai, conversant gaiement, sans savoir qu'elle avait, à peu de choses près, estourbi un charmant jeune homme d'un coup de maillet à croquet derrière l'oreille. Elle avait mépris pour un brin de hoquet le cri étouffé, semblable à celui d'un Saint-Bernard recevant un coup de pied dans les côtes pendant son repas de mouton bouilli, qui avait échappé à Alex Cricqueboeuf à l'ouïe du verbe « fiancer ».



## Chapitre 2

L'après-midi estival s'était adouci en un doux crépuscule, et Alex Cricquebœuf l'avait depuis longtemps quittée, emportant avec lui son cœur meurtri, lorsque Jeff Tourlalune arriva à la demeure de ses ancêtres. Une de ces mystérieuses maladies auxquelles les cabriolets sont susceptibles l'avait retardé. Il arriva juste à temps pour s'habiller pour dîner, et à la huitième heure se trouva assis en face de sa tante dans la salle à manger aux boiseries de chêne, se rafraîchissant après une journée difficile.

La comtesse de Fiquefleur, enchantée de le voir, était une hôtesse gaie et enjouée, mais la présence d'un majordome assidu ne permettait pas à la conversation de prendre un tour vraiment intime durant le repas, et leurs échanges restèrent limités à des sujets d'intérêt général. Jeff parla de Montréal, dont il était récemment revenu après une visite liée à l'héritage de son parrain, et la comtesse de Fiquefleur mentionna que le comte de Fiquefleur était en route vers Tahiti pour assister au mariage de la fille d'un vieil ami. La comtesse de Fiquefleur fit allusion à sa rencontre avec cet ancien camarade de Jeff, Alex Cricquebœuf, et Jeff, bien qu'il admit n'en avoir qu'un vague souvenir – « un gaillard musclé et une tronche rose, si c'est bien à lui que je pense » – dit qu'il se réjouissait de renouer leurs relations lorsqu'il parviendrait à Saint-Gatien-des-Bois.

Ils évoquèrent également des sujets tels que le temps, les chiens, les cabriolets (leur traitement, dans la santé et dans la maladie), la politique étrangère du gouvernement, les espoirs de Jujube pour le Prix du Jockey-Club, et ce qu'il serait bon de faire – cette question suggérée par les récentes études littéraires de Jeff – si l'on trouvait dans sa baignoire un cadavre entièrement nu, à l'exception du pince-nez et des guêtres.<sup>26</sup>

Ce n'est que lorsque le café eut été servi et les cigares allumés que la comtesse de Fiquefleur se prépara à devenir plus expansive.

– Nous voilà maintenant confortables et douilletts, dit-elle avec plaisir. Quel soulagement quand le majordome se retire. Cela permet de comprendre le sens profond de cette belle phrase – « Famille, je vous hais. »<sup>27</sup> Ce n'est pas que Coquès fasse partie de la famille. Une simple connaissance, à qui je voue une certaine admiration. Eh bien, Jeff, je suis extraordinairement ravie que tu sois passé en coup de vent. J'étais fort désireuse d'un petit conciliabule avec toi au sujet de tes projets, et toutes ces sortes de choses.

– Ah, dit Jeff.

Il s'exprimait avec réserve. C'était un aimable jeune homme, mince, avec des cheveux pâles et un visage attractif, et sur ce visage, un observateur attentif aurait noté à cet instant un regard austère et soupçonneux, tel qu'il aurait également pu l'apercevoir sur celui de Saint Antoine juste avant que les tentations ne commencent. Il soupçonnait fort que, maintenant qu'ils étaient seuls, il lui serait nécessaire d'être très ferme avec cette tante, et de maintenir un front d'airain contre ses menées insidieuses.

En étudiant de près la doyenne de la famille pendant le dîner, il n'avait pas manqué de déceler dans ses yeux, alors qu'elle parlait du voyage de son mari à Tahiti, une étincelle vivace tel que celle que l'on pourrait discerner dans l'œil d'une jeune fille qui est seule chez elle et qui sait où trouver la clé du placard aux confiseries. Ce n'était pas la première fois qu'il apercevait cette étincelle, et elle avait toujours présagé des ennuis de haut degré sur l'échelle de Beaufort. Déjà clairement perceptible lorsque la soupe avait été servie, elle était plus évidente que jamais maintenant que sa propriétaire fumait son cigare, et Jeff attendit froidement qu'elle continuât.

– Combien de temps comptes-tu infliger ta présence à tes Gouvions ?

– Une semaine environ.

– Et après ?

– Retour à Paris, j'imagine.

– Parfait, dit la comtesse de Fiquefleur chaleureusement. C'est ce que je voulais savoir. C'est ce que je souhaitais vérifier. Tu vas rentrer à Paris. Excellent. Je t'y rejoindrai, et nous pourrons organiser un de nos après-midis plaisants et instructifs.

---

Jeff se raidit. Il ne dit pas exactement « Enfer sanglant ! », mais l'exclamation était implicite dans le regard acéré qu'il décocha de l'autre côté de la table. Ses soupçons étaient confirmés. La surveillance d'un mari aimant étant temporairement suspendue, Frédérique Marie Edwige, cinquième comtesse de Fiquefleur,<sup>28</sup> entendait de nouveau faire une razzia.

« Tu me demandes, » un Dandy judicieux avait dit un jour dans la salle de billard d'une grande brasserie, « pourquoi Jeff Turlalune pâlit jusqu'à l'os et réclame un double cognac lorsque le nom de sa tante Frédérique est prononcé. Je vais te répondre. C'est parce que cette tante est de la dynamite pure. Chaque fois qu'elle se trouve dans les mêmes murs que Jeff, la sève déferlant en cascade dans ses veines, elle soumet cette malheureuse chappe à une épreuve qui ébranle son âme jusqu'aux tréfonds, en s'affichant publiquement avec lui et, aux yeux de tous, en se mettant à marcher haut, ample et somptueuse. Car, quoiqu'elle soit bien avancée en années, cette vieille plaie redevient lors de ces occasions aussi jeune qu'elle se figure être, c'est-à-dire apparemment vingt-deux ans. Je ne sais pas si par hasard tu sais ce que veut dire le mot « Excès », mais c'est ce qu'elle commet sans faille dès qu'elle est en liberté. Demande à Jeff de te raconter le jour qu'ils ont passé aux courses de lévriers. »

Il s'agissait d'une critique dont la comtesse de Fiquefleur aurait été la première à admettre l'essentielle justesse. Depuis son plus jeune âge, elle avait été d'une heureuse disposition, et au crépuscule de sa vie, elle conservait, avec une silhouette toute juvénile, les enthousiasmes allègres et la fraîcheur d'esprit sans tâche d'une étudiante en médecine légèrement grisée. Elle avait eu la chance d'effectuer diverses excursions fort agréables en compagnie de son neveu durant les dernières années, et elle était plaisamment consciente d'avoir marché aussi haut, ample et somptueuse qu'une femme peut le souhaiter, particulièrement durant cette journée aux courses de lévriers. Bien qu'en cette occasion, avait-elle toujours soutenu, un gendarme plus avisé se serait contenté d'une simple réprimande.

– Comme tu le sais, si tu ne n'as pas dormi pendant le repas, reprit-elle, ton oncle nous a quittés pour quelques semaines et, comme tu te l'imagines, je souffre le martyr. Je suis comme l'une de ces damoiselle de roman dont le chevalier servant partait toujours pour quelque aventure fatale.<sup>29</sup> Néanmoins

—  
— OK, écoute, dit Jeff.

— Néanmoins, dans presque n'importe quel malheur, un œil connaisseur, en cherchant bien, peut détecter quelque chose, même infime, de bon,<sup>30</sup> et l'horreur de ma situation est compensée d'une certaine manière par la pensée que je suis redevenue une force mobile. Ton oncle est le meilleur homme du monde, et personne ne l'aime plus que moi, mais je trouve parfois sa présence – quel est le bon mot ? – contraignante. Il tient, comme tu le sais, des idées singulières au sujet de mes équipées parisiennes, comme il dit, et cela m'empêche de réaliser mon potentiel. Quelle pitié. À passer tout son temps dans une morgue rurale comme Fiquefleur-Équainville, on s'émousse et on perd contact avec les courants de la pensée moderne. Ces jours-ci, je ne crois pas que je pourrais te dire le nom d'un seul barman dans tout Montparnasse, et je les connaissais tous dans le temps. C'est pourquoi —

— OK, écoute.

— C'est pourquoi ce n'est pas une tragédie sans nom, bien que mon soleil soit tendu de noir, de l'avoir vu emballer sa brosse à dent et filer vers Tahiti. L'existence a pu devenir pour moi un désert aride, mais n'oublions pas tout ce que je peux maintenant entreprendre avec un cœur puissant et défiant le sort.<sup>31</sup> Préviens-moi quand tu rentreras à Paris, et je serai chez toi avec mes cheveux en tresses.<sup>32</sup> Dieu me préserve ! comme je me sens jeune ces jours-ci ! Ce doit être la saison.

Jeff secoua la cendre de son cigare et but une larme de Cognac. Il y avait une expression froide et sévère sur son visage.

— Écoute moi maintenant, tante Frédérique, dit-il, et sa voix était comme une douce musique pour l'ange enregistreur, Metatron,<sup>33</sup> qui se disait que ce qui allait suivre serait excellent. Tout ça, c'est fini.

— Fini ?

— Complètement fini. Tu ne me traîneras plus jamais aux courses de lévriers.

— Je n'ai pas parlé spécifiquement des courses de lévriers. Bien qu'elles donnent une admirable occasion d'étudier l'âme du peuple.

— Ou à quelque autre de tes orgies décadentes. Va arrière de moi,<sup>34</sup> un point c'est tout. Si tu viens me voir à Paris, je t'inviterai à déjeuner chez

---

moi, et tu auras un bon livre après. Rien de plus.

La comtesse de Fiquefleur soupira, et se tut un instant. Elle méditait sur cette malédiction qu'était la fortune. Au bon vieux temps, lorsque Jeff n'était qu'un étudiant en droit impécunieux qui essayait régulièrement d'extraire de son mécénat la très nécessaire somme de cinquante francs, personne n'était un compagnon plus sympathique sur le sentier printanier.<sup>35</sup> Mais l'accès à la richesse paraissait l'avoir transformé du tout au tout. Une histoire éternelle, pensait la comtesse de Fiquefleur.

– Eh bien, dit-elle, si c'est comme ça que tu vois les choses...

– C'est comme ça, l'assura Jeff. Prends-en note sur la paume de ta main. Et inutile de me dire « I-cabod »,<sup>36</sup> car j'entends bien tenir ma résolution avec une ténacité de fer. Ma réputation auprès d'Hermione n'est pas si assurée en l'état – elle n'approuve pas que je sois membre du Jockey Club – et le moindre soupçon de scandale me ruinerait absolument. Et, hélas, elle sait tout de toi.

– Ma vie est un livre ouvert.

– Elle a appris que tu es toquée, et elle semble croire que cela pourrait être héréditaire. « J'espère que tu n'es pas comme ta tante », dit-elle tout le temps, en me regardant d'un œil inquiet.

– Tu as dû mal la comprendre. Elle a probablement dit « J'espère que tu es comme ta tante ». Ou bien « Essaie, chéri, d'être davantage comme ta tante. »

– Et par conséquent, je vais devoir surveiller mes gestes comme une hyène. Si elle la moindre idée prend forme dans sa petite tête que je ne suis pas cent pour cent sérieux et respectable, mes chances de mettre le smoking et de marcher vers l'autel avec elle feront « Pfuit ».

– Tu n'envisagerais donc pas de m'amener avec toi à Saint-Gatien-des-Bois en guise de valet de chambre, pour voir quels joies innocentes nous pourrions tirer de ce quiproquo ?

– Mon Dieu !

– Une simple suggestion. Impraticable, d'ailleurs. Il faudrait que je coupe mes boucles, auxquelles je suis très attachée. Quand une femme n'a ni enfants ni brements,<sup>37</sup> elle se lie beaucoup à ses boucles. Bon, il s'agit donc de ce genre de femme ?

– Qu'est-ce que tu veux dire, ce genre de femme ?

– Un esprit noble. De grands principes. Un modèle pour toutes les femmes françaises.

– Oh, oui. Oui, elle est extra. Il faut la voir pour le croire.

– J'attends avec impatience de pouvoir le faire.

– J'ai une photo sur moi, si tu veux y jeter un œil, dit Jeff, exhibant de la poche de sa veste, comme un magicien sortant un lapin d'un chapeau, un portrait de la taille d'une armoire.

La comtesse de Fiquefleur prit la photographie, et l'étudia quelques instants.

– Un visage frappant.

– N'oublie pas de regarder les yeux.

– Affirmatif.

– Le nez, aussi.

– Affirmatif également. Elle a l'air intelligente.

– Et comment. Elle écrit des romans.

– Grand Dieu !

Un soupçon abominable prenait racine dans l'esprit de Jeff.

– Tu ne l'aimes pas ? demanda-t-il, incrédule.

– Eh bien, je vais te dire, dit la comtesse de Fiquefleur, sachant qu'elle marchait sur des œufs, je peux voir que c'est une femme remarquable, mais je n'irai pas jusqu'à dire que c'est la femme qu'il te faut.

– Et pourquoi pas ?

– À mon avis, tu partiras avec un sérieux handicap. Est-ce que tu as étudié ce visage ? Ce menton est un menton déterminé. Ces yeux sont des yeux qui étincellent.

– En quoi des yeux étincellants peuvent-ils être un problème ?

– Ce n'est pas une chose agréable à avoir autour de soi à la maison. Pour tenir tête à des yeux étincellants, il faut être un homme d'acier, plein de peps. Est-ce que tu es un homme d'acier, plein de peps ? Non, tu es comme mon mari, un preux porteur de plateau.<sup>38</sup>

– Un preux quoi ?

– Par porteur de plateau, j'entends un homme – et il n'en est pas de meilleurs – qui apporte instinctivement son petit déjeuner sur un plateau

---

à son épouse tout les matins, et qui gazouille et susurre avec elle pendant qu'elle y consacre son énergie. Et ce dont le porteur de plateau a besoin, ce n'est pas d'une romancière au menton déterminé et aux yeux étincelants, mais d'une petite âme riante qui, lorsqu'il gazouille, gazouille en retour comme personne, et qui est pleine de zèle lorsqu'il commence à susurrer. Le conseil que je donne à un jeune homme en quête d'une partenaire pour la vie est de trouver une demoiselle qu'il peut chatouiller. Est-ce que tu te vois en train de chatouiller Hermione Gouvion ? Elle se dresserait de toute sa hauteur, et dirait « Monsieur ! ». La femme parfaite pour toi, bien entendu, aurait été Lucie Pinson.<sup>39</sup>

À la mention de ce nom, comme c'est le cas lorsqu'un nom tiré d'un passé révolu surgit dans la conversation, le visage de Jeff se referma, et une mince couche de glace parut le recouvrir. Une femme moins opiniâtre que la comtesse de Fiquefleur aurait fait apporter sa parka canadienne.

– Est-ce que Coquès a des ampoules ? demanda-t-il d'un air indifférent. Il m'a semblé qu'il marchait comme s'il souffrait des pieds.

– Depuis qu'elle est arrivée en France, continua la comtesse de Fiquefleur, refusant de s'éloigner du sujet pour aborder de telles spéculations, aussi fascinantes soit-elles, j'ai toujours eu l'espoir que Lucie et toi décideriez de vous unir. Et vint un jour où tu me divulguas que le feu de cette union était au vert. Et puis, palsambleu, poursuivit-elle, haussant la voix sous l'effet de l'émotion, vint un autre jour où tu me dévoilas qu'il était rouge. Et pourquoi, après avoir réussi à être le fiancé d'une jeune fille telle que Lucie Pinson, tu as été assez fou pour rompre, voilà ce que je ne peux pas comprendre. C'était entièrement de ta faute, évidemment ?

Jeff entendait garder un silence glacial jusqu'à ce que ce désagréable sujet soit épuisé, mais cette injuste accusation le força à sortir de sa fière réserve.

– Absolument pas. Peut-être me permettras-tu de t'exposer les faits ?

– J'aimerais bien. Il est temps que quelqu'un le fasse. Je n'ai rien pu tirer de Lucie.

– Tu l'as vue, alors ?

– Elle est venue ici avec Camille<sup>40</sup> il y a deux semaines, et elle m'a laissée en charge d'un de ses bustes. Je ne sais pas pourquoi. C'est celui-là, là-bas dans le coin.

Jeff jeta au buste un coup d'œil bref et dénué d'intérêt.

– Et elle ne t'a pas exposé les faits ?

– Elle a dit que vos fiançailles étaient rompues, ce que je savais déjà, mais rien de plus.

– Oh ? Eh bien, dit Jeff, reniflant bruyamment en contemplant les ruines du passé. Voici ce qui est arrivé. Juste parce que j'ai refusé de faire quelque chose qu'elle voulait que je fasse, elle m'a traité de poltron à foie jaune.

– Elle entendait cela comme un compliment. Un foie jaune doit être très élégant.

– De vifs échanges ont suivi. Je lui ai dit machin-chouette, et elle m'a dit truc-chose. Et plus tard, le même soir, la bague, les lettres et tout les accessoires ont été renvoyés par messenger express.

– Une simple querelle d'amoureux. J'aurais pensé que vous vous seriez réconciliés le lendemain.

– Eh bien, pas le moins du monde. À vrai dire, l'épisode du foie jaune n'était que la goutte qui fait déborder le vase. Nous nous disputons déjà beaucoup avant ça, et il allait forcément y avoir une explosion.

– Quels étaient les principaux sujets de dissension ?

– Par exemple, son satané frère. Il me rend malade.

– Camille n'est pas la tasse de thé de tout un chacun, je l'admet. Il est éditeur maintenant, d'après ce que m'a dit Lucie. Je suppose que ça se terminera aussi mal qu'avec sa brocanterie. Est-ce que tu lui as dit qu'il te rendait malade ?

– Oui. Elle s'est un peu énervée. Et il y avait d'autres accrochages parce que je voulais qu'elle arrête de sculpter.

– Pourquoi ne voulais-tu pas qu'elle soit sculpteuse ?

– Je détestais cette façon de se mêler avec toute la foule râpée de Montmartre. Des artistes barbus, dit Jeff en frémissant. J'ai été dans son studio, et ils grouillaient par centaines, barbus jusqu'aux sourcils.

La comtesse de Fiquefleur tira sur son cigare pensivement.

– J'avais tort de dire que tu n'es pas un homme d'acier et plein de peps. Il me semble que tu imposes ta loi comme un sheikh.

– Elle essaye aussi d'imposer sa loi. Elle voulait tout le temps me commander.

---

– C’est ce que font les femmes. Surtout les québécoises. Je sais, parce que j’en suis presque une. C’est ce qui fait notre charme.

– Oui, mais il y a une limite.

– Et dans ton cas, comment a-t-elle été atteinte ? Tu avais commencé à me le dire. Qu’est-ce qu’elle voulait que tu fasses ?

– Emporter des bijoux lors de mon voyage à New-York pour les faire passer en contrebande.

– Tabarnak ! Quelle gamine entreprenante la voilà ! Mais depuis quand est-ce que Lucie a des bijoux ?

– Ce n’était pas pour elle, mais pour une de ses amies américaines millionnaires, une fille appelée Alice quelque chose. Cette femelle imbécile avait fait table rase chez Cartier et tout autour de la place Vendôme, et n’aimait l’idée de payer la douane à son retour à New-York, et Lucie voulait que je les fasse passer en douce pour elle.

– Une pensée pleine de prévenance.

– Une pensée idiote. Et je le lui ai dit. J’aurais eu l’air d’un bel imbécile, en train d’être éventré par les douaniers.

La comtesse de Fiquefleur soupira.

– Je vois. Eh bien, je suis désolée. Un mari riche comme toi serait bien tombé pour Lucie. J’ai peur qu’elle ne soit sur la paille.

La mâchoire de Jeff s’abaissa de quelques centimètres. L’amour n’était plus, mais c’était un cœur sensible.

– Oh, je dis...

– Je ne crois pas qu’elle mange à sa faim.

– Quelle bêtise !

– Ce n’est pas une bêtise. Elle m’a paru bien mince, et sa façon de se ruer sur le rôti et les petits pois ne m’a pas plu ; c’était comme si elle n’avait pas mangé un repas solide depuis des semaines. On ne fait certainement pas fortune dans le sculptage, si c’est le bon mot. Qui diable va acheter un buste en plâtre ?

– Oh, ce n’est pas grave, dit Jeff, soulagé. Elle ne vit pas de ses sculptures. Elle a un peu d’argent qu’une tante de Pohénégamook lui a laissé.

– Je sais. Mais je me demande si cette bouée de sauvetage n’a pas été percée. Il y a deux ans qu’elle est arrivée à Paris pour rejoindre Camille. Il a

pu lui extorquer son pécule depuis. Un type comme Camille peut aller loin en deux ans.

– Lucie est trop responsable.

– Les femmes les plus raisonnables sont souvent parfaitement naïves lorsqu’il s’agit d’un frère adoré. Quoi qu’il en soit, en réponse à un récent message de ma part lui disant que j’espérais être bientôt à Paris, et lui demandant de garder une soirée de libre pour dîner, j’ai reçu une lettre disant qu’elle était heureuse que je vienne parce qu’elle voulait me voir concernant une question extrêmement urgente. Elle a souligné le mot « extrêmement ». Je n’aime pas le son de cette déclaration. C’est le genre de choses que tu m’écrivais dans le temps, lorsque tu étais momentanément dans l’embarras avec ton agent du Pari Mutuel, et que tu espérais pouvoir contracter un prêt pour une somme modique. Enfin, je vais la voir demain, et je ferai mon enquête. Pauvre petite Lucie. Par Dieu, j’espère qu’elle va bien. Quelle jeune femme admirable.

– Oui.

– Tu le penses toujours, n’est-ce pas ?

– Oh, plutôt ! J’ai toujours un faible pour Lucie. J’ai essayé de lui être utile avant de partir au Québec. Hermione m’a dit que le vieux Gouvion voulait offrir son buste à la chambre de commerce de Saint-Gatien-des-Bois, et je lui ai dit de le faire faire par Lucie. Je pensais qu’elle serait heureuse de recevoir la commande.

– Très bien. Une jeune femme impulsive trouverait cela très touchant. Oui, je l’entends déjà dire, « Le plus chouette garçon que je connaisse ». Je crois que si tu jouais tes cartes correctement, tu pourrais encore l’épouser, Jeff.

– Est-ce que tu ne négliges pas un détail mineur, *vide licet*, qu’il se trouve qu’Hermione est ma fiancée ?

– Débrouille-toi pour t’en débarrasser.

– Ha !

– C’est ce que tes meilleurs amis te conseilleraient. Tu es un jeune homme rêveur et introverti, disposé à voir le mauvais côté des choses. Je ne t’oublierai jamais, aux courses de lévriers. Pétrifié, c’est le seul adjectif pour décrire ta réaction lorsque la main du gendarme a saisi le col de ta chemise. Tu me rappelais Hamlet. Ce dont tu as besoin, c’est d’une épouse enjouée et

---

charmante qui dissipera ces idées noires, le genre de femme qui préparera un canular pour accueillir le Curé s'il vient passer la nuit chez vous. Je doute que cette Hermione Gouvion ait jamais fait ne serait-ce qu'un lit en portefeuille dans sa vie. Je la laisserais de côté. Envoie-lui un télégramme affectueux pour lui dire que tu as changé d'avis et que c'est fini. J'ai un petit bleu dans mon bureau.

Un regard plein d'une intense dévotion apparut sur le visage de Jeff.

– Pour ta gouverne, tante Frédérique, je ne renoncerais pas à mes fiançailles même si quatre chevaux m'écartelaient.

– Il est douteux qu'il s'en trouve pour essayer de le faire.

– Je vénère cette femme. Il n'est rien que je ne puisse faire pour elle. Par exemple, pour te donner une vague idée, je lui ai dit que je ne bois pas. Et pourquoi ? Juste parce qu'un jour par hasard elle a exprimé l'espoir que je n'étais pas comme l'une de ces jeunes pompes automatiques contemporaines qui entrent à chaque instant dans un bar et en descendent deux pour la route. « Moi ? », j'ai dit. « Grand Dieu, non. Je ne touche jamais à l'alcool. » Ça t'en bouche un coin, hein ?

– Alors, quand tu arriveras à Saint-Gatien...

– ... ils déboucheront l'eau gazeuse et sortiront la limonade. Je sais. Je l'ai anticipé. Ce sera un martyr, mais je survivrai. Je l'adore, je te le dis. Si H. Gouvion n'est pas un ange sous forme humaine, alors je ne sais pas reconnaître un ange sous forme humaine lorsque j'en vois un. Jusqu'à maintenant, je n'ai jamais connu l'amour.

– Eh pourtant, tu as eu d'amples opportunités pour le découvrir. Je t'ai observé avec la plus tendre sollicitude durant cinquante-sept romances environ, depuis cette fille de ta classe de danse, pleine de tâches de rousseur et sans dent de devant, qui t'avait poché l'œil avec un soldat en bois quand tu l'avais embrassée dans le couloir, jusqu'à cette...

La comtesse de Fiquefleur s'interrompt, et Jeff la regarda de près.

– Oui ? Cette quoi ?

– Cette horrible combinaison de George Sand, Jeanne d'Arc et d'une missionnaire mormone,<sup>41</sup> dit la comtesse de Fiquefleur. Cette gouvernante aux yeux étincelants. Cette dure à cuir avec laquelle aucun homme prudent ne s'aviserait de se promener seul dans une allée obscure.

C'en était trop. Jeff se leva, plein de dignité.

– Allons-nous rejoindre les autres ? demanda-t-il froidement.

– Il n'y a personne d'autre, dit la comtesse de Fiquefleur.

– Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, dit Jeff, énervé. Ce que je veux dire, cessons de parler à travers notre chapeau, et allons faire une partie de billard.

## Chapitre 3

C'est le cœur léger et avec un gai « Tra la la » sur les lèvres que Jeff Tourlalune partit vers Saint-Gatien-des-Bois l'après-midi suivant ; la comtesse de Fiquefleur, qui ne s'embarquerait pour son aventure métropolitaine que quelques heures après, lui faisait des signes bienveillants de la main depuis les marches du perron.

Rien ne revigore un jeune homme amoureux autant que la conviction d'avoir triomphé d'un Tentateur qui s'est évertué à le pousser à des actes que la personne adorée ne pourrait que réprouber, et quand il se remémorait avec quelle fermeté admirable il avait réduit à néant la suggestion de sa tante Frédérique d'une après-midi plaisante et instructive à Paris, Jeff était spirituellement illuminé.

Un après-midi plaisant et instructif, mon œil ! Il s'en fallut de peu que Jeff ne s'écria « Batince ! »<sup>42</sup> pendant que la phrase de la comtesse de Fiquefleur crépitait dans son esprit fébrile comme un serpent répugnant. Quelle présomption de la vieille flibustière, d'oser suggérer des après-midis plaisants et instructifs à quelqu'un qui a laissé loin derrière lui ces sortes de choses. Avec un frisson de dégoût, il repoussa cet épisode dans un recoin de sa conscience, et dirigea ses pensées vers un sujet plus agréable, à savoir sa proche rencontre avec les parents d'Hermione.

Cette rencontre, il en était convaincu, serait une kermesse de chaque instant. Bien sûr, il ne savait pas grand chose de ces deux spécimens âgés, mais il supposait qu'il s'agissait de spécimens âgés intelligents, capables de reconnaître une bonne affaire quand ils en voyaient une, et il lui paraissait, de ce fait, pratiquement évident qu'ils allaient manger dès le premier instant comme dans la paume de la main d'un type comme lui – sûr, honnête,

imperméable aux menées avunculaires et loyal comme du Guesclin. « Chérie, il est charmant », allaient-ils écrire à Hermione, et ce bon vieux capitaine Auguste, que Jeff visualisait débonnaire comme Monsieur Madeleine,<sup>43</sup> dirait à madame Gouvion (douce, gracieuse, maternelle), en se préparant pour la nuit, « Eh, chérie, pas grand chose à reprocher à *ce* jeune homme, quoi ? », ou bien même « quoi, quoi ? ». Il envisageait avec une belle confiance de les agripper à son âme avec des crampons d'acier.<sup>44</sup>

Ce n'est pas, par conséquent, sans un certain agacement qu'il découvrit en atteignant sa destination que ce délicieux état de fait ne pourrait être consommé qu'avec un certain retard. La condition préliminaire essentielle pour agripper à son âme un propriétaire foncier et son épouse avec des crampons d'aciers est de pouvoir entrer dans leur demeure. Et il découvrit que cela présentait des obstacles inattendus.

Le manoir de Saint-Gatien-des-Bois était l'un de ces solides édifices qui remontent à l'époque où une résidence n'était pas tant un endroit pour mettre ses pantoufles et fumer sa pipe, qu'une forteresse à défendre contre des envahisseurs barbares armés de béliers. Sa porte d'entrée était forte et massive, et pour le moment, fermement fermée. De plus, la sonnette semblait hors service. Il pressa le bouton de tout son poids pendant un certain temps, mais il devint rapidement évident qu'il n'avancerait pas beaucoup de cette manière, et la nécessité d'adopter une autre stratégie se présenta.

C'est alors qu'il remarqua une porte-fenêtre ouverte non loin de l'endroit où il se trouvait, et il lui sembla avoir trouvé la bonne formule. Un brin irrégulier, peut-être, d'entamer une première visite en se glissant par la fenêtre, mais un brave garçon sympathique comme le capitaine Auguste Gouvion n'y prendrait pas garde. Abandonnant donc la porte d'entrée comme une cause perdue, il franchit le seuil. Et, un instant plus tard, il recevait de plein fouet le choc désagréable qui ne manquait jamais de frapper ceux qui se trouvaient pour la première fois dans la pièce où l'ex-préfet exhibait les bibelots canaques qu'il avait collectionnés pendant ses années d'honorable exil. Cette collection de bibelots canaques était probablement la plus hideuse, la plus futile et la plus absurde que même un ex-préfet ait jamais rapportée en France, et beaucoup de ces objets semblaient transporter Jeff dans un monde différent et angoissant.

---

Et il avait saisi le plus proche d'entre eux pour l'examiner de près, une espèce de sorte de khraboute<sup>45</sup> exécuté en boue rougeâtre par un artiste qui devait être sous l'influence de pastis avarié, et il se demandait comment même un autochtone sans éducation avait pu être assez frappé pour perdre à une telle tâche des heures qui auraient été plus profitablement employées à la chasse aux tricots rayés<sup>46</sup> ou à taper sur le crâne de ses voisins avec son casse-tête en gaïac,<sup>47</sup> lorsqu'une voix, porteuse de certains caractères de la Trompette de l'Apocalypse, fit soudain trembler l'air.

– JEAN-FRANÇOIS !

Sursautant violemment, Jeff laissa tomber le khraboute. Il explosa au contact du sol, n'en laissant qu'une vulgaire macédoine. Un instant plus tard, un personnage râblé apparut à la porte, précédé par une grande moustache blanche.

## II

À peu près au moment où Jeff sautait au volant de son cabriolet Hispano-Suizza à Fiquefleur et posait un pied élégant sur l'accélérateur, le capitaine Auguste Gouvion était entré dans la chambre de sa femme à Saint-Gatien-des-Bois, au premier étage, pour y réparer une des lamelles du store vénitien. C'était un homme qui tenait à prendre personnellement en main ces petites tâches domestiques, et il voulait que tout soit prêt quand le train de midi ramènerait madame la capitaine Gouvion de Paris, où elle venait de passer une semaine avec sa fille Hermione.

En prédisant l'animosité qu'éprouverait son ancien camarade de classe en raison du manque de coopération d'Alex Cricquebœuf avec son comité accueil, la comtesse de Fiquefleur s'était montrée bonne juge de caractère. Quand un ex-préfet, habitué pendant des années à voir ses réceptions officielles se dérouler avec la précision d'un mouvement d'horloge, goûte au fiel noir de l'échec et de la déception, il ne peut manquer d'être piqué au vif. Les poings se serrent, les jurons sont à peine étouffés, les lèvres sont mordues. Et c'est tout particulièrement le cas lorsque l'ex-préfet en question est l'un de ceux dont la personnalité (comme c'était le cas du capitaine Auguste

Gouvion) est, même dans les meilleures conditions, proche de celle d'un ours noir pris dans une trappe. Pendant qu'il travaillait, son front était sombre, sa moustache s'agitait, et il reniflait en sourdine de temps à autres.

Il soupirait après la compagnie de son épouse, pour pouvoir verser dans ses oreilles toujours réceptives la litanie des torts dont il avait souffert. Et peu après avoir mis la touche finale à la lamelle endommagée, son vœu fut exaucé. Un taxi arriva à la porte du manoir, et la capitaine Gouvion, une femme proche de la cinquantaine ressemblant à un cheval, apparut sans tarder.

– Ah, te voilà, chéri, dit-elle gaiement. Dans ses conversations avec son conjoint, elle était presque toujours forcée de prodiguer de la gaieté pour deux. Elle s'interrompit, humant l'atmosphère. « Quelle odeur étrange. »

Le capitaine Auguste fronça les sourcils. Il détestait les critiques, même concernant ses odeurs.

– La colle, dit-il sèchement. J'ai réparé la lamelle.

– Oh, comme c'est malin, chéri. Merci beaucoup, dit la capitaine, plus gaie que jamais. Eh bien, je suppose que tu pensais que je ne reviendrais jamais. Quelle joie d'être de retour chez soi ! Paris était absolument étouffant. J'ai trouvé que Hermione était en excellente forme. Elle te transmet toutes sortes de bons vœux, ainsi qu'à Jean-François. Est-ce qu'il est déjà là ?

Alors qu'il allait demander qui diable était Jean-François, le capitaine Gouvion se rappela que sa fille était fiancée depuis peu avec une jeune cruche de poison répondant à ce nom. Il répliqua que Jean-François n'était pas encore arrivé.

– Hermione a dit qu'il arriverait aujourd'hui.

– Bon, mais il n'est pas arrivé.

– Est-ce qu'il a envoyé un télégramme ?

– Non.

– Je suppose qu'il a oublié.

– Espèce de jeune furoncle abruti, dit le capitaine Auguste.

Madame Gouvion le regarda anxieusement. Elle discernait dans ses manières un préjugé anti-Jean-François, et elle connaissait ses œuvres. Elle savait qu'il était parfaitement capable, quand il était en forme, de vaporiser en l'espace de quelques minutes tel jeune homme qui n'aurait pas provoqué

---

son enthousiasme ; et elle désirait tout particulièrement éviter un tel désastre dans le cas présent. Hermione, en prenant congé à la gare Montparnasse, avait émis des instructions très claires : son bien-aimé devait être traité pendant son séjour à Saint-Gatien-des-Bois comme les joyaux de la couronne.<sup>48</sup> Et Hermione était une jeune femme qu'il ne faisait pas bon décevoir. Elle entendait que ses désirs soient obéis, et les âmes sages ne manquaient pas de le faire.

Au souvenir de tout les timides aides de camp qu'elle avait vus se déliter comme une feuille de papier brûlée sous son regard torve durant ces longues et heureuses années à Kouaoua, elle implora son mari du regard.

– Tu serras aimable avec Jean-François, chéri, n'est-ce pas ?

– Je suis toujours aimable.

– Je ne veux pas qu'il se plaigne de son accueil à Hermione. Tu sais comme elle est.

Un silence pensif s'établit, pendant qu'ils contemplaient ce qu'était Hermione. Madame Gouvion reprit la parole avec une note d'espoir.

– Vous deviendrez peut-être les meilleurs amis du monde.

– Bah !

– Hermione dit qu'il est délicieux.

– C'est probablement un de ces jeunes hommes pestilentiels qui se pommadent les cheveux et qui ricanent, dit le capitaine Auguste d'un ton morose, refusant de voir le verre à demi plein et le bon côté des choses. C'est déjà assez pénible d'avoir Alexandre sur place. Ajoute Jean-François, et la vie deviendra un enfer.

Ses mots rappelèrent à madame Gouvion un sujet qu'une tante affectueuse aurait déjà dû aborder.

– Alexandre est arrivé, alors ?

– Oui. Oh, oui, il est arrivé.

– J'espère que la réception s'est bien déroulée. Quelle excellente idée ! Comme il a dû être surpris ! C'est une chance qu'il soit revenu à temps pour la fête. Il est toujours si utile pour s'occuper des sports. Où est-il ?

– Je ne sais pas. Mort, j'espère.

– Auguste ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Le capitaine Gouvion n'avait pas reniflé depuis le retour de sa femme, et maintenant ce fut comme si tout ce qu'il aurait pu accomplir en matière de reniflements s'était concentré dans un prodigieux éclat sonore. Il est surprenant que Jeff, qui passait au même moment le porche d'entrée, ne l'ait pas entendu, et pensé qu'un de ses pneus venait d'éclater.

– Je vais t'expliquer ce que ça veut dire. Sais-tu ce qu'a fait ce chien galeux ? Il n'est pas descendu à Saint-Gatien-des-Bois. Il est resté caché dans le train, jusqu'à Fiquefleur-Équainville, et il est rentré des heures après dans une voiture appartenant à la comtesse de Fiquefleur, piquelé jusqu'aux branchies.

Nous nous hâtons de protester qu'il s'agissait là d'un fieffé mensonge, motivé entièrement par les préjugés de l'orateur et par son amertume. Si l'on considère qu'il y était entré sous le coup du choc de la découverte des fiançailles de la femme qu'il aimait, Alex Cricqueboeuf s'était comporté avec la plus exemplaire sobriété dans la résidence de la comtesse de Fiquefleur. Dans une situation où plus d'un aurait immédiatement épongé l'alcool par tonneaux, ce splendide jeune homme avait conservé un sang-froid exemplaire. Un cocktail consommé assez vite, suivi d'un autre beaucoup plus lentement, et il en était resté là.

Il est vrai que son comportement, lorsqu'il avait rencontré son oncle, était de nature à créer un malentendu, mais cela ne saurait surprendre lorsqu'un jeune homme nerveux retrouve un aîné incandescent, dont il a toujours été effrayé et qu'il vient de porter à ébullition. Dans de telles circonstances, le visage rougit inévitablement et les membres entament une danse involontaire, même si le sujet est depuis toujours un exemple de sobriété.

Au temps pour cette monstrueuse accusation.

Madame la capitaine émit ce cliquètement des lèvres, comme un doigt mouillé testant le fer à repasser, que les femmes emploient comme substitut à l'expression masculine « Par la barbe du prophète ! »

– Une voiture appartenant à la comtesse de Fiquefleur ?

– Oui.

– Mais comment se trouvait-il dans une voiture appartenant à la comtesse de Fiquefleur ?

– Il semble qu'ils se soient rencontrés dans le train.

- 
- Ah, je vois. Je me demandais, puisque nous ne la connaissons pas.
- Je la connaissais, il y a quarante ans. Nous étions à la même école. Je ne l’ai pas revue depuis, Dieu merci. C’est une lunatique.
- J’ai toujours entendu dire qu’elle était très excentrique. La capitaine Gouvion s’interrompt, toute ouïe. Oyez. Une voiture qui arrive. Ce doit être Jean-François. Tu ferais mieux de descendre.
- Je ne vais pas descendre, dit le capitaine Auguste brusquement. La peste soit de Jean-François. Qu’il prenne son mal en patience. Je vais d’abord finir de te parler d’Alexandre.
- Oui, chéri, fais-le. Il semble s’être comporté bien curieusement. Avait-il une explication ?
- Oh, il avait son histoire toute prête, fais-lui confiance pour ça. Dit qu’il s’est assoupi et s’est réveillé à Fiquefleur-Équainville. Je n’en crois pas un mot. Il est évident qu’en voyant les préparatifs de la réception, il a pris peur et est resté dans le train, le vil crapaud, me laissant me débrouiller pour rapatrier, sans provoquer d’émeute, le curé, sa sœur, un orchestre de cuivres, une dizaine de scouts et quatorze élèves de la classe de catéchisme. Et je peux te dire qu’il y a eu des moments très tendus. La rébellion grondait dans la classe de catéchisme.
- Quelle déception pour vous tous.
- Ce n’est pas le pire. Il m’a probablement fait perdre des centaines de voix.
- Oh, mais pourquoi, chéri ? Ce n’était pas de ta faute.
- Et alors ? Les gens ne raisonnent pas. La nouvelle d’un fiasco comme celui-ci vole à travers toute la campagne. Untel le dit à un autre. Il se sait que j’ai été placé dans une position ridicule, et les électeurs perdent confiance en moi. Et il n’y a rien à faire. C’est ce qui est si cuisant. Impossible de donner une fessée à un type de l’âge et de la taille d’Alexandre. ENTREZ !
- Quelqu’un avait frappé à la porte. Jeanne, la bonne, entra.
- Madame la capitaine est demandée au téléphone, madame, dit Jeanne, qui tenait au respect dû aux classes gouvernantes. C’est le curé, madame.
- Merci, Jeanne. Je viens tout de suite.
- Et moi, dit le capitaine Auguste avec un soupir accablé, je suppose que je dois aller accueillir ce maudit Jean-François.

– Tu n’oublieras pas Hermione ?

– Non, je n’oublierai pas Hermione, dit le capitaine Auguste sombrement. Sa ferme conviction que le futur mari de sa fille ne pouvait manquer d’être un infernal échantillon délétère comme tout les jeunes d’aujourd’hui restait inchangée, mais si Hermione le désirait, il était prêt à roucouler comme une tourterelle, ou du moins comme la meilleure approximation d’une tourterelle dont peut être capable un individu dont la voix évoquait toujours plutôt celle d’un quartier-maître colérique.

Il alla dans le salon, et le trouvant vide, resta un moment perplexe. Mais qui dit ex-préfet dit penseur agile, préparé à toutes les urgences. Quand un ex-préfet, en quête d’un Tourlalune, arrive dans le salon où devrait se trouver ce Tourlalune et n’y trouve aucun Tourlalune, il ne reste pas ébahi en se tournant les pouces. Il emplit ses poumons et hurle.

– JEAN-FRANÇOIS ! tonna le capitaine Auguste.

Il lui sembla, quand l’écho disparut, qu’il entendait des mouvements dans la salle d’exposition de l’autre côté du hall d’entrée. Il s’y dirigea, et regarda par la porte.

C’était bien ça. Quelque chose, probablement de nature Tourlalunaire, s’y trouvait. Il entra, et ces deux représentants de la jeune et de l’ancienne génération purent se dévisager de face et sans fard.<sup>49</sup>

Des deux côtés, l’impression était défavorable. Jeff, contemplant avec appréhension ce visage rugueux où culminait cette moustache, songeait que ce Gouvion, loin d’être le philanthrope de ses rêves, était sans exception le plus fieffé forban qu’il ait jamais rencontrée dans une carrière qui n’avait pas été exempte de forbans de degrés de fieffitude divers. Tandis que le capitaine Auguste, s’imprégnant de Jeff depuis les cheveux pâles jusqu’aux chaussettes décorées et aux chaussures en daim, se disait qu’il avait eu plus que raison de penser que son futur beau-fils serait une véritable cruche de poison et un infernal échantillon délétère. Il pouvait voir d’un coup d’œil qu’il était les deux.

Cependant, il était venu avec la ferme intention de roucouler, donc il roucoula.

– Oh, vous voilà. Jean-François Tourlalune ?

– Correct, Tourlalune, Jean-François.

---

– Ça pulse ? rugit le capitaine Auguste comme le lion qui vient de recevoir une once de grenaille dans la croupe alors qu’il épanche sa soif à un point d’eau – quoique il eut insisté sous la question qu’il roucoulait toujours. Content de te voir, Jean-François. Ma femme va descendre dans un instant. Qu’est-ce que tu fabriques ici ?

– Je jetais un œil à ces, euh, ces objets.

– Ma collection de bibelots canaques. Elle n’a pas de prix.

– Vraiment ? Impayable !

– Tu n’en trouveras pas beaucoup de comme ça. Il m’a fallu dix ans pour la constituer. Tu t’intéresses aux bibelots canaques ?

– Oh, plutôt. Je les révère.

C’était la juste note. Une sorte de mouvement en vrille derrière sa moustache indiqua que le capitaine Auguste souriait, et qui sait quelle belle amitié aurait pu fleurir. Malheureusement, avant que le processus de bourgeonnement puisse commencer, le regard du capitaine Auguste se porta sur les restes du khraboute, et le sourire disparut de son visage comme la buée d’un miroir, pour y être remplacé par un rictus d’une telle malignité que Jeff eut l’impression que ses organes internes étaient extraits à la pelle ou à la truelle.

– Par Touta... ! cria-t-il, faisant apparemment appel à quelque divinité tribale. Comment... Est-ce que... *Tu* as fais ça ?

– Euh, oui, dit Jeff, se balançant en équilibre sur une seule jambe. Terriblement désolé.

Non sans quelque justice, le capitaine Auguste demanda de quelle utilité sa désolation pouvait bien être, et Jeff, qui comprenait le raisonnement, dit Oui, il voyait ce qu’il voulait dire, accompagnant ces mots par un rire nerveux.

Beaucoup de gens n’aiment pas les rires nerveux. Le capitaine Auguste en faisait partie. Dans le passé, il avait dû en faire la remarque plus d’une fois à ses aides de camp. Même la considération de sa fille Hermione ne put le retenir d’administrer à Jeff un second rictus, en comparaison duquel son prédécesseur n’était qu’amour. Il se pencha vers le sol et, à quatre pattes, contempla les vestiges comme Marius parmi les ruines de Carthage,<sup>50</sup> dénonçant sous cape les jeunes idiots et les crétins maladroits. Jeff ne pouvait

pas percevoir l'intégralité de ses remarques, mais il en comprit suffisamment pour jauger de leur intention générale.

Il avala péniblement. Une substance humide et visqueuse envahissait son front, comme s'il était entré dans le sauna d'un bain Turc de l'âme. Les gouvernantes de son enfance et les instituteurs de sa jeunesse avaient souvent mentionné son QI avec un certain mépris, mais il était assez intelligent pour réaliser que cette visite, pendant laquelle il était vital de fasciner les parents d'Hermione, avait plutôt mal commencé.

C'est au moment où le capitaine Auguste se relevait, et commençait à dire que le khraboute était la perle et l'apothéose de sa collection, qu'il ne s'en serait pas séparé pour cent mille francs, quand bien même l'acheteur potentiel se serait agenouillé pour étayer son offre, qu'un bruit de locomotion extérieur survint, indiquant qu'un corps solide parcourait le hall à grande vitesse. L'instant d'après, madame Gouvion entra fougueusement.

De son seul aspect, seul Sherlock Holmes, peut-être, aurait pu conclure qu'elle venait d'apprendre au téléphone de la part du curé que le sacristain avait attrapé la rougeole, mais même le docteur Watson aurait pu voir qu'elle avait subi un choc sévère. Elle était si émue que, bien qu'elle fut une hôtesse accomplie, elle ne fit aucunement attention à Jeff, qui se tenait maintenant debout sur l'autre jambe.

– Auguste !

– Oui ?

– Auguste... Le curé...

– OUI ?

– Le curé dit que monsieur Bienaimé a la rougeole. Il veut que nous allions le voir tout de suite.

– Qui diable est monsieur Bienaimé ?

– Le sacristain. Tu connais monsieur Bienaimé, le sacristain. Ce gentil jeune homme avec des boutons. Il a attrapé la rougeole, et je comptais sur lui pour juger les bébés.

– Quels bébés ?

– Les beaux bébés.<sup>51</sup> Pendant la fête.

Un mot en passant au sujet de cette fête. C'était le point culminant de la vie sociale de Saint-Gatien-des-Bois, quand tout ce qui est brave et beau

---

dans le village s'assemblait dans le parc du manoir et festoyait à la bonne franquette. On courait, on dansait, on classait des beaux bébés par ordre de mérite dans la grande tente, et on consommait des quantités à peine croyables de cidre, de vin et de crêpes. Imaginez une combinaison du prix de l'Arc de Triomphe et de la réception du 14 Juillet à l'Élysée, ajoutez le festin de Belsçatsar,<sup>52</sup> et vous avez la fête de Saint-Gatien-des-Bois.

On peut donc aisément comprendre l'inquiétude de la capitaine Gouvion au sus du désastre annoncé. Une châtelaine en charge d'une importante et imminente fête, le sacristain au lit avec la rougeole, est dans la même situation embarrassante qu'un impresario dont la vedette doit jeter l'éponge deux jours avant la première, ou qu'un général dont le régiment d'élite est victime de crampes la veille de la bataille.

– C'est terrible. Catastrophique. Je ne vois pas qui pourrait le remplacer.

Le capitaine Auguste, dont un des principes était de mettre les choses au clair le plus vite possible, dit qu'il mourrait plutôt que de le faire, et madame Gouvion dit, Non, non, chéri, elle n'aurait jamais pensé à lui demander.

« Mais je dois trouver quelqu'un. » Les yeux de la capitaine, roulant dans un parfait délire du ciel à la terre, et de la terre au ciel,<sup>53</sup> se fixèrent sur Jeff, debout sur la jambe par laquelle il avait commencé, et elle le fixa, ahurie, comme si elle voyait des choses déplaisantes dans un rêve. « Jean-François ? » dit-elle d'une manière distraite.

Cette scène pleine d'émotions, suivant son échange de vue au sujet des khraboutes avec le capitaine Auguste, avait laissé Jeff dans un tel état de tempête mentale que, l'espace d'un instant, il n'en était pas si sûr. Jean-François ? Était-il Jean-François ? Mais oui, bien sûr. Cette femme parlait vrai.

– Oui, je suis Jean-François.

– Quel plaisir de vous rencontrer enfin, gémit madame Gouvion comme une âme en peine.

Il n'est jamais aisé de trouver à la volée la bonne réplique à une telle observation. Récusant « Oui », trop prétentieux, et « Lui-même ! », trop familier, et n'ayant pas l'inspiration de penser à « J'attendais avec une impatience non feinte l'occasion de *vous* rencontrer enfin », Jeff se contenta d'un de ses rires nerveux.

Madame Gouvion eut une illumination soudaine.

– Est-ce que tu as déjà arbitré des beaux bébés, Jean-François ?

– Moi, dit Jeff, chancelant.

Avant qu'il puisse en dire plus, un ange, portant le déguisement impénétrable du capitaine Auguste, intervint pour le préserver du funeste péril qui se dressait soudain devant lui.

– Ce n'est pas Jean-François que tu veux, dit-il, et Jeff, qui l'instant d'avant aurait rejeté toute suggestion qu'il lui serait jamais possible de vouloir se jeter dans les bras de son hôte pour l'embrasser sur les deux joues, ressentit un désir brûlant de faire exactement cela. Je vais te dire qui va le faire.

Après avoir déclaré vouloir nourrir plutôt que de le faire, et la réplique rassurante de son épouse, le capitaine Auguste s'était tu, comme s'il réfléchissait et cogitait, et il était évident que le travail mental auquel il s'était livré avait porté fruit. Son visage était animé et sur son regard, qui était ombrageux et mélancolique lorsqu'il se portait sur Jeff, brillait maintenant un éclair de triomphe.

Cet éclair aurait paru mystérieux à un observateur provincial et retiré, mais il aurait été reconnu immédiatement par quiconque a jamais observé un bandit corse lorsqu'on lui offre soudain l'occasion d'assouvir une sinistre vendetta contre un ennemi héréditaire. C'était l'étrange lumière, qui n'est presque pas de ce monde, qui éclaire les yeux des oncles bafoués quand ils aperçoivent une occasion de se venger de leurs neveux dévoyés.

– Je vais te dire qui va le faire, répéta-t-il. Alexandre.

– Alexandre ?

– Alexandre, dit le capitaine Auguste, en faisant rouler le nom comme s'il dégustait un Calvados hors d'âge.

Madame Gouvion le dévisagea.

– Mais, Alexandre... Vraiment, chéri... La personne la moins...

– Alexandre.

– Mais ça ne lui plaira pas.

– Alexandre.

– Tu sais qu'il est terriblement timide.

---

– Alexandre. Pas de discussion, Émilie. Inutile de continuer à jurer et pester.<sup>54</sup> Alexandra jugera les beaux bébés. J’insiste. Peut-être que cela lui apprendra à se cacher dans les trains et à aller faire la fête avec la vieille Fiquefleur.

La capitaine Gouvion soupira. Mais l’habitude d’obéissance servile qui datait de leur passage à l’église était trop forte pour elle.

– Très bien, chéri.

– Parfait. Préviens-le quand tu le verras. En attendant, tu dis que le curé veut que nous allions conférer avec lui. D’accord. Je vas t’amener en voiture. Viens.

Il se précipita par la porte-fenêtre, suivi par madame Gouvion. Après quelques instants, occupés à essuyer son front avec le mouchoir qui était si parfaitement assorti à sa cravate et ses chaussettes, Jeff les suivit.

Il avait un grand besoin d’air frais. Les chefs indigènes les plus fragiles avaient souvent eu la même réaction à la conclusion d’un entretien avec le capitaine Auguste Gouvion au sujet d’impôts impayés.

Très vite, le soleil et le vent frais du Calvados jouant sur ses tempes le rétablirent merveilleusement. Le moment venu, se sentant de nouveau dispos, il retourna vers la maison et, comme il advenait toujours à ceux qui avaient vu la collection de bibelots canaques du capitaine Auguste, il ressentit un désir morbide de les revoir pour déterminer s’ils étaient vraiment aussi hideux qu’ils avaient semblé l’être de prime abord. Il rentra dans la salle de collection par la porte-fenêtre, et un gendarme tout rose, qui suivait rêveusement l’allée en vélo, émit un vif « Ho ! » et accéléra son allure, les yeux décidés et la mâchoire protubérant agressivement. Le gendarme avait pour nom Henri Poitier.<sup>55</sup> Il représentait à Saint-Gatien-des-Bois l’autorité de la Loi et de la République. Il était tout rose à cause de la chaleur, et rêveur parce qu’il pensait à Elsa Maline,<sup>56</sup> la femme de chambre du manoir, avec laquelle il était fiancé.

C’est pour le plaisir de rencontrer Elsa Maline qu’il était là, et jusqu’au dernier virage, ses pensées étaient toutes tournées vers l’amour. Mais à la vue de silhouettes furtives se glissant par la porte-fenêtre, Poitier le Roméo devenait en un instant Poitier, l’infatigable gardien de la paix. Ses lourdes semelles appuyèrent sur les pédales comme un champion cycliste.

L'affaire semblait à Poitier tout à fait claire.

Et il advint donc que Jeff, dont l'opinion de l'intelligence des indigènes canaques était encore plus basse qu'avant, fut interrompu dans sa contemplation de leur fat artisanat par le bruit d'une forte respiration dans ses environs. Il se retourna pour se retrouver les yeux dans les yeux avec un gendarme de taille considérable muni d'une moustache rousse.

– Ho ! cria-t-il, surpris.

– Ho !, dit le sergent Poitier, comme un écho dans les montagnes suisses.

### III

Il serait futile de prétendre que la situation n'était pas quelque peu embarrassante. Elle aurait enchanté la comtesse de Fiquefleur, qui n'appréciait rien de mieux que ces agréables variations de la monotonie quotidienne, mais elle provoqua chez Jeff une espèce de coup de chaleur piquant de la tête aux pieds.

Contrairement à la plupart de ses gais compagnons du Jockey Club, qui faisaient des gendarmes des sortes de mascottes, leur distribuaient des pourboires quand ils étaient en fonds et volaient leurs képis pendant la Fête Nationale,<sup>57</sup> Jeff avait toujours eu une sainte horreur de la force publique. Le pessimisme que la comtesse de Fiquefleur lui avait reproché le jour des courses de lévriers, était dû au fait qu'un des membres de ladite force, qui aurait bien pu être le frère jumeau du gendarme ici présent, s'était attaché au col de sa chemise en lui enjoignant de le suivre sans résistance.

Il sourit faiblement.

– Oh, bonjour, dit-il.

– Bonjour, répliqua le sergent Poitier froidement. Qu'est-ce qui se passe ?

– Qu'est-ce qui se passe quoi ?

– Que faites-vous dans ces lieux privés ?

– Je suis invité pour une courte visite.

– Ah !

L'absence de progrès dans la conversation chagrinait Jeff. La situation, déjà épineuse au début, semblait devenir progressivement plus épineuse. Ce

---

fut un soulagement, par conséquent, quand une tierce personne vint interrompre le tête-à-tête.

C'était une jeune femme, plutôt petite, à l'air décidé et résolu, avec des yeux bleus et un nez retroussé, vêtue de l'uniforme d'une femme de chambre. Elle observait avec intérêt la scène qui se jouait devant elle.

– Hello, dit-elle. D'où est-ce que tu viens, Henri ? Et qui c'est ça ?

– Type que je viens d'appréhender dans des lieux privés, expliqua brièvement le sergent Poitier.

Jeff, qui venait d'essuyer son front, agita son mouchoir en guise de protestation passionnée contre cette interprétation indûment professionnelle.

– Qu'est-ce que ce délire de lieux privés ? demanda-t-il vivement. Je déplore cette façon, sergent, de répéter sempiternellement les mots « lieux privés ». Pourquoi ne serais-je pas dans un lieu privé, puisqu'invité à y venir ? Allons, vous, comment vous appelez-vous, chère femme de chambre...

– Mademoiselle Maline, ma fiancée, dit le sergent Poitier, faisant sèchement les présentations.

– Oh, vraiment ? Meilleurs vœux. Pip pip, mademoiselle Maline.

– Toodle-oo.

– J'espère que vous serez très, très heureux. Bien, mais maintenant, j'allais dire que vous pourriez confirmer que je suis invité dans cet endroit. Je viens d'arriver en voiture pour y passer quelques jours. Je suis le célèbre Tourlalone, le quidam qui est le fiancé de mademoiselle Gouvion. Vous devez savoir tout cela. Nul doute que mon nom n'ait été célébré dans toute la maison.

– Mademoiselle Hermione est fiancée à un jeune homme qui s'appelle Tourlalone.

– Exactement.

– Et Jeanne les a entendu dire pendant le dîner qu'ils l'attendaient bientôt, Henri. Je crois que c'est lui.

– Bien parlé, jeune Maline, dit Jeff avec enthousiasme. Il avait tout de suite éprouvé une grande affection pour cette jeune femme pleine de lucidité. Bien sûr que c'est moi. Regardez, dit Jeff, retournant la poche de son manteau. Lisez ce témoignage éloquent de l'un des meilleurs tailleurs de Paris. « J-F. Tourlalone ». Là, écrit noir sur blanc.

– Ce pourrait être le manteau de quelqu’un que vous avez acheté d’occasion, argumenta le sergent Poitier, se retranchant dans ses dernières lignes.

Jeff lui jeta un regard torve.

– Ne dites pas cela même pour plaisanter, sergent. Plutôt, dit-il, saisit par une inspiration soudaine, appelez le curé et demandez à parler au capitaine Auguste, qui est en conférence avec lui au sujet des beaux bébés, et demandez directement – au capitaine, je veux dire, pas aux bébés – s’il ne m’a pas laissé ici il y a quelques minutes après un entretien plaisant et stimulant.

– Vous dites que vous avez rencontré le capitaine Auguste ?

– Évidemment que j’ai rencontré le capitaine Auguste. Nous sommes intimes.

Le sergent Poitier sembla se rendre à l’évidence.

– Bon, alors c’est bon, j’imagine. Mes excuses, monsieur.

– Tout en ordre, sergent.

– Alors je vous dirai au revoir, monsieur. Que dirais-tu d’une tasse de café dans la cuisine, Elsa ?

Elsa Maline releva son petit nez.

– Tu peux aller à la cuisine si tu veux. Pas moi. Ta sœur y est, qui visite la cuisinière.

« Ah ! » Le sergent Poitier hésita pensivement pendant quelques instants. Les charmes comparés d’un café et d’une femme aimée étaient en conflit. Il est affligeant de devoir rapporter que le premier l’emporta. « Bon, je pense que j’y vais boire une tasse, » dit-il, et il y alla, comme indiqué.

Elsa Maline contempla en fronçant les sourcils son dos bleu qui s’éloignait.

– Toi et ta sœur ! dit-elle.

Le ton était si ostensiblement acerbe que Jeff ne put s’empêcher d’être intrigué. Ici, se dit-il, sauf erreur, se trouve une femme de chambre avec une peine secrète. Il cessa d’éponger son front et jeta un regard inquisiteur vers Elsa Maline.

– Vous n’aimez pas sa sœur ?

– Non, je l’aime pas.

– Ma foi, s’il y a un air de famille, je peux le parfaitement comprendre, dit Jeff. Le sergent Poitier étant parti, le manoir de Saint-Gatien-des-Bois

---

lui semblait être devenu un manoir meilleur et plus charmant. Pourquoi n'aimez-vous pas sa sœur ? Quel est son problème ?

Elsa Maline avait une nature amicale et, malgré les encouragements répétés de ses employeurs, n'avait jamais acquis cette sobre réserve qui est la marque d'une femme de chambre accomplie. Trop souvent, dans ses échanges avec les classes supérieures, en des circonstances où il aurait été plus convenable de dire « Oui, monsieur » ou « Non, madame » d'un ton froid, on la voyait devenue démonstrative et loquace. Et dans le cas présent, elle considérait tenir le rôle de l'hôtesse.

– Je vais vous dire quel est le problème avec elle. Elle lui martèle à tout bout de champs qu'il ne doit pas quitter la gendarmerie. C'est « Ne va pas faire ça, Henri » et « Ne laisse pas cette Elsa te faire agir contre tes intérêts », tout le temps. Je n'ai pas la patience.

Jeff se concentra.

– Voyons si j'ai tout compris, dit-il. Vous voulez qu'il rende ses bottes et sa matraque ? Qu'il ne soit plus, en un mot, un flic ?

– Rrroin.<sup>58</sup>

– Mais sa sœur ne le veut pas. Oui, je vois de quoi il retourne. Pourquoi voulez-vous qu'il rende ses bottes et sa matraque ? demanda Jeff. Un homme qui a étudié le droit pendant quelques années prend l'habitude de poser la question pertinente.

Elsa Maline parut surprise qu'une telle question soit considérée nécessaire.

– Ben, et vous ? Si vous étiez une fille, est-ce que vous voudriez être mariée à un gendarme ? En sachant que votre gars est détesté de tous ? Si je retournais aux Halles et que je disais à ma famille que je vais me caser avec un flic, ils auraient une crise. Une belle surprise pour mon frère Bertrand, quand il sortira en Septembre.

Jeff hocha la tête intelligemment. Jusqu'alors, ayant supposé que sa compagne était une native du Calvados, il n'avait pas saisi le cœur de la question, mais ces derniers mots éclairaient tout. Il comprenait bien qu'une parisienne, tout particulièrement une fille d'un quartier aussi vigoureux et fameux que celui des Halles, renâclerait à l'idée d'unir son sort avec celui d'un appréhendeur assermenté. En sus de ce frère Bertrand – qui n'était malheureusement

pas, au moment présent, parmi eux – il devait y avoir dans son entourage un certain nombre d'oncles Lino ou de cousins George qui, dans l'éventualité d'une telle mésalliance, considéreraient non sans raison qu'elle avait flétri l'écusson de la famille Maline.

– Je vois ce que vous voulez dire, dit-il. Mais que ferait-il, s'il rendait son tablier ? Pas facile de trouver un boulot de nos jours.

– Je veux qu'il achète un bistro. Il a 300, 000 francs. Il a gagné à la loterie l'hiver dernier.

– Quel veinard.

– Mais il a peur de cette sœur qu'il a, et je n'arrive pas à le convaincre. « Maintenant, écoute, Henri », je lui répète, mais il hésite et se tourne les pouces et machouille sa moustache. Oh, well, conclut Elsa philosophiquement, je suppose que ça partira à la lessive en fin de compte. Qu'est-ce que ce bazar par terre ?

– C'est ce qui reste d'une sorte de bidule que j'ai fait tomber.

– Est-ce qu'il le sait ?

– Oh, oui. Il en a été question.

– Jm'étonne qu'il ne vous ait pas dévoré.

– Il a donné un moment l'impression d'y penser sérieusement. Un dur à cuire, hein ?

– C'est un tyran caligulaire,<sup>59</sup> dit Elsa Maline.

Jeff randonna vers le hall d'entrée. Il avait subi la dose maximale supportable de bibelots canaques, et il voulait se dégourdir les jambes et réfléchir. Son opinion du caractère du capitaine Auguste Gouvion était déjà raisonnablement affirmée, mais il était intéressant de la voir confirmée par une femme au courant.

Un tyran caligulaire ? Ces mots laissaient un goût désagréable dans la bouche. Sa politique envers un tyran caligulaire était semblable à celle des proches de son amie, aux Halles, envers les officiers de police. Il les détestait, et il les redoutait. Il lui sembla alors qu'une union avec Hermione Gouvion, excellente chose par elle-même, n'était pas sans certains inconvénients qui demandaient que l'on y réfléchisse.

– Et madame Gouvion ? dit-il. Elle n'est passée dans ma vie qu'en coup de vent, mais elle m'a semblé être moins mangeuse d'homme.

---

– Oui, elle vaut mieux que lui, confirma Elsa Maline. Mais celui que j’aime bien, c’est monsieur Alexandre.

– Qui est-ce ?

– Leur neveu. Monsieur Cricquebœuf.

– Ah, ah, oui, j’oubliais. Je le connais, ou je le connaissais. Tout rose, non ?

– Oh, je dirais plutôt couleur de tomates mûres. À cause de la chaleur du soleil par là bas. Il vient de revenir du Brésil. Il me parlait du Brésil ce matin, dit Elsa, qui n’avait pas perdu de temps pour monopoliser le voyageur revenu au foyer et s’entretenir avec lui. Les indigènes là-bas chassent les oiseaux avec des fléchettes empoisonnées.

– Des fléchettes empoisonnées ?

– Rroin. Avec une sarbacane.

Jeff était la courtoisie même, mais il ne pouvait laisser passer une telle assertion. Bien qu’il ait laissé de côté la question brésilienne depuis un certain temps, des vestiges de « Le clan des cinq remonte l’Amazone »<sup>60</sup> étaient préservés dans sa mémoire.

– Pas des fléchettes empoisonnées.

– C’est ce que monsieur Alexandre a dit.

– C’était une blague. Ils les gardent pour leur belle-famille. Utilisez votre intelligence, ma chère soubrette. Si un indigène brésilien abat un oiseau, c’est pour une bonne raison. Il entend le servir à table plus tard, que ce soit rôti ou fricassé. Évidemment, il serait contre-productif de l’occire avec une fléchette empoisonnée. Car à la première bouchée de la cuisse juteuse, il rendrait l’âme, en proie à d’atroces agonies. Et les indigènes brésiliens, sont certes peut-être des idiots, mais ne sont pas des idiots finis. Si vous voulez vraiment savoir comment ils chassent les oiseaux, je vais vous le dire. Ils construisent une fronde grossière – ainsi, dit Jeff, sortant et dépliant son mouchoir. Ils cherchent ensuite aux alentours un projectile ad-hoc, comme par exemple ce presse-papier, et le placent dans la fronde grossière. Cela fait, ils font tourner l’engin autour de la tête et... Ah ! Crédieu ! Où est-ce qu’il est parti ?

Il n’entraît pas dans ses intentions de donner une démonstration concrète. Il entendait interrompre son mouvement avant l’envol du projectile, se conten-

tant de décrire verbalement ses effets. Mais l'enthousiasme de l'artiste l'avait emporté. Un bruit fracassant – et un objet blanc dans l'ombre au fond du hall était réduit à l'état de fragments.

– Ouah ! dit Elsa Maline, épatée. Vous n'y allez pas de main morte dans la baraque, hein ? Vous allez en entendre parler quand Sa Seigneurie sera de retour.

Pour la troisième fois depuis son entrée dans cette maison de la peur, le front de Jeff brûla et se couvrit de sueur. Ayant toujours présent à l'esprit leur tête-à-tête avec le khraboute brisé, il lui semblait regrettamment certain qu'il en entendrait parler quand Sa Seigneurie reviendrait.

– Qu'est-ce que c'était ? trembla-t-il, employant fort justement un temps passé pour parler de la chose.

– C'est une sorte de bout de statue, qu'on lui a donné quand il a fini d'être le préfet de cette préfecture en Nouvelle Calédonie où il était préfet. Un buste, c'est comme ça que la cuisinière l'appelle. Il l'adore. L'autre jour, il se trouve qu'il est passé quand je faisais un brin de ménage et vous auriez dû l'entendre, juste parce que je l'avais un peu bousculé. « Attention, ma fille ! Attention, ma fille ! Attention à ce que tu fais, ma bonne fille ! » Bah !

Le front de Jeff s'humidifia encore davantage. Un styliste aurait désormais utilisé l'adjectif « moite » pour le décrire. Et en même temps, il se sentait glacé jusqu'aux os. C'était une version humaine de l'un de ces plats qui font croire aux innocents qu'ils vont déguster un soufflé bien chaud, et qui se transforment soudain en crème glacée à l'intérieur.

Il percevait que la situation était pire que ce qu'il craignait. Ce n'était pas l'une de ces peccadilles qui sont vite oubliées après un brin d'excuse d'un côté et un rire enjoué de l'autre. C'était comme si le capitaine Auguste Gouvion avait un enfant chéri qu'il adorait, et que lui, Jeff, lui avait donné un bon coup sur l'occiput, et l'avait bel et bien étalé pour le compte. Et juste après cette mésaventure avec le khraboute, en plus ! Quel serait l'effet, sur son hôte si susceptible, de ce second outrage, peut-être plus intolérable que le premier ?

– Aïe !, gémit-il, fléchissant au niveau des genoux. Voilà une sacré salade. Conseillez-moi, jeune Maline. Comment faire pour le mieux, à votre avis ?

Il se peut que le quartier des Halles produise des femmes à l'esprit par-

---

ticulièrement déluré, ou peut-être toutes les femmes sont-elles comme ça. Quoi qu'il en soit, Elsa Maline, trouva la solution presque à la volée, toute chaude du four.

– Ben, regardez, dit-elle. C'est un peu noir dans ce coin, alors peut-être qu'il ne verra pas tout de suite que le buste n'y est pas. Il est myope, je sais, et refuse de mettre des lunettes parce qu'il pense qu'il aurait l'air bête avec. Jeanne l'a entendu le dire à dîner. Si j'étais vous, je sauterais dans votre voiture, et j'irais dare-dare à Paris chercher un autre buste. Et puis vous revenez et vous le remplacez. Dix contre un qu'il ne s'apercevra de rien.

Pendant un instant, le cerveau amoindri de Jeff fut bien incapable de déchiffrer son raisonnement. Mais les vapeurs se dissipèrent, et il s'aperçut qu'il s'agissait d'un tuyau de première. La fille avait montré la voie.

Aller dare-dare à Paris ? Ce ne serait même pas nécessaire. Il pouvait se procurer un substitut plus près que Paris. Au manoir de Fiquefleur, pour être précis. Il revint par la pensée au dîner de la veille.... Tante Frédérique montrant du doigt un objet dans un coin de la salle à manger en disant qu'il s'agissait d'un buste que Lucie avait apporté pour lui en laissant la charge, et lui-même – comme cela semblait maintenant ironique – y jetant un bref coup d'œil dépourvu d'intérêt. Ce ne serait pas un coup d'œil inintéressé qu'il y jetterait quand il le verrait de nouveau.

Son courage renaquit. Fiquefleur-Équainville n'était qu'à une quinzaine de kilomètres, et il avait la foi touchante des possesseurs de cabriolets Hispano-Suizza que sa voiture pourrait, avec un peu d'effort, parcourir quinze kilomètres en un peu plus que trois minutes et vingt secondes. Il pouvait faire l'aller-retour et avoir le buste postiche en place sur son piédestal bien avant que son hôte n'ait fini de conférer avec le curé.

Il jeta un regard admiratif à Elsa Maline.

– C'est la solution. Je vais chercher la voiture.

– C'est ce que je ferais.

– Vous pourriez, pendant ce temps, travailler un peu avec brosse et balai.

– D'acc.

– Excellent. Grandiose. Capital. Splendide, dit Jeff, et il courut vers l'étable.

Elsa Maline, sa bonne action terminée, se tenait sur le porche lorsqu'il passa devant. Il éprouva alors, en la voyant, une touche de remord, car il avait conscience d'avoir indignement omis de lui adresser ne serait-ce qu'un mot de remerciement pour sa superbe trouvaille.

– Je dis, dit-il. J'ai oublié de le mentionner dans le feu de l'action, mais je suis terriblement touché de la manière avec laquelle vous avez conforté les troupes et m'avez sauvé du sort pire que la mort – c-à-d., expliqua Jeff, d'être dévoré par les yeux exorbités de cet antropothèque des Carpathes à la lèvre supérieure spumeuse.<sup>61</sup>

Elsa Maline dit qu'elle était heureuse, c'est sûr, et il prit sa main et la pressa dans la sienne.

– Sans vous, je serais dans la soupe et sous la surface pour la troisième fois. Je vous dois plus que les mots ne peuvent le dire.

Il la tenait toujours par la main, et de là à l'embrasser par gratitude, comme un frère, il n'y avait qu'un pas. Il le franchit, et Alexandre Cricquebœuf, arrivant au coin de la maison après l'une des longues promenades par le truchement desquelles il essayait ces jours-ci de tempérer les affres de son amour inassouvi, put observer le geste galant du début à la fin.

Jeff sauta d'un bond dans sa voiture, salua de la main, et partit, et Alex le regarda, stupéfait. Jeff était le genre de personnes qui dont l'apparence change très peu avec les années, et il l'avait tout de suite reconnu.

Néanmoins, par acquis de conscience :

– Est-ce que ce n'était pas monsieur Tourlalune ? demanda-t-il à Elsa Maline.

– Oui, monsieur, dit Elsa d'un ton égal.

Elle ne se doutait en rien de l'agitation de son âme, et aurait été stupéfaite d'apprendre que quelqu'un avait la moindre objection à cette embrassade. Aux Halles, tout le monde embrasse tout le monde, comme chez les premiers chrétiens.

– Il dit que vous avez tort à propos des indigènes, monsieur Alexandre.

– Les quoi ?

– Les indigènes du Brésil. Il ne tuent pas les oiseaux avec des fléchettes empoisonnées, seulement leurs beaux-parents. Ils utilisent des frondes grossières.

---

Par un effort surhumain, qui ébranla son corps robuste jusque dans ses fondations, Alex Cricquebœuf résista à la tentation de dire quelques mots bien plus grossiers qu'aucune fronde au sujet des indigènes brésiliens. Il n'y avait aucun espace dans ses pensées pour les indigènes brésiliens. Tout l'espace était occupé par Jeff.

C'était donc lui, se disait-il, l'homme à qui Hermione avait confié son bonheur, un libertin, anciennement le Don Juan de sa classe de danse, maintenant un embrasseur de femmes de chambre sur le perron. La vieille Fiquefleur avait raison, ô combien raison. Le léopard changerait-il ses tâches, avait-elle demandé. Ce léopard ne semblait pas en avoir le moindre désir.

– Enfer ! pensa Alex, épouvanté par l'implacable horreur du fait.

Un point mineur se présenta.

– Où s'en va-t-il ? demanda-t-il, curieux.

– Paris, monsieur.

– Paris ?

– Oui, monsieur.

– Mais il vient d'arriver.

– Oui, monsieur.

– Est-ce qu'il a dit pourquoi il va à Paris ?

Elsa Maline était une complice de qualité, prudente, sûre, attentive à ne pas commettre d'impair.

– Non, monsieur. Il a juste dit, « Ah ! Je crois que je vais aller à Paris », et pouf, il est parti.

Alex Cricquebœuf aspira vivement. Il lui semblait que durant les années passées, son ami, qui n'avait jamais brillé intellectuellement, était devenu purement et simplement *non compos*. Est-ce qu'un homme raisonnable vient en visite à la campagne et déclare « Ah ! Je crois que je vais aller à Paris » dès son arrivée, pour repartir aussitôt ? Certainement pas.

Son cœur, pendant qu'il remplissait sa pipe, était lourd. Un libertin sain d'esprit, c'est déjà beaucoup, mais un libertin fol passe les bornes.



## Chapitre 4

C'est vers huit heures moins le quart ce soir là que la comtesse de Fiquefleur, après un voyage plaisant en voiture, un bain et un brin de toilette à l'hôtel, arriva rue de la Grande Chaumière, à Montparnasse, pour chercher Lucie Pinson et l'amener dîner.

La rue de la Grande Chaumière, au cœur du quartier des artistes à Paris, est comme beaucoup de rues situées au cœur de quartiers artistiques, sombre, sale, sordide et squalide. Ses résidents semblent être de grand lecteurs et amateurs de fruits, car des journaux déchirés sont partout visibles sur le trottoir et les peaux de bananes, trognons de pommes, noyaux de pêches et fraises écrasées abondent dans les caniveaux. Ses chats sont des chats maigres et durs à cuire, qui donnent l'impression de concevoir, ou d'avoir perpétré récemment, une série de crimes particulièrement sanglants.

C'était par conséquent un morceau de chance pour cette voie de passage déchevelée de recevoir la visite décorative de la comtesse de Fiquefleur. Avec sa robe élégante et son maintien distingué, elle apportait à la scène une touche du bal de l'Opéra.

Et elle n'était présente que depuis quelques minutes, flânant ici et là, quand la rue de la Grande Chaumière eut un autre coup de chance. Par la rue Notre Dame des Champs, une jeune femme alerte en tailleur beige arrivait à vive allure, accentuant la touche opératique. Personne, même Jeff lors de la période la plus intense de leur franche discussion de la couleur de son foie, n'avait jamais osé nier que Lucie Pinson était charmante, et même si elle ne l'avait pas été, il y avait dans son allure une ardeur qui en aurait créé l'impression.

Elle représentait pour la comtesse de Fiquefleur l'esprit des beaux jours.

En la voyant s'arrêter chatouiller un chat qui passait derrière l'oreille, et en remarquant comment ce chat devenait aussitôt un meilleur chat, un chat idéaliste, son cœur s'ouvrit vers elle.

– Ohé! héla-t-elle maternellement, et elle vint en courant, se jetant dans ses bras comme une colombine.

– J'espère que je ne t'ai pas fait attendre, tante Frédérique. Je devais voir quelqu'un à propos d'un buste.

– Pas du tout, dit la comtesse de Fiquefleur. Étrange, pensait-elle, comme tout un chacun semble vouloir voir quelqu'un à propos d'un buste aujourd'hui. À peine quelques heures plus tôt, Jeff avait fait irruption dans son boudoir en en réclamant un. « Il faut toujours voir quelqu'un au sujet d'un buste. Dans la vie, c'est le secret du bonheur et du succès. »

Lucie lui prit le bras.

– Quelle joie de te revoir, mon ange.

– Je vauX toujours le spectacle.

– C'est merveilleux que tu aies pu venir. Et quel courage! Comment as-tu fait pour t'échapper?

– Quels verbes extraordinaires tu emploies, mon enfant.

– Mais, est-ce que oncle Jean n'a pas dit qu'il t'écorcherait avec un couteau émoussé la prochaine fois que tu t'absenterais sans autorisation?

– Dans son style gai et primesautier, il s'est exprimé à peu près de cette façon. Étrange, ce désir qu'il a de vouloir m'enfermer à la campagne comme une plante. Mais ton honoraire oncle Jean est en ce moment en route vers Tahiti. Ce qui a beaucoup simplifié la situation. J'ai pensé que ce serait une excellente occasion de m'élargir l'esprit.

– Ou de faire le mur.

– C'est une autre manière de présenter les choses, bien sûr. Bon, allons trouver un taxi et allons manger. En voilà un, dit la comtesse de Fiquefleur en arrivant au coin. Entre. Chez Maxim's! dit-elle au conducteur, et Lucie ferma les yeux comme extasiée. Une jeune femme qui généralement dînait frugalement à Montparnasse, le seul nom du meilleur restaurant de Paris suffisait à l'enchanter.

– Maxim's? Mais nous ne sommes pas habillées?

– La Brasserie. R. de s. optionnelle.

- 
- Mais est-ce que je suis assez chic ?
- Ma chère, tu ressembles à Hélène de Troie après une bonne sieste.  
Lucie se rejeta en arrière contre les coussins.
- Maxim’s ! murmura-t-elle.
- Nous autres comtesses marchons haut, lui assura la comtesse de Fiquet-fleur. Le meilleur n’est pas de trop pour nous.
- Ce doit être merveilleux d’avoir un titre.
- C’est le top. J’ai parfois du mal à dormir la nuit, quand je pense à tout les pauvres diables qui n’en ont pas.
- Mais je suppose que tu sais que tu es un parasite anachronique ? Du moins c’est ce que dit Camille. Il vient de devenir communiste.
- Ah oui, rien que ça ? Eh bien, dis-lui de ma part que s’il essaye de me guillotiner, je le tancerai vertement. Est-ce qu’il n’aime pas les comtesses ?
- Pas vraiment. Il pense que ce sont des vampires suceurs de sang.
- Quel imbécile que ce garçon, vraiment. Quel mal y-a-t-il à sucer le sang ? Nous en avons besoin, pour garder notre teint rosé. Et ce n’est pas comme si je n’ai pas eu à travailler pour mon petit coin de sang bleu. Les gens me voient aujourd’hui, une femme du tonnerre avec cinq prénoms et une tiare rangée dans le placard sous l’escalier, avec les chapeaux et les manteaux, et ils oublient que j’ai commencé au bas de l’échelle. Pendant des années, je n’étais qu’une fille cadette.
- Pourquoi ne m’as-tu jamais raconté ça ?
- Je n’avais pas le cœur. Un vers de terre de cadette. Dans le bottin mondain, mais en petit caractères.
- Tu me fais pleurer.
- Qu’y puis-je ? Est-ce que tu sais comment on traite les filles cadettes, Lucie ? Comme des chiennes. Elles doivent laisser la préférence aux coprices de la principauté d’Andorre.<sup>62</sup>
- Bah, mais c’est du passé, chérie.
- Le seul rayon de soleil dans leur vie est qu’elles ont le droit d’étudier à la maison Royale de Saint Louis à Saint Cyr. Et je ne pouvais même pas faire ça, mon temps étant occupé par les préparatifs de la récolte du sirop d’érable au Québec.
- Je ne savais pas que tu étais dans le sirop d’érable.

– Dans ma jeunesse, par hectolitres. J’avais une sorte de don pour cela. J’ai aussi tenu une crêperie, et travaillé dans une revue féminine – c’est là que j’ai rencontré ton père –, et j’ai essayé d’exploiter une source thermale. Mais est-ce que je pouvais être heureuse ? Non. La pensée était toujours présente, me tourmentant comme un acide corrosif, que je devrais laisser passer devant moi les coprinces de la principauté d’Andorre. Mais finalement, à force de courage et de persévérance, j’ai émergé des profondeurs, et je suis devenue ce que je suis aujourd’hui. J’aimerais bien voir le coprince de la principauté d’Andorre qui essaierait de se glisser devant moi maintenant.

– C’est comme Rastignac.<sup>63</sup>

– Tout à fait. Mais je deviens ennuyeuse. J’ai peur que les gens comme moi qui ont réussi ont tendance à disserter interminablement de leurs années d’errance. Parlons plutôt de toi. Comme vas-tu, Lucie ?

– Bon, je dois laisser la précedence aux éditrices de revues de modes, mais à part ça, je me débrouille plutôt bien.

– Les affaires marchent ?

– Pas trop mal.

Le taxi s’arrêta devant la façade écarlate de Maxim’s, et elles entrèrent dans la brasserie. En prenant sa place, Lucie huma luxurieusement.

– Le paradis ! dit-elle.

– Affamée ?

– Je suis toujours affamée.

La comtesse de Fiquet fleur la regarda non sans inquiétude.

– Tu es certaine que tu n’es pas sur la paille, Lucie ?

– Pas du tout. Les bustes se vendent bien. C’est bizarre, quand on pense que la plupart des gens sont hideux, qu’il y en ait tant qui veulent en laisser la preuve indubitable à la postérité.

– Tu ne me mentirais pas ?

– Non, honnêtement. Je nage dans l’opulence.

– Alors pourquoi m’envoyer ce SOS ? Quelle est la question extrêmement urgente dont tu voulais me parler, avec le mot « extrêmement » souligné ?

Lucie se tut quelques instants, mais seulement parce qu’elle était en train de manger du caviar. Cela ne lui arrivait pas souvent.

– Oh, ça ? C’est à propos de Camille.

---

– Mon dieu !

– Hélas, oui. Désolée.

– Encore Camille ! Une des choses que j’ai remarquée toute ma vie c’est que les jeunes femmes les plus charmantes ont les frères les plus goddam. Il semble que ce soit une loi de la nature. Bon, quel est le problème cette fois, et qu’est-ce que tu veux que je fasse ?

– J’expliquerai le problème plus tard. Ce que je veux, c’est que tu demandes à Jeff de faire quelque chose pour moi.

– Jeff ?

– Je ne peux pas vraiment lui demander directement, dit Lucie.

Il y avait comme un voile de tristesse dans sa voix qui n’échappa pas à l’ouïe acérée de la comtesse de Fiquefleur. Elle se pencha et lui caressa la main.

– C’est dommage pour toi et Jeff, Lucie.

– Oui.

Un silence se fit. La comtesse de Fiquefleur jeta un coup d’œil de l’autre côté de la table. Lucie avait le regard fixé au loin, ses yeux – du moins lui sembla-t-il – étrangement brillants et bordant vers l’humidité d’une façon qui l’inquiétait. Une tante peut rarement comprendre qu’un de ses neveux puisse jeter un sort fatal et, malgré son appréciation pour Jeff, la comtesse de Fiquefleur ne pouvait pas l’imaginer dans le rôle d’un briseur de cœurs. Pourtant, il était indubitable que sa perte avait ouvert une brèche importante dans la vie de cette femme. Elle semblait se languir de Jeff, et l’arrivée du garçon avec la truite bleue fut bienvenue pour briser une tension qui devenait inconfortable.

– Parle moi de Camille, dit-elle.

Lucie sourit tristement.

– Inutile de prendre tant de précautions, tante Frédérique. Ça ne me dérange pas de parler de Jeff. Du moins.... Non, pas du tout. Est-ce que tu l’as vu récemment ?

– Il m’a quittée cet après-midi. Il est venu hier et a passé la nuit.

– Comment allait-il ?

– Oh, très bien.

– Est-ce qu’il a parlé de moi ?

– Oui. Et quand je l’ai maudit d’être un tel imbécile parce qu’il avait rompu avec toi, il m’a raconté toute l’histoire.

– Les bijoux d’Alice Vansittart et la douane ?

– Oui.

– J’étais bête de m’énervé pour cela. Et ce n’était pas du tout nécessaire, finalement.

– Après mûres réflexions, la Vansittart de payer son dû ?

– Non. Mais j’ai imaginé une bien meilleure solution pour faire entrer le fourbi en douce. Je ne dirai même pas à toi ce que c’est, mais c’est une idée du tonnerre. Elle ne peut pas rater. Alice est enthousiaste.

Elle parlait avait une animation juvénile qui encouragea la comtesse de Fiquefleur, laissant penser que son cœur n’était pas perdu sans espoir de retour. Ses paupières n’étaient plus humides, et au contraire, ses yeux brillaient d’un éclat qui rappelait celui à l’encontre duquel Jeff avait tant d’objection lorsqu’il l’apercevait dans ceux de sa tante Frédérique.

– Vraiment ?

– Quand je lui ai expliqué, elle a applaudi de joie.

– Tu te rends compte, bien sûr, que c’est très mal de tromper les autorités douanières des États Unis d’Amérique ?

– Oui, et j’en pleure d’avance. Les pauvres chéris.

– Mais bon, c’est comme ça. Alors Jeff et toi n’aviez pas de raison de vous séparer.

– Non.

– Quelle idée de sa part d’avoir pris ta lettre de rupture aussi sérieusement. Mon cher époux a rompu nos fiançailles six fois, et à chaque fois, je suis revenue à la charge avec le sourire.

– J’aurais dû me souvenir que Jeff prend les choses au pied de la lettre.

– Oui. Un caractère exquis, mais trop littéral.

– Et maintenant le voilà fiancé avec Hermione, fille unique du capitaine Auguste Gouvion et de madame Gouvion, de Saint-Gatien-des-Bois, Calvados. Oh, well. Est-ce que tu la connais, tante Frédérique ?

– Non. J’ai vu sa photo.

– Moi aussi. Elle était dans « Marie Claire ». Elle est très belle.

– Si tu admires ce genre de beauté.

- 
- Apparemment, c’est le cas de Jeff.
- Oui. À l’instant, tu pourrais bien dire qu’il est sous anesthésie. Mais le réveil sera rude.
- Tu ne peux pas le savoir juste en regardant sa photo.
- Si, je peux. Elle va lui mener une vie d’enfer.
- Oh, le pauvre ange.
- Il y eut un autre silence.
- Bon, qu’est ce que tu veux que je lui demande ? dit la comtesse de Fiquetfleury. Je peux dire que je suis pratiquement certaine qu’il te l’accordera, quoi que ce soit. Il t’aime toujours beaucoup, Lucie.
- Oh, non.
- Mais si, je te le dis. Il l’a pratiquement confessé.
- Un sourire éblouissant parut sur le visage de Lucie. Le serveur, qui amenait le poulet sauté à l’Armagnac, le reçut en pleine figure, et manqua de peu de laisser tomber le plat.
- Il l’a ?
- Et n’oublie pas qu’il a conservé suffisamment de son affection pour t’envoyer un client, le capitaine Auguste Gouvion.
- C’est Jeff qui m’a valu cette commande ? C’est tout lui, dit Lucie doucement. Je l’honore pour cela. Bien que, malheureusement, ce soit par le biais de ce buste que les ennuis de Camille ont commencé.
- Comment cela s’est-il passé ?
- Pour commencer par le commencement, j’ai sculpté le buste.
- Certes.
- Et pendant les séances, bien entendu, mon sujet et moi avons parlé de choses et d’autres.
- Était-ce une conversation enrichissante ?
- Pas vraiment. Il était incliné à comparer défavorablement mes efforts avec ceux d’un sculpteur qui avait fait un buste de lui au moment de son départ à la retraite.
- Celui qui se trouve – ou se trouvait – dans le hall du manoir de Saint-Gatien-des-Bois.
- Oui. Comment est-ce que tu peux savoir ça ?

– Attends, mon enfant. Je te raconterai prochainement moi-même une histoire. Continue. Il conversait avec toi, mais tu ne le trouvais pas très distrayant.

– Non. Mais il a dit une chose qui a attiré mon attention, à savoir qu’il avait écrit ses mémoires et avait décidé, après délibération, de payer pour leur publication. Il parlait comme un homme qui a connu des déceptions. Alors, je me suis dit : « Ah ah ! Un travail pour Camille ! »

– Je commence à comprendre. Camille a accepté, et a provoqué une catastrophe naturelle ?

– Oui. Par négligence, il a inséré quelques illustrations qui devaient apparaître dans un livre sur l’Art Moderne qu’il édite aussi. Le capitaine Gouvion n’en a franchement aimé aucune, mais celle qui lui a spécialement déplu était le nu féminin avec la légende « Portrait de l’auteur pendant les années folles ». La première fois que j’en ai entendu parler, c’est quand il a renvoyé le buste. Madame Gouvion l’a rapporté avec un message très sec. Et maintenant, il intente un procès et demande des dommages et intérêts démesurés. Si il gagne, la petite maison d’édition de Camille sera massacrée. C’est vraiment très malencontreux.

– Plutôt. Mais caractéristique de Camille.

– Pauvre agneau, c’est un rêveur.

– Pauvre idiot, c’est un cauchemar. Je suppose que tu as investi de l’argent dans cette affaire ?

– Une certaine somme.

– Oh, ciel. Eh bien, je suis désolée de devoir le dire, ma chérie, mais si ce que tu me décris est vrai, alors n’importe quel jury donnera à Gouvion la tête de Camille sur un plateau.

– Je sais. Si l’affaire en arrive là. C’est pour ça que j’ai besoin de l’aide de Jeff. Je veux qu’il utilise son influence sur le capitaine Gouvion pour qu’il abandonne la procédure. Il pourrait le persuader de se contenter d’un accord à l’amiable pour une somme modique qui ne ruinerait pas Camille.

– Ce serait le Happy End, bien sûr. Mais est-ce que Jeff est *persona grata* auprès de lui ?

– Certainement ?

---

– Je me le demande. Tout dépend de savoir comment il se sera débrouillé avec ce buste. Curieux que l’avenir de Camille comme éditeur, qui m’est indifférent, et ton petit pécule, qui ne l’est pas, puissent dépendre de son aptitude à introduire un buste au manoir de Saint-Gatien-des-Bois sans se faire prendre. Étrange. Bizarre, on pourrait dire. La vie est parfois si compliquée.

– Que veux-tu dire ? Quel buste ?

– C’est l’aventure que je m’apprête à conter. As-tu fini de manger ? Alors allons prendre café et digestif au bar. Oui, dit la comtesse de Fiquefleur, quand elles furent assises dans deux des fauteuils confortables que Maxim’s offre à ses visiteurs, très compliquée en effet. Je t’ai dit que Jeff est arrivé chez moi hier soir.

– Oui.

– Aujourd’hui, après le déjeuner, il est parti pour Saint-Gatien-des-Bois, pour fasciner les vieux. Je lui ai dit adieu tendrement, et je pensais que j’en étais débarrassée pour au moins une semaine. J’avais tort. Il est revenu moins de deux heures après. Profondément agité. Plus comme un chat sur un toit brûlant qu’un être humain.

– Mais pourquoi ?

– Parce que, en voulant expliquer à la femme de chambre du manoir comment les natifs brésiliens abattent les oiseaux avec une fronde grossière, il a détruit le buste dans le hall, celui dont tu parlais il y a quelques instants.

– Oh, mon dieu !

– Eh oui. Tu es également agitée ?

– Bien sûr que je suis agitée. Ne comprends-tu pas, tante Frédérique ? Le capitaine Gouvion adore ce buste. Il sera furieux contre Jeff...

– Le rendant ainsi impropre à plaider en faveur de Camille ? Oui, cela semble suivre logiquement. Mais calme-toi. Tout ira peut-être au mieux. Le motif de sa visite était d’emprunter un autre buste qu’il puisse placer sur le piédestal endeuillé, dans l’espoir que la substitution ne serait pas remarquée.

– C’est plutôt malin.

– Oui, beaucoup trop malin pour Jeff. Ce doit être une idée de la femme de chambre. Il n’est pas ce qu’on appelle un penseur agile. Je me souviens si bien de sa confusion quand on lui a demandé son nom ce jour aux courses de lévriers. Il en était déjà à « Tour— » quand j’ai pu heureusement me pencher

vers lui et lui murmurer qu'il était Édouard Dupont, résidant 11, boulevard de Picpus, dans le 12ème arrondissement.

– Et qui étais-tu ?

– Louise Robinson, résidente du numéro 14 du même boulevard. Oui, je pense que nous ne prenons pas de risque en attribuant à la femme de chambre la prompte intelligence dont nous avons eu la preuve en cette occasion. En tout cas, je lui ai donné un buste, et il est parti avec. Nous ne pouvons pas encore déterminer si cette simple ruse a été effective, mais je pense que nous pouvons être raisonnablement optimistes. Il m'a dit que le coin du hall où se trouvait l'original est plutôt sombre, et je ne crois pas que Gugusse ait l'habitude de l'examiner de trop près. Un coup d'œil comme ça en passant, et il musarde vers le jardin pour profiter du soleil.

– Pourquoi est-ce que tu l'appelles Gugusse ?

– On le faisait tout le temps à l'école.

– Est-ce que tu étais à l'école avec le capitaine Gouvion ?

– Des années.

– Alors, est-ce que tu ne pourrais pas plaider avec lui ?

– Non, je ne pourrais pas. Comme je l'ai dit à son neveu, que j'ai rencontré hier dans le train, j'ai eu le plaisir de maintenir immobile le jeune Gugusse Gouvion pendant que l'instituteur lui infligeait six coups de baguette là où ça fait mal, et sans nul doute, l'incident reste toujours présent à son esprit. C'est à Jeff de plaider.

– Si tout s'est bien passé.

– Je suis convaincue que c'est le cas. Il dit que Gugusse est myope et ne veut pas mettre de lunettes, et il a décrit la femme de chambre comme étant franche et fidèle, et pas du tout du genre à le dénoncer au gros fromage.

– Tu es un vrai réconfort, tante Frédérique.

– J'essaye de l'être, ma chère. Dolce vita et allégresse, c'est mon slogan.

– Quelle chance que tu aies eu un buste à portée de la main.

– Certes. Pour une raison ou pour une autre, le manoir de Fiquefleur-Équainville n'a jamais été riche en bustes. En statues, oui. Si tu venais me voir avec une requête urgente pour une Vénus nue, je pourrais accéder à ta demande sans la moindre difficulté. Le grand-père de Jean était un spécialiste. « On ne se sent pas vraiment chez soi, » il avait l'habitude de dire,

---

en caressant ses favoris, « sans une abondance de Vénus nues autour de soi ». En conséquence de quoi, certaines parties de nos jardins donnent l'impression d'être égaré dans un bain Turc pendant une soirée réservée aux femmes. Mais des bustes, non. Nous autres Fiquefleur n'avons jamais vraiment été portés sur les bustes. Et si tu ne m'en avais pas providentiellement confié un —

Il n'est pas facile de se lever d'un bond de l'un des fauteuils de chez Maxim's, mais c'est ce que venait de faire Lucie. Elle était soudainement pâle, et la regardait avec des yeux exorbités et horrifiés.

– Tante Frédérique ! Tu ne lui as pas donné celui-là !

– Si. Pourquoi, qu'est-ce qui ne va pas ?

Lucie retomba dans son fauteuil.

– Les bijoux d'Alice sont dedans, murmura-t-elle sans intonation.

– Quoi !

– Oui. Je les ai mis au milieu du plâtre, et Alice devait venir chercher le buste la semaine prochaine pour l'emporter aux États-Unis. C'est la solution à laquelle j'avais pensé.

– Par la barbe et le tumulus du prophète ! <sup>64</sup> s'exclama la comtesse de Fiquefleur.

Un silence pesant suivit. Ayant invoqué la barbe et le tumulus du prophète, la comtesse de Fiquefleur, bien que nul ne l'aurait décrite comme une femme dépourvue de ressources, semblait perdue. Elle se gratta l'oreille, enroula ses boucles autour de ses doigts, tambourina sur son accoudoir, mais sans qu'il en résulte la moindre inspiration.

Finalement, elle se leva.

– Bon, il ne sert à rien que je m'excuse, ma chérie. Il n'est pas non plus très utile de déclarer que je pensais bien faire. Ce dont tu as besoin, c'est d'une politique, pas de bêlements pleins de remords. Je pense que je vais faire un tour du Choné <sup>65</sup> dehors. L'air frais pourrait faciliter le flux de la pensée. Et le flux me semble avoir besoin de recevoir toute l'aide possible.

Elle sortit par la porte tournante, la tête penchée, en se tenant les mains derrière le dos. Quand elle revint quelques minutes plus tard, c'était avec un message d'espoir. Son visage s'était éclairci et elle avait retrouvé son exubérance habituelle.

– Tout va bien, mon enfant. Cette petite difficulté peut être résolue très facilement. Il fallait juste se concentrer un peu. Tu m’as dit que Gugusse t’a rendu le buste que tu avais sculpté ? Il est dans ton studio ?

– Oui.

– Alors tout va bien. Nous l’emporterons demain à Saint-Gatien-des-Bois en voiture, et je le substituerai à celui qui se trouve actuellement en résidence.

– Mais —

– Ne dis pas « Mais ».

– Comment —

– Et ne dis pas « Comment ». C’est exactement ce que que les comités de financement des explorations disaient à Christophe Colomb quand il leur expliquait qu’il allait découvrir l’Amérique, et dis-moi qui a l’air malin maintenant. Je trouverai un moyen. Inutile de te soucier des détails triviaux, je m’en charge. Retourne chez toi, prépare un nécessaire de voyage, et passe une bonne nuit pendant que je réfléchis à un ou deux détails que je n’ai pas encore entièrement fixés. Un autre café ? Non ? Alors en route. Palsambleu, dit la comtesse de Fiquefleur en l’escortant vers la porte avec un plaisir de jeune fille en fleur, quelle aventure providentielle. C’est précisément ce dont j’avais besoin pour me stimuler et me redonner l’entrain de mes vingt ans. Je me sens comme lorsque Jeff et moi sommes partis en direction du château de Sans-Venin le printemps dernier, dans le rôle du docteur Rodolphe Graindorge,<sup>66</sup> le spécialiste des nerfs, et de son neveu Basile. Est-ce qu’il t’a raconté cela ?

– Non.

– Curieux. J’aurais pensé que c’était l’un de ses meilleurs souvenirs. Tu entendras toute l’histoire demain pendant le voyage. Allez, bonne nuit, ma chérie, dit la comtesse de Fiquefleur, ouvrant la porte du taxi pour Lucie. Dors bien et ne te ronge pas le sang. Tu peux me faire confiance et me laisser en charge de tout. Ce sont des circonstances comme celles-là qui invoquent le meilleur de moi. Et lorsque tu as le meilleur de Frédérique Marie Edwige, cinquième comtesse de ce bon vieux Fiquefleur, c’est quelque chose.

## Deuxième partie



## Chapitre 5

Madame la capitaine Gouvion était accoutumée, quand le temps s'y prêtait, à s'asseoir après le déjeuner sur la terrasse du manoir de Saint-Gatien-des-Bois pour y tricoter des chaussettes pour les pauvres. Une ferme adhérente, comme la comtesse de Fiquefleur, de la dolce vita et de l'allégresse, elle estimait, peut-être correctement, que rien n'apporte un rayon de soleil dans une vie grise comme une chaussette ou deux.

Le lendemain des événements qui viennent d'être rapportés, le temps était parfait. De doux nuages blancs flottaient dans un ciel d'azur pur, l'étang resplendissait comme de l'argent liquide, et les plates-bandes adjacentes diffusaient le murmure des abeilles et les parfums enivrants de la lavande et du réséda odorant. C'était un après-midi pour élever l'âme, pour alléger les cœurs, et pour compter ses bénédictions une par une.

Et madame Gouvion n'omettait pas de le faire. Elle reconnaissait que ses bénédictions étaient considérables. Il faisait bon être de retour à la maison, quoiqu'elle n'ait jamais vraiment aimé vivre à la campagne, lui préférant Deauville et sa brillante société. Madame Gauche, la cuisinière, avait concocté un déjeuner inspiré. Et depuis que la tâche de juger les beaux bébés avait été attribuée à son neveu Alexandre, le capitaine Auguste était d'une humeur presque étincelante, une dissolution toujours ardemment désirable<sup>67</sup> par une épouse dont c'était l'ouvrage premier que de le garder de bonne humeur. Elle pouvait l'entendre chanter dans son bureau. Il était question de sa fortune qui était une lance, une épée et un beau bouclier de peau, qui servait de rempart à son corps – ou, pour être rigoureusement exact, « à son co-or-eu ».<sup>68</sup>

Jusque là, rien à signaler. Et pourtant, malgré la rutilance du jour, la

virtuosité de Mme Gauche, et la jovialité de son mari, madame Gouvion avait le cœur gros. De nos jours, quand l'existence est devenue une chose d'infinie complexité et que la fatalité, si elle nous offre d'une main un morceau de gâteau, va certainement nous filer de l'autre une manchette à travers la gorge, il est rare de trouver un être humain qui soit heureux sans réserves. Le fiel sera toujours mélangé avec le miel, et dans ce mélange, on peut être raisonnablement sûr que le premier nommé sera prédominant.

Un sévère réquisitoire à l'encontre de notre civilisation contemporaine, mais elle ne peut pas prétendre qu'elle ne l'a pas cherché.

Alors que madame Gouvion continuait à faire une maille à l'endroit, une maille à l'envers, ou plus généralement ce qui convient pour tricoter une chaussette, un soupir lui échappa. Elle pensait à Lucie Pinson.

Bien qu'elle n'y ait passé que quelques minutes, la rue de la Grande Chaumière à Montparnasse avait fait une forte impression sur cette âme sensible. Elle y était tout juste venue en taxi, avait sonné à la porte du studio de Lucie, confié le paquet à la concierge, et était repartie sans attendre, mais elle en avait vu assez pour comprendre que la rue de la Grande Chaumière était un endroit digne de ces romans où des artistes sans le sou survivent misérablement, soutenus seulement par l'espoir. Comme cette malheureuse mademoiselle Pinson avait dû se réjouir de recevoir la commande du buste du capitaine Auguste, et quelle affliction devait être la sienne de se retrouver avec le buste sur les bras.

Elle l'avait mentionné au capitaine Auguste lorsqu'ils revenaient de leur discussion avec le curé, et avait été repoussée assez brusquement. Et maintenant, quoi qu'elle fut une femme trop loyale pour critiquer son mari même par la pensée, elle ne pouvait refouler un regret passager qu'il soit toujours si superbement ferme.

N'y avait-il rien, se demandait-elle, pensant au merveilleux déjeuner qu'elle venait de manger et imaginant Lucie grignotant un croûton sec avec un verre d'eau, n'y avait-il vraiment rien à faire? Impossible, bien sûr, de tenter encore une fois de persuader Auguste de changer d'avis, mais si elle envoyait un chèque anonymement?

Ses songes furent interrompus à cet instant, et sa mélancolie s'accrut, avec l'arrivée d'Alex Cricqueboeuf, qui marchait lourdement le long de la

---

terrasse en fumant une pipe maussade. Elle le regarda avec une pitié attristée. Depuis qu'elle lui avait annoncé la mauvaise nouvelle, sa vue lui donnait l'impression d'être un bourreau oriental au cœur tendre qui, obéissant aux ordres du grand chef, a dû se livrer sur une odalisque à un acte pénible à l'aide d'une cordelette. Il lui semblait parfois qu'elle ne pourrait jamais oublier l'horreur et le désespoir qui avaient envahi son visage écarlate. Des traces en restaient visibles sur ses traits tirés.

– Bonjour, tante Émilie, dit-il d'un ton sépulcral. Tricot ?

– Oui, une chaussette.

– Oh, dit Alex, conservant l'accent de la tombe. Une chaussette ? Excellent.

Il était là, les yeux fixés devant lui dans le lointain, et elle lui toucha la main.

– Je ne me ferais pas trop de soucis, à ta place.

– Je ne vois pas comment je pourrais, dit Alex. Combien y aura-t-il de ces satanés bébés ?

– Il y en avait quarante trois l'an dernier.

– Quarante-trois !

– Soit brave, Alexandre. Si monsieur Bienaimé pouvait le faire, toi aussi.

L'erreur de raisonnement était trop évidente pour qu'Alex ne la voit pas immédiatement.

– Les sacristains sont différents. Ils sont entraînés spécialement pour juger les beaux bébés. Au séminaire. Ils commencent avec des mannequins, j'en suis sûr. Quarante trois, tu as dit ? Et probablement des dizaines de plus cette fois ci. Ces monstres se reproduisent comme des lapins. Bah ! comme j'aimerais être de retour au Brésil.

– Oh, Alexandre !

– Absolument. Quel beau pays ! Rien que des mouches, des tiques, des alligators et des serpents et des scorpions et des tarentules et une sorte de sangsue qui tombe des arbres et vous suce le sang. Pas un bébé dans un rayon de plusieurs kilomètres. Écoute, tante Émilie, est-ce que je ne peux pas trouver quelqu'un d'autre pour se charger de cet effroyable travail ?

– Mais qui ?

– Oui, c’est le problème, évidemment, dit Alex d’un ton morose. Les imbéciles qui sont assez crétins pour se laisser convaincre de juger quarante trois beaux bébés, tous bavant du côté de la bouche, sont plutôt rares, plutôt rares. Ah ! Je vais continuer à marcher, tante Émilie. J’ai l’impression que le mouvement aide un peu.

Il s’en alla, exhalant une fumée déprimée, laissant derrière lui une tante au cœur dolent. Et c’est peut-être parce que madame Gouvion était si proche du nadir de la dépression qu’elle se dit qu’elle pourrait aussi bien aller jusqu’au bout. Et elle pensa à Jeff.

Il n’est pas inhabituel qu’un beau-fils en puissance soit un choc pour sa future belle-mère, et le cas de la capitaine Gouvion n’avait pas dérogé à la règle. Dès qu’elle avait aperçu Jeff, elle s’était déclarée complètement incapable de comprendre comment sa fille avait pu le choisir comme partenaire. Depuis le début, elle sentait qu’elle était confrontée à une personne dont l’âme n’était pas en harmonie avec la sienne. Et même, à certains moments, seule son excellente éducation l’avait retenue de lui taper sur la tête avec la chaussette qu’elle tricotait pour les pauvres.

En analysant sa personnalité repoussante, elle aboutit à la conclusion que, bien que ses rires nerveux, ses cheveux pâles et sa façon de laisser tomber sa mâchoire inférieure et de dévisager les alentours avec des yeux de poisson lui déplaisaient, la chose qui l’exaspérait le plus était son extraordinaire nervosité.

Elle en avait encore été témoin juste une heure auparavant, lorsqu’ils quittaient la salle à manger après le déjeuner. Au moment de traverser le hall, Auguste s’était dirigé vers son buste, comme pour l’épousseter rapidement avec son mouchoir, ce qu’il faisait parfois, et Jean-François s’était précipité sur ses traces en poussant un cri animal étouffé, et n’avait retrouvé son état normal que lorsque Auguste, ayant abandonné son idée de dépoussiérage, avait continué sa marche.

Un curieux jeune homme. Était-il à demi – ou même aux trois-quarts – imbécile ? Ou son intelligence, s’il en avait une, était-elle occupée par un secret coupable ?

De telles spéculations, si l’on s’y livre par une chaude journée après un repas copieux, sont susceptibles d’inciter à la torpeur. Ses sourcils commen-

---

cèrent à s'abaisser. Quelque part dans le lointain, une tondeuse émettait un bruit hypnotique. Le vent d'ouest jouait doucement sur son visage.

La capitaine Gouvion dormait.

Mais pas pour longtemps. Ses yeux venaient à peine de se fermer quand le mot « ÉMILIE », prononcé à la limite des capacités pulmonaires d'une robuste constitution, la réveilla brusquement, comme si une charge de trinitrotoluol avait été détonnée sous sa chaise.

Le capitaine Auguste était penché à la fenêtre de son bureau.

– ÉMILIE !

– Oui, chéri ? Oui, chéri ?

– Viens ici, rugit le capitaine Auguste, comme un quartier-maître s'adressant à un matelot de seconde classe de l'autre côté du pont pendant un ouragan. « Bzoind'toi ».

## II

Pendant qu'elle se dirigeait vers le bureau, le cœur de madame Gouvion battait douloureusement. Il y avait dans le ton de son mari quelque chose qui lui laissait craindre des désastres inconnus, et son premier coup d'œil en passant la porte confirma que ses peurs étaient fondées.

Son visage était empourpré, et sa moustache, un sûr baromètre de ses émotions, dansait sous ses narines dilatées. Elle ne l'avait pas vue aussi active depuis la nuit, il y avait bien longtemps, pendant laquelle le plus jeune et le plus nerveux de ses aides de camp, en jouant avec le casse-noisette pendant un dîner à la résidence officielle du préfet, avait brisé le pied de l'un de ses verres à vin favoris.

Il n'était pas seul. Debout à une distance respectueuse, dans un coin, comme s'il savait assez quelle était sa place pour ne pas se mettre en avant, se tenait le sergent Henri Poitier. Il donnait l'impression, comme c'est le cas des gendarmes dans de telles circonstances, d'avoir été empaillé par un bon taxidermiste. Elle les dévisagea l'un et l'autre, interloquée.

– Auguste ! De quoi s'agit-il ?

Le capitaine Auguste Gouvion n'était pas du genre à prendre des pin-cettes. Lorsqu'il s'agissait de proclamer des nouvelles inquiétantes, il les proclamait.

– Émilie, dit-il, tout poils vibrant, il y a un complot.

– Un quoi ?

– Un COMLOT. Un infernal outrage à la sûreté du public. Tu connais Poitier ?

Madame Gouvion connaissait Poitier.

– Comment allez-vous, Poitier ? dit-elle.

– Comment allez-vous, m'dame ? dit le sergent Poitier, se désempaillant pendant un instant pour jouer son rôle dans ces échanges courtois, avant de se rempailler aussitôt.

– Poitier, dit le capitaine Auguste, est venu me voir avec une singulière histoire. Poitier !

– Capitaine ?

– Racontez à madame votre singulière histoire.

– Oui, mon capitaine.

– Il s'agit de Jean-François, dit le capitaine Auguste, pour mettre en appétit son audience. Ou plutôt, ajouta-t-il, faisant détonner sa bombe, le gaillard qui se fait passer pour Jean-François.

Les yeux de madame Gouvion étaient déjà presque exorbités à leur élongation maximale, mais en entendant ces mots, ils parvinrent à s'étirer encore davantage.

– Se faire passer ?

– Oui.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ce que je dis. Je ne peux pas être plus clair. L'individu qui est venu ici en prétendant être Jean-François Tournalune est un imposteur. Ce n'est pas du tout Jean-François Tournalune. Je l'ai soupçonné dès le début. Je n'aimais pas son regard. Subreptice. Chafouin. Et ce sinistre ricanement. Ce que j'appellerais un type criminel. Poitier !

– Capitaine ?

– Continuez votre singulière histoire.

– Oui, mon capitaine.

---

Le sergent Poitier fit un pas en avant, tenant son képi contre sa hanche droite. Une expression vacante couvrait son visage. C'était celle qu'il arborait toujours lorsqu'il témoignait au tribunal. Son regard était dirigé un mètre au-dessus de la tête du capitaine Auguste, de sorte que ses remarques semblaient s'adresser à un esprit virtuel, flottant sur la scène et prenant des notes dans un bloc-notes invisible.

– Le seizième jour du mois de —

– Hier.

– Hier, continua le sergent Poitier, acceptant la leçon. Le seize, c'est-à-dire hier, j'arrivais au manoir en vélo, quand mon attention fut attirée par un personnage suspect qui entra dans les lieux par une fenêtre.

– La fenêtre de ma salle de collection.

– La fenêtre de la salle de collection du capitaine Auguste Gouvion. J'ai aussitôt suivi cet homme et je l'ai questionné. En réponse à mes questions, il déclara que son nom était Tourlalune et qu'il était établi dans cette résidence comme invité.

– Mais, c'est le cas, dit madame Gouvion, parlant un peu au hasard.

Le capitaine Auguste fit un geste impérieux de la main.

– Attend, attend, attend, attend, ATTEND. Écoute la suite.

Il s'interrompt, souffler toujours dans sa moustache. Madame Gouvion, qui avait trouvé refuge dans un fauteuil, pris un exemplaire du bulletin de la paroisse et en fit usage comme d'un éventail.

– Nous arrivons au moment où il s'avère que ce n'est pas Tourlalune, dit le capitaine Auguste, laissant sa moustache se reposer comme une mer houleuse après la tempête. Continuez, Poitier.

Le sergent Poitier, qui avait temporairement autorisé ses yeux à vaquer alentour, le leur interdit de nouveau. Levant le menton, qu'il avait aussi abaissé pour reposer les muscles du cou, il s'adressa de nouveau à l'esprit virtuel.

– Ayant pris note de la déclaration de l'individu, j'ai procédé à une instruction rigoureuse. Celle-ci semblant établir sa bonne foi, je sortis, le laissant en compagnie de Maline, une femme de chambre, dont le témoignage m'avait aidé à établir que sa bonne foi avait été – ici le sergent Poitier hésita, cherchant le mot juste – établie, dit-il. Mais —

– Voici la suite.

– Mais je n’étais pas entièrement satisfait, et je vais vous dire pourquoi, dit le sergent Poitier, abandonnant soudain le ton officiel pour une conversation légère. Dès que j’avais vu ce type, j’avais une sorte d’impression que son visage m’était familier, mais je n’arrivais pas à savoir pourquoi. Vous savez comme c’est. Et en plus, j’aurais pu jurer que lorsque je l’avais rencontré auparavant, son nom n’était pas Tournalune —

– Ou rien de similaire, dit le capitaine Gouvion, interrompant adroitement l’orateur pour monopoliser la conversation. Je dois d’abord te dire... TU DORS, ÉMILIE ?

– Non, non, chéri, s’exclama madame Gouvion, qui avait imprudemment fermé les yeux un instant pour adoucir une douleur perçante au niveau du front.

– Je dois d’abord te dire que Poitier était gendarme près de Paris avant de venir à Saint-Gatien-des-Bois. Et cet après-midi, pendant qu’il fumait une pipe après le déjeuner —

– Une cigarette, capitaine, intervint le sergent, respectueusement. Il connaissait l’importance de l’exactitude dans ces situations. Une gitane mais.

– ... il se rappela comme un éclair, continua le capitaine Auguste en lui lançant un coup d’œil dangereux, que l’endroit où il avait vu ce gaillard auparavant était une course de lévriers du côté de l’Île Belle,<sup>69</sup> durant laquelle il l’avait appréhendé avec un complice, et amené au poste.

– Auguste !

– Tu peux bien dire « Auguste » ! Apparemment, Poitier a un album où il conserve les coupures de journaux qui concernent les affaires auxquelles il a participé, et il est allé chercher son album, et a découvert que le nom de cet individu, loin d’être Tournalune, est Édouard Dupont, 11, boulevard de Picpus, 12ème arrondissement. Édouard Dupont, répéta le capitaine Auguste, parvenant par l’intonation à donner à ce nom un sinistre écho. Alors, est-ce que tu me crois maintenant quand je dis que c’est un imposteur ?

Les femmes, qui ne portent pas de moustache, sont handicapées dans de tels moments. Madame Gouvion avait commencé à haleter comme un pur-sang après la course, mais ce n’est pas la même chose. Elle ne pouvait rivaliser avec l’éloquence de son mari.

---

– Mais qu’est-ce qu’il fait ici ?

– Poitier pense que c’est l’éclaireur d’une bande de cambrioleurs. Je crois qu’il a raison. Ces ruffians essaient toujours de se faciliter les choses en introduisant un complice dans la place pour leur ouvrir la voie. Quand le moment arrive, l’énergumène ouvre une fenêtre et les autres énergumènes se faufilent à l’intérieur. Et si tu veux savoir ce qui attire cette bande au manoir de Saint-Gatien-des-Bois, c’est clair comme de l’eau de roche. Ma collection de bibelots canaques. Où est-ce que Poitier a trouvé ce gaillard ? Dans ma salle de collection. Où est-ce que je l’ai trouvé ? Encore dans ma salle de collection. Ma collection le fascine. Il ne peut pas s’en éloigner. Vous êtes d’accord, Poitier ?

Le sergent Poitier, bien que fort mécontent de la manière dont il avait été réduit de la fonction de témoin vedette à celle de simple figurant, fut forcé d’admettre qu’il était d’accord.

Madame Gouvion haletait toujours doucement.

– Mais cela paraît tellement extraordinaire.

– Pourquoi ? Sa valeur est énorme.

– Je veux dire, qu’il prenne un tel risque.

– Ces types ont l’habitude de prendre des risques. Hein, Poitier ?

– Oui, mon capitaine.

– Ils le font tout le temps, n’est-ce pas ?

– Oui, mon capitaine.

– Des diables d’hommes, quoi ?

– Oui, mon capitaine, dit le sergent Poitier, maintenant apparemment résigné à sa dégradation.

– Mais il devait savoir que Jean-François était attendu. Comment est-ce qu’il pouvait être sûr qu’il n’allait pas tomber sur lui ?

– Ma chère Émilie, pas d’enfantillage. Le premier acte de la bande, évidemment, était de se débarrasser de Jean-François.

– S’en débarrasser ? Comment ?

– Mon Dieu, comment est-ce que des zèbres se débarrassent d’un zèbre ? Tu ne lis jamais des romans policiers ?

Le sergent Poitier vit une ouverture, et s’y précipita.

– Ils lui téléphonent, m’dame, en leur disant de venir dans un moulin en ruine, et ils l’enferment dans la cave. Ou ils —

– ... glissent une drogue dans sa boisson et l’emportent sur un yacht, dit le capitaine Auguste, reprenant la balle. Il y des dizaines de possibilités. Si nous creusions la question, je suppose que nous découvririons que le véritable Jean-François est en ce moment étendu pieds et poings liés dans un bouge à Vincennes. Hein, Poitier ?

– Oui, mon Capitaine.

– Ou dans la soute d’un vapeur en route vers l’Amérique du Sud.

– Oui, mon Capitaine.

– Je ne serais pas étonné d’apprendre qu’il lui font chauffer les bottes pour qu’il leur signe un chèque, dit le capitaine Gouvion flegmatiquement. Bon, très bien, Poitier, ce sera tout. Nous ne vous garderons pas plus longtemps. Voulez-vous un bol de cidre ?

– Oui, mon capitaine, dit le sergent Poitier, avec un véritable enthousiasme cette fois.

– Allez dans la cuisine. Et maintenant, dit le capitaine Auguste, quand la porte fut fermée, au travail.

– Que vas-tu faire ?

– Confronter cet imposteur et le jeter dehors, bien entendu.

– Mais, Auguste.

– Qu’est-ce-qu’il y a maintenant ?

– Imagine que ce soit une erreur.

– Comment cela peut-il être une erreur ?

– Mais imagine que *si*. Imagine si ce jeune homme est vraiment Jean-François, et que tu le jettes dehors ; Hermione ne nous le pardonnerait jamais.

### III

Une portion de l’héroïque énergie qui animait le capitaine Auguste Gouvion sembla s’évanouir. Il cligna les yeux, tel un chevalier de la Table Ronde qui, galopant là où un acte de haute chevalerie l’appelait, a eu la mauvaise fortune d’entrer en collision avec un arbre. Tout en gardant la tête haute, il avait

---

toujours tremblé, comme sa femme, devant Hermione. Les chefs indigènes, habitués à bondir comme des faons à la moindre trémeur de sa moustache, auraient été émerveillés de cette faiblesse chez un homme qui leur avait toujours semblé imperméable aux émotions humaines, mais elle était réelle.

– Hum, oui, dit-il pensivement. Oui, je vois ce que tu veux dire.

– Elle serait furieuse.

– C'est vrai.

– Je ne sais pas que penser moi-même, dit la capitaine Gouvion distraitement. L'histoire de Poitier semblait convaincante, mais il est quand même possible qu'il se soit trompé en pensant que celui qui est venu ici comme Jean-François est vraiment Édouard Dupont.

– Je suis prêt à parier un million.

– Oui, chéri, je sais. Et je dois dire que j'ai remarqué quelque chose de furtif chez ce jeune homme, comme s'il cachait un secret coupable. Mais —

Le capitaine Auguste eut une idée.

– Est-ce qu'Hermione n'a pas décrit son Roméo dans la lettre où elle annonçait ses fiançailles ?

– Oui, bien sûr. J'avais oublié. Elle est sur ma table. Je vais la chercher.

– Alors ? dit le capitaine Auguste quelques moments plus tard.

Madame Gouvion parcourait rapidement la lettre.

– Elle dit qu'il est grand, mince, et qu'il a de grands yeux chatoyants.

– Et voilà ! Ce type n'a pas les yeux chatoyants.

– Tu ne penses pas que ces yeux sont chatoyants ?

– Absolument pas. Ils ressemblent à deux œufs au plat. Quoi d'autre ?

– Il est très amusant.

– Tu vois !

– Oh !

– Quoi ?

– Elle dit qu'Alexandre le connaissait quand ils étaient enfants.

– Vraiment ? Alors Alexandre va résoudre le problème. Où est-il ? ALEXANDRE ! ALEXANDRE !! ALEXANDRE !!!

Ce genre de hurlements manque produit généralement un résultat. Alex Cricquebœuf, qui était toujours sur la terrasse, fumant sa pipe et ruminant

ses multiples tribulations, grimpa l'escalier quatre à quatre, comme tiré par une corde.

La peur – ou l'espoir – que son oncle était en train d'être assassiné le quitta lorsqu'il entra dans la pièce, mais non pas la surprise à cet appel.

– Hello ? dit-il, curieux.

– Ah, te voilà, dit le capitaine Auguste, qui hurlait toujours par la fenêtre. Alexandre, ce type qui se fait appeler Jean-François Tourlalune, quid ?

– Quoi, quid ?

– Exactement. Quid ?

– Qu'est-ce que tu veux dire, quid ?

– Bon sang, garçon, est-ce que tu ne comprends pas le français ? Je veux dire, Quid ?

Madame Gouvion expliqua.

– Nous sommes terriblement agités, Alexandre. Ton oncle pense que celui qui est arrivé hier n'est pas Jean-François, mais un imposteur qui prétend être Jean-François.

– Où est-ce qu'il a bien pu aller chercher ça ?

– Oublie où j'ai pu aller chercher ça, dit le capitaine Auguste, piqué. Tu connaissais Jean-François Tourlalune quand tu étais petit ?

– Oui.

– Bien. Voilà qui est établi, dit le capitaine Auguste, empruntant une expression chère au sergent Poitier, mais appartenant au domaine public. Alors. Quand tu l'as vu hier, est-ce que tu l'a reconnu ?

– Bien sûr.

– Ne dis pas « Bien sûr » de cette façon désinvolte. Quand est-ce que tu l'as vu la dernière fois ?

– Il y a environ douze ans.

– Alors comment peux-tu être certain que tu l'as reconnu ?

– Mais, il avait à peu près la même apparence. Plus âgé, évidemment.

– Est-ce que vous avez parlé de votre jeunesse ?

– Non.

– Est-ce que tu lui as posé une seule question, à laquelle sa réponse aurait démontré qu'il te connaissait quand vous étiez jeunes ?

– Non, pourquoi ?

---

– Et voilà, alors.

– Mais il répond quand on l'appelle Jeff.

Le capitaine Auguste renifla.

– Bien sûr, il répond au nom de Jeff. Est-ce que tu penses qu'un imposteur, si quelqu'un qui prétend être une ancienne connaissance l'appelait « Jeff », n'aurait pas l'intelligence élémentaire de dissimuler ? Ton témoignage n'a aucune valeur.

– Pardon.

– À quoi bon dire pardon ! Bon, je vais devoir prendre les choses en main. J'irai en voiture au manoir de Fiquefleur-Équainville. Le vrai Jean-François est le neveu de la Fiquefleur, donc la vieille folle a vraisemblablement une photo de lui quelque part sur place. Un coup d'œil résoudra la question.

– Quelle magnifique idée, Auguste !

– Oui, dit le capitaine Auguste, qui en pensait beaucoup de bien lui-même. Je viens d'y penser.

Il se précipita hors de la pièce comme s'il était propulsé par une fronde grossière aux mains d'un indigène brésilien, et dévala les escaliers. Dans le hall, il dut ralentir un instant afin de toiser Jeff qui, comme un assassin revisitant les lieux du crime, y était revenu pour contempler le buste de remplacement et se demander pour la centième fois quelles étaient ses chances de succès.

– Ah ! dit le capitaine Auguste.

– Oh, bonjour, dit Jeff, souriant mollement.

Le capitaine Auguste le regarda avec ce mélange d'horreur et de dégoût qui convient aux honnêtes gens lorsqu'ils contemplent ceux qui se font appeler Turlalune, quand ils sont réellement Édouard Dupont, du 11, boulevard de Picpus, 12ème arrondissement, tout particulièrement quand ceux-ci grimacent comme des gangsters de seconde zone pris la main dans le sac. Il se disait que si jamais il n'avait vu un visage humain marqué par une honteuse culpabilité, il le voyait maintenant.

– Ah ! dit-il encore, et s'en alla chercher sa voiture.

Quelques minutes après son départ, klaxonnant férocement, car c'était un conducteur bruyant, une autre voiture venant de la direction opposée s'arrêta devant le porche du manoir.

5.

---

Au volant se trouvait la comtesse de Fiquefleur, et à côté d'elle, Lucie.

## Chapitre 6

La comtesse de Fiquefleur œuilla alertement l'allée qui s'incurvait vers le manoir, en jouant plaisamment avec ses boucles. Elle avait l'apparence d'une femme arrivant à un rendez-vous galant. Une bonne nuit et un bon repas avaient élevé son naturel toujours optimiste à un niveau idyllique d'insouciance et d'euphorie. Il y a une expression populaire québécoise qui pourrait avoir été inventée spécialement pour décrire l'entreprenante comtesse en de telles occasions, à savoir l'expression « tiguïdou ». <sup>70</sup> On peut trouver à redire à ses procédés, on peut hocher la tête en guise de reproches, et faire une moue de remontrance, mais on ne pouvait nier qu'elle était tiguïdou.

– C'est peut-être l'endroit, qu'en penses-tu ? dit-elle.

– Oui, nous y sommes.

– Tu parles avec confiance.

– Je suis déjà venue. Quand je sculptais le buste.

– Est-ce que Gugusse ne venait pas dans ton studio ?

– Bien sûr que non. Un grand homme comme lui ne visite pas le studio d'une pauvre ouvrière.

La comtesse de Fiquefleur hocha la tête.

– En effet, dit-elle. Je n'arrive pas à m'habituer à l'idée que Gugusse Gouvion soit devenu un gros légume de province. Pour moi, il reste toujours ce gamin à la tête de navet qui se penche sur une chaise pendant que je l'assure que ce qui va se passer me fera plus de mal qu'à lui. Un vil mensonge, évidemment. J'étais enchantée, bien sûr. L'une des choses les plus dures dans la vie, c'est de s'apercevoir que l'on grandit. Par exemple, rien ne peut me convaincre que je ne suis pas une jeune femme bondissante de vingt ans et, pour ce qui est de Jeff, l'idée qu'il soit assez âgé pour envisager un mariage

me remplit d'une surprise perpétuelle. Pour moi, il est toujours habillé en petit mousse.

– Il devait être charmant en mousse.

– Non, pas du tout. Il était hideux. Comme une ballerine dans une comédie musicale sur un thème aquatique. Mais trêve de bavardages. Le moment est venu, dit la comtesse de Fiquefleur, de parler tactique et stratégie.

Elle parlait avec cet accent de voix alléché qui avait si souvent glacé le cœur de son neveu dans le passé.

– Stratégie et tactique, répéta-t-elle. Voici la place. Nous avons le buste. Nous devons simplement effectuer une entrée dans la première, portant le second. C'est, par conséquent, ce que je vais faire derechef. Tu as parlé ?

– Non, simplement gargouillé. J'allais dire « Comment ? », mais il ne faut pas, n'est-ce pas, à cause de Christophe Colomb et des comités d'exploration ?

La comtesse de Fiquefleur semblait stupéfaite.

– Ma chère enfant, tu ne t'inquiètes certainement pas de la mécanique enfantine de l'opération ? Il y a mille possibilités, chacune un jeu d'enfant pour qui est aussi douée que moi. Si j'arrange mes boucles comme ça, est-ce que je ne ressemble pas à une inspectrice venue contrôler le gaz dans la cuisine ?

– Non.

– Si je les retourne, comme ça, est-ce que je ne suggère pas une envoyée d'un journal agricole local, anxieuse d'obtenir les vues de Gugusse sur la situation de la betterave fourragère<sup>71</sup> ?

– Pas le moins du monde.

– Alors je dois essayer autre chose. Je me demande si Gugusse a un perroquet.

– Je sais qu'il n'en a pas. Pourquoi ?

– Est-ce que Jeff ne t'a jamais raconté notre après-midi au Bon Plaisir, avenue Galois, Bourg-la-Reine<sup>72</sup> ?

– Non. Qu'est-ce que le Bon Plaisir, avenue Galois, Bourg-la-Reine ?

– Une villa de banlieue, massivement fortifiée et réputée imprenable. Mais j'y suis entrée avec une absurde facilité. Un instant, j'étais hors de ses portes barricadées, sous une averse printanière, et le suivant, dans le salon,

---

réchauffant mes pieds devant le poêle à gaz. J'avais dit à la domestique que je venais de la part du vétérinaire pour couper les griffes du perroquet et limer son bec, et j'ai introduit Jeff avec moi en disant qu'il était Mr. Marchanbien, mon assistant, en charge de l'anesthésie. Je suis surprise qu'il ne l'ait jamais mentionné. Je n'aime pas cette habitude qu'il semble avoir de te cacher certaines choses. Ce n'est pas sain. Oui, je pense que je peux dire en toute modestie que je suis au meilleur de ma forme lorsque je joue une vétérinaire qui vient s'occuper du perroquet, et je suis désolée d'entendre de ta bouche que Gugusse n'en n'a pas. Cela ne me surprend pas d'ailleurs. Seul un homme civilisé et raffiné garde un perroquet par devers lui et en fait son fidèle compagnon. Mais bon, nul doute que je ne parvienne à effectuer mon entrée malgré tout.

– Et ensuite ?

– C'est la partie la plus facile. J'ai le buste sous le manteau, j'engage la conversation avec Gugusse, et au moment critique, je cris soudainement « Regardez derrière ! ». Il regarde derrière, et pendant qu'il a le dos tourné, j'échange les bustes et je reviens. Allons-y.

– Attends, dit Lucie.

– Est-ce le moment d'attendre ? Les Fiquefleurs n'ont jamais attendu.

– Elles vont commencer maintenant. J'ai un bien meilleur plan.

– Meilleur que le mien ? dit la comtesse de Fiquefleurs, incrédule.

– Meilleur à tout point de vue, dit Lucie fermement. Plus raisonnable et plus simple.

La comtesse de Fiquefleur haussa les épaules.

– Bon, j'écoute. Je parie qu'il ne me plaira pas.

– Il n'a pas besoin de te plaire. Tu vas rester dans la voiture —

– Absurde.

– ... pendant que j'emporte le buste dans la maison.

– Ridicule. Je savais que ce serait calamiteux.

– J'essaierai, bien entendu, d'effectuer l'échange sans être aperçue. Mais si je le suis, j'aurai une explication toute prête, ce qui ne serait certainement pas ton cas.

– J'aurais vingt explications prêtes, chacune meilleure que la précédente.

– Chacune plus dérangée que la précédente. La mienne sera excellente, emportant la conviction dans chaque syllabe. Je dirai que je suis venue voir le capitaine Gouvion —

– Je préférerais que tu l’appelles Gugusse. C’est plus amical.

– Je ne l’appellerai pas Gugusse. Je dirai que je suis venue voir le capitaine Gouvion, en emportant le buste, dans l’espoir de le persuader de se raviser et de l’accepter après tout.

– Infect.

– Je pleurerai même peut-être un peu.

– Révoltant. Où est ta fierté ?

– Le pire qui puisse arriver est qu’il me montrera la porte et me congédiera avec un geste froid.

– Et alors, dit la comtesse de Fiquefleur en reprenant des couleurs, nous repartirons de zéro, en plaçant cette fois l’affaire dans des mains plus expérimentées et plus mûres que les tiennes. Bon, d’accord. Avec ce proviso, je n’ai pas d’objection à essayer ton plan. Je ne l’aime pas. Il est tiède. Il me réduit à l’état de faire valoir de la vedette, et c’est toi qui a tout les bons morceaux. Enfin, vas-y, si tu insistes. Je resterai ici pour boudier.

Elle alluma un cigare, et regarda Lucie suivre l’allée. À l’endroit où un tournant allait la cacher, elle se retourna et fit un geste de la main, et la comtesse fit de même, remplie d’une tendre émotion. Sacrée Lucie, pensait-elle. Quelle jeune femme !

La comtesse de Fiquefleur avait beaucoup d’amis au Québec, où elle avait passé vingt ans de sa vie, et parmi tout ceux là, celui dont elle avait été le plus proche était feu George Pinson, ce charmant artiste impécunieux avec lequel elle avait partagé tellement des joies et des peines d’une jeunesse bohème. Elle avait aimé George, et elle aimait sa fille Lucie.

Lucie était juste le genre de femmes qui lui plaisait le plus, celles que le Québec semble produire par milliers, joyeuses, sérieuses et aventureuses, qui profitent de la vie avec un plaisir presque Fiquefleuriste et qui refusent résolument de laisser ses petites difficultés entamer leur verve.

Par exemple, quelle réaction admirable que la sienne, après le premier choc, à la secousse indubitablement funeste qu’elle lui avait infligé au bar de chez Maxim’s. Pas de pleurs, pas de gestes tragiques, pas de reproches

---

inutiles et de récriminations. Une fille comme pas une, au meilleur sens du mot. Et que Jeff l'ait laissée partir parce qu'il avait une triviale objection à l'idée être étripé par les douaniers à New York, voilà qui laissait la comtesse de Fiquefleur perplexe. C'était le genre de choses qui poussent une femme qui n'est plus toute jeune à désespérer des jeunes générations.

Le temps passait. Elle regarda sa montre. Elle estimait que Lucie devait approcher maintenant de la porte, et présentement, qu'elle devait se glisser à travers le hall et effectuer l'échange, un buste pour un buste. Elle ne devrait pas tarder à l'apercevoir de nouveau, sans doute se faufilant avec précaution de bosquet en bosquet le long de l'allée. Elle gardait un œil zélé fixé sur ceux-ci, mais quand Lucie apparut, c'était à la vue de tous, et la première chose qu'elle remarqua, c'est que ses mains étaient vides. Apparemment, quelque part pendant l'aller et retour vers le manoir, elle s'était séparée de son précieux bagage.

C'était à n'y rien comprendre. Ses sourcils se dressèrent en interrogation muette. Elle voyait que Lucie était grave. Son visage avait une expression concentrée.

Quand Lucie arriva à la voiture, cependant, sa gaieté naturelle prit le dessus. Elle lança un éclat de rire gouleyant, et les sourcils de la comtesse se levèrent de nouveau.

– On s'amuse ?

– Eh bien, c'était drôle, dit Lucie. Je ne peux pas m'empêcher de rire, bien que la pire des pires des choses soit advenue, tante Frédérique. Nous sommes dos au mur cette fois. Tu ne devineras jamais.

– Je n'essaierai pas. Raconte moi.

Lucie s'adossa au côté de la voiture. Son visage était redevenu sérieux.

– Il me faut une cigarette d'abord.

– Les nerfs à vif ?

– Je suis claquée.

Elle fuma un instant en silence.

– Prête ?

– Toujours.

– Très bien, alors j'y vais. Quand je suis arrivée au manoir, j'ai trouvé la porte d'entrée ouverte, ce qui m'a semblé être un sacré coup de chance —

– Il faut toujours se méfier quand on a de la chance au début d'une aventure, dit la comtesse de Fiquefleur sagement. Cela fait partie du jeu pervers des Parques. Mais je ne devrais pas interrompre. Continue.

– J'ai regardé soigneusement des deux côtés. Il n'y avait personne en vue. J'ai écouté. Je n'entendais aucun mouvement dans l'entrée. Le silence régnait. Alors je suis entrée.

– Certes.

– Et j'ai sautillé à travers le hall.

– Tu n'aurais pas pu mieux faire.

– Et j'ai mis le buste... Devrais-je l'appeler le Buste A, pour le distinguer du Buste B ?

– Je t'en prie.

– Tout est clair ? Le Buste A est celui que je portais, et le Buste B est celui qui contient les bijoux de ma pauvre Alice.

– Exactement.

Lucie continua à fumer. Elle était un peu absente, comme si elle revivait un épisode qui l'avait profondément affectée. Elle revint à elle comme si elle se réveillait après un long sommeil.

– Où en étais-je ?

– Sautillant à travers le hall.

– Oui, bien sûr. Désolée d'être dans la lune.

– Pas de problème, mon enfant.

– J'ai sautillé à travers le hall et enlevé le Buste B de son piédestal, et mis le Buste A à sa place, et repris le Buste B, et je suis repartie tout de suite. Aucune raison de traîner, je veux dire.

– Pas la moindre. Il ne sert à rien d'outrepasser son invitation.

– Et juste au moment où je passais devant la porte de la pièce où le capitaine Auguste expose sa collection de bibelots canaques, voilà que madame Gouvion sort du salon.

– Dramatique.

– Dramatique, à qui le dis-tu. Le souvenir de ce moment va me hanter jusqu'à la fin de mes jours. Je doute que je puisse dormir avant des mois et des mois et des mois.

– Nous dormons tous trop.

---

– Elle dit « Qui est-ce ? ».

– Et tu as répondu, je suppose, « Moi », signifiant que c'était toi.

– Je n'ai eu le temps de rien dire, parce qu'elle s'est soudain précipitée vers moi avec une sorte de gloussement de commisération —

– Un quoi ?

– Un gloussement. De pitié. Comme une oie charitable. C'est vraiment quelqu'un de bien, tante Frédérique. Je ne m'en étais jamais aperçu avant. Quand j'étais ici pour sculpter le buste, elle était toujours sévère et distante. Mais ce n'était que ses manières. Elle a un cœur d'or.

– Un joli tour de phrase, ça. Je dois m'en souvenir. De quelle façon a-t-elle donné la preuve de ce cœur d'or ?

– Tout simplement en se précipitant vers moi et en saisissant le buste, en disant doucement qu'elle savait exactement pourquoi je l'avais rapporté et qu'elle était vraiment désolée pour moi et qu'elle avait imploré le capitaine Auguste de changer d'avis, mais il ne voulait pas, et qu'elle allait alors garder le buste et m'envoyer un chèque secrètement et que tout irait bien. Et puis elle est entrée dans la salle de collection et elle l'a enfermé à la hâte dans un placard, comme un meurtrier qui dissimule le cadavre. Et enfin elle m'a chassée. Elle n'a pas précisément dit « Fuyez ! », mais cela revenait à ça. Et tout s'est passé si vite que je n'ai rien pu faire.

– Et c'est là que se trouve le buste ?

– Oui. Enfermé dans un placard dans la salle de collection du capitaine Gouvion, avec tous les bijoux d'Alice. Est-ce que tu peux en faire autant en matière de désastre, tante Frédérique ?

Pendant tout ce récit, la comtesse de Fiquefleur semblait renaître comme une fleur sous la pluie. Au point culminant, elle resplendissait comme une femme à qui on annonce une grande joie.<sup>73</sup>

– Désastre ? dit-elle avec exubérance. Que veux-tu dire, désastre ? C'est la meilleure chose qui aurait pu advenir. J'ai maintenant une affaire qui mérite tout mon talent. Il ne s'agit plus seulement de pénétrer dans la place, mais de m'y établir. Et s'il est une chose que j'aime plus que toute autre, c'est de m'établir dans la maison d'un autre. Cela me redonne des couleurs, et rafraîchit tout mon organisme. Voici la suite de la procédure, telle que je l'entends. Tu vas aller en voiture jusqu'à Fiquefleur-Équainville, qui nous

servira de base arrière, et je vais prendre ma valise et m'installer à l'auberge du coin pour y tisser mes subtils desseins. Prévois des effets sensationnels d'ici peu.

– Tu vas vraiment t'établir dans le manoir ?

– Oui.

– Et je ne dois pas dire « Comment » ?

– Certainement pas. Laisse-moi faire, confiante que j'agirai pour le mieux, comme toujours. Mais tu sembles préoccupée, mon enfant. J'espère que ce n'est pas par manque de foi en ma vision et mon énergie ?

– Je pensais à Jeff. Que va-t-il faire, lorsque tu apparaîtras soudainement ?

– Je pense qu'il aura la surprise de sa jeune vie et sautera au plafond. Et ce sera une excellente chose, d'ailleurs. Jeff est quelqu'un qui a besoin d'être plus extroverti.

La voiture partit, et la comtesse de Fiquefleur pris en main sa valise et se dirigea vers le village. Elle souhaitait avoir pensé à demander à Lucie de l'amener à l'auberge, car c'était une lourde valise, lorsqu'un objet écarlate de grande taille se dressa devant elle, et elle reconnut Alex Cricquebœuf.

## II

La démarche d'Alex Cricquebœuf, dans son approche, suggérait un somnambule qui est non seulement perdu dans un sinistre cauchemar, mais qui est également perclus d'ampoules aux pieds. Cette scène récente, suivant de si peu sa sélection comme juge du concours des beaux bébés, avait ébranlé les fondations d'un organisme déjà affaibli par l'information qu'Hermione Gouvion en aimait un autre, et que cet autre était un libertin qui embrassait les femmes de chambre sur le perron. En réponse au cri de bienvenue de la comtesse de Fiquefleur, il loucha d'un air falot, comme un flétan agonisant.

– Ah, bonjour, madame la comtesse, dit-il.

– Bien, bien, bien, dit la cinquième comtesse, effervescente. Les quelques heures qu'elle avait passées avec ce massif jeune homme lui avait laissé une solide appréciation de sa tangible valeur, et elle était enchantée de le re-

---

voir. Bien, bien, bien, bien, bien ! Alex Cricquebœuf en personne ! Agréable rencontre au clair de lune, orgueilleux Cricquebœuf.<sup>74</sup>

– Hein ?

– Adaptation d’une citation shakespearienne. Mais qu’importe. Cela n’a pas la moindre importance. Et comment vont toutes les petites choses, Alex Cricquebœuf ? Excellentes ?

– Eh bien, pour être rigoureusement exact, dit Alex, non.

La comtesse de Fiquefleur haussa les sourcils.

– Pas excellentes ?

– Non. Franchement exécrables.

– Mon cher ami, vous me surprenez et vous me choquez. J’aurais cru que vous seriez tellement heureux de revenir d’un pays aussi abject que le Brésil que la vie ne serait plus qu’un lit de roses. Qu’est-ce qui ne va pas ?

Avec ses affaires dans un tel désordre, Alex avait besoin de toute la sympathie possible. Il décida de ne rien cacher à cette ancêtre si bien disposée. Il n’en aurait pas fallu beaucoup plus pour qu’il sanglote sur la poitrine de la comtesse de Fiquefleur.

– Pour commencer, dit-il, débutant par la plus récente des agressions spirituelles qui assaillaient son âme, mon oncle est devenu fou dans sa tête.

La comtesse de Fiquefleur retroussa les lèvres.

– Cinglé ?

– Complètement cinglé.

– Vraiment ? Il y a bien de quoi vous agiter à grande dose. Rien ne gâche davantage la douce ambiance domestique qu’avoir un oncle insensé dans la place. De quand date cette tragédie ?

– À l’instant.

– La chose est arrivée brusquement ?

– Comme un éclair.

– Quelle en est la cause ?

– Jeff.

La comtesse de Fiquefleur parut décontenancée.

– Vous ne prétendez tout de même pas qu’une seule journée avec Jeff a suffit pour que son hôte se lave les cheveux avec de la cendre ? S’il s’agissait de deux semaines... Quels sont les symptômes ?

– Hum... Il a divagué un bon moment, et il vient de partir en voiture chez vous pour chercher une photo de Jeff.

– Pourquoi ?

– Pour voir de quoi il a l'air.

– Est-ce qu'il ne peut pas juste le regarder ?

– Il ne croit pas que Jeff est Jeff.

– Mais est-ce que Jeff ne l'admet pas ?

– Il pense que c'est un imposteur.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Je vous dit qu'il est fêlé. J'étais sur la terrasse, je l'ai entendu hurler après moi, et je suis allé dans son bureau, et il a dit Est-ce que j'avais connu Jeff quand j'étais enfant ? Et j'ai dit Oui. Et il a dit Comment peux-tu savoir après tout ce temps qu'il s'agit de la même personne, et il était absolument convaincu que Jeff n'était pas Jeff, et que la seule manière de s'en assurer était d'aller chez vous et de récupérer une photo.

La comtesse de Fiquefleur hochait la tête.

– Une quête vouée à l'échec. Une femme comme moi, raffinée, sensible, aimant tout ce qui est rare et beau, ne s'entoure pas de photos de Jeff. Je pourrais lui offrir une Vénus nue, s'il en voulait une. Oui, je crois bien que vous avez raison, Alex Cricquebœuf, et que la matière grise de Gugusse vient de fondre, sans doute le contrecoup d'une insolation datant de l'époque où il était la malédiction de la Nouvelle Calédonie. Je ne suis pas surprise que vous soyez inquiet. La seule chose que je puisse suggérer est de lui donner quantité d'aspirine, d'éviter de le contredire, et d'éloigner de lui les rasoirs, couteaux de table et autres instruments d'estoc et de taille. Mais en dehors de cela, la vie est plutôt lisse ?

Alex Cricquebœuf rit ; un de ces rires sourds et exempt d'humour.

– L'est-elle ? Si c'était la seule chose qui m'inquiétait, je chanterais comme un rossignol.

La comtesse de Fiquefleur l'examina avec inquiétude. Son regard combinait le regret de ne pas pouvoir entendre son jeune ami chanter comme un rossignol avec la détresse de savoir qu'il avait d'autres motifs d'affliction.

– Ne me dites pas qu'il y a plus ? Que s'est-il passé d'autre, mon malheureux ami ?

---

Alex frissonna, et ne put parler pendant quelques instants.

– J’ai vu Jeff embrasser la femme de chambre, dit-il d’une voix de basse profonde.

La comtesse de Fiquefleur était perplexe.

– Mais pourquoi pas ?

– Pourquoi pas ? Crénom, il est fiancé à ma cousine Hermione.

La comtesse de Fiquefleur s’éclaircit.

– Je vois. Ah, oui, je comprend. Son bonheur est matière pour votre sollicitude, et vous ne goûtez pas l’idée qu’elle puisse lier son sort à un Casanova. Mon cher ami, n’y pensez pas un seul instant de plus. Il le fait sans réfléchir. Là où vous ou moi allumerions une cigarette et formulerions une épigramme, Jeff embrasse la femme de chambre. Cela n’a aucune importance. Un simple acte réflexe subconscient.

– Hum, dit Alex.

– Je vous assure, dit la comtesse de Fiquefleur. C’est dans tout les manuels. Ils ont un nom scientifique pour ça. Chambrite ? Non. Non, je l’ai oublié. Mais voilà qui clôt votre catalogue de misères ? En dehors de la crise curieuse de votre oncle et de ce trait de caractère de Jeff, vous n’avez rien qui vous chagrine ?

– Rien !

– Vous avez autre chose ? Est-ce là la tête sur laquelle pèsent toutes les fins du monde ?<sup>75</sup> Quelle est la plaie suivante ?

– Bébés !

– Pardon ?

– De beaux bébés.

La comtesse de Fiquefleur chercha avec circonspection à comprendre la portée de ses propos.

– Vous allez devenir père ?

– Je vais devenir un satané juge.

– Vous parlez par énigmes, Alex Cricquebœuf. Que voulez-vous dire, juge ?

– À la fête.

– Quelle fête ? dit la comtesse de Fiquefleur. Vous oubliez que je suis une étrangère parmi vous. Dites-moi toute l’histoire avec vos mots à vous.

Elle écouta avec intérêt pendant qu'Alex racontait, et ce dernier n'eut pas à se plaindre d'un manque de sympathie lorsqu'il conclut la révélation des faits de la hideuse vengeance du capitaine Auguste Gouvion.

– Dommage, dommage, dit la comtesse de Fiquefleur. Mais nous pouvions prévoir quelque chose de cet ordre. Comme je vous avais prévenu, ces préfets sont des durs-à-cuire. Ils frappent comme l'éclair. Alors, vous êtes dans la panade ?

– À moins que je ne trouve quelqu'un d'autre pour prendre ma place.

Une idée soudaine traversa l'esprit d'Alex. « Je dis, le feriez-vous ? »

La comtesse de Fiquefleur hocha de nouveau la tête.

– Si les conditions étaient bonnes, dit-elle, je me précipiterais sur l'occasion, car je ne peux pas imaginer une expérience plus délicieuse que de juger une pléiade de beaux bébés lors d'une fête campagnarde. Mais les conditions ne sont pas bonnes. Gugusse refuserait ma nomination. Entre lui et moi il y a, hélas, une barrière malencontreuse et, je le crains, insurmontable. Comme je vous l'ai dit dans le train, c'était à peine hier qu'il inclinait sa personne dans la posture la plus appropriée pour recevoir six coups de baguette, vive comme une vipère, et j'étais la force motrice qui le retenait dans cette position.

– Mais, bon sang, il a dû oublier.

– Déjà ?

– Ce n'était pas il y a quarante ans ?

– Quarante-deux. Mais vous sous-estimez grièvement ma poigne à l'âge de treize ans, si vous imaginez que quelqu'un que j'ai maintenu strictement immobile pendant qu'il recevait six coups de baguette pourrait l'oublier en quarante-deux ans.

– Mais, même s'il ne l'a pas oublié, quelle importance ? Vous pourrez en rigoler ensembles en y repensant.

– Je ne suis pas d'accord, Alex Cricquebœuf. Que vous puissiez, après votre récente expérience de sa sombre perfidie, penser que Gugusse est une sorte de récipient plein du lait de la tendresse humaine,<sup>76</sup> je ne peux le comprendre. Vous devez parfaitement savoir que dans l'âme torve de Gugusse Gouvion, il n'y a pas de place pour la dolce vita et l'allégresse. Allons, soyez honnête. Est-ce qu'il n'est pas de ceux qui mangent des tessons de bouteilles

---

et qui conduisent des sacrifices humains à la pleine lune ? Bien entendu. Et pourtant, vous vous cramponnez à la faible espérance qu'il oubliera et pardonnera, quand ses plaies palpitent encore.

– Nous pourrions essayer.

– Inutile. Il me dévisagerait d'un air ténébreux, et il me mettrait purement et simplement à la porte – à votre porte, si j'en crois ce que vous m'avez dit ? Et supposons même qu'il ne le fasse pas ? Supposons qu'il m'accueille ? Alors ? Ce serait le début d'une relation qui durerait le restant de nos jours. Il viendrait incessamment chez moi, et il voudrait que je vienne chez lui. Femme rencontrerait mari, des cadeaux seraient échangés à Noël, ce serait épouvantable. Même pour vous plaire, mon cher ami, je ne peux contempler une telle éventualité. Que dites-vous ? « Enfer sanglant ? »

– Oui.

– C'est ce qui me semblait, et cela me fend le cœur.

Un silence se fit. Alex contemplait avec morosité une bestiole qui passait.

– Alors je suis perdu.

– Mais pourquoi ? N'avez-vous aucun ami ?

– Je les ai tous perdus de vue, étant si loin. La seule sur laquelle je pourrais mettre la main est Nageoire.

– Qui est Nageoire ? Ah, oui, je me souviens. La cheffe de votre expédition.

– C'est cela, le docteur Pollock–Nageoire,<sup>77</sup> l'exploratrice.

– *Pollock–Nageoire* ? Voilà qui m'intrigue étrangement. J'étais à l'école avec une fille qui s'appelait Pollock–Nageoire. Elle me doit toujours vingt centimes. Est-ce que votre Pollock–Nageoire est une femme qui évoque la forme de la poire, plutôt mince au niveau des épaules, et très large au niveau des hanches ?

– Oui.

– Pratiquement toute en derrière ?

– Oui.

– Alors ce doit être la même. Nous l'appelions Bimbo. Quelle mine de vieux camarades vous êtes ! Il semble que chaque fois que vous mentionnez quelqu'un, il se révèle être celui de quelqu'un avec qui j'ai brûlé les chandelles par les deux bouts. Et vous pensez que vous pourriez contacter Bimbo ?

– J’ai son adresse à Paris. Nous sommes revenus par le même bateau. Mais il serait inutile de la contacter. Si quelqu’un lui suggérait de juger des beaux bébés, elle s’enfuierait comme un lapin. Elle les a en horreur.

– Vraiment ? La phobie bien connue des bébés. Voyez les manuels.

– Pendant tout le voyage de retour, elle se plaignait que lorsqu’elle arriverait en France, elle devrait aller voir ses frères et sœurs, et elle ne savait pas comment elle pourrait le supporter parce qu’ils sont tous couverts de bébés jusqu’aux genoux, et qu’ils voudraient qu’elle les embrasse. Non, Nageoire est hors de question.

– Alors vraiment, dit la comtesse de Fiquefleur, il semble bien que vous serez obligés de vous rabattre sur moi.

Alex, qui était en train de dévisager la bestiole d’un air maussade, porta son regard vers sa compagne. C’était un regard ébahi, bouche bée, qui témoignait de façon éloquente d’un cerveau qui était mal accordé à la pression intellectuelle de la conversation.

– Hein ?

– J’ai dit que vous serez forcé, faute de mieux, de vous satisfaire de mes pauvres services. Invitez-moi dans votre demeure, et en retour pour votre hospitalité, je jugerai les beaux bébés.

Alex continuait à béer.

– Mais vous avez dit que vous ne vouliez pas le faire.

– Certainement pas ?

– Si, juste à l’instant.

La perplexité de la comtesse de Fiquefleur disparut.

– Ah, je comprend d’où vient le quiproquo, dit-elle. Vous m’avez mal comprise. Je voulais seulement indiquer que, pour les raisons que j’ai esquissées, il était impossible que cette fleur de l’aristocratie française, Frédérique Marie Edwige, comtesse de Fiquefleur, entrât dans un établissement dont Gugusse Gouvion fait partie. Mais je propose plutôt de jeter un voile pudique sur ma resplendissante identité.

– Hein ?

– Vous aimez le mot « Hein », n’est-ce pas ? C’est pourtant tout à fait clair. Je suis anxieuse de visiter le manoir de Saint-Gatien-des-Bois, dont on m’a dit le plus grand bien, et je suggère de le faire incognito.

---

– Sous un autre nom, vous voulez dire ?

– Exactement. Quel plaisir de converser avec un être de votre intelligence, Alex Cricquebœuf. Sous, comme vous le dites de manière si lumineuse, un autre nom. À dire vrai, je ne me sens jamais confortable quand je fais une visite sous mon propre nom. Cela ne me semble pas sportif.

L'intellect d'Alex Cricquebœuf n'était pas de ceux qui acceptent facilement les idées nouvelles. Alors qu'il lorgnait la comtesse de Fiquefleur, sa ressemblance avec un poisson étalé sur le comptoir devenait plus évidente que jamais.

– Vous vous ferez appeler autre chose ? dit-il, en homme qui aime approcher un problème sous toutes ses coutures.

– Précisément.

– Mais —

– Je n'ai jamais aimé ce mot, « Mais ».

– Vous vous feriez attraper.

La comtesse de Fiquefleur rit légèrement.

– Mon cher ami, au Bon Plaisir, avenue Galois, dans la banlieue de Bourglala-Reine, le printemps dernier, j'ai contrefait en un seule après-midi, et avec un succès complet, non seulement une envoyée du vétérinaire, venue couper les griffes et limer le bec du perroquet, mais aussi Mme Rodion, propriétaire du Bon Plaisir, et une certaine Mme J. G. Beauchien, résidente du même voisinage. C'est pour moi depuis un regret durable de ne pas avoir eu l'opportunité d'imiter le perroquet, ce que, j'en suis convaincue, j'aurais fait dans un style libre et artistique. N'ayez aucune inquiétude. Introduisez-moi dans la place, et je garantis que je ferai le reste.

Cette manière si claire de présenter son schème avait permis à Alex d'en saisir l'idée, mais il restait nerveux et affligé, comme un homme qui vient de saisir un tigre par la queue.

– C'est trop risqué. Imaginez que mon oncle découvre le pot aux roses.

– Est-ce que vous avez peur de Gugusse ?

– Oui.

– Plus que des beaux bébés ?

Alex tressaillit. Dans tout ses membres et ses tournures, il trahissait qu'il était conscient d'être à la croisée des chemins.

– Mais comment faire ? Vous allez juste entrer en force en vous faisant appeler Martin ou Robinson ?

– Pas Robinson. J’ai déjà eu l’occasion dans le passé de me faire appeler Robinson, mais cela ne conviendrait pas cette fois. Vous oubliez que l’arbitre d’une compétition de cette importance doit être une personne de qualité. Elle doit apporter autorité et présence. Je suggère que je me présente en la capacité du docteur Pollock–Nageoire. Je serais enchantée d’incarner cette bonne vieille Bimbo, et je ne peux pas imaginer quelqu’un qui convienne mieux. Tout sera si plausible. Vous rencontrez votre cheffe Nageoire, qui se trouve être par hasard dans le coin, et quoi de plus naturel alors que d’insister qu’elle passe quelques jours chez vous ? Et, cela étant, quoi de plus naturel qu’elle insiste que le rôle de juge lui soit attribué, lorsqu’elle entend parler de cette tâche importante et attractive, qui en fera le centre de l’attention de tous, et qui de plus est parfaitement dans ses cordes, puisqu’elle est passionnément passionnée par les bébés ? Et le plus beau dans tout cela, c’est que je ne vois pas ce que Gugusse pourrait dire. Il est cuit. Ce n’est pas comme si Nageoire était n’importe qui. Nageoire est une sacrée célébrité, et ses désirs sont des ordres. À mon avis, Alex Cricquebœuf, si vous voulez mon avis impartial, je pense que l’affaire est dans le sac.

Une trace d’enthousiasme était apparue dans les yeux pisciformes d’Alex. Il avait l’air d’être un jeune homme trop bronzé qui vient d’être convaincu par la voix de la raison. Il craignait toujours ce que l’avenir réservait s’il se conformait aux suggestions de sa bienfaitrice, mais il craignait encore plus ce que l’avenir réservait s’il ne s’y conformait pas.

Sa mémoire préservait de manière indélébile le souvenir de la fête de l’année passée, quand il avait observé monsieur Albert Bienaimé se préparant à faire son devoir dans la grande tente. Aussi intrépide que fut ce sacristain, capable de dominer les réunions des dames patronnesses les plus redoutables des environs, monsieur Bienaimé avait pâli visiblement en voyant la tâche qui l’attendait : quarante trois matrones du village, tenant dans leurs bras quarante trois bébés aussi révulsifs qu’il est possible, et essayant d’attirer l’œil de l’arbitre.

– D’accord ! s’écria-t-il, soudainement résolu. Excellent. Allons-y !

– Oui, allons-y, dit la comtesse de Fiquefleur. Vous pouvez porter la

---

valise.

Ils marchèrent le long du chemin. Alex, qui réfléchissait de nouveau à la question, était silencieux et pensif, mais la comtesse de Fiquefleur était toute gaieté et animation. Elle parlait bien et facilement de ceci et de cela, et indiquait de temps à autres quelque objet d'intérêt. Ils avaient atteint le portail du manoir lorsque Alex tourna la tête en entendant le tintamarre d'une voiture qui s'approchait. Ceci fait, il pâlit sous son bronzage, et tituba quelque peu.

– Oh, diable, voici mon oncle. Je dis, est-ce que vous êtes sûre que nous devions —

– Tut, tut, Alex Cricquebœuf, dit la comtesse de Fiquefleur, prompte à encourager et stimuler en cette heure de péril. Pas de faiblesse. Haut les cœurs et serrons les coudes. La garde meure et ne se rend pas, et saluons-le généreusement.

### III

Le capitaine Auguste Gouvion avait passé quatre minutes au manoir de Fiquefleur-Équainville, chacune sur le perron, et de ces quatre minutes, il n'en était pas une qui n'était pas un souvenir cuisant. Parfois, lors de notre errance de part le monde, nous rencontrons des êtres dont on dit qu'ils sont passés par la fournaise. Du capitaine Auguste, il serait plus correct de dire qu'il était passé par le frigidaire.

Si vous sonnez à un manoir campagnard où vous êtes inconnu, et essayez de convaincre le majordome de vous laisser entrer chercher dans la demeure une photo du neveu de son employeur, vous noterez en général que le majordome vous accueille froidement. Coquès, le majordome à Fiquefleur-Équainville, avait été plutôt moins chaleureux que la moyenne. C'était un homme de grande taille, un peu enveloppé, avec des yeux semblables à ceux d'une morue, et pendant toute la discussion, il avait gardé ces yeux fixés sur ceux du capitaine Auguste, comme s'il cherchait à lire dans son âme. Et quiconque a eu l'expérience d'être lu par une morue pourra témoigner qu'il s'agit d'une épreuve des plus déplaisantes.

Le message que l'on lisait dans ces yeux n'était que trop clair. Coquès n'avait pas directement accusé le capitaine Gouvion de vouloir faire main basse sur l'argenterie, mais l'imputation aurait aussi bien pu être formulée verbalement. D'une voix glacée, il avait dit « Non, monsieur, je crains que je ne puisse pas accéder à votre requête, » et il avait conclu l'entretien en reculant d'un pas et en claquant la porte fermement à la face du visiteur. Et quand nous disons fermement, qu'il soit entendu que ce fut avec un fracas qui manqua de peu déraciner pour de bon la moustache de ce dernier.

Cela ne pouvait qu'offusquer un homme fier et arrogant, habitué depuis des années à ce que la moindre de ses paroles ait force de loi, et ce n'était par conséquent pas d'une humeur légère que le capitaine Auguste entendit le généreux appel de la comtesse de Fiquefleur. Il ruminait et grognassait toujours ; un chef indigène qui l'aurait rencontré dans cet état dangereux aurait d'urgence fait appel à son juju protecteur, et aurait grimpé à l'arbre le plus proche.

La comtesse de Fiquefleur était d'une autre trempe. Elle prit pied sur la chaussée, et émit la salutation généreuse, comme annoncée.

– Bonjour Gugusse, proclama-t-elle. Un bon et joyeux pip-pip à toi, mon glorieux et fringant Gouvion.

C'est probablement la stupéfaction d'être interpellé par un surnom qu'il pensait avoir abandonné depuis longtemps, plutôt que la présence de l'interpellatrice sur la chaussée, qui incita le capitaine Gouvion à freiner. La voiture s'arrêta, et il se pencha en avant, inspectant à travers le pare-brise. Une étude approfondie de la comtesse de Fiquefleur ne lui procura aucun indice quand à son identité. Tout ce que le capitaine Auguste pouvait affirmer, c'était qu'il s'agissait d'une ancienne camarade d'école, et il regrettait ne pas avoir eu la force spirituelle de l'écraser.

Il était maintenant trop tard, car la comtesse de Fiquefleur s'était avancée, et se tenait amicalement sur le marchepied. D'une main également amicale, elle lui frappa dans le dos, et son sourire était tout aussi amical que son pied et sa main. Le capitaine Auguste n'était peut-être pas aux anges de voir cette figure du passé, mais la figure du passé était assurément aux anges de revoir le capitaine Auguste.

– Gugusse, lui reprocha-t-elle aimablement, je crois que tu m'as oubliée.

---

Le capitaine Auguste dit que c'était le cas. Il parvint à communiquer ce faisant qu'il serait enchanté de pouvoir le faire de nouveau.

– Quelle tristesse, dit la comtesse de Fiquefleur. Que les amitiés irrefragables de la jeunesse sont évanescentes. Eh bien, pour en finir avec le suspense, car je vois à quel point tu es impatient, je suis Nageoire.

– Nageoire ?

– Docteur Pollock–Nageoire, oncle Auguste, dit Alex, encouragé par la suavité avec laquelle sa complice conduisait ces délicats pourparlers. Le docteur Nageoire était en charge de cette expédition au Brésil dont je faisais partie.

La comtesse de Fiquefleur se dut de démentir cette affirmation.

– Ne le laisse pas t'induire en erreur, Gugusse. Formellement, je suppose qu'on peut dire que j'étais en charge de l'expédition. Officiellement, incontestablement, j'en avais la commande. Mais la vraie vedette était notre Alex Cricquebœuf. C'était l'âme et l'essence de la fête, abandonnant sa ration d'eau aux souffrants et aux convalescents, d'un aplomb magistral parmi les alligators, encourageant par les gestes et la parole les plus faibles lorsqu'ils étaient démoralisés à l'idée de ne pas pouvoir revêtir leur habit de soirée pour dîner. Cricquebœuf au Front d'Airain, c'était son surnom. Tu peux être fier d'un tel neveu.

Le capitaine Auguste ne semblait pas avoir entendu ces éloges. Il luttait toujours avec ce qu'on pourrait appeler le côté Nageoire de la situation.

– Nageoire ? Vous ne pouvez pas être Nageoire.

– Pourquoi pas ?

– La Nageoire qui était à l'école avec moi ?

– La même Nageoire.

– Mais c'était une fille avec un énorme fessier.

– Ah, je vois ce qui te chagrine. Oui, oui. Dans ma jeunesse, c'est vrai, j'étais généreusement nantie de courbes opulentes à l'endroit indiqué. Mais depuis lors, j'emploie « Mince Alors ! », <sup>78</sup> le remède souverain contre l'obésité. Tu vois les résultats devant toi. Tu devrais essayer aussi, Gugusse. Tu as pris du poids.

Le capitaine Auguste grogna. Il y avait du dépit dans son grognement. Manifestement, il rechignait à abandonner son souvenir d'une Nageoire cal-

lipyge.

– Du diable si je vous aurais reconnue.

– À qui le dis-tu, si Alex Cricqueboeuf ne m'avait pas avertie. Nous avons changé tout les deux. Je ne crois pas que tu avais une moustache blanche à l'école, n'est-ce pas ? Et il n'y a pas d'encre sur ton col.

– Vous êtes vraiment Nageoire ?

– Personne d'autre.

– Et qu'est-ce que vous fichez là ?

– Je suis en voyage.

– Ah, vraiment ? dit le capitaine Auguste en s'animant. Alors, vous voudrez sûrement continuer votre route. Adieu, Nageoire.

La comtesse de Fiquefleur sourit ; un sourire aimable, rassurant.

– Ce triste mot ne sera pas nécessaire ici, Gugusse. Prépare-toi à une annonce de grande joie. Je reste.

– Quoi !

– Je comptais continuer ma route, mais quand Alex Cricqueboeuf a insisté, je n'ai pas pu refuser. Tout particulièrement lorsque il m'a parlé de cette fête qui va éclater incessamment et qu'il m'a promise que si je consentais à être son invitée au manoir de Saint-Gatien-des-Bois, je pourrais arbitrer le concours des beaux bébés. C'est ce qui m'a décidée. Je ferais allègrement un détour à cinquante kilomètres pour arbitrer des beaux bébés. Soixante, dit la comtesse de Fiquefleur. Ou même une bonne centaine.

Le capitaine Auguste sursauta comme un tigre qui voit son villageois lui échapper. Son visage, déjà bien mauve, arbora une teinte de pourpre impérial.

– Il est hors de question que vous jugiez les beaux bébés !

– Si.

– Non.

La comtesse de Fiquefleur était une femme affable, mais elle pouvait être ferme.

– Pas un mot de plus, jeune Gugusse, dit-elle sévèrement. Laisse-moi te prévenir. Je vois dans le journal que tu vas te présenter aux élections. Eh bien, n'oublie pas que je pourrais faire basculer contre toi un bon paquet d'électeurs, si je le voulais, en dévoilant à un électorat idéaliste certains des

---

secrets compromettants de ta jeunesse. Tu ne seras pas heureux, Gugusse, quand des questions sur ta jeunesse retentiront dans la salle où tu présentes ta position concernant la question fiscale. Alors, suis-je la juge des beaux bébés ?

Le capitaine Auguste rumina en silence, sa pomme d'Adam oscillant de bas en haut comme s'il venait d'avaler un objet solide et hérissé de piquants. L'homme le plus hardi tremblerait à l'idée de voir déchiré le voile qui dissimule son passé, à moins que ce passé ne soit d'une pureté hors paire. Il grogna, mais grogner ne lui apporta pas de soulagement. Il mâchonna sa moustache, mais n'en gagna aucun réconfort.

– Très bien, dit-il enfin, parlant comme si les mots lui étaient extraits par un arracheur de dents. Ses yeux, tournant autour de lui, s'arrêtèrent un instant sur Alex, et le jeune homme sursauta comme électrocuté. Très bien.

– Bien, dit la comtesse de Fiquefleur, redevenue l'amabilité même. C'est réglé. Et maintenant tu peux m'accompagner chez toi et me montrer la laiterie modèle.

– Quelle laiterie modèle ?

– Tu n'en as pas ? Alors, les étables.

– Je n'ai pas de chevaux.

– Curieux. On m'avait fait croire que les propriétaires fonciers des campagnes françaises étaient divisés en deux classes : ceux qui, lorsqu'une invitée sans défense est entre leurs mains, lui montre les étables, et ceux qui lui montre la laiterie modèle. Il existerait également, si j'ai bien compris, une sous-division mineure qui montre les bégonias, mais c'est une subtilité qui ne saurait nous concerner. Pas de laiterie modèle, dis-tu ? Pas de chevaux ? Alors il serait sans doute préférable que j'aille à l'auberge, où j'ai une ou deux choses à faire. Après cela, je me présenterai au manoir, et les festivités pourront débuter. Et comme tu es sans doute anxieux d'aller en toute hâte balayer et préparer ma chambre – orientée vers le sud, si possible – je ne te détiendrai pas davantage. Vous m'accompagnez, Alex Cricquebœuf ?

– Je pense que je vais rester ici et fumer une pipe.

– Comme il vous plaira. Nous nous verrons donc à Philippes,<sup>79</sup> et ce sera fort joyeux, d'ailleurs.

Le pas léger et élastique, la comtesse de Fiquefleur se dirigea avec l'auberge « Tout dans le Cochon » dans la rue de la République à Saint-Gatien-des-Bois. Elle était fort satisfaite des progrès effectués. Quelque chose d'hasardé, quelque chose de fait,<sup>80</sup> voilà ce qui, dans son opinion, méritait bien la bolée de cidre dont elle rêvait depuis un certain temps, car cette profusion de dolce vita et d'allégresse est un labeur assoiffant. Après avoir passé un coup de téléphone pour prévenir Lucie, elle s'assit avec une chope, et dégustait son contenu ambré avec un régal tranquille, quand la porte du bar s'ouvrit violemment et Alex Cricquebœuf fit son entrée.

Son apparence et son comportement indiquaient aussitôt à une femme aussi exercée que la comtesse de Fiquefleur qu'Alex n'était pas à son plus serein et débonnaire. Ses cheveux étaient ébouriffés, comme s'il venait d'y passer une main fébrile, et le regard vacant était de retour dans ses yeux. C'était un jeune homme qui tentait toujours, lorsque ses affaires partaient en vrille, de préserver la manière modeste et reposée d'un sorcier médiéval au bûcher, mais l'événement qui l'avait troublé était d'une telle ampleur qu'il était impossible de faire preuve d'un tel stoïcisme.

– Ah, Alex Cricquebœuf, dit la comtesse de Fiquefleur affablement. Vous ne pouviez arriver à un moment plus opportun. Vous me voyez en train de profiter d'une rasade bien méritée, comme César dans sa tente ce jour où il triompha comme il faut des Nerviens.<sup>81</sup> Je met l'accent sur les mots « bien mérité », car vous admettez que dans les récents échanges, j'ai triomphé comme il faut des Nerviens. Avez-vous jamais vu un ex-préfet aussi déconfit ? Pas moi, et je doute que quiconque en ai vu un. Mais vous semblez ému par quelque affaire, et je recommande cet excellent cidre. Il vous revigorera et vous aidera à voir le bon côté des choses.

Il alla au comptoir, y demeura quelques temps en conversation avec la forte blonde qui se trouvait derrière, et revint en portant un bol débordant.

– Une charmante demoiselle, dit-elle maternellement. Je lui ai parlé du Brésil. Descendez-ça, Alex Cricquebœuf, et ayant descendu, révélez ce qui vous embête.

Alex, qui était assis en se tenant la tête entre les mains, bu une longue rasade.

– Il s'agit de cette affaire de votre arrivée comme Nageoire.

---

– Oui, et bien ?

– Vous ne pouvez pas.

La comtesse de Fiquefleur haussa les sourcils.

– Ne pouvez pas ? Un mot curieux à adresser à la dernière descendante d'une fière famille. Est-ce que mes ancêtres disaient « je ne peux pas » sur les champs de bataille sanglants du Moyen-âge, lorsqu'ils étaient invités à aller combattre les sarrasins ? À vrai dire, ajouta la comtesse de Fiquefleur confidentiellement, je crois que c'est ce que beaucoup d'entre eux ont fait, comme vous pouvez le vérifier en survolant les dépêches de Saint Louis, et c'est peut-être dommage que j'ai posé la question. Mais pourquoi dites-vous que je ne peux pas ?

– Parce que vous ne pouvez absolument pas. Vous dirai-je dire ce qui s'est passé ?

– Allez. Je suis avide de nouvelles.

Alex finit son bol, et sembla en tirer la force de continuer.

– Après votre départ, dit-il sourdement, oncle Auguste est parti en voiture, en me laissant sur place avec la valise.

– Un acte de couardise.

– Je lui ai crié de s'arrêter et de prendre cette foutue valise, parce qu'elle pèse une tonne, et je ne voulais pas la trimbaler tout le long de l'allée, mais il n'en a rien fait. Et je venais de commencer ma longue marche quand Poitier est arrivé sur sa bicyclette.

– Qui est Poitier ?

– Notre gendarme.

– Ah oui. Jeff l'a mentionné, je m'en souviens. Un officier plein de zèle.

– Alors j'ai dit, « Oh, Poitier » et il a dit « Monsieur ? » et j'ai dit « Vous êtes pressé » et il a dit « Non monsieur » et j'ai dit « Alors j'aimerais que vous portiez cette valise au manoir ». Et il a dit « Certainement, monsieur », et il l'a mise sur son vélo.

– J'aime votre dialogue, dit la comtesse de Fiquefleur d'un ton sérieux. Il est précis et vivifiant. Vous êtes écrivain ?

– Non.

– Vous devriez essayer. Vous feriez fortune. Mais je vous interromps.

– Oui, un peu.

– Cela ne se reproduira pas. Vous étiez arrivés au moment où Poitier dit « Certainement, monsieur. » Et alors ?

– J’ai dit « Elle appartient au docteur Pollock–Nageoire. Elle vient à la maison. » Et Poitier a dit... Est-ce que je pourrais avoir un autre cidre ?

– Est-ce qu’il avait déjà bu du cidre ?

– Je veux dire, est-ce que je peux en avoir, maintenant ? Je pense que cela m’aiderait à garder mon sang-froid.

La comtesse de Fiquefleur réitéra son voyage au comptoir.

– Vous disiez, dit-elle, étant de retour avec le fluide vital, que vous avez dit à Poitier que la valise appartenait au docteur Pollock–Nageoire. En réponse à quoi, il... ?

Alex but profondément, faillit s’étouffer, et parla avec une sorte de calme glacé.

– En réponse à quoi il dit, son visage idiot tout éclairé de joie, « Le docteur Pollock–Nageoire ? Vous avez dit Pollock–Nageoire ? Coo ! Je connais bien son frère. Il est de mon village. Il arbitrait nos matches de rugby. Si cela ne vous dérange pas, monsieur Alexandre, je viendrai échanger des nouvelles avec le docteur après mon thé. » Et maintenant, alors ?

La comtesse de Fiquefleur resta un moment absorbée dans ses pensées.

– C’est une blague, Alex Cricquebœuf. Personne à part un écrivain d’expérience aurait pu raconter cette histoire si splendidement. Sous votre art, Poitier devient un être vivant et respirant. Vous devez publier sous un pseudonyme. Je suis convaincue que vous êtes l’un au moins de Boileau et Narcejac,<sup>82</sup> sinon les deux. Mais nous pourrons reparler de cela plus tard. « Et maintenant, alors ? » dites-vous. Oui, j’admets qu’il s’agit là d’un problème dont certains aspects ne sont pas sans intérêt, mais tout les problèmes peuvent être résolus avec un peu de réflexion assidue. Comment avez-vous articulé quand vous avez prononcé les mots « Pollock–Nageoire » ? Distinctement ?

– Oui.

– Pas de bafouillage ?

– Non.

– Il ne serait donc pas possible de dire que vous avez réellement dit « Lebrun », ou « Chaperon de Lauzières »<sup>83</sup> ?

---

– Non.

La comtesse de Fiquefleur réfléchit.

– Bon, alors nous devons lui dire que je suis une sœur de son Pollock–Nageoire qu’il n’a jamais rencontrée.

– Vous croyez que vous pourrez faire croire ça ?

– Il n’y a pas de limite à ce que je peux faire quand je suis en forme. Allons lui parler tout de suite. Où habite-t-il ?

– Juste au coin de la rue.

– Alors finissez votre bol, et allons-y.

Mis à part un écriteau portant la devise de la République et la mention « Poste de police », rien dans la demeure du sergent Poitier ne suggérait que se trouvait là le terrible quartier général de la Loi et de la Justice. Comme beaucoup de stations de police sises dans un village français, c’était une maisonnette agréable avec un petit jardin adjacent, ce dernier étant alors occupé par le neveu du sergent Poitier, Alceste, âgé de neuf mois, qui faisait la sieste dans son landau. La comtesse de Fiquefleur, en atteignant la porte du jardin, lança un coup d’œil à ce véhicule.

– Poitier est-il marié ?

– Non. C’est le bébé de sa sœur. Elle habite avec lui. Son mari est un steward sur l’un des paquebots de la ligne Sud Américaine. Il est absent la plupart du temps. Bien sûr, il revient de temps en temps.

– Oui, on peut le supposer.

Par une fenêtre ouverte parvint le son d’une voix féminine, aiguë et pénétrante. Le sujet qu’elle abordait était celui des chaussettes. Comment, demandait-elle, est-ce que la personne invisible à laquelle elle s’adressait se débrouillait-elle pour avoir perpétuellement autant de trous, et d’aussi grands, dans les siennes ? La voix pour sa part attribuait ce phénomène à l’inattention et à une totale absence de considération pour ceux qui devaient travailler jusqu’à l’épuisement pour les repriser. La comtesse de Fiquefleur consulta Alex d’un sourcil rapide.

– S’agirait-il de la femme qui parle maintenant ?

– Oui.

– À Poitier ?

– Je présume.

- Elle semble lui tancer les haricots.
- Oui. Elle le terrorise, d’après ce que dit Elsa.
- Elsa ?
- La femme de chambre.
- Ah, oui, celle que Jeff... J’ai oublié ce que je voulais dire.
- Je sais ce que vous vouliez dire.
- Bon, bon, inutile de nous appesantir là-dessus. Entrons, et que notre premier acte soit d’examiner ce beau bébé de plus près. Ce sera un entraînement pour le grand jour.

## Chapitre 7

À l'intérieur de la maisonnette, dans une cuisine chaleureuse, le sergent Poitier, gardien de la paix de Saint-Gatien-des-Bois, chemise retroussée, savourait de bon appétit sa collation de l'après-midi.

Le mot « savourait » est peut-être mal choisi, car il dégustait ce repas sous l'œil de sa sœur, Mme Blanche Saintonche qui, à défaut d'être sa meilleure amie, avait toujours été sa plus sévère critique. Elle lui avait déjà dit de ne pas manger avec les coudes sur la table, de ne pas se goinfrer comme ça, de pas utiliser un couteau couvert de hareng pour se servir de beurre, et au moment où Alex et la comtesse de Fiquefleur arrivaient, venait d'entamer, comme on vient de l'entendre, le sujet des chaussettes, dont elle tenait un échantillon en main.

Le sergent Poitier avait vingt huit ans, sa sœur trente-trois. L'arithmétique la plus rudimentaire implique, par conséquent, que lorsqu'il avait sept ans elle en avait douze, et une sœur de douze ans douée d'un caractère décidé peut établir sur un frère de sept un ascendant moral qui durera toute la vie. Durant ces essentielles années formatrices de sa jeunesse, Henri Poitier avait été traîné par la main, giflé, grondé et interdit de faire pratiquement tout ce qu'il souhaitait faire par la future mère d'Alceste George Parseval Saintonche. Elle lui avait même – indignité suprême – mouché le nez.

Ces brimades laissent des traces. L'opinion d'Elsa Maline, réitérée chaque fois que l'occasion s'en présentait, était que son Henri était un baluchon peureux ; et dans l'ensemble, nous sommes enclins à penser que la postérité jugera qu'Elsa était dans le vrai. Aussi déplaisant soit-il d'imaginer un officier de la République tremblant sur sa chaise quand une femme agite un doigt à travers un trou dans l'une de ses chaussettes, il est incontestable que le

sergent Poitier, en regardant Mme Saintonche agir ainsi, n'était pas loin de trembler.

Afin de relâcher la tension, il se pencha pour reprendre du beurre, ayant soin cette fois d'utiliser le couteau prévu à cet effet, et ce mouvement lui offrit par la fenêtre une vue du coin du jardin où Alceste George Parseval faisait la sieste.

– Hola, dit-il, heureux de pouvoir changer de sujet. Il y a quelqu'un dans le jardin.

– Oublie le jardin. Je te parle de cette chaussette.

– C'est une femme.

– Regarde moi ça. Un véritable crible.

– Une femme élégante avec des cheveux bouclés. Elle gratte le ventre de ton Alceste.

Il avait dit la seule chose qui était certaine de divertir les pensées de sa sœur du thème des chaussettes. Mme Saintonche, en tant que mère dévouée, avait les vues les plus strictes concernant une énormité telle que l'arrivée dans le jardin d'une femme, élégante ou autre, pour gratter le ventre de son rejeton au moment où son bien-être requérait un repos complet.

– Alors va lui dire de partir !

– D'acc.

Le sergent Poitier était plein à ras-bord. Il avait mangé trois harengs, quatre œufs durs et une demi-baguette, et son aspiration était de s'étendre confortablement dans une chaise longue comme un python repu, pour donner à ses sucs gastriques une occasion de se défouler. Mais, en dehors du fait que le moindre mot de sa sœur Belle était un commandement, la curiosité l'emporta sur le besoin de digérer. En la dévisageant par la fenêtre, il lui semblait avoir déjà vue la comtesse de Fiquefleur. Il voulait voir du plus près cette mystérieuse étrangère.

Lorsqu'il fit son entrée dans le jardin, la comtesse de Fiquefleur, lasse de porter toute son attention au ventre d'Alceste, avait entrepris de lui chatouiller le menton. Alex, qui n'aimait pas beaucoup les bébés, et préférait de toute manière qu'ils ressemblent moins à Erich von Stroheim,<sup>84</sup> s'était éloigné un peu, comme pour se dissocier de toute cette sordide histoire. Il fut donc le premier à apercevoir le nouveau venu.

---

– Ah, bonjour, Poitier, dit-il. Nous voulions passer vous dire bonjour.  
– J’étais impatiente, dit la comtesse de Fiquefleur, de faire la connaissance de quelqu’un dont j’ai tellement entendu parler.

Le sergent Poitier parut confus de ces amabilités.

– Ho ! dit-il. Je n’ai pas entendu votre nom, madame.

– Nageoire. Docteur Pollock–Nageoire.

On entendit un hoquet tonitruant. C’était le sergent Poitier exprimant sa stupéfaction, et plus que sa stupéfaction, ses soupçons. Peu d’hommes, en tout cas à Saint-Gatien-des-Bois, avaient davantage de dispositions pour reconnaître des manigances lorsqu’ils étaient confrontés aux dites, et Henri Poitier était convaincu qu’il y avait là une manigance par excellence. Il fixa sur la comtesse de Fiquefleur le regard sévère et accusateur qu’il aurait dirigé vers un chien coupable d’apparaître en public sans son collier.

– Pollock–Nageoire ?

– Pollock–Nageoire.

– Vous n’êtes pas la sœur du Pollock–Nageoire qui arbitrait les parties de rugby à Esclassan–Labastide dans le Gers.

– Son autre sœur.

– Je ne savais pas qu’il en avait deux.

– Il vous cachait des choses, alors ? Dommage. Oui, je suis sa sœur aînée. Alex Cricquebœuf me dit que vous le connaissiez ?

– Il a dit que vous étiez sa sœur le docteur.

– Certainement pas.

– Si, c’est ce qu’il a dit. Le regard du sergent Poitier devint encore plus sévère. Il était déterminé à tirer cette affaire au clair. Il m’a donné votre valise pour que je l’amène au manoir, et il a dit « Cette valise est la valise du docteur Pollock–Nageoire. »

La comtesse de Fiquefleur sourit.

– Un simple lapsus, comme il en arrive souvent. Il voulait dire *docteur* Pollock–Nageoire. Docteur *ès sciences*. Par opposition avec ma sœur cadette, la doctoresse Pollock–Nageoire ; docteur en médecine. Je peux comprendre que cela prête à confusion, dit la comtesse de Fiquefleur avec un regard miséricordieux pour le sergent, dont le visage prenait lentement la couleur funeste d’une personne pour qui la conversation devient trop abstraite. Trois

harengs, quatre œufs durs et une demi-baguette forment un ensemble nourrissant, mais qui émousse les facultés intellectuelles.

– Et ce qui complique encore les choses, c’est que puisque je suis docteur *ès sciences* du Corps des Mines, il en résulte que celui qui veut rester au fait des dernier développements, *re* Pollock–Nageoire, doit toujours garder présent à l’esprit que lorsque le docteur était encore mineure, la mineur était déjà docteur. J’ai connu des constitutions robustes qui, en l’apprenant, ont cédé. Alors, vous connaissiez ma mineure, le docteur ? Très intéressant. Le monde est petit, comme je dis toujours. Enfin, « toujours », peut-être deux fois par mois. Pourquoi cette apparence de cochon écorché, Alex Cricquebœuf ?<sup>85</sup>

Alex sursauta comme s’il se réveillait d’une sorte de transe. Jeff, qui avait eu si souvent l’occasion d’observer sa tante Frédérique en action, aurait pu le prévenir qu’un état hypnotique était presque toujours la conséquence d’une association avec cette brave femme lorsqu’elle était dans un bon jour.

– Écorché ?

– Oui.

– Désolé.

– N’en parlons plus. Ah ! Qui avons-nous là ?

Mme Saintonche venait de faire son apparition, s’approchant avec un soupçon de la manière d’une lionne qui se précipite à la rescousse d’un lionceau en péril. Ennuyée que son frère tarde à faire disparaître ces intrus, elle avait décidé de prendre les choses en main.

– Ah, bonjour, Mme Saintonche, dit Alex. Nous étions juste en train de jeter un œil au bébé.

La comtesse de Fiquefleur sursauta.

– Votre bébé ? Est-ce que ce magnifique enfant est le votre, madame ?

Elle était si courtoise, si révérente, que Mme Saintonche, qui venait d’arriver telle une lionne, envisagea la possibilité de se retirer comme un agneau.<sup>86</sup>

– Oui, madame, dit-elle, et fit même une courbette. Elle n’était pas du genre à faire un tel geste, mais il y avait quelque chose chez cette femme distinguée qui paraissait mériter cet hommage. C’est mon petit Alceste.

– Un nom charmant. Et un enfant charmant. Un champion, j’espère ?

– Madame ?

---

– Vous l’avez inscrit au concours des beaux bébés de la fête ?

– Oh, oui, madame.

– Bien. Excellent. Ç’aurait été un crime de cacher cette lumière sous un boisseau.<sup>87</sup> Avez-vous examiné de près ce superbe petiot, Alex Cricqueboeuf ? Si non, faites-le maintenant, dit la comtesse de Fiquefleur, car vous ne trouverez pas souvent une meilleure occasion d’examiner un étalon en puissance. Quels jarrets ! Quels paturons ! Et quels poumons ! continua-t-elle, car Alceste George Parseval, se réveillant comme Cendrillon<sup>88</sup> d’un profond sommeil, scinda le firmament d’un glapissement soudain. J’accorde toujours une attention particulière aux poumons. Je dois expliquer, madame, que j’aurai l’honneur d’être le juge de la compétition que je viens de mentionner.

– Vraiment, madame ?

– Absolument. Votre mari est-il à la maison ? Non ? Quel dommage. Je lui aurais recommandé de s’assurer d’un peu d’argent facile en pariant sa chemise sur cet enfant au concours des beaux bébés. Avez-vous une chemise, sergent Poitier ? Ah, je vois que oui. Eh bien, placez-la sur le tenant de votre écurie, et ne craignez rien. Je n’ai, bien entendu, qu’une connaissance partielle des conditions locales, mais je ne peux pas imaginer qu’il se trouvera un compétiteur assez prodigieux pour le battre sur le fil. Je me vois déjà, à la conclusion de l’événement, levant haut la main d’Alceste en criant « Le vainqueur ! » Bien, Mme Saintonche, dit la comtesse de Fiquefleur, s’inclinant poliment en direction de son hôtesse, et faisant un « Guili-guili » en direction du prochain champion, qui la regardait avec ce qu’une femme moins indulgente aurait appelé une curiosité insultante, nous devons y aller. Nous avons beaucoup à faire. Au revoir, Mme Saintonche. Au revoir, bébé. Au revoir, ser—

Elle s’arrêta, le mot inachevé sur les lèvres. Le sergent Poitier venait de se retourner et se dirigeait à toutes jambes et à vive allure vers la maison. La comtesse de Fiquefleur le regarda sans trop comprendre.

– Parti sans un mot ! dit-elle. Je suppose qu’il a oublié quelque chose.

– Ses manières, dit Mme Saintonche sévèrement. Quelle idée !

– Bah, dit la comtesse de Fiquefleur, toujours encline à la tolérance, que sont les manières, tant que le cœur est pur ? Au revoir de nouveau, Mme Saintonche, au revoir, bébé. Comme je le disais, nous devons partir. Laissez-

moi répéter quel plaisir ce fut pour moi que de rencontrer ce magnifique enfant dans ce que je peux appeler son camp de base, et vous conseiller de nouveau, avec toute l'éloquence dont je dispose, de parier sur lui la chemise de la famille. Vous ne sauriez faire un investissement plus sage. Au revoir, dit la comtesse de Fiquefleur, au revoir, au revoir, et elle partit, répandant douce vita et allégresse dans toutes les directions.

Arrivée sur la route, elle alluma un cigare.

– Comme tout cela est absolument trivial, dit-elle, lorsqu'une personne munie d'un cerveau éléphantique, comme moi, dirige la manœuvre. Quelques mots bien choisis, et nous déconfisons le sergent comme nous déconfîmes Gugusse. Bizarre qu'il nous ait quitté si rapidement. Mais peut-être souhaitait-il s'asperger les temples avec de l'eau de Cologne. Il m'a semblé qu'il croulait un peu sous l'effort quand je dispensais ces histoires de docteur et de mineur.

– Comment avez-vous pensé à cela ?

– Le génie, monsieur, dit la comtesse de Fiquefleur modestement, le génie.

– Je me demande s'il l'a cru.

– Je crois que oui. J'espère que oui.

– Vous y êtes allée un peu fort avec ce foutu mioche.

– Un mot aimable n'est jamais perdu, Alex Cricquebœuf. Et maintenant, en route pour le manoir, je pense, et la chaleureuse hospitalité normande.

Alex semblait incertain.

– Vous savez, je crois qu'il me faudrait plus de cidre.

– Vous vous trouvez affaibli ?

– Plutôt, je dois dire.

– Bon, alors, allez à l'auberge. Je dois essayer de trouver Jeff. Serait-il à la maison ?

– Non, il est sorti.

– Alors je vais battre la campagne à sa recherche. Il est essentiel, dit la comtesse de Fiquefleur, que je l'informe de la situation avant qu'il ne puisse cracher le morceau. Nous ne voulons pas qu'il se précipite vers moi en criant « Tante Frédérique ! » pendant que je discute avec Gugusse. Avant de pouvoir jouir de la soirée tranquille qui est l'objet de mon ardeur, il doit apprendre qu'il a perdu une tante, mais gagné une exploratrice. Alors, pip pip pour le

---

moment. Où donc ai-je dit à Gugusse que nous nous retrouverions ? Ah oui, à Philippes. À tout à l'heure alors, quand vous aurez bu tout votre soûl.

## II

Pendant les périodes d'émoi spirituel, il n'y a rien de tel qu'une intrigue policière rondement menée pour se changer les idées. Le premier geste de Jeff après avoir quitté le capitaine Auguste Gouvion fut de se rendre dans sa chambre et d'y saisir son exemplaire de *Meurtre dans le brouillard*,<sup>89</sup> son second de chercher un endroit paisible à l'extérieur où il ne courrait pas le risque de rencontrer l'ex-préfet à son retour, et de s'adonner à une lecture apaisante. Il trouva un tel endroit sur le côté de la route près des grilles du parc, et se trouva bientôt absorbé.

Le remède opéra presque aussitôt. Cette rencontre avec le capitaine Auguste dans le hall l'avait pratiquement paralysé de terreur et l'avait laissé tout flageolant, mais il sentit bientôt ses ganglions retrouver leur élan naturel. Contrairement à l'héroïne de l'aventure dans laquelle il était plongé, qui venait d'être enfermée dans le repère souterrain de l'un de ces Diaboliques Criminels qui causent tant de calamités, il atteignait presque la sérénité, lorsqu'une ombre couvrit le livre, une voix qu'il connaissait bien prononça son nom, et il releva les yeux et vit sa tante Frédérique se dresser devant lui.

S'il est une occasion plus qu'une autre où l'on doit espérer que la joie sera sans limite et le bonheur souverain, c'est certainement, il me semble, quand un neveu au cours d'une flânerie campagnarde rencontre une tante qui en son enfance l'a souvent bercé dans ses bras. Dans un tel moment, on souhaiterait voir le souffle interdit, l'élévation des yeux en remerciement vers le ciel, et la rencontre des mains en fervente action de grâce.

Il nous déplâit par conséquent de devoir rapporter que la joie n'était pas du tout l'émotion prédominante dans le sein de Jeff lorsqu'il aperçut la comtesse de Fiquefleur. Il n'aurait certes pas été plus déconfit si le Diabolique Criminel du volume qu'il tenait en main s'était matérialisé hors de ses pages pour l'attaquer.

– Tante Frédérique ! pesta-t-il. Chat échaudé craint l'eau chaude, et ses

amères expériences avaient appris à Jeff Tournalune à voir avec angoisse la cinquième comtesse de Fiquefleur dans son entourage. On se souvient des propos, précédemment cités, de ce Dandy judicieux. Bon sang, tante Frédérique, que diable fais-tu ici ?

Contrairement au capitaine Auguste Gouvion, la comtesse de Fiquefleur préférait annoncer les nouvelles en douceur. Étant à même de dévoiler un conte dont le plus petit mot pourrait lacérer l'âme de son neveu et arracher ses deux yeux comme deux étoiles à leur orbite,<sup>90</sup> elle décida de garder le meilleur pour la fin et de ne venir que graduellement et par des étapes faciles à ce que Jeff appellerait le point névralgique. Un beau sourire éclairant son visage, elle s'assit et joua avec ses boucles.

– Juste en promenade, mon garçon, juste en promenade. La route est ouverte à la promenade à cette heure, je présume.

– Mais je t'ai laissée à Fiquefleur-Équainville.

– La séparation était une agonie.

– Tu m'avais dit que tu allais à Paris.

– Ce que j'ai fait.

– Tu n'as pas parlé un instant de venir ici.

– Certes, mais tu sais comment va la vie. Il se passe des choses. On doit revoir ses plans.

Une fourmi s'arrêta pour examiner le poignet de Jeff. Il la rejeta au loin, et la fourmi, retombant sur la tête quelques mètres dans la direction sud-sud-est, s'en alla avertir les autres fourmis de prendre garde aux tremblements de terre.

– J'aurais dû m'en douter, cria-t-il avec passion. Tu vas t'y mettre.

– Non, non.

– Alors qu'est-ce qui se passe ?

La comtesse de Fiquefleur examina la question.

– Je ne sais pas si l'on peut vraiment dire que quelque chose se passe. Le mot est trop fort. Certaines complications sont intervenues, c'est vrai, mais rien qui ne puisse être circonvenu par un ou deux hommes et femmes du monde qui conservent leur sang-froid. Commençons par le commencement. Je suis allée à Paris, j'ai invité Lucie à dîner, et pendant le dîner, elle m'a révélé pourquoi elle voulait me voir rapidement. Il semble que son frère

---

Camille a encore une fois des ennuis. Elle m'a demandé de te l'expliquer et de faire appel à ton assistance.

Pendant qu'était dévoilée l'histoire de Camille Pinson et du capitaine Auguste Gouvion, le soulagement envahit Jeff comme une vague rafraîchissante. Il se reprocha d'avoir si rapidement cédé à l'agitation qu'une apparence inattendue de sa tante Frédérique avait tendance à faire naître en lui. Jusqu'alors, il était resté debout. Il se rassit maintenant comme un homme tout à son aise. Il rit même, une chose qu'il ne faisait que rarement en compagnie de sa tante.

– Plutôt rigolo, dit-il.

– Le cas n'est pas dépourvu de certaines côtés humoristiques, confirma la comtesse de Fiquefleur. Mais il ne faut pas oublier que si le procès a lieu, Lucie perdra beaucoup d'argent.

– C'est vrai. Alors, elle veut que je plaide avec le vieux pour qu'il accepte un accord à l'amiable ? Bon, je ferai ce que je peux.

– Tu sembles dubitatif. Est-ce qu'il ne t'aime pas comme un fils ?

– Je ne dirais pas absolument comme un fils. Tu vois, j'ai cassé un de ses bibelots canaques.

– Tu en casses des choses, hein ? Et cela lui est resté sur le cœur ?

– J'ai l'impression que oui. Quand je l'ai croisé dans le hall à l'instant, il m'a regardé méchamment et m'a dit « Ah ! » une ou deux fois d'un ton franchement déplaisant. Mon interprétation est qu'il m'a examiné en son for intérieur, et que sa conclusion est que je suis un peu galeux. Mais bon, il peut changer d'avis.

– Bien sûr. Tu dois persévérer.

– Oh, certainement.

– C'est la bonne attitude. Continue, exerce sur lui tout ton charme. Pense à ce que cela représente pour Lucie.

– OK. Et c'est tout ce que tu étais venue me dire ?

– Je crois. À part que... Hum, qu'est-ce que je voulais dire d'autre ?... Ah, oui, je me souviens. Ce buste de Lucie. Celui que tu as emprunté chez moi.

– Oh, le vieux buste ? Bien sûr. Eh bien, tout s'est passé comme prévu. J'ai réussi à le faire passer sans problème. Une expérience terrifiante toute-

fois. Si tu savais ce que j'ai éprouvé en traversant le hall avec ce truc entre les mains, en imaginant à chaque instant sentir l'haleine du vieux Gouvion sur la nuque !

– Je peux facilement me faire une idée. Je me demande, dit la comtesse de Fiquefleur, si tu sais comment on fabrique ces bustes ? Lucie me l'a expliqué. C'est un procédé des plus curieux. D'abord, tu fais le modèle en glaise. Ensuite, tu le recouvres d'une couche de plâtre liquide.

– Ah ?

– Après cela, tu attends un peu que le plâtre durcisse, et tu le sépares alors proprement en deux moitiés, et tu te débarrasses de la terre. Après quoi, tu remplis le moule de plâtre.

– Un véritable régal, quand on aime ce genre de choses, dit Jeff, indulgent. Comment allait Lucie ?

– Radieuse d'abord, ensuite un peu troublée.

– À propos de Camille, tu veux dire ?

– À propos de Camille – et d'autres choses. Mais laisse moi finir de t'expliquer comment faire un buste. Tu remplis le moule de plâtre, en laissant une cavité sur le sommet du crâne. Et, dit la comtesse de Fiquefleur qui pensait avoir été suffisamment graduelle, tu utilises cette cavité pour y mettre les bijoux qu'une amie ou une autre pourrait vouloir faire entrer en contrebande aux États-Unis.

– Quoi ! s'écria Jeff en bondissant dans un déferlement de bras et de jambes. Une autre fourmi, qui avait commencé l'escalade de son poignet d'un air sceptique, subi une éjection aussi spectaculaire que celle de sa condisciple, et pouvait être observée, quelques instants plus tard, se frottant la tête en disant à un cercle de relations que le vieux George n'avais pas tort quand il parlait de perturbations sismiques. Tu ne veux pas dire que —

– Si. Par inadvertance, sans penser à mal, il semble que nous ayons fait usage du buste dans lequel Lucie avait caché les petites emplettes de son amie Alice Vansittart. Cette idée lui est venue, apparemment, peu après ton refus de toute assistance. Il parait bien regrettable, maintenant, que tu n'aies pas été plus conciliant. Bien entendu, comme Hamlet l'a très intelligemment fait remarquer, rien n'est en soi bon ou mauvais, la pensée le rend

---

tel.<sup>91</sup> Néanmoins, il est indubitable qu'une situation assez épineuse se soit cristallisée. La Vansittart part pour New-York la semaine prochaine.

– Oh mon dieu !

– Tu vois le côté dramatique des faits ? Je pensais bien que ce serait le cas. Bon, alors voilà. Tu es d'accord avec moi, je pense, que l'honneur exige que nous rendions ces babioles. Impossible de dérober les maigres bijoux d'une pauvre fille. Cela ne se fait pas. Ce n'est pas sportif.

Jeff hocha la tête. Personne ne pouvait lui apprendre que noblesse oblige. Il tremblait à l'idée de répéter l'épouvantable morceau de bravoure auquel il avait dû se livrer lors de son arrivée au manoir, mais il n'ignorait pas qu'il fallait le faire.

– C'est vrai, dit-il. Je devrais foncer rapidement vers Fiquefleur et prendre un autre buste. Tu penses que Coquès pourra en dénicher un ?

– Non, dit la comtesse de Fiquefleur. Et même si c'était le cas, cela ne servirait à rien. Une autre complication intervient, que je dois maintenant t'expliquer. Tu te souviens du buste du capitaine Auguste que Lucie a sculpté, celui qu'il devait offrir à la chambre de commerce, les pauvres diables. Vexé, en conséquence de cette histoire avec Camille, il le lui a renvoyé. Je l'ai amenée ici cet après-midi en voiture, et elle s'est glissée dans la maison pour le substituer à celui qui contient les bijoux de Mlle Vansittart. Mais juste alors qu'elle s'éclipsait avec, madame Gouvion l'a interceptée, s'est emparée du buste et l'a enfermé dans un placard dans la pièce où se trouvent les bibelots canaques. Il est là maintenant. Donc —

Jeff l'interrompit, parlant vite et d'un ton décisif. Il y a des limites à ce que la noblesse oblige.

– Je sais ce que tu vas dire, cria-t-il. Tu veux que je me faufile au milieu de la nuit pour forcer le placard et le subtiliser. Eh bien, c'est absolument hors de question.

– Non, non, dit la comtesse de Fiquefleur. Calme toi, mon cher garçon. Je n'aurais jamais l'idée de t'imposer une telle responsabilité. Je le subtiliserai moi-même.

– Toi ?

– En personne.

– Mais tu ne peux pas entrer au manoir.

– J’aimerais que les gens cessent de me dire que je ne peux pas faire ceci ou cela. Tout sera extrêmement simple. Mon jeune ami, Alex Cricquebœuf, m’a invitée au manoir. Il veut que je juge les beaux bébés à cette fête qui va bientôt avoir lieu. Pourquoi le choix est-il tombé sur moi, qui peut le dire. J’imagine qu’il a su que je serais excellente. Ce genre de choses ne peut pas se cacher.

Jeff leva les yeux vers un ciel tourbillonnant et parcouru des yeux la campagne alentour, qui venait d’entamer une sorte de Ballet Russe endiablé.<sup>92</sup> Son visage était sévère, et ses membres tressaillaient. La comtesse de Fiquefleur, en le voyant, en conclut que l’idée de cette prochaine visite au manoir de Saint-Gatien-des-Bois ne lui plaisait pas.

– Tu vas venir au manoir ? souffla-t-il.

– J’entre en résidence ce soir même. Et, à propos, dit la comtesse de Fiquefleur, une dernière petite chose. Je l’avais presque oublié. Mon nom pendant cette visite sera Pollock–Nageoire. Docteur Pollock–Nageoire, la célèbre exploratrice du Brésil. Ne l’oublie pas, veux-tu ?

Un sourd gémissement émanait d’entre les mains de Jeff, avec lesquelles il tenait fermement en étau les deux côtés de son crâne, comme pour éviter qu’il ne se séparât nettement en deux comme un buste en plâtre. La comtesse de Fiquefleur le regardait avec sympathie, et elle commença à fredonner d’une agréable voix de soprano une chanson populaire de sa jeunesse pour diminuer la tension.<sup>93</sup> Elle remarqua avec intérêt quelques instants plus tard que cet aria devenait un duo. Un coup d’œil derrière son épaule en révéla la source. Le sergent Poitier arrivait en vélo, criant « Ho ! »

### III

La comtesse de Fiquefleur était la courtoisie incarnée. Il suffisait que vous lui criiez « Ho ! » depuis votre bicyclette pour qu’elle vous porte son immédiate attention.

– Ah, sergent, dit-elle, vous désirez un entretien ?

Le sergent Poitier descendit de son vélo, et reprit sa respiration en se soutenant contre le guidon. Cette course raide, entreprise alors qu’il était

---

chargé d'œufs, de baguette, de thé et de harengs jusqu'au delà de la ligne de flottaison, l'avait épuisé. La comtesse de Fiquefleur, toujours aimable, le pria de prendre son temps.

Les expirations cessèrent finalement, et Henri Poitier s'exprima.

– Ho ! dit-il.

– Ho ! à vous aussi, dit la comtesse de Fiquefleur gracieusement. Voulez-vous un cigare ?

D'un geste austère, le sergent Poitier déclina le cigare. Un gendarme consciencieux ne saurait accepter de cadeau des mains de la lie du monde criminel, et il savait maintenant que cette femme en faisait partie.

Le chroniqueur a conscience que, depuis cet étrange épisode dans le jardin, le lecteur de ce récit attend fiévreusement d'apprendre quelle motif avait abruptement propulsé à une telle allure ce magnifique gardien de la loi vers sa maison. Nous pouvons maintenant le révéler. Ce faux pas social, qui avait offusqué Mme Belle Saintonche, et l'avait incitée à émettre des commentaires acides sur son manque de manière, était dû au fait qu'il savait maintenant à quoi s'en tenir avec la comtesse de Fiquefleur. Il se souvenait où il l'avait vue auparavant, et il s'était précipité à l'intérieur pour consulter son album et s'assurer de son nom. S'en étant assuré, il avait enfourché son vélo pour la confronter et la dénoncer.

Il fixa la comtesse de Fiquefleur d'un œil incisif.

– Pollock–Nageoire ! dit-il.

– Pourquoi, demanda la comtesse de Fiquefleur, dites-vous « Pollock–Nageoire » de ce ton curieux, comme si c'était une sorte de nom d'oiseau ?

– Ho !

– Nous retournons au commencement. C'est là que vous êtes entré en scène.

Le sergent Poitier décida qu'il était temps de laisser retentir son coup de tonnerre. Il portait sur son visage ce regard dur et perçant que les gendarmes portent quand ils entendent faire leur devoir sans pitié, et écraser un criminel sous leur talon comme une vipère. C'était le regard que le sergent Poitier arborait lorsqu'il attendait sous un arbre un jeune garçon en train de voler des pommes, l'expression impitoyable qui en faisait un être incorrup-

tible lorsqu'il entra dans une maison pour y interpellé un paysan coupable d'avoir déplacé ses cochons sans autorisation.

– Pollock–Nageoire, hein ? Vous vous faites appeler Pollock–Nageoire, hein ? Ho ! Vous m'avez plutôt l'air d'être Louise Robinson, du 14, boulevard de Picpus, dans le 12<sup>ème</sup> arrondissement.

La comtesse de Fiquefleur le dévisagea. Elle retira le cigare de sa bouche et le dévisagea de nouveau.

– Ne me dites pas que c'est vous qui m'avez interpellée ce jour là aux courses de lévriers !

– Si, c'est moi.

Un gargouillement, comme celui d'un nageur agonisant, jaillit des lèvres de Jeff. Il fixa sauvagement cet Ange de la Mort en képi. La comtesse de Fiquefleur, tout au contraire, souriait aussi largement qu'une amoureuse retrouvant son Roméo au terme d'un long voyage.

– Par la barbe du prophète ! dit-elle cordialement. En voilà une coïncidence. Quel hasard de vous retrouver comme ça. Je ne vous aurais jamais reconnu. La moustache est nouvelle, je crois. Mon cher ami, quel délice. Que faites-vous par ici ?

Les traits d'Henri Poitier ne laissaient transparaître aucune trace d'une cordialité réciproque, et l'aspect incisif de son regard s'intensifia même. Il était tendu et alerte, comme il convient à un gendarme lorsqu'il est confronté pour la première fois avec le grand banditisme, après une routine mesquine de buveurs du dimanche et de cheminées mal entretenues.

Car il ne doutait pas un seul instant qu'il s'agissait là d'une véritable affaire d'importance nationale. Tout les indices convergeaient pour l'établir, comme il l'aurait dit lui-même. La veille, ce malfaiteur notoire Édouard Dupont, s'était introduit dans le manoir de Saint-Gatien-des-Bois sous le nom d'emprunt de Turlalune. Maintenant, voici qu'arrivait son sinistre complice, Louise Robinson, sous le nom de Pollock–Nageoire. Et les voici qui se retrouvaient sur le bord de la route, conspirant. S'il n'était pas permis de parler de Messe Noire,<sup>94</sup> Henri Poitier se demandait bien quelles circonstances mériteraient cette appellation.

– Qu'est-ce que *vous* faites par ici, vous voulez dire, rétorqua-t-il. Vous et votre copain Édouard Dupont.

---

– Vous l’avez également reconnu ? Votre mémoire des visages est remarquable. Comme Funès.<sup>95</sup> Que faisons-nous par ici, demandez-vous ? Juste en visite à la campagne.

– Ah, oui ?

– Je vous assure.

– C’est ce que vous croyez, corrigea le sergent Poitier. Mais vous allez beaucoup moins visiter que vous ne croyez.

La comtesse de Fiquefleur haussa les sourcils.

– Jeff ?

– Gurhh.

– Je pense que ce monsieur entend nous démasquer.

– Gurhh.

– Votre intention est-elle de nous démasquer, monsieur Poitier ?

– Ouais.

– Je ne le ferais pas si j’étais vous.

– Ho !

La voix de la comtesse de Fiquefleur était d’une gentillesse infinie tandis qu’elle s’expliquait. Indubitablement, elle éprouvait la plus vive sympathie pour le sergent Poitier.

– Non, honnêtement, je ne le ferais pas si j’étais vous. Considérez ce qu’il adviendra. Je serai expulsée —

– Ça oui, vous serez expulsée !

– ... et ma place de juge du concours des beaux bébés sera occupée par un autre juge, bien moins disposé peut-être envers votre petit Alceste. Le gamin terminera dans le gros du peloton, et dans ce cas, votre sœur ne fera-t-elle pas son enquête ? Et, enquête faite, ayant déterminée que c’est à votre zèle que ma disqualification est due, est-ce qu’elle n’aura pas un ou deux mots à dire ? Pensez-y, mon cher ami, et je subodore que vous conviendrez avec moi que les conditions ne favorisent pas une dénonciation.

Il arrive parfois qu’un gendarme soit sévèrement réprimandé par le juge lors d’un procès. Quand cela se produit, il lui semble qu’une mule vient de lui ruer dans le ventre, et le monde devient noir. Ces mots eurent sur le sergent l’effet d’une réprimande simultanée d’une demi-douzaine de juges,

parlant en chœur. Sa mâchoire s'affaissa comme un saule pleureur, et d'une voix basse, remplie d'émotion, il émit le mot « Enfer ! »

– Vous pouvez bien dire « Enfer ! », approuva la comtesse de Fiquefleur. Je ne connais pas très bien Mme Saintonche, bien sûr, mais elle m'a paru être femme de caractère, la dernière personne à mâcher ses mots en s'adressant à celui qui serait responsable de l'échec de son enfant à conquérir ce trophée si convoité. Poitier, pensez-y à deux fois.

Le sergent Poitier ne pensa qu'une fois. Un long silence suivit, un de ces silences à rallonge qui semblent faits de colle forte. Puis, toujours sans un mot, il reprit sa bicyclette et s'en alla.

La comtesse de Fiquefleur était toujours prête à rendre hommage à un adversaire vaincu.

– Incroyable de quelle trempe sont nos gendarmes, dit-elle. On les jette à terre, et ils se relèvent. On croit les avoir déconfits, et ils resurgissent, le képi impeccable. Mais quand même, je pense que cette fois l'affaire est dans le sac. Nous venons de voir pédaler dans le lointain un gendarme dont les lèvres sont scellées.

Jeff, toujours incliné au pessimisme, réfuta cette affirmation.

– Comment le sais-tu ? Il allait vers le manoir. Il est probablement allé raconter toute l'histoire au vieux Gouvion.

– Tu dis cela parce que tu ne connais pas sa sœur. Non, non ; lèvres scellées, mon cher Jeff, je te le dis, lèvres scellées. Tu n'as plus rien à craindre.

Jeff ricana ; un rire exempt d'humour d'un tel acabit qu'il aurait provoqué l'admiration d'Alex Cricquebœuf, un spécialiste de ces ricanements là.

– Rien à craindre ? Ha ! Quand tu viens rendre visite aux parents d'Hermione sous un – comment dit-on ?

– Un pseudonyme ?

– Pseudonyme. Et que tu te prépares à rôder et à forcer des placards !

– Que cette formalité ne te cause aucune inquiétude, mon cher garçon. Je m'en chargerai ce soir, et nous pourrons ensuite nous installer et prendre notre aise.

– Ce soir ?

– Oui, j'ai téléphoné à Lucie depuis l'auberge, et tout est arrangé. Elle viendra avec ma voiture et attendra dans le jardin près de la salle de col-

---

lection à une heure après minuit tapante. Je m'emparerai du buste, je le lui donnerai, et elle partira avec. Aussi simple que ça.

– Simple !

– Qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?

– Un million de choses. Imagine que tu sois capturée ?

– Je ne suis jamais prise. On me surnomme Arsène Lupin dans le Milieu.<sup>96</sup> J'aimerais pouvoir te guérir de cette extraordinaire tendance à voir le mauvais côté des choses.

– Quel autre côté y-a-t-il ? dit Jeff.

## IV

L'heure du dîner approchait. Dans sa chambre, madame Gouvion venait de s'habiller et se regardait dans le miroir, en souhaitant, une fois encore, pouvoir ressembler un peu moins à un cheval. Elle n'avait rien de particulier contre les chevaux ; elle aurait seulement aimé ne pas ressembler à l'un d'entre eux.

Des pas retentirent au dehors. Le capitaine Auguste entra. Son front était profondément ridé, et il était évident qu'un événement récent avait troublé sa sérénité toujours à fleur de peau.

– Émilie !

– Oui, chéri ?

– Je viens de parler avec Poitier.

– Oui, chéri ?

– Quel imbécile !

– Pourquoi, chéri ?

Le capitaine Auguste saisit un peigne et le fit vibrer comme un fouet. Ce simple mouvement était chargé d'énervement.

– Est-ce que tu te rappelles, dit-il, quand j'ai joué dans cette production de « Macbeth » pour l'entraide aux Veuves et Orphelins de Kouaoua ?<sup>97</sup>

– Oui, chéri, tu étais splendide.

– Eh bien, Poitier était comme les sorcières. Mystique.

– Mystique ?

– Il n’y a pas d’autre mot. Il laissait entendre que je devrais être sur mes gardes, mais il ne voulait pas dire pourquoi. J’ai essayé de lui faire cracher le morceau, mais en vain. C’était comme si ses lèvres étaient scellées. Tout ce que j’ai pu tirer de lui, c’est qu’un danger nous menace, probablement ce soir. Pourquoi t’agites-tu comme ça ?

Madame Gouvion ne s’agitait pas, elle avait tressailli.

– Un danger ? Que veut-il dire ?

– Comment diable pourrais-je le savoir, puisque chaque fois qu’il commençait une phrase, il se taisait comme si quelqu’un mettait un bâillon sur sa bouche ? Je pense qu’il est faible d’esprit. Mais il m’a quand même conseillé d’être sur le qui-vive, et m’a dit qu’il comptait guetter dans le jardin et surveiller la maison de près.

– Auguste !

– J’aimerais que tu cesses de crier « Auguste ! » comme ça. Je me suis mordu la langue.

– Mais, Auguste —

– À la réflexion, je suis convaincu qu’il a dû découvrir quelque chose de plus à propos de l’imposteur qui se fait appeler Tourlalune, mais je ne peux pas me figurer ce qui l’empêche de me le dire. Eh bien, si ce soi-disant Tourlalune entend passer à l’action cette nuit, je serai prêt pour lui.

– Prêt ?

– Prêt.

– Qu’est-ce que tu vas faire ?

– Ça me regarde, dit le capitaine Auguste, ce qui était assez culotté de la part de quelqu’un qui avait reproché au sergent Poitier d’être mystique. Mes plans sont en place. Je serai prêt.

## Troisième partie



## Chapitre 8

La tranquille soirée domestique que la comtesse de Fiquefleur avait tant attendue était terminée. De l'airain les lugubres accents rappelaient au bercail les troupes mugissantes.<sup>98</sup> Ici dormait la pétale écarlate et ici la blanche,<sup>99</sup> et dans les jardins de Saint-Gatien-des-Bois, rien ne bougeait, sinon de timides créatures de la nuit, comme chouettes, souris, rats, papillons de nuit et chauve-souris, et le sergent Poitier. Du côté du village, la cloche de l'église, qui avait sonné minuit un quart d'heure auparavant, sonna une seule fois, informant Jeff, qui faisait les cent pas dans sa chambre donnant sur la terrasse, que dans quarante cinq minutes à peine, le feu d'artifice commencerait.

Tandis que Jeff faisait les cent pas, tremblant de tout son corps de temps en temps comme une exploratrice du Brésil souffrant de malaria, il portait toujours ses impeccables habits de soirée, car l'idée d'aller se coucher en cette nuit de terreur ne lui était pas venue à l'esprit. Un jeune homme en visite chez les parents de la femme qu'il aime, sachant qu'à une heure tapante une tante d'excentricité maximale va cambrioler la maison, ne se précipite pas entre les draps à onze heures et quart pour sombrer dans un sommeil paisible. Il reste éveillé et tremble. Jeff avait essayé une ou deux fois de se changer les idées en lisant « Meurtre dans le brouillard », mais sans succès. À certains moments, même le plus diabolique des criminels ne retient pas l'attention.

La contemplation du passé le touchait parfois comme s'il venait d'avaler une huître avariée, et Jeff Tourlalune avait souvent tremblé comme une anguille lorsqu'il était un participant involontaire aux activités de sa tante Frédérique, mais rarement l'avait-il fait d'aussi bon cœur que maintenant. Sa situation était plutôt comparable à celle de l'héroïne de « Meurtre dans le brouillard » lorsque elle se retrouvait prise dans un repaire souterrain. Il

avait une impression extraordinairement convaincante que ses nerfs jaillissaient d'environ cinq centimètres hors de sa peau et se recourbaient aux extrémités. Et il est probable que cette détresse mentale l'aurait entièrement défait, s'il n'était pas également en train de mourir de soif, ce qui agissait apparemment selon la loi de l'action et de la réaction.

La soif dont il mourrait était une de ces jeunes soifs vigoureuses qui semblent trouver leur source dans la plante des pieds et qui empirent avec la hauteur. Croissante dans son intensité depuis son arrivée au manoir, elle avait atteint son summum à onze heures ce soir même, lorsque Jeanne, la servante, avait apporté dans le salon le carafon et les accessoires pour le digestif. Ce n'était pas un gringalet, mais à voir son hôte, sa tante et Alex Cricqueboeuf se laisser aller comme autant de cerfs au ruisseau, sa volonté d'acier avait été ébranlée presque au-delà de l'endurance – en déférence à son antipathie connue envers les breuvages alcooliques, on lui avait servi de l'eau gazeuse.

Il continua à faire les cent pas pendant quelques minutes, maudissant la lubie insensée qui l'avait poussé à dire à Hermione qu'il ne buvait pas, et traçant mentalement la série de longues gorgées rafraîchissantes par lesquelles, si Dieu lui prêtait vie, il corrigerait cette soif. Mais alors, juste au bord du tapis, au moment de se retourner, il s'arrêta brusquement avec un pied en l'air, ressemblant tellement à « La conversion de Saint Paul » du Caravage<sup>100</sup> qu'un critique d'art aguerri s'y serait trompé. Deux carillons venaient de sonner au clocher de l'Église, et c'était comme si des amis de longue date lui murmuraient à l'oreille.

« Est-ce que », semblaient-ils dire, « tu n'oublies pas que ce carafon est toujours dans le salon ? Ce n'est qu'une suggestion. » Et il comprit qu'il y avait là une solution à ce qui avait paru être une impasse. Son ange gardien, car il ne pouvait s'agir que de son ange gardien, avait trouvé la solution. Une ovation bien méritée pour le bon vieil ange gardien, voilà ce que se disait Jeff.

Une minute plus tard, il était dans le couloir. Trois minutes plus tard, il était dans le salon. Trois minutes et un quart, et il versait avec des doigts tremblants ce qui promettait d'être le digestif du siècle. Et quatre minutes après, allongé dans un fauteuil avec les pieds sur une table basse, il commen-

---

çait à ressentir cette joie, à laquelle aucune ne se compare, qui est celle de qui a dû s'abstenir à son corps défendant et qui a enfin réussi à assembler les ingrédients, quand une voix se fit entendre juste derrière lui.

La voix ne dit rien de plus que « Coo ! », mais il n'en fallait pas plus. D'ailleurs, dans les circonstances, il aurait suffi d'un raclement de gorge. Ses boucles nouées et tressées se défirent, chaque cheveu séparé se dressant comme les piquants de l'effrayant porc-épic.<sup>101</sup> Son cœur se défit de ses liens et entra en collision, avec un râle caverneux, contre ses dents de devant ; et Jeff se projeta vers le plafond en émettant un cri muet.

Ce n'est que quelques moments plus tard, après voir deux fois heurté le plafond, et en redescendant vers la terre ferme, que les brûmes se dissipèrent, et qu'il constata que l'intrus n'était pas, comme il l'avait supposé, le capitaine Auguste Gouvion, mais Elsa Maline, sa bonne vieille compagne des frondes grossières. Elle se tenait dans l'ouverture de la porte avec une main sur le cœur, haletant, comme le font les femmes de chambres en entrant dans le salon et en le trouvant occupé par la bourgeoisie à une heure moins vingt du matin.

Le soulagement était considérable. Jeff retrouva son flegme, et avec cela une ardente portion du lait de la tendresse humaine.<sup>102</sup> Pour un homme qui pensait devoir conduire un entretien embarrassant avec le capitaine Auguste Gouvion en robe de chambre, Elsa Maline était juste ce qu'il fallait. Il n'avait pas la moindre objection à se retrouver avec Elsa Maline. Bien au contraire, une conversation avec l'un des esprits les plus fins des Halles convenait parfaitement à son humeur. Il lui fit un grand sourire, et après avoir libéré sa langue, qui était emmêlée dans sa lnette, il l'accueillit d'une voix chaleureuse.

– Ah ah ! Maline !

– Ah ah, monsieur.

– C'est vous, alors ?

– Oui, monsieur.

– Vous m'avez franchement surpris.

– Vous m'avez franchement surprise aussi, monsieur.

– Ce qui fait deux surprises au total, dit Jeff, qui excellait en mathématiques à l'école. Vous devez m'excuser si j'ai semblé un peu troublé pendant

un instant. J'ai pensé que vous étiez mon hôte. Heureusement que non. Est-ce que vous vous rappelez l'avoir appelé, dans votre style inimitable, un tyran caligulaire ? Vous aviez raison. C'est un tyran, et cela restera toujours un tyran, et au Diable tous les tyrans, voilà mon avis. Allons, entrez, jeune Maline, et contez-moi vos nouvelles. Comment la situation henricienne progresse-t-elle ? Des évolutions sur le front, du côté de Poitier ?

Un nuage couvrit le visage d'Elsa Maline. Elle fit un mouvement vif de la tête, manifestement agitée.

– Henri est une calamité, dit-elle avec la franchise naturelle de celles qui ont grandi dans l'atmosphère vivifiante des Halles. C'est une tête de mule, une tête de linotte, un gendarme buté à pieds plats. Je n'ai pas de patience.

– Il refuse toujours de rendre son tablier ?

– Rrroin.

Un éclair de pitié traversa Jeff. Rien de ce qu'il avait vu du sergent Poitier n'évoquait l'idée d'une sorte d'amant démoniaque pour qui une femme s'en irait légitimement pleurer aux cœurs des bois,<sup>103</sup> mais il savait que son amie était profondément attachée à cette cruche en uniforme, et son cœur saignait pour elle. Il avait l'esprit assez large pour comprendre que si vous êtes amoureuse d'un flic avec une tête de mule, et si des obstacles surgissent sur la voie de votre union avec lui, vous sanglotez autant que si c'était Jean Gabin ou Maurice Chevalier.<sup>104</sup>

– Il est passé ce soir après dîner, et on s'est expliqué pendant une heure et demi, mais je n'ai rien pu faire pour le remuer.

– Rien à faire ? Dommage.

– C'est cette sœur qu'il a ! Elle ne le laisse pas garder son âme pour lui. Je ne sais pas ce qui va en sortir, c'est sûr.

Une larme angélique apparut au coin de l'œil d'Elsa Maline, et elle renifla d'une manière harassée. Jeff lui tapota la tête. C'était le moins qu'un homme de cœur puisse faire.

– Ne désespérez pas, dit-il. Ces choses là paraissent insolubles sur le coup, mais en général elles finissent par se régler. Donnez-lui le temps, et vous verrez qu'il se laissera guider par la voix de l'amour.

Elsa Maline renifla encore, puis retrouva son calme. La force de caractère était robuste en son sein.

---

– Ce qui le guiderait beaucoup mieux, dit-elle, c'est de prendre un bon coup sur le pif.

– Un coup sur le pif ?

– Rrroin.

L'idée de donner au sergent Poitier un bon coup sur le pif, dans son principe général, recevait bien sûr l'agrément chaleureux de Jeff. Il pensait que c'était une pratique qui méritait d'être concrétisée de bonne heure et souventefois. Mais il ne voyait pas quels pourraient en être les dividendes dans les circonstances actuelles.

– Je ne vous suis pas.

– Cela lui flanquerait un peu de jugeote. Henri est nerveux.

– Nerveux ? dit Jeff, incrédule. Il n'avait pas décelé de faiblesse aussi fondamentale dans le flic en question. Un homme de fer, aurait-il dit.

– C'est pour ça qu'il s'est fait bouger de Paris, où il était, à la campagne. Il trouvait ça trop raide d'être flic à Paris. Il a eu des expériences déplaisantes avec des gars qui lui ont refile des baffes quand il les arrêtait, et ça l'a remué. Il est venu ici pour le calme et la tranquillité. Alors s'il voyait que c'est aussi raide d'être un flic ici, il voudrait être un flic nulle part. Il déposerait son préavis, et on serait tous heureux.

Jeff apprécia cette réflexion. Il ne pouvait guère faire autrement, car elle avait été présentée de manière admirablement claire.

– C'est vrai, dit-il. La vérité parle par votre bouche, Maline.

– Si seulement quelqu'un pouvait lui donner un coup sur le pif, il n'hésiterait pas un instant. *Vous* ne pourriez pas lui donner un coup sur le pif ?

– Non, je ne pourrais pas lui donner un coup sur le pif.

– Ou écraser son képi pendant qu'il a le dos tourné ?

Jeff était désolé pour cette jeune femme idéaliste, mais il sentit qu'il était nécessaire de décourager dans l'œuf ce genre de suggestions.

– Un homme comme Poitier ne tourne jamais le dos, dit-il. Non, je vous souhaite bonne chance, jeune Maline, et je suivrai votre carrière future avec un intérêt non dissimulé, mais vous ne pouvez compter sur de plus de ma part qu'une cordiale sympathie. Cependant, je souscris entièrement à votre idée que vous avez besoin d'un allié énergique qui fera goûter à Henri les dangers de sa profession, lui révélant ainsi la vraie lumière, et je recommande de

confier ce rôle à votre frère Bertrand. Quel dommage qu'il ne sorte pas avant Septembre. Il est là-bas pour quelle raison ?

– Entrave à l'exercice de la justice. Il a flanqué un coup de matraque à un flic.

– Eh bien voilà, l'Élu du Peuple. Courage et confiance, ma chère femme de chambre. En admettant, évidemment, que son séjour derrière les barreaux n'aura pas affaibli le potentiel de Bertrand, vous devriez pouvoir lancer le bouquet aux demoiselles d'honneur d'ici le mois d'octobre, au plus tard. Cela étant, passant lestement à autre chose, que faites-vous donc là à cette heure de la nuit ?

– Je suis venue chercher un peu de Calvados.

Tout de l'hôte en Jeff reprit le dessus. Il rougit de sa négligence.

– Je suis terriblement confus, dit-il, saisissant le carafon. J'aurais dû vous en offrir un marcq<sup>105</sup> depuis des heures. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

– Pour Henri, expliqua Elsa Maline. Il guette dans le jardin. Il a jeté du gravier à ma fenêtre, et quand j'ai ouvert pour voir, il m'a demandé d'un murmure rauque de lui amener une goutte ou deux de quelque chose. Et je me suis souvenu que Jeanne amène toujours le Calvados ici juste avant le coucher. Guetter dans le jardin ! continua-t-elle, pleine d'amertume. Qu'est-ce qu'il a à guetter dans le jardin ? Encore un boulot de flic, je suppose. S'il arrêta d'être flic, il pourrait rester au lit comme tout le monde. Je n'ai pas de patience.

Elle renifla, et Jeff, craignant une autre larme, s'empressa d'administrer les premiers secours.

– Allez, allez, dit-il. Il ne faut pas se laisser abattre. La justice l'emportera. Une cigarette ?

– Merci.

– Gitane de ce côté, Gauloise de l'autre, dit Jeff.

Il en avait pris une lui-même quelques minutes auparavant, et il se disposait à l'allumer avec la sienne – et lorsque leurs visages étaient aussi proches qu'il est nécessaire pour ce procédé, Alex Cricqueboeuf entra dans la pièce.

---

## II

Qu'il soit justifié de présenter Alex Cricquebœuf et Jeff Turlalune comme de grands esprits est peut-être sujet à débat. Mais ils avaient démontrés ce soir là la qualité dont on dit qu'elle caractérise les grands esprits, celle de se rencontrer. Jeff, aspirant à une gorgée rafraîchissante, s'était souvenu du carafon dans le salon, et il en était de même d'Alex.

Depuis sa rencontre de l'après-midi avec la comtesse de Fiquefleur, les émotions d'Alex Cricquebœuf avaient été curieusement parallèles à celles qui auraient été les siennes si, pendant une promenade campagnarde, son manteau s'était trouvé accroché au dernier wagon du Train Bleu en route de Paris vers Nice. Comme la plupart des acolytes de cette effervescente aristocrate lorsqu'elle était libre de ses mouvements, il avait une vivifiante impression d'être à bout de souffle, panachée d'une violente alarme à l'idée de ce qui adviendrait ensuite. De là était née l'insomnie, et de l'insomnie était née la soif. Et avec la soif était venu le souvenir du carafon dans le salon.

Pour Alex comme pour Jeff, penser était agir, et leur procédure ne différait que par un détail technique mineur. Jeff, ignorant si l'escalier grinçait, l'avait descendu tout mignard,<sup>106</sup> comme Agag, tandis qu'Alex, familier avec le terrain, l'avait dévalé quatre à quatre, comme un buffle se dirigeant vers un trou d'eau. C'est donc en plein effort qu'il fit son entrée, et la scène romantique qui se présenta à son regard en passant le seuil de la porte lui coupa ce qui lui restait de souffle. Elsa Maline, en entrant, avait dit « Coo ! ». Alex, pour le moment, était incapable de prononcer un mot. Il ne pouvait que faire les gros yeux, outré jusqu'aux os.

La théorie que la comtesse de Fiquefleur avait avancée en exténuation de l'embrassade récente de Jeff et de la jeune femme dont le nez touchait maintenant pratiquement le sien n'avait pas satisfaite Alex Cricquebœuf. Ce pouvait n'être qu'un simple maniérisme, comme l'aimable comtesse le disait, mais Alex n'était pas de cet avis. L'impression qu'il avait formée l'après-midi précédent était celle d'un petit maître licencieux opérant à plein régime, et c'était la même impression qu'il avait présentement. Et en pensant qu'Hermione Gouvion avait placé son bonheur entre les mains d'un Casanova

de compétition, son âme sensible trembla comme une gelée. Le pronostic, du point de vue d'Alex, semblait funeste.

Jeff fut le premier à briser un silence éprouvant.

– Oh, hello, dit-il.

– Oh, hello, monsieur, dit Elsa Maline.

– Oh, hello, dit Alex.

Son ton était distrait. Il essayait de décider si le fait que Jeff ne soit pas dément, comme il l'avait cru un moment, était de nature à éclaircir l'horizon, ou bien à l'assombrir d'une teinte sinistre. Il était maintenant visible qu'Elsa Maline s'était trompée la veille quand elle avait affirmé que l'autre avait dit « Ah! Je crois que je vais aller à Paris », et s'y était précipité en voiture. Il n'avait apparemment rien fait de plus qu'une courte excursion dans son Hispano–Suizza, ce qui était entièrement raisonnable par un bel après-midi. Mais était-ce une bonne chose, ou une mauvaise? Alex avait dit, dans sa hâte, qu'un libertin fol était pire qu'un libertin sain d'esprit, mais maintenant, il n'en était pas si sûr. C'était peut-être ric-rac, mais ne faut-il pas frémir davantage devant un libertin responsable de ses actes, que devant un qui ne l'est pas?

Sur un sujet, toutefois, son opinion était faite. Il s'agissait de sa détermination d'acculer ce galant écuyer en tête à tête, et de lui parler comme un frère aîné – comme, par exemple, on peut imaginer une Pollock–Nageoire majeure parler à sa sœur mineure.

L'occasion de passer à l'action se présenta plus rapidement que ne l'aurait anticipé une tierce personne familière avec Elsa Maline et sa regrettable tendance à s'immiscer. Il est vrai que son instinct grégaire incitait cette jeune âme hospitalière à rester et partager la conversation, mais bien qu'elle ne soit pas toujours en harmonie avec les préceptes de la comtesse de Boissieux,<sup>107</sup> elle avait tout de même un certain respect rudimentaire pour la bienséance, et son sens des mondanités lui disait que cela ne se fait pas. Quand une femme de chambre en bigoudis et kimono se retrouve à une heure du matin dans le salon avec son employeur et un invité du sexe masculin, elle doit effectuer dès que possible une sortie décente. On lit cela dans le premier chapitre de tout les manuels de savoir-vivre.

Ainsi donc, sur un courtois « Eh bien, bonne nuit à tous », elle se retira.

---

Et peu de temps après que la porte se soit refermée, Jeff, qui était en proie à un certain malaise, comme s'il était assis dans un courant d'air, détermina la source de ce phénomène. Il était toisé.

C'est une entreprise assez délicate que de toiser un ami d'enfance, et différentes personnes s'y prennent différemment. La méthode d'Alex – car, bien qu'il soit convaincu que le temps était venu qu'un critique impartial fasse étalage devant Jeff de certains des aspects de son comportement qui divergeaient de l'idéal, il éprouvait une certaine difficulté à abandonner sa timidité naturelle – était de rougir écarlate et de laisser ses yeux s'exorbiter comme ceux d'un escargot. Il se racla également trois fois la gorge.

Finalement, il parla.

– Jeff.

– Oui ?

Alex se racla la gorge de nouveau.

– Jeff.

– Présent.

Alex fit un tour de la pièce. Il avait du mal à trouver une bonne entrée en matière, et lorsqu'il s'agit de parler comme un frère aîné à un libertin, l'entrée en matière est particulièrement importante, pour ne pas dire essentielle. Il se racla la gorge encore une fois.

– Jeff.

– Toujours là, mon vieux.

Jeff se racla la gorge une sixième fois,<sup>108</sup> et répondit sèchement par la négative quand Jeff demanda s'il avait avalé un moustique ou quelque chose, puis il reprit sa marche. Elle conduisit son genou à entrer en collision avec le coin d'une table qui se cachait dans l'ombre, et la douleur lui fit oublier sa réserve.

– Jeff, dit-il, d'une voix ferme et assurée. Je ne l'ai pas encore mentionné, parce que l'occasion ne s'est pas présentée, mais en revenant du Brésil avant-hier, j'ai appris que tu allais épouser ma cousine Hermione.

– C'est vrai.

– Félicitations.

– Merci.

– J'espère que tu seras très heureux.

– Tu parles.

– Et j’espère – c’est le hic – que tu la rendras heureuse.

– Oh, bien sûr.

– Vraiment ? Tu dis que tu le feras, mais du Diable si je peux voir comment cela se pourra si tu passes ton temps à marivauder<sup>109</sup> avec les femmes de chambre.

– Eh ?

– Tu m’as entendu.

– Marivauder avec les femmes de chambre ?

– Marivauder avec les femmes de chambre.

L’accusation était de celles qu’un homme de caractère ne peut entendre sans émotion. Son effet sur Jeff fut de l’inciter à se verser un autre verre de Calvados. Saisissant celui-ci comme le roi Arthur brandissant son épée Excalibur, il confronta courageusement son accusateur et entama un plaidoyer éloquent pour la défense.

Rien n’était plus inexact, commença-t-il, que de dire qu’il passait son temps à marivauder avec les femmes de chambre. D’ailleurs, il doutait que l’on puisse vraiment dire qu’il marivaudait du tout avec elles. Tout dépendait de ce qui était entendu par cette expression. Offrir une cigarette à une femme de chambre n’est pas un acte de marivaudage. Pas plus que le fait de l’allumer pour elle. Si l’on se trouve – par le plus pur hasard – dans un salon à une heure du matin avec une femme de chambre, on se comporte naturellement avec courtoisie, comme un gentilhomme français, et on la met à l’aise.

On bavarde. On parle de ceci et de cela. On lui offre une clope. Et lorsqu’elle l’a entre les doigts, on l’allume pour elle. Tout cela, du moins, était le *credo* de Jeff, et il pensait que c’aurait été tout autant le *credo* du connétable du Guesclin et du chevalier Bayard, qui, autant qu’il le sache, n’avaient jamais été accusés de marivauder. Il conclut en disant qu’il était bien dommage que d’aucuns, dont il tairait le nom, avaient l’esprit du ruisseau. Enfin, une inspiration heureuse lui rappelant juste au bon moment une phrase excellente, il ajouta que toutes les choses sont bien pures à ceux qui sont purs.<sup>110</sup>

C’était une vigoureuse harangue, et on ne saurait être surpris d’apprendre qu’Alex Cricqueboeuf vacilla en l’entendant, comme un chêne ancestral battu par la tempête. Mais en se remémorant de la rectitude de sa cause, et en

---

se raclant de nouveau la gorge, il reconquit la force tranquille qui l'avait caractérisé lors de son entrée en matière.

– Tout cela, dit-il froidement, serait autrement plus convaincant si je ne t'avais pas vu embrasser Elsa Maline hier.

Jeff était stupéfait.

– Embrasser Elsa Maline ?

– Embrasser Elsa Maline.

– Je n'ai jamais embrassé Elsa Maline.

– Si, tu as embrassé Elsa Maline. Sur le porche.

Jeff se frappa le front de la main.

– Bon sang, mais c'est bien sûr. Oui, tu as tout à fait raison. Je l'ai embrassée, n'est-ce pas ? Mais fraternellement.

– Fraternellement, mon œil.

– Fraternellement, insista Jeff, comme s'il avait passé toute sa vie à observer des femmes de chambre embrassées par leurs frères. Et si tu savais toute l'histoire —

Alex leva la main. Il n'était pas d'humeur à écouter une histoire de motifs mixtes. Il fit un pas en avant et fixa Jeff d'un regard glauque, comme si celui-ci était un alligator qu'il essayait de subjuguier par la force de l'esprit dans un marécage brésilien.

– Turlalune !

– Je préférerais que tu ne m'appelles pas Turlalune.

– Je t'appellerai Turlalune, enfer sanglant ! Et écoute l'avertissement amical que je te donne, Turlalune, et que tu devrais garder en tête, si tu ne souhaites pas avoir la tête déracinée et les entrailles arrachées —

– Mon cher ami !

– ... à mains nues. Cesse.

– Cesse quoi ?

– Tu me comprends. Le numéro de don Juan. Le papillonnage. Cette façon que tu as de voleter de fleur en fleur pour siroter le nectar. Plus de ça, Turlalune. Fini. Domine cette envie. Embrasse moins de femmes de chambre. Souviens-toi que tu dois épouser une douce jeune fille qui t'aime et se fie à toi.

– Mais —

Jeff, sur le point de parler, s'interrompit. Alex avait de nouveau levé la main.

Ce geste de lever la main est habituellement plus efficace dans un drame historique, où il suffit toujours à apaiser la foule la plus féroce, plutôt que dans la vite courante, et c'est probablement la taille de ladite main qui lui donnait une telle force à ce moment. À l'imagination exacerbée de Jeff, elle paraissait grande comme un jambon, et il ne pouvait se cacher qu'elle était en parfaite proportion avec le reste du corps de son compagnon ; un corps que même le coup d'œil le plus superficiel révélait étroit formé pour l'essentiel de muscles bandés. En considération de tout cela, il décida de garder le silence, et Alex continua.

– Je suppose que tu te demandes en quoi cela me regarde ?

– Pas du tout. Tout ce que tu veux —

– Je vais te le dire, dit Alex, abandonnant une vie entière de silence. J'aime Hermione depuis des années et des années.

– Ah, vraiment ?

– Oui. Des années, et des années, et des années. Je ne le lui ai jamais dit.

– Jamais ?

– Non. Elle l'ignore entièrement.

– Certes. Elle ne pourrait pas le savoir, n'est-ce pas ?

– Et l'aimant comme je l'aime, je pense qu'il est de mon devoir de veiller sur elle comme —

– Une gouvernante ?

– Pas une gouvernante. Comme un frère aîné. De veiller sur elle comme un frère aîné et de la protéger, et de m'assurer qu'aucun Casanova de province ne la traite comme une babiole d'une heure oisive.

Cela étonna Jeff. L'idée que l'on puisse traiter Hermione Gouvion comme une babiole d'une heure oisive ne lui était pas venue à l'esprit.

– Mais — continua-t-il, et encore une fois Alex leva la main, plus grande et plus excellente que jamais. Jeff se demanda rêveusement quelle pouvait être sa taille de gants.

– Comme une babiole d'une heure oisive, répéta Alex. Je ne m'oppose pas à ce qu'elle en épouse un autre —

– Une louable magnanimité.

---

– Ou plutôt, si – le supplice est insoutenable – mais ce que je veux dire, c’est que c’est à elle de choisir, et si elle préfère épouser un autre, bah, tabarnouche ! Tant qu’elle est heureuse. Tout ce que je veux, c’est son bonheur.

– Très chevaleresque.

– Mais entend moi bien, Tourlalone, continua Alex, et Jeff, croisant son regard, se souvint de celui de son instituteur, avec qui il avait une quinzaine d’années auparavant eu un entretien désagréable en raison de sa manie d’apporter des souris dans la classe. Je veux que tu t’enfonces bien ça dans le crâne. Si je découvrais que cet homme badinait avec elle, et la trahissait, Tourlalone, et brisait son cœur tendre en allant faire la nouba aux alentours, je l’étranglerais comme un —

Il s’arrêta, claquant des doigts.

– Un chien ? dit Jeff, pour lui venir en aide.

– Non, pas un chien, espèce d’imbécile. Qui diable étrangle un chien ? Comme un serpent fétide.

Jeff aurait pu faire remarquer, s’il avait voulu approfondir la question, que le nombre de personnes qui étranglent des serpents fétides doit être très restreint, mais il ne tenait pas à approfondir. Dans une sorte de coma, il vit son compagnon le toiser de nouveau, se diriger vers la table, se verser trois bons marcqs de Calvados, les engloutir d’un trait, et se diriger vers la porte. Celle-ci se referma, et il se trouva seul.

Et il émergeait à peine de l’impression d’avoir été frappé sur la tête par quelque objet solide et contondant, comme l’avait été le gendarme que le frère Bertrand d’Elsa Maline avait assommé d’un coup de matraque, quand un cri d’agonisant, suivi par un bruit de voix, se fit entendre de l’autre côté du hall, de la salle de collection où le capitaine Auguste Gouvion gardait ses bibelots canaques.

Jeff, terré dans son fauteuil comme un lièvre dans son gîte, tournant des yeux, son cœur dansant une sorte de tango, ne pouvait pas comprendre ce que ces voix disaient, mais il reconnut qu’il s’agissait de celles du capitaine Gouvion et de la comtesse de Fiquefleur. La première semblait véhémence, tandis que la seconde avait l’intonation d’une femme s’ingéniant à déverser de l’huile pour calmer la tempête.

Finally, the door of the collection room clapped and, a few moments later, the door of the salon opened. The countess de Fiquet entered.

### III

Whatever the nature of the exchanges to which she came to participate, they had in no way affected the calm of the countess de Fiquet. Her conduct, on entering, was the conduct of a Norman aristocrat who comes to remember that there is a carafe of Calvados in the salon. As always, where other women would have played with the collar of their chemise and trembled with their limbs, this excellent woman preserved the unperturbable softness of a fish laid out on the ice. It seemed to Jeff, who, in addition to his imitation of Nijinski, emitted now the sound of an internal combustion engine, that the matriarch of the family sizzled happily.

– Ah, Jeff, she said, heading resolutely towards the carafe without appearing the least surprised to see her nephew. Still standing? You are usually found in the neighborhood of Calvados. She filled her glass, and sat down graciously. I have always thought, she said, sipping refreshingly from two glasses and with a lichee, that this is the best time of the day. The familiar silence, the digestive stimulant, the pleasant conversation on a current topic. Then, my son, what news? You seem feverish. Nothing serious, I hope?

Jeff emitted a curious whistle resembling the hiss of a siphon of sparkling water. He found the question ironic.

– I don't know what you would find serious. I come to learn that I have a good chance of having my entrails torn out.

– Who told you that?

– Alex Cricqueboeuf.

– Is it what he said about your future in the lines of the hand, or is it what you want to say that he proposes to tear himself out?

– He proposes to tear himself out with his bare hands.

---

– Tu m'étonnes. Alex Cricquebœuf? Ce jeune homme aimable et pacifique?

– Aimable, mon œil. Il est pire qu'un Diabolique Criminel. Il pourrait entrer directement dans la Chambre des Horreurs du Musée Grévin sans qu'on lui pose la moindre question. Il a également déclaré qu'il comptait me déraciner la tête, et m'étrangler comme un serpent fétide.

– Difficile à faire, s'il t'a déraciné la tête. Mais qu'est-ce que tu as pu faire à Alex Cricquebœuf pour enflammer ainsi ses passions?

– Il n'a pas aimé que je sois ici avec Elsa Maline.

– Je ne crois pas que je sache qui est Elsa Maline? On rencontre tant de monde.

– La femme de chambre.

– Ah, oui. Celle que tu embrasses.

Jeff leva vers le ciel son visage angoissé, comme s'il faisait appel à la justice divine.

– Je ne l'embrasse pas! Du moins, j'ai pu le faire une fois – fraternellement – en récompense d'un service signalé qu'elle m'avait rendu. À vous entendre, Alex Cricquebœuf et toi, on croirait que je suis occupé vingt-quatre heures sur vingt-quatre à jouer au docteur avec cette Maline.

– Mon cher garçon, ne t'affole pas. Mon attitude est entièrement constructive. Je me souviens maintenant qu'Alex m'a dit qu'il était troublé par ce spectacle intime. Les intérêts de ta fiancée lui tiennent à cœur.

– Il est amoureux d'elle.

– Vraiment?

– Il me l'a dit.

– Tiens, tiens. Le pauvre. Le choc a dû être sévère lorsque j'ai révélé que vous étiez fiancés, dans le train. Je ressens une douce sympathie pour Alex Cricquebœuf.

– Pas moi. J'espère qu'il s'étouffe.

– Ce que je trouve extraordinaire, c'est qu'un homme comme Gugusse puisse avoir une fille qui paraît fasciner tout un chacun. On aurait pu croire que la fille de Gugusse serait davantage dans le style de la Méduse, avec des serpents à la place des cheveux. Est-ce que tu l'as entendu à l'instant, par hasard?

- Oh oui. De quoi s’agissait-il ?
- Juste une des petites crises de nerfs de Gugusse.
- Est-ce qu’il t’a attrapée en train d’entrer dans sa salle de collection ?
- Il s’y trouvait déjà. Campant au milieu de ses bibelots canaques. Absurde, il me semble. Soit on est un bibelot canaque, soit on ne l’est pas. Si on ne l’est pas, on ne devrait pas passer la nuit avec eux. Un nuage passa sur le ravissant visage de la comtesse de Fiquefleur, et son ton devint désapprobateur. Tu sais, Jeff, il y a une forme de basse fourberie chez Gugusse qu’il me peine de constater. Peux-tu imaginer le sens moral d’un homme qui fait apporter son lit dans sa pièce de collection pour y dormir avec une corde attachée à son orteil et à la poignée de la porte ?
  - Il n’a pas fait ça ?
  - Si, absolument. C’est la perfidie de la chose qui me déçoit. Bien entendu, lorsque nous nous sommes souhaités une bonne nuit et que nous nous sommes retirés dans nos chambres respectives, je supposais que Gugusse allait y rester, comme le ferait un propriétaire convenable, et je suis donc descendue vers la salle de collection à l’Heure H sans la moindre arrière-pensée. Une opération facile, agréable, et plaisante, me disais-je. J’ai sautillé vers la porte, saisi la poignée, je l’ai tournée, et j’ai tiré vigoureusement.
  - Argh !
  - Je ne sais pas si tu as jamais eu l’occasion de marcher sur un chat invisible dans une rue sombre ? Cela m’est arrivé il y a des années, dans la rue Sainte Catherine, à Montréal, et l’expérience m’est revenue à l’instant, quand ce terrible glapissement a retenti.
  - Qu’est-ce que tu as pu dire ?
  - C’est plutôt Gugusse qui a monopolisé la parole.
  - Je veux dire, comment as-tu pu expliquer ?
  - Oh, ça ? C’était le plus facile. Je lui ai dit que je suis somnambule.
  - Est-ce qu’il t’a crue ?
  - Je n’en ai pas la moindre idée. La question me semble sans grand intérêt.
  - Bon, nous voilà faits.
  - Absurde. C’est le pessimiste qui parle. Nous avons simplement subi un revers anodin —

---

– Anodin !

– Mon cher Jeff, il y a cent façons d’éluder un obstacle aussi trivial que celui-ci. Gugusse dort dans sa salle de collection, n’est-ce pas ? Très bien, alors nous nous réunissons et nous élaborons une bonne façon de l’éliminer. Un somnifère dans son digestif serait, évidemment, la meilleure solution, mais il se trouve que je suis venue ici sans somnifère. Quelle bêtise. Quelle folie de faire une visite à la campagne sans une bouteille de somnifère. Ce devrait être la première chose dans la valise, après les chaussettes propres. Mais je ne ne me fais pas de soucis au sujet de Gugusse. Si je ne peux pas surclasser un ex-préfet, à quoi auront servi mes années aux Québec ? La seule chose qui me chagrine un peu, c’est Lucie, Dieu la préserve. Elle est quelque part dans le jardin, en attente et aux aguets comme Sœur Anne.<sup>111</sup>

Jeff émit un cri étranglé.

– Et ce damné Poitier est aussi dans le jardin, en attente et aux aguets comme Sœur Anne. J’avais complètement oublié. Elsa Maline me l’a dit ; elle est venue ici chercher un verre pour lui.

La comtesse de Fiquefleur se caressa le menton.

– Hum. Je l’ignorais. Il est dans le jardin ? Cela pourrait compliquer un tantinet la situation. J’espère —

Elle s’interrompt. Criant dans la nuit tranquille, la sonnette retentissait bruyamment et continûment, comme si quelqu’un avait posé dessus un grand pouce spacieux et le laissait en place.

La comtesse de Fiquefleur se tourna vers Jeff. Jeff se tourna vers la comtesse de Fiquefleur.

– Poitier ! dit la comtesse de Fiquefleur.

– Le flibustier ! dit Jeff.



## Chapitre 9

C'est une des forces de cette magnifique gendarmerie française, qui fait la fierté de tout un peuple, ou du moins ferait la fierté de la partie dudit peuple à qui il viendrait l'idée d'y réfléchir, que grâce à la rigide discipline à laquelle ils s'astreignent depuis leur plus jeune âge, ces grognards supportent toujours avec une stoïque fortitude les épreuves et les déceptions qui sont le lot du service de police. En un mot, ils peuvent subir aussi bien que sévir.

Si, par exemple, ils se trouvent occupés à guetter dans le jardin d'un manoir aux petites heures du matin, quand la nuit devient vivifiante, même en été, et si ils demandent à un (ou une) connaissance de leur apporter une goutte de quelque chose de fort pour braver le froid, et si au terme d'une longue attente, l'évidence est que cette goutte ne se concrétisera pas, ils ne vacillent pas, ni ne se lamentent. Non, ils se disent « Devoir, fils sévère du très saint Verbe ! », <sup>112</sup> et ils guettent encore.

Il en était ainsi pour le sergent Poitier. Dans sa scène du balcon, <sup>113</sup> Elsa Maline, dans le rôle de Juliette, avait parlé avec confiance du Calvados dans le salon, mais il savait que des obstacles pouvaient se dresser et entraver son approche du carafon. Et quand les minutes passèrent et qu'elle n'apparut pas, il considéra comme avéré que ces obstacles s'étaient dressés, et en proférant quelques « Coo ! » et un juron étouffé, il tira un trait sur le Calvados.

Dans des alentours comme ceux où se déroulait sa vigile, un homme plus idéaliste aurait pu éprouver le désir de griffonner quelque brouillon poétique, tant le jardin du manoir de Saint-Gatien-des-Bois était romantique et évocateur à cette heure. Une douce brise courait par les arbres, diffusant le parfum des essences et des fleurs. Des chouettes tu-tuaient, d'autres chouettes tou-touaient. Ajouter la grandeur tranquille de cette élégante demeure, et l'eau

de la mare reflétant les étoiles qui scintillaient dans les cieux, et il y avait bien de quoi produire un nouveau policier-poète.

Mais Henri Poitier n'avais jamais été porté sur la poésie. Même lorsqu'il était seul avec Elsa Maline au clair de lune, il allait rarement plus loin dans cette direction qu'une description de l'effet des bottes réglementaires sur ses durillons. Il pensait plutôt à une tartine aux rillettes. Il était d'ailleurs en train d'envisager la tartine aux rillettes suprême qu'il préparerait en rentrant chez lui, lorsqu'il aperçut une figure indistincte dans l'obscurité devant lui. Comme lui, elle semblait rôder.

Il fit une moue désapprobatrice. Cette figure indistincte lui avait aussitôt déplu.

Ce n'était pas le fait qu'elle soit indistincte qui l'offensait. Dans le jardin du manoir à une heure du matin, une figure se devait d'être indistincte. Elle n'avait pas le choix. Mais par contre, du point de vue du sergent Poitier, nulle figure, indistincte ou non, n'avait de motif avouable pour être dans le jardin du manoir à une heure du matin. Il s'avança vivement, le sang bouillonnant dans ses veines. Ce n'était pas forcément du gros gibier, mais ça en avait toutes les apparences. Un gros titre, « *Un policier intrépide capture un maraudeur nocturne* », lui semblait résumer la bonne façon de voir les choses.

« Allo ! » cria-t-il. Il aurait dû dire « Qui va là ? », <sup>114</sup> puisque c'est la formulation indiquée pour une telle occasion dans « Tout ce que le jeune policier devrait savoir », mais l'excitation du moment lui avait fait embrouiller ses répliques, comme cela arrive si souvent. « Allo ! Qu'est-ce que *vous* faites là ? »

L'instant d'après, les doutes qu'il avait encore pu arborer concernant la taille du gibier disparurent. En criant de surprise, la figure indistincte, qui avait bondi d'une bonne vingtaine de centimètres quand il avait parlé, se lança dans une fuite rapide. Avec le rauque jappement du policier exerçant son devoir, si semblable à celui d'un limier, il se précipita immédiatement après elle. « *Poursuite nocturne dans le jardin obscur* », pensait-il en trouvant son rythme.

Dans toute course d'obstacle, il entre une bonne part de chance. On peut le remarquer également dans le Grand Steeple Chase de Paris. Si la chasse

---

avait eu lieu sur le plat, peu de turfistes auraient misé sur le sergent, qui était bâti pour l'endurance plutôt que le sprint, alors que son gibier se montrait exceptionnellement agile des pieds. Mais dans ce terrain difficile, l'agilité n'était pas tout. Un obstacle invisible fit trébucher la figure indistincte. Elle chancela, faillit tomber. Le sergent Poitier chargea, tendit le bras, attrapa quelque chose. Il y eut un bruit de déchirure, et il vacilla, perdant momentanément son équilibre. Quand il le retrouva, il était seul avec les chouettes et les étoiles. La figure indistincte avait disparu, et il se tenait là, les mains pleines de ce qui semblait être l'essentiel d'une robe de femme.

C'est à ce moment qu'il considéra qu'il serait justifié, malgré l'heure tardive, d'aller sonner à la porte. Et il ne fallut que quelques instants avant que la porte s'ouvre. Il fit son entrée majestueuse dans le hall.

Il fut gratifié d'apparaître à guichets fermés. De fait, il ne restait pas un strapontin de libre. Il n'est pas possible de marteler la sonnette au milieu de la nuit sans attirer l'attention des foules, et le manoir de Saint-Gatien-des-Bois était venu en masse pour l'accueillir. En sus de divers membres de son cercle social, comme Mme Gauche, la cuisinière, Elsa Maline, sa fiancée, Jeanne, la bonne, et Éric, le factotum, il nota la présence du capitaine Auguste Gouvion, ressemblant à Clémenceau pendant un de ses mauvais jours, de madame Gouvion, ressemblant à un cheval, et de leur neveu Alexandre, vaste et vermillon. Également présents, et un frisson l'électrifia en les apercevant, la fange du 12<sup>ème</sup> arrondissement, en la personne de Louise Robinson et de Édouard Dupont. La première nommée était comme toujours débonnaire, le second visiblement agité.

Le sergent Poitier lissa sa moustache. Son heure était venue, le moment suprême de sa vie, le moment de devenir la coqueluche de tout un chacun. Du moins le croyait-il, jusqu'à ce que, au moment même où il allait prendre la parole, le capitaine Auguste explose comme une bombe – il avait réussi à se rendormir après l'intrusion de la comtesse de Fiquefleur et se réveillait de mauvaise humeur.

– POITIER !

– Mon capitaine ? dit le zélé sergent, quelque peu interloqué par ce ton.

– Est-ce que c'était VOUS qui faisiez ce boucan infernal ?

– Monsieur ?

– Sonner à une heure pareille! Réveiller tout le monde! Ruiner mon repos! QUEL DIABLE VOUS A PRIS?

– Mais, mon capitaine, j’ai capturé un maraudeur.

– Un quoi?

– Un maraudeur nocturne, mon capitaine.

– Alors où est-il? Ne me dites pas que vous l’avez laissé s’échapper?

– Ma foi, si, mon capitaine.

– Imbécile! Idiot! Crétin! Bachi Bouzouk! dit le capitaine Auguste.

Le sergent Poitier était mortifié.

– C’est pas de ma faute, mon capitaine. Les vêtements ont cédé quand je m’en suis emparé.

Et comme le procureur de la République exhibant sa pièce à conviction numéro un, il plaça sous les yeux de son interlocuteur le fragment diaphane qu’il tenait dans les mains. Le capitaine Auguste l’examina de près.

– C’est une femelle.

– Une personne portant un vêtement féminin, corrigea le sergent Poitier, toujours infatigable dans sa quête de l’exactitude. Je l’ai observée engagée dans un manège suspect, et quand je suis arrivé pour l’appréhender, elle est partie en morceaux entre mes mains.

À entendre le récit de ces événements dramatiques, qui bien que plate-ment présenté ne pouvait manquer de glacer le sang, il s’échappa de l’assemblée du personnel féminin, agglutiné ensemble pour se soutenir mutuellement, un cri – ce que le sergent Poitier aurait sans doute préféré appeler une exclamation –, consistant en la monosyllabe « Aahhh! ». Soupesant la totalité des indices, on peut penser qu’elle ne procédait pas d’Elsa Maline, qui aurait dit « Coo! », mais plus probablement de Mme Gauche ou de la bonne, Jeanne. L’interruption attira malheureusement l’attention du capitaine Auguste vers cet attroupement, et il entreprit aussitôt d’imposer sa loi.

– ÉMILIE!

– Oui, chéri?

– Qu’est-ce que toutes ces femmes fabriquent ici? Les yeux rouges du capitaine Auguste allaient de Mme Gauche à la bonne, Jeanne, de Jeanne à

---

Elsa Maline. Crédiu ! La place est envahie par ces satanées bonnes femmes. Envoie-les au lit.

– Oui, chéri.

– Tyran ! s'exclama une jeune voix claire, cette fois sans conteste celle d'Elsa Maline. Elle avait tablé sur une longue soirée dans le hall, passée à écouter ces récits d'événements sensationnels, et à les commenter de sa manière amicale. Se faire expulser sans autre forme de procès durant les cinq premières minutes remplissait d'amertume son esprit indépendant. Elle n'avait pas éprouvé une telle déception et une telle frustration depuis la soirée de son septième anniversaire, quand il avait fallu la faire sortir du théâtre de marionnettes des Halles au milieu du premier acte, l'excitation ayant provoqué une attaque de nausée.

Le capitaine Auguste sursauta en entendant cette fière invective.

– Qui m'a appelé un tyran ?

– C'est moi, répliqua Elsa Maline pleine d'une hardiesse tranquille. Un tyran caligulaire, voilà ce que vous êtes, et je pose mon préavis.

– *Moi* aussi, je pose mon préavis, dit Mme Gauche, frappée par cette excellente idée.

– Et moi aussi je voudrais poser mon préavis, dit la bonne, Jeanne, se joignant à la foule.

Le capitaine Auguste saisit les pans de sa robe de chambre. Pendant un instant, il sembla que son intention était de la rompre comme un prophète mineur de l'Ancien Testament.

– ÉMILIE !

– Oui, chéri ?

– Est-ce que tu vas ou ne vas pas jeter ces femmes dehors ?

– Oui, chéri. Tout de suite, chéri.

Hâtivement, quoiqu'avec le cœur serré, car personne ne savait mieux qu'elle combien il était difficile de trouver du personnel domestique à la campagne, madame Gouvion chaperonna les rebelles hors du hall. De tout les employés salariés de la maison, seul l'homme à tout faire, Éric, restait présent – un jeune homme boutonneux et plutôt présomptueux. Il venait d'allumer une cigarette, et ses traits trahissaient sa satisfaction que ces femmes hys-

tériques soient parties et que les personnes responsables se retrouvent enfin seules pour régler les affaires en paix.

Le capitaine Auguste inspira longuement comme un orateur lorsque les trublions ont été expulsés de l'assemblée.

– Poitier.

– Monsieur ?

– Répétez ce que vous avez dit.

Le sergent répéta son histoire, encore mieux qu'avant, car il avait pu penser à quelques nouvelles expressions, et le capitaine Auguste l'écouta en fronçant les sourcils.

– Où était cette femme ?

– Cette Ombre Mystérieuse, corrigea le sergent Poitier. Dans le jardin, mon capitaine.

– Où cela dans le jardin ?

– Près de la fenêtre de la pièce où vous gardez vos khraboutes, mon capitaine.

– Mes *quoi* ?

– Ces objets de Nouvelle Calédonie. On les appelle des bibelots, je crois.

– Alors appelez-les bibelots.

– Oui, mon capitaine.

– Pas khraboutes.

– Non, mon capitaine.

– Qu'est-ce qu'elle faisait ?

– Elle guettait.

– Pourquoi ?

– Sais pas, mon capitaine.

Éric fit tomber du doigt la cendre de sa cigarette.

– Si vous m'demandez, dit-il, lançant une suggestion en passant, elle attendait l'arrivée de son complice. C'est une bande.

Il aurait mieux fait de se satisfaire de sa relative obscurité. Alors que sa position l'obligeait à accepter patiemment les récriminations d'un propriétaire foncier qui était également le maire de la commune, le sergent Poitier pouvait être féroce avec un homme à tout faire, et il avait besoin de se soulager depuis que le capitaine Auguste l'avait traité d'imbécile, d'idiot, de crétin

---

et de Bachi Bouzouk. En un instant, il s'approcha et saisit Éric par l'oreille gauche ; en un autre instant, il le poussa vers la porte et l'expédia dehors avec un bon coup de pied dans le derrière. Un bruit sourd, un gémissement, et Éric avait perdu sa place à la table des négociations. Le sergent Poitier retourna à sa place, en homme qui a mené à bien et à propos une plaisante tâche.

Le visage d'Éric réapparut au coin de la porte.

– Et je voudrais aussi poser mon préavis, dit-il, et disparut de nouveau.

La comtesse de Fiquefleur, qui était restée une spectatrice amusée, parla pour la première fois.

– Le grand Chelem, Gugusse. Quoi, tous mes chers poussins, fauchés d'un seul coup cruel!<sup>115</sup> Dommage. Difficile de trouver des domestiques à la campagne de nos jours.

Le capitaine Auguste ne répondit pas. Cette idée lui était venue indépendamment, et il commençait à douter de la sagesse de cette politique intérieure hardie. C'est le sergent Poitier qui adressa maintenant à l'assemblée quelques mots bien choisis.

– Ce n'est pas qu'il n'y ait pas du vrai dans ce que le garnement a dit, observa-t-il. Il n'aimait pas Éric, qu'il suspectait d'être la main invisible qui avait récemment jeté une brique dans sa direction lorsqu'il remontait l'allée à vélo, mais il savait donner crédit à qui de droit. À propos que c'est une bande, je veux dire. Les femmes ne cambriolent pas toutes seules de leurs propres mains. Elles ont des copains. Établis dans la maison, le plus souvent, ajouta-t-il avec un regard significatif.

C'est Jeff qui parla ensuite, comme s'il était forcé de s'exprimer par un coup de vrille ou de tarière dans le postérieur. En disant que le regard du sergent Poitier était significatif, nous avons omis de préciser que c'est vers le dernier des Turlalunes qu'il était dirigé, et nous n'avons pas suffisamment mis l'accent sur ses qualités pénétratives. Il est absurde de décrire comme simplement significatif un regard qui ressemble autant au rayon de la mort.

– Pourquoi est-ce que vous me regardez *moi*, demanda-t-il faiblement.

Le sergent Poitier, qui pouvait lancer une épigramme aussi bien que quiconque, si l'envie lui en venait, répliqua qu'un chien peut bien regarder un évêque.<sup>116</sup> Et il souriait de sa verve subtile, quand le capitaine Auguste

décida que le temps de la finesse et de la dissimulation était passé, et qu'une attaque franche et frontale était maintenant nécessaire. Pendant toute la soirée, il avait été excédé de devoir jouer le rôle de l'hôte hospitalier – ou de l'hôte relativement hospitalier – avec ce rat criminel, et même la pensée des repréailles de sa fille Hermione ne pouvait dorénavant plus l'empêcher de parler tout haut.

– Je vais te dire pourquoi il te regarde, mon gaillard. Parce qu'il se trouve qu'il sait que tu es une fripouille et un imposteur.

– Qui, moi ?

– Oui, toi. Tu pensais nous avoir trompés, hein ? Pas du tout. Poitier !

– Mon capitaine ?

– Répétez le récit de votre précédente rencontre avec cet individu.

– Très bien, mon capitaine, dit le sergent Poitier, revêtant en toute hâte son visage de l'indispensable expression vacante, et s'adressant à l'esprit virtuel flottant sur la scène. Voici ce qui est advenu. Le ... Ah ! J'ai oublié quel jour c'était. Il faudrait que je consulte mon album pour établir l'inst. exact, mais c'était il y a un an environ, quand j'étais en poste à Paris et que j'avais été affecté aux courses de lévrier du côté de l'Île Belle. L'accusé me fut dénoncé en raison de ce qu'il était ostensible par sa conduite comme qui dirait de nature désordonnée, et je l'ai appréhendé. Interrogé en garde à vue, il a déclaré que son nom était Dupont.

– Et non pas Tournalune.

– Non, mon capitaine. Édouard Dupont, du 11, boulevard de Picpus, dans le 12ème arrondissement.

– Alors, qu'est-ce que vous répondez à cela ? demanda le capitaine Auguste.

La comtesse de Fiquefleur intervint.

– Mon cher Gugusse, il s'agit évidemment d'un malencontreux malentendu. On voit tout de suite ce qui a dû se passer. Capturé par la police, et désireux de ne pas ternir le noble blason ancestral des Tournalune en révélant sa véritable identité, ce garçon a donné un faux nom. Tu as fait la même chose des centaines de fois.

– Jamais !

La comtesse de Fiquefleur haussa les épaules.

---

– Comme tu veux, Gugusse. C'est un détail sans importance, et je serais la dernière personne à vouloir raviver des souvenirs douloureux. Mais je peux t'assurer qu'il est vraiment Jean-François Tourlalune. Alex Cricqueboeuf me l'a dit encore cet après-midi. Il me disait que tu étais devenu fou dans ta tête —

– Ah ah, comme ça ?

– ... et quand je me suis enquis des symptômes, il m'a expliqué que tu avais formé cette idée extraordinaire que son vieux copain Jean-François Tourlalune n'était pas son vieux copain Jean-François Tourlalune, alors qu'en réalité c'est précisément ce qu'est exclusivement son vieux copain Jean-François Tourlalune. Vous témoignez, Alex Cricqueboeuf, de la Tourlalunité absolue de ce Jean-François ?

– Excellent. Je veux dire, absolument.

– Et voilà, Gugusse.

Le capitaine Auguste souffla dans sa moustache.

– Alexandre admet lui-même qu'il n'a pas vu Jean-François Tourlalune depuis plus de douze ans. Comme diable peut-t-il prétendre le reconnaître ? Ah ! Alexandre !

– Hein ?

– Je vois comment régler cette affaire. Questionne-le.

– Questionne ?

– Au sujet de vos années d'école.

– Jeff et moi n'étions pas à la même école. Je le rencontrais pendant les vacances chez le comte de Fiquefleur.

– Cela devrait déjà garantir sa respectabilité, dit la comtesse de Fiquefleur. C'est une maison très exclusive, m'a-t-on toujours dit. À propos, Gugusse, comment ça s'est passé là-bas cet après-midi ?

– Aucune importance, dit le capitaine Auguste sèchement. Qu'est-ce qu'il faisait chez le comte de Fiquefleur ?

– Il était en vacances.

Le capitaine Auguste réfléchit. Il eut une inspiration soudaine.

– Est-ce qu'il y avait un chien ?

– Hein ?

– Un chien.

– Ah, tu veux dire un chien. Oui, un —

– Ne le lui dis pas, ne le lui dis pas ! Demande-lui.

La comtesse de Fiquefleur approuva.

– Je vois où tu veux en venir, Gugusse. Très matois. S’il était en vacances à Fiquefleur-Équainville, il se souviendra du chien qui était en résidence. Les enfants se souviennent des chiens. Prévenu, est-ce que vous vous souvenez de ce chien ?

– Bien sûr que je me souviens du chien. C’était un colley.

– Correct, Alex Cricquebœuf ?

– Absolument.

– Appelé — ?

– Caramel.

– Exact, Alex Cricquebœuf ?

– Tout à fait. En plein dans le mille. Tu en veux encore, oncle Auguste ?

– Non, dit le capitaine Auguste.

– J’espère bien que non, dit la comtesse de Fiquefleur. Te voilà proprement roulé dans la farine, Gugusse.

– Ah, vraiment ? dit le capitaine Auguste, piqué au vif. Eh bien, laissez-moi vous dire qu’il est temps maintenant de *vous* poser quelques questions.

– Moi ?

– Oui. Comment est-ce que je sais qui vous êtes ? Vous débarquez en prétendant être Nageoire, et vous ne ressemblez pas un poil à Nageoire, telle que je m’en souviens —

– Mais je t’ai expliqué l’absence des courbes opulentes. « Mince Alors ». En demi-bouteille à 15 francs, ou en grande taille économique à 25. En complément alimentaire, agit comme un remède onctueux et agréable à l’obésité du postérieur ; sans risque d’accoutumance.

– Je n’en crois rien. Vous n’êtes pas Nageoire. Comme est-ce que je peux être sûr qu’Alexandre n’a pas embobiné la première étrangère qu’il a rencontré pour la convaincre de juger le concours des beaux bébés et éviter de devoir le faire lui-même ?

– Ridicule. Il suffit d’un coup d’œil à ce front pur, à ces yeux candides

---

---

– Il se passe des choses diablement bizarres ici, continua fermement le capitaine Auguste, et j’entends aller au fond des choses —

– Comme « Mince Alors ».

– Cet après-midi, une femme que je ne connais ni d’Ève ni d’Adam vient s’insinuer dans la maison, en disant qu’elle est une ancienne camarade d’école. Ce soir, Poitier attrape une femme en train de vagabonder dans mon jardin —

– Pas tant vagabonder, mon capitaine, que guetter.

– TAISEZ-VOUS!

– Oui, mon capitaine.

– Poitier attrape une femme en train de vagabonder dans mon jardin, évidemment pour entrer en communication avec quelqu’un dans la maison. Avec qui ?

– Ah.

– Pas avec moi.

– J’espère que non, Gugusse.

– Pas avec Alexandre. Pas avec le garçon qui était là, Éric —

– En es-tu certain ? Si j’étais toi, je surveillerais ce garçon, je le surveillerais de près.

– Probablement pas avec Jean-François, maintenant que Jean-François est vraiment Jean-François. Il ne reste que vous.

– Mais, Gugusse, c’est absurde. Tu dis que cette femme voulait entrer en communication avec quelqu’un dans la maison. Mais pourquoi ? Qu’est-ce qui le prouve ? Je la vois comme une pauvre hère sans abri qui est s’est aventurée dans ton jardin pour se réfugier pendant la nuit dans la cabane à outils, ou dans la bouverie, si bouverie il y a.

– Pauvre hère sans abri, mon œil. Et si elle voulait se réfugier dans la cabane à outils, pourquoi est-ce qu’elle n’y est pas allé, au lieu de traîner —

– De guetter de manière suspecte, mon capitaine.

– TAISEZ-VOUS! Au lieu de traîner derrière les fenêtres de ma salle de collection. Elle appartient à une bande de cambrioleurs, un point c’est tout, et je vais découvrir qui sont les autres membres de la bande. Vous dites que vous êtes Nageoire. Démontrez-le.

La comtesse de Fiquefleur pétillait.

– Mon cher Gugusse, pourquoi ne pas avoir commencé par ça ? Le démontrer ? Bien entendu, je peux le démontrer. Mais le fait que je t’appelle Gugusse depuis le début n’est-il pas lui-même une preuve ?

– Non. Vous avez pu apprendre quelque part qu’on m’appelait comme ça à l’école.

– Alors, passons à certains détails que je n’aurais pas pu découvrir sans être quotidiennement en contact avec toi pendant ces jours lointains. Qui volait les tartines de confiture à la cantine, Gugusse ? Qui a mis une punaise sur la chaise du professeur de français ? Qui a reçu six coups de baguette parce qu’il maltraitait les plus jeunes ? Et puisque nous y sommes, est-ce que tu te souviens, un semestre, d’un frêle garçon blond qui est venu au bon vieux collège, un enfant frêle et pensif qui t’a semblé être un véritable don du ciel ? Tu as fondu sur cet enfant, Gugusse, tel l’Assyrien fondant comme le loup sur la bergerie.<sup>117</sup> Tu as tiré ses cheveux blonds. Tu as tordu son bras si mince. Et juste au moment où tu commençais à le tordre, il s’est brusquement déroulé pour le plus impeccable des crochets du gauche dont j’ai jamais été témoin, et il t’a assommé en plein dans l’œil. Dix minutes plus tard, après que nous t’ayons allongé à l’infirmierie, une enquête a révélé que l’enfant était le champion de boxe poids plumes interdépartemental, et qu’il avait été transféré de son collège précédent parce que son père pensait que l’air frais du Calvados serait bon pour ses poumons. Une autre fois —

Elle s’arrêta. Un horrible bruit de crécelle, comme une dinde atteinte de laryngite, avait interrompu le flot de sa narration. C’était le sergent Poitier en proie à l’hilarité. Ce n’était pas un homme qui riait facilement, et il aurait préféré ne pas rire maintenant. Il avait, d’ailleurs, essayé d’éviter de le faire. Mais son sens de l’humour avait eu le meilleur de lui.

« Cuck, cuck, cuck » gargouillait-il, et le capitaine Auguste se tourna vers lui avec la furie d’un champion poids plumes dont on essaye de tordre le bras.

– POITIER !

– Ca–capitaine ?

– Sortez ! Pourquoi diable est-ce que vous vous vautrez ici, alors que vous devriez chercher cette femme qui s’est échappée à cause de votre stupidité ?

---

La réprimande dégrisa le sergent Poitier. Il était conscient de son impertinent.

– Oui, mon capitaine.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, « Oui » ?

– Je veux dire, « Non, mon capitaine ». Je veux dire que je vais instituer une battue *pronto*. Elle ne devrait pas être si difficile à localiser. Elle est pratiquement en costume d'Ève, comme on dit, et, ajouta le sergent Poitier, qui pensait clairement quand il pensait à penser, elle ne passera pas inaperçue.

Avec une courtoise inclinaison de la tête, il sortit par la porte, sévère et vigilant, et le capitaine Auguste décida de faire de même.

– Je vais me coucher, dit-il abruptement. Il doit être deux heures du matin.

– Passée, dit la comtesse de Fiquefleur en consultant sa montre. Le temps file si vite quand on est agréablement occupée. Alors, allons dormir.

Il prit Jeff – qui respirait avec difficulté, comme un patient fiévreux – par le bras, et ils montèrent ensemble les escaliers.

## II

La chambre qui avait été allouée à la comtesse de Fiquefleur était un appartement spacieux au premier étage, donnant sur le jardin. C'est là qu'elle conduisit Jeff, le guidant jusqu'à la chaise longue qui se trouvait près de la fenêtre.

– Calme-toi, mon garçon, dit-elle, rangeant les jambes de son neveu, qui avaient tendance à divaguer, et plaçant gentiment un coussin derrière sa tête. Tu me sembles un peu survolté. Tu me rappelles mon vieil ami Anatole Rodenbach, lorsque quelqu'un a fait exploser une fusée sous sa chaise un quatorze juillet. Le même regard sidéré. Étrange. J'aurais cru que la clarification de l'imbroglio Édouard Dupont t'aurait revigoré comme si tu avais passé une quinzaine de jours à Antibes.

Jeff se dressa sur la chaise, ses jambes s'échappant une fois encore dans toutes les directions.

– Allons, allons, dit la comtesse de Fiquefleur en les rangeant de nouveau. Es-tu un homme ou une pieuvre ? Il faudrait t’immobiliser avec un système de cordes.

Jeff ignore cette réprimande. Son regard était austère.

– Tante Frédérique, dit-il, d’une voix basse et métallique, je ne sais pas si tu le sais, mais tu es l’Ennemie Publique Numéro Un. Tu répands ruine et désolation de tous côtés comme une infernale semeuse qui s’en va semer. La vie, la liberté et la quête du bonheur sont impossibles en ta présence. Tu es comme la Peste Noire ou une autre de ces pestilences moyenâgeuses, réclamant son tribut de milliers.

Sa véhémence parut prendre la comtesse de Fiquefleur par surprise.

– Mais, mon cher garçon, qu’ai-je fait ?

– Toutes ces élucubrations concernant le faux nom que j’ai donné aux courses de lévriers.

– Quoi ? Je suis ébahie. Je pensais que c’était ma bonne action de la journée. Sans ma preste intervention —

– J’étais sur le point de tout nier lorsque tu as mis ton nez dans cette affaire.

La comtesse de Fiquefleur secoua la tête.

– Tu n’en aurais rien tiré. Dieu sait qu’il n’y a pas de plus ardente apôtre de la religion du démenti catégorique que moi – je la pratique depuis trente ans avec ton oncle – mais cela n’aurait mené nulle part dans ce cas. Le témoignage du flic aurait été ratifié, et tu aurais été marqué comme n’étant qu’un vulgaire cambrioleur aux yeux de Gugusse.

– Et regarde alors où j’en suis maintenant. Manqué comme un gars qui part en bacchanales et se fait emballer aux courses de lévriers. Qu’est-ce que va dire Hermione lorsqu’il lui racontera ? Dès que les faits seront connus, elle m’écritra une lettre salée pour rompre les fiançailles.

– Tu crois ?

– Je la vois déjà en train de porter la plume vers l’encrier.

– Bon, ce sera pour le mieux. Si j’étais toi, je lancerais des ovations vibrantes, et j’en resterais là.

– Je ne vais pas lancer des ovations. J’adore cette femme. Jusqu’à maintenant —

---

– Je sais, je sais. Tu n’as jamais connu l’amour. Certes. Néanmoins, je persiste à penser que tu ne pourrais que te féliciter d’abandonner une entreprise aussi périlleuse que celle de s’associer avec une femme qui paraît avoir les mœurs austères d’une directrice de maternelle, et qui va probablement passer le plus clair de sa vie d’épouse à taper sur les doigts de son mari. Mais ne restons pas là à débattre de tes amours. Il y a des sujets plus graves qui réclament impérativement notre attention.

– Comme quoi ?

– Mon cher Jeff, Lucie. Est-ce qu’il t’est indifférent de savoir qu’elle hante maintenant le Calvados en camisole ? Où est ton esprit chevaleresque ?

Jeff baissa la tête de honte. Nul appel au preux chevalier en lui n’était jamais perdu. La conscience d’avoir complètement oublié Lucie était comme un coup de poignard.

– Crédiu ! Oui, c’est vrai. Elle va attraper froid.

– Voire pire.

– Et pourrait être embastillée par Poitier.

– Exactement.

– La peste l’étouffe.

– Oui, j’avoue être un peu fâchée avec le sergent Poitier, et pour dire les choses franchement et sans fard, je ne verserais pas une larme s’il trébuchait sur une empreinte de pieds et se cassait le cou. À essayer de tenir tête au sergent Poitier, on a le sentiment de livrer un combat dantesque contre une des forces de la nature. Je n’aurais pas cru qu’autant de zèle puisse être empaqueté dans un uniforme bleu-gendarme et une paire de bottes de taille 47. Bon, à tout de suite, Jeff.

– Où est-ce que tu vas ?

– Dehors, dans les grands espaces, dit la comtesse de Fiquefleur en prenant une robe de chambre décorée de dragons rouges. Dieu sait où se trouve Lucie, mais elle n’a pas pu aller loin. Comme l’a dit Poitier, elle ne passera pas inaperçue.

– Dois-je venir aussi ?

– Non, dit la comtesse de Fiquefleur. On ne veut pas que cela rappelle l’un de ces mouvements de masse. Reste ici, et que tes pensées soient calmes et bienfaisantes.

Elle quitta la chambre, marchant comme quelqu'un qui ne veut pas briser la moindre brindille sous ses pieds, et Jeff se laissa retomber contre le coussin en fermant les yeux.

– Des pensées bienfaisantes ! se dit-il amèrement, et ricana d'un des ces rires exempt d'humour dont il était spécialiste.

Mais l'esprit humain est capable des exploits les plus étranges. On ne sait jamais vraiment où on en est avec lui. S'il avait été questionné au moment où la porte se refermait, et invité à estimer la probabilité que la plus infime pensée bienfaisante s'imisce dans un cerveau qui tenait plus du maelström que d'une collection de petites cellules grises, Jeff aurait offert de parier à cent contre huit que ce serait impossible, et aurait été surpris de trouver le moindre amateur. Et pourtant, maintenant, peu à peu, il découvrait qu'une telle idée était en train de prendre forme.

Comme peinte en couleurs de feu, l'image du carafon de Calvados qui était resté sur la table basse dans le salon, contenant encore une bonne moitié de son élixir, se dressa dans son œil intérieur. Il avait déjà éprouvé les propriétés magiques de ce carafon, et elles n'avaient en rien déçu ses espérances, et il lui vint alors le désir de les éprouver de nouveau. Sa Raison lui disait qu'il n'aurait jamais davantage besoin d'un verre pour la route que dans l'état auquel il était réduit. D'ailleurs, ajoutait sa Raison, la première recommandation – et même le premier commandement – d'un bon spécialiste serait de prendre quelque chose de fort dans un verre.

Trente secondes plus tard, il avait commencé son voyage vers la terre promise, et deux minutes après, il était assis dans son fauteuil favori avec les pieds en l'air, presque calme.

Rien de plus plaisant que ce salon tranquille, plaisant, enchanteur et reposant. Du moins, pendant un quart d'heure environ. À la conclusion de cette période, le capitaine Auguste Gouvion entra en robe de chambre. Tournant et retournant sur son coussin après avoir été deux fois interrompu dans son plus profond sommeil, le capitaine Auguste avait songé à ce carafon, et celui-ci l'avait attiré comme un aimant. L'expérience lui avait appris que l'insomnie la plus récalcitrante peut souvent être défaite en vidant rapidement un ou deux petit verres.

Ses émotions à la vue de Jeff, établi à la source même, furent aussi vives

---

que poignantes. Bien qu'il ait dû abandonner l'idée que ce jeune homme était un rat criminel, il persistait à penser que c'était un rat, et la chose au monde qu'il souhaitait le plus éviter, c'était de gaies agapes en sa compagnie à deux heures et demi du matin, avec des verres clinquant et une conversation animée. La vie, pensait-il, est assez dure comme ça sans qu'on ait Jeff entre les jambes partout où l'on va. Si on avait demandé au capitaine Auguste Gouvion, après deux jours en compagnie de son futur beau-fils, d'esquisser brièvement son monde idéal, il aurait répondu qu'il n'était pas un homme difficile à satisfaire, et qu'il ne réclamait pas la perfection, mais qu'il insistait sur une chose, qu'il contienne moins et de meilleurs Tourtalunes.

– Argh!! dit-il. Vous!

L'exclamation « Vous! », surtout lorsqu'elle est précédée de la monosyllabe « Argh! », admet extraordinairement peu de bonnes répliques. Jeff n'en trouva aucune. Le nouvel entrant l'avait forcé à répéter son saut périlleux assis, et en descendant des hauteurs du plafond, son esprit était blanc. Le mieux qu'il puisse faire était un rire nerveux.

Ce qui était regrettable, car nous n'avons pas dissimulé l'opinion du capitaine Auguste Gouvion concernant les perpétrateurs de rires nerveux. Certes, l'ex-préfet n'avait jamais littéralement démembré frénétiquement l'un de ceux-là, mais c'était simplement pour éviter de se trouver mêlé à une masse de complications bureaucratiques. Mais il n'aimait pas cela le moins du monde. Il dévorait Jeff des yeux, et tandis qu'il dévorait, il observa le verre que ce dernier tenait en main, et c'était comme si quelqu'un lui avait murmuré à l'oreille « Qu'est-ce qui ne va pas dans ce tableau? »

– Par Toutatis! s'exclama-t-il, faisant appel de nouveau à ses divinités tribales. Je croyais que tu ne buvais pas.

– Hein?

– L'alcool.

– Oh, oui, c'est vrai.

– Comment diable peux-tu ne pas boire d'alcool si tu écluses du calvados à tout bout de champs?

– Médicinal.

– Quoi?

– J’en prends une goutte de temps en temps pour ma santé, dit Jeff. Sur ordonnance.

Il arrive dans la vie qu’après avoir fourni une explication mâle et franche de nos actions, il soit nécessaire de s’interrompre, et de se demander si ces explications ont emporté la conviction. C’était une de ces occasions. Et c’est pendant que Jeff scrutait anxieusement le visage de son hôte en cherchant, sans grand succès, à lire dans ses traits rustiques la preuve d’une confiance enfantine, que madame Gouvion entra dans la pièce.

Pour certains critiques, le fait que, pendant cette nuit trouble, pas moins de six des résidents du manoir de Saint-Gatien-des-Bois aient conçu, indépendamment les uns des autres, l’idée d’aller dans le salon pour y communier avec le carafon qui y avait été placé plus tôt pendant la soirée par la bonne, Jeanne, sera perçu comme une de ses coïncidences exagérées qui choquent le sens artistique. D’autres y verront cette inévitabilité qui est un tel attribut des meilleures tragédies grecques. Eschyle a dit un jour à Euripide, « Rien de mieux que l’inévitabilité », ce à quoi Euripide a répondu qu’il avait souvent eu la même idée.

Quoi qu’il en soit, c’était le carafon qui avait attiré la capitaine Gouvion. Ayant du mal à s’assoupir en raison des épreuves que ses nerfs avaient récemment subies, elle s’était dit qu’un fond de Calvados avec un peu d’eau pourrait bien être le spécifique dont elle avait besoin.

Elle aussi fut surprise de découvrir qu’elle avait de festifs compagnons.

– Auguste ! dit-elle. Tu es là ? Et Jean-François ? Le verre dans la main de Jeff attira son attention, provoquant une réaction similaire à celle de son mari. Je croyais que tu ne buvais pas, Jean-François.

Le capitaine Auguste renifla. Un reniflement des plus déplaisants, cynique, une version nasale de « Ben voyons ».

– Il prend une goutte de temps en temps pour sa santé.

– Oh ?

– Oui, dit le capitaine Auguste. Médicinal. Sur ordonnance.

Son intonation était tellement désagréable, suggérant à la fois le dégoût, le mépris et cette révolte révoltée qu’un homme sobre ressent lorsqu’il est confronté à quelque loque humaine marinée dans l’alcool, que Jeff, bien que son saut campé lui ait fait verser presque tout le contenu de son verre, et qu’il

---

aurait fort aimé le remplir de nouveau, se dit que ce n'était pas le moment. Surpassant son désir d'en prendre un dernier pour la route, il y avait le désir passionné d'être quelque part où le capitaine Auguste et madame Gouvion ne seraient pas.

– Bon — euh — bonne nuit, marmonna-t-il.

– Tu nous quittes ? dit le capitaine Auguste sévèrement.

– Euh — oui. Bonne nuit.

– Bonne nuit, dit le capitaine Auguste.

– Bonne nuit, dit la capitaine Gouvion.

Ses traits portaient la trace d'une certaine inquiétude lorsque la porte se referma. Elle ressemblait à un cheval qui a des doutes sur la fraîcheur de son avoine.

– Mon Dieu, dit-elle. J'espère que Jean-François n'est pas alcoolique. Une pensée heureuse lui vint à l'esprit. Mais bien sûr, j'oubliais. Ce n'est pas Jean-François, n'est-ce pas ? C'est juste un imposteur qui prétend être Jean-François.

Le capitaine Auguste, malgré sa réluctance à l'idée de devoir admettre qu'il avait pu se tromper, se sentit obligé de l'informer de ses dernières découvertes.

– Si, c'est Jean-François. J'ai étudié la question, et nous pouvons considérer comme désormais établi qu'il s'agit vraiment de Jean-François. Apparemment, il avait donné un faux nom et une fausse adresse aux courses de lévriers quand Poitier l'a arrêté.

– Ça n'a pas l'air très convenable.

– Ce n'est pas très convenable. Ce n'est pas convenable du tout. C'est répugnant, et cela jette un éclairage sordide sur le véritable caractère de Jean-François Tournalune. Voilà de quel espèce de gaillard il s'agit. Et quand à savoir s'il est alcoolique, évidemment qu'il est alcoolique. Tu peux le voir à ses yeux bigleux et ses ricanements ridicules. J'ai su qu'il y avait quelque chose de bancal avec ce jeune crapaud dès que je l'ai aperçu. Dipsomaniaque de la tête aux pieds. Il écluse certainement comme une éponge à chaque fois que nous avons le dos tourné. Je doute qu'il a été sobre un seul instant depuis son arrivée. Que Dieu assiste Hermione, mariée à un type comme ça ! Il verra des serpents roses pendant leur lune de miel. Des araignées mauves, dit le

capitaine Auguste, laissant libre cours à son imagination. Des éléphants bleu de prusse. Des pingouins écarlates.

Il suffit de peu pour toucher le cœur d'une mère avec de tels propos. La capitaine Gouvion émit un hennissement tragique.

– Hermione doit être prévenue !

– Exactement ce que j'allais suggérer. Tu devrais lui écrire.

– J'irai la voir.

– Très bien, va la voir.

– Demain matin !

– Le plus tôt sera le mieux. Et si tu vas aller à Paris dans la matinée, tu devrais aller te coucher et dormir un peu. Je me demande bien pourquoi tu es là.

– Je suis descendue chercher un fond de Calvados. Je ne pouvais pas dormir.

– Je suis venu chercher un triple Calvados. Je ne pouvais pas dormir non plus. Comment diable est-on censé dormir dans cette maison, où des imbéciles entrent incessamment dans votre chambre en disant être somnambule, et des policiers sonnent à toutes les heures de la nuit ? Est-ce que tu as mis ces femmes au lit ?

– Oui, chéri. Elles ont posé leur préavis tout le long.

– Malédiction ! Un demi-marcq, Émilie ?

– Un tiers. Oh mon Dieu, oh mon Dieu.

– De quoi s'agit-il maintenant ?

– Je pensais simplement à Jean-François, dit madame Gouvion. Je me demande si une cure de vitamine<sup>118</sup> pourrait l'aider.

Sans connaître les détails exacts de la discussion entre les parents de la femme qu'il aimait, mais soupçonnant que son cas serait au sommet de l'agenda après sa retraite, Jeff s'était traîné jusqu'à sa chambre. Bien que n'étant pas en forme olympique, il savourait la sensation nouvelle d'être temporairement éloigné de l'espèce humaine, à l'encontre de laquelle les événements de la nuit lui avait fait concevoir une répugnance marquée. « Enfin seul » se disait-il en ouvrant la porte.

Un instant plus tard, il constata qu'il avait été trop optimiste. Sa tante Frédérique était assise sur le lit, savourant un élégant cigare, et dans le fau-

---

teuil, vêtue d'une robe de chambre décorée de dragons rouges, se trouvait une femme dont la vue provoqua en son cœur un bond et un essor surpassant tous ses précédents efforts d'une marge substantielle, bien qu'il ait eu plusieurs fois, comme nous l'avons vu, l'occasion de rivaliser en matière d'agitation avec un tapissier manchot souffrant d'urticaire.

– Ah, Jeff, dit la comtesse de Fiquefleur. Entre donc. Voici Lucie. Nous avons escaladé le tuyau.

### III

Jeff ne retrouva pas aussitôt la faculté de s'exprimer. Une émotion violente a tendance à nouer les cordes vocales en nœud de chaise, et il était en proie à non pas une, mais deux émotions violentes.

Comme à chaque fois qu'il faisait face à une incarnation nouvelle des activités de sa tante, il était en proie à une peur indicible, s'interrogeant, comme si souvent dans de telles circonstances, « Qui récoltera la tempête ? » ; et en plus de cette peur indicible, il était proie à l'embarras que ne peut éviter un jeune homme raffiné qui rencontre à l'improviste une ancienne fiancée avec laquelle ses relations ont été rompues lors d'une scène caractérisée des deux côtés par des coups de poings sur la table et des mots durs.

Heureusement, la femme gère ces situations plus adroitement que le mâle mal dégrossi. L'attitude de Lucie ne suggérait en aucune façon qu'elle trouvât la rencontre inconfortable. Ses yeux, aussi beaux et clairs que dans ses souvenirs, brillaient d'une lueur amicale. Sa voix, lorsqu'elle parla, était cordiale. Et elle accompagnait ses propos d'un sourire éblouissant.

- Salut Jeff.
- Salut Lucie.
- C'est sympa de te revoir.
- Comme tu dis.
- Tu as l'air en pleine forme.
- Oh, plutôt, dit Jeff.

Il parlait sans réfléchir, car il était distrait. Entre ce voyage au Québec pour s'occuper de son héritage, ses fiançailles avec Hermione Gouvion, et

toute l'agitation d'une vie assez occupée ces derniers temps, son esprit n'était pas loin d'avoir perdu de vue les singulières particularités du sourire de Lucie. Le recevoir entre les yeux à brûle-pourpoint le secouait violemment, engendrant une sensation qui devait être similaire à celle qu'avait éprouvée Anatole Rodenbach, l'ami de la comtesse de Fiquefleur, durant ce lointain quatorze juillet.

Le sourire de Lucie.

Ce fameux sourire de Lucie.

Oui, il avait oublié ce qu'il pouvait accomplir, lorsqu'il resplendissait comme les lumières du bistro du village, vues à travers la pluie et l'obscurité après une marche forcée de quinze kilomètres, et qu'il vous transportait dans un monde confortable, joyeux et plein de rires. Il cligna des yeux, et même son grand amour pour Hermione Gouvion ne put écarter un fugitif pincement de nostalgie, comme cette étincelle de reproche acéré qu'éprouve quelqu'un qui est conscient d'avoir laissé filer une bonne occasion.

Cette faiblesse passa. Il pensa – ardemment – à Hermione Gouvion, et y puisa la force. C'est un Jean-François Tournalune redevenu lui-même, un Jean-François Tournalune fort et décidé, à l'armure sans faille, qui posa alors la question qu'il aurait dû poser longtemps avant, nonobstant l'angoisse mentale que nous venons d'analyser.

– Qui va là ? demanda-t-il, et même le sergent Poitier n'aurait pas pu prononcer ces mots d'une voix plus froide en s'adressant à un vagabond suspect. Quelle idée, tante Frédérique ?

– Quelle idée ?

– Qu'est-ce que Lucie fait ici ?

– Elle cherche un sanctuaire.

– Dans ma chambre ?

– Juste pour le moment, en attendant de pouvoir faire d'autres arrangements.

Jeff plaça une main de chaque côté de la tête pour la soutenir. Le sentiment familial qu'elle allait éclater l'étouffait.

– Oh, mon Dieu !

– Pourquoi dis-tu « Oh, mon Dieu ! », mon garçon ? Quel est le problème ?

– Pourquoi doit-elle rester dans ma chambre ? dit Jeff. Et moi ?

---

– Tu t’établiras évidemment dans ma propre chambre avec moi, répondit la comtesse de Fiquefleur. Je ne peux pas t’offrir un lit, mais tu te souviens qu’il s’y trouve une chaise-longue des plus confortables.

– Et pourquoi ne serait-ce pas l’une de vous qui dormirait dans la chaise-longue ?

– Mon cher garçon, sont-ce là des paroles dignes d’un Tourlalune ? Tu ne peux songer infliger à Lucie un sommeil inconfortable. Et par ailleurs, songe à la nuit que tu passerais seul ici. Étant donné le tour pessimiste de ton esprit, le moindre grincement dans le couloir te ferait tourner le sang. Je ne serais pas étonnée si nous te trouvions allongé sans vie demain matin avec une expression d’horreur indescriptible sur le visage. Ma présence dans la chambre t’apportera le support moral nécessaire.<sup>119</sup>

– C’est bien beau, tout ça, mais si des gens entrent ?

– Où ?

– Ici.

– Quand ?

– Demain matin.

– Personne ne viendra demain matin, à l’exception de la femme de chambre. Et avant que le soir arrive, j’espère évacuer la pauvre enfant en toute sécurité. Elle me dit qu’elle a laissé la voiture dans le garage du village. J’irai la chercher et j’irai à Fiquefleur-Équainville dès la première heure, d’où je lui ramènerai des vêtements à sa taille. Il est regrettable que nos silhouettes soient si différentes qu’elle ne puisse porter une de mes robes. Et malheureusement, pour la même raison, il n’est pas envisageable de l’habiller en garçon en empruntant l’un de tes costumes ; je le regrette, car cela aurait certainement confondu l’ennemi. Il est vrai que je pourrais moi-même me vêtir de ton tweed gris, mais à part d’amuser Gugusse, le gain serait négligeable.<sup>120</sup>

Jeff la regardait bouche bée.

– Une fois que je serai de retour, Lucie sera à même de vaquer où bon lui semble.<sup>121</sup> Une expression, ajouta la comtesse de Fiquefleur pensivement, que je n’ai jamais vraiment comprise. Qu’est-ce que « bon » et « semble » ont à voir avec l’affaire ? Mais cela ne doit pas nous arrêter. Revenons à nos moutons ; personne ne forcera la place, sauf la femme de chambre, et la

seule chose à faire, par conséquent, est de soudoyer la femme de chambre. Je me demande si tu as jamais songé que s'il pouvait soudoyer la femme de chambre, n'importe quel visiteur dans un manoir de campagne pourrait y recevoir des visiteurs payants et gagner pas mal d'argent.

– Et comment vas-tu soudoyer la femme de chambre ?

– C'est curieux, mais à force de répétition, ça sonne comme le nom d'un sport oublié du passé. Soudoyer la femme de chambre. On peut imaginer que Guillaume le Conquérant était plutôt doué. Mon cher Jeff, n'ai aucune crainte. La femme de chambre est déjà soudoyée. Peut-être devrais-je raconter l'histoire depuis le début. Ça ne t'ennuiera pas, Lucie ?

– Pas du tout, tante Frédérique.

– Parfait. Alors, quand je t'ai quitté, Jeff, j'ai entamé une exploration systématique du jardin, explorant tout les recoins et déplaçant des montagnes.<sup>122</sup> J'étais handicapée par l'absence de limier, une autre de ces choses que l'on devrait toujours amener avec soi en visite, mais j'ai finalement localisé Lucie, qui pleurait à chaudes larmes sur les géraniums, dans la cabane du jardinier.

– Quel mensonge ! s'indigna Lucie, et la comtesse de Fiquefleur se leva et vint déposer un baiser maternel sur ses cheveux avant de retourner s'asseoir sur le lit.

– Je ne disais ça que pour faire une bonne histoire, ma chérie. En réalité, tu étais héroïque. J'étais fière de toi. Elle a éclaté de rire, Jeff, lorsqu'elle a entendu ma voix. Un rire rabelaisien.

– J'aimerais pouvoir faire de même.

– Tu ne peux pas ? En considérant cette heureuse conclusion ?

– Qu'est-ce que tu veux dire, heureuse ?

– Bah, cela me semble bien une conclusion heureuse. Je me figure Lucie comme un frêle esquif perdu dans la tempête, qui vient d'arriver à bon port après une lutte féroce contre les flots et les vents, et peut enfin se reposer un petit peu. Où en étais-je, Lucie ?

– La cabane.

– C'est ça. Je l'ai trouvée dans la cabane. Je l'ai enveloppée dans la robe de chambre, et nous nous sommes glissées dans la nuit. Est-ce que tu as entendu parler de Chingachgook ?

---

– Non.

– Un indien assez célèbre de mon temps. Je suppose que personne ne lit plus « Le dernier des mohicans ».

– Et quoi alors ?

– J’allais juste dire que c’est comme lui que nous nous sommes glissées ; doucement et silencieusement, comme si nous portions des mocassins. Et pendant que nous marchions, nous avons entendu des voix.

– Et comme j’ai sursauté !

– Moi aussi. Je suis partie comme une fusée. Car l’une des voix était celle du sergent Poitier. L’autre était celle de la femme de chambre, Elsa Maline. C’est un des charmes discrets de la vie au manoir de Saint-Gatien-des-Bois qu’on puisse toujours y trouver une femme de chambre flânant dans le jardin à deux heures et demi du matin. C’est elle qui monopolisait la parole. Elle paraissait réprimander l’officier pour ses activités professionnelles. Elle lui disait qu’elle avait posé son préavis et qu’il devait se décider à démissionner ou pas avant la fin du mois. Elle disait qu’elle n’avait pas de patience, et elle m’a paru si étrangère à ses buts et idéaux que j’étais certaine d’avoir trouvé une alliée. J’avais raison. Présentement, le sergent s’en est allé, comme un homme dont on a bien rabattu les oreilles, et elle s’est tournée vers la maison en reniflant légèrement. C’est alors que nous avons émergé et établi le contact.

– Avec un joyeux « Holla ! ».

– Avec, comme tu dis, un joyeux « Holla ! ». Bon, cela étant fait, tout s’est déroulé dans la plus heureuse harmonie. Je crois qu’elle était un peu surprise de nous voir – d’ailleurs, elle a déclaré un peu plus tard que ce bruit affreux provenant de l’obscurité lui avait sans doute coûté une année de croissance – mais elle a retrouvé son aplomb et est devenue la complice parfaite. C’est elle qui a indiqué le tuyau et qui, après que j’ai assisté Lucie dans l’escalade, m’a fait la courte échelle, étape préliminaire indispensable pour qu’une femme de mon âge négocie avec succès un tel moyen d’ascension. Je n’ai pas souvenir d’avoir jamais rencontré une femme plus charmante, et je ne m’étonne pas que tu l’aies —

– Que je l’aie quoi ?

– Oh, rien. Nous voilà donc arrivées, grâce à elle, et elle a promis toute

l'aide et le réconfort qu'il sera en son pouvoir de fournir. Elle a dit qu'elle passerait sous peu pour conférer avec nous. Je suppose qu'elle pense qu'il y a encore un ou deux détails à régler.

Lucie applaudit.

– Mon déjeuner !

– Ce sera, sans doute, l'un d'entre eux.

– Je meurs de faim.

– Pauvre petite. Dans quelques minutes, je descendrai avec toi dans le cellier et nous préparerons un souper à la bonne franquette pour tenir jusqu'au matin. Je serai moi-même heureuse d'avoir un ou deux œufs au plat. Ces heures tardives donnent de l'appétit. Ah, voici mademoiselle Maline. Entrez, Mlle Maline. Je crois que vous connaissez tout le monde. Cigarette ?

– Merci madame.

– Donne une cigarette à Mlle Maline, Jeff. Une chaise, Mlle Maline ? Un repose-pieds ? Parfait. Et maintenant, Mlle Maline, dites-nous tout ce qui vous chagrine. J'espère que vous êtes venue nous indiquer de quelle manière nous pourrions vous remercier pour toutes vos attentions ce soir. Pour ma part, si une contribution de cinquante francs pourrait vous être utile – et quand je dis cinquante, je veux dire bien sûr cent —

Elsa Maline secoua la tête, faisant rebondir ses papillotes comme le capitaine Auguste Gouvion sa moustache.

– Je n'ai pas besoin d'argent, dit-elle, et si elle n'ajouta pas qu'elle tenait qu'une bourse est une chose sans valeur, c'est quelque chose, et ce n'est rien,<sup>123</sup> elle laissait entendre que c'était là sa conviction. Merci tout de même.

– Pas du tout.

– Ce que je veux, dit Elsa Maline, donnant de nouveau vie à ses papillotes, c'est que quelqu'un fiche une torgnole à Henri, sur le nez.

Sa voix avait une étrange intensité, ses traits étaient durs, et ses yeux bleus émettaient une lumière implacable. Cet entretien avec son amant dans le jardin paraissait l'avoir décidée. C'était là, clairement, une femme de chambre à bout, et qui n'irait pas plus loin. Ce qui ne saurait nous surprendre. Les tempéraments sont vifs aux Halles, et l'habitude du sergent Poitier de répondre « Ben, j'sais pas » à ses plaidoiries les plus passionnées aurait irrité une femme bien moins sensible.

---

La comtesse de Fiquefleur inclina la tête courtoisement.

– Henri ?

– Henri Poitier.

– Ah, oui, notre ami le sergent. Qu'est-ce que vous avez dit que vous souhaitiez faire avec son nez ?

– Je veux qu'il reçoive une bonne torgnole.

– Une torgnole ? Un coup, un marron, une raclée ?

– Rrroin.

– Mais pourquoi ? Si la question n'est pas impertinente.

– Je disais à Monsieur Tournalune. Il n'y a qu'une façon de lui faire voir la raison, et d'arrêter de faire le flic, et c'est de lui flanquer une bonne torgnole. Parce qu'il est nerveux. Il n'aime pas qu'on lui tape sur le nez.

– Bien sûr, bien sûr. Je vois ce que vous voulez dire. Votre psychologie est irréprochable. Si j'étais un flic et si je recevais un marron sur le pif, je donnerais ma démission dans l'instant. Cette affaire sera arrangée. Jeff —

Jeff frissonna convulsivement.

– Non, écoute, tante Frédérique. Tout est réglé. Cette Maline et moi en avons discuté, et nous sommes tombés d'accord que le bon choix pour ce boulot est son frère Bertrand. Bertrand, je le précise, est un gars qui assomme un flic ou un autre régulièrement d'un coup de matraque sur la tête, et ce sera un véritable pique-nique pour lui.

– Mais Bertrand ne sort qu'en Septembre.

La comtesse de Fiquefleur était choquée.

– Est-ce que tu suggères, Jeff, que cette pauvre fille doive attendre Septembre pour que ses espoirs et ses rêves soient exaucés ? Il est évident que la moindre minute compte, et que nous devons immédiatement lui offrir notre assistance. Je suis malheureusement un peu trop âgée pour flanquer une torgnole à un gendarme, pour autant que j'aimerais en faire mes délices, et ce devoir t'échoit. Occupe-toi de ça dès que possible.

– Mais, palsambleu —

– Et ne dis pas « Palsambleu ». Tu me rappelles fâcheusement notre ancêtre mutuel, le comte Gervais de Tournalune, qui a si mauvaise réputation parce qu'il s'est retourné dans sa couverture en disant « Une autre fois » lorsqu'on lui a demandé de donner du sien à la bataille de Marignan.<sup>124</sup> Je

suis convaincue que cette besogne ne peut pas être confiée en de meilleures mains que les tiennes, et je suggère que tu discutes tenants et aboutissants avec Mlle Maline, pendant que Lucie et moi descendons fourrager au cellier. Il serait sans doute préférable de passer par l'escalier de service. Pouvez-vous nous l'indiquer, Mlle Maline ? Au fond du couloir ? Merci. Je ne pense pas qu'il y aura la moindre difficulté à trouver le cellier. La cuisine est-elle équipée du gaz pour cuire les œufs ? Excellent. Tout les comforts modernes. Alors, allons-y, Lucie. Je pense pouvoir te promettre des agapes opulentes. J'ai pu apprécier l'hospitalité de Gugusse, et elle est princière. Je ne serais pas surprise si, en plus des œufs, il n'y avait aussi un jambon, voire même des saucisses.

Avec une courtoise révérence à Elsa Maline, la comtesse de Fiquefleur escorta Lucie hors de la chambre, en parlant des saucisses qu'elle avait grillées au bout de son stylo à l'école, et Jeff, qui avait croisé les bras de manière marquée, vit en se tournant vers Mlle Maline que les traits de son visage s'étaient détendus.

– Une dame charmante, dit-elle.

C'était aux yeux de Jeff une description si monumentalement erronée d'une personne qu'il regardait comme une sorte d'Upas humain, exerçant son influence fatale sur les êtres innocents qui entraient sans sa sphère d'influence, qu'il ne put s'empêcher de crier « Ha ! ».

– Pardon ?

– J'ai dit « Ha ! » dit Jeff, et il aurait développé ses propos, s'il n'avait pas été interrompu à cet instant. Une main frappait gentiment contre la porte, et à travers le bois, une voix se faisait entendre.

– Jeff !

La voix d'Alex Cricquebœuf.

## IV

Les chef d'œuvres de la littérature et du théâtre contiennent nombre de représentations éloquentes de personnages réagissant à une surprise désagréable. Celle du roi Claudius, lorsqu'il vit la pièce intitulée « La souricière », est l'une

---

de celles-ci,<sup>125</sup> et des auteurs plus récents que Shakespeare ont présenté puissamment l'exemple du mari qui découvre dans une poche intérieure de son manteau la lettre que sa femme lui a confiée deux semaines auparavant pour qu'il la mette à la poste.<sup>126</sup>

Parmi les protagonistes de ces scènes dramatiques, c'est peut-être à Macbeth apercevant le fantôme de Banquo<sup>127</sup> que l'on peut le mieux comparer Jeff Turlalune entendant cette voix dans la nuit. Il se raidit depuis les talons jusqu'au sommet du crâne, ses yeux divaguant, ses cheveux agités comme par une brise soudaine, son col de chemise même paraissant fléchir, et de ses lèvres tremblantes s'échappa un cri silencieux. Ce n'était pas tout à fait le « Coo! » du couple Poitier–Maline, et pas exactement le « Toutatis! » du capitaine Auguste Gouvion, mais une sorte de mélange ou amalgame des deux. Ce judicieux gentilhomme écossais, Ross, à qui peu de choses échappaient, dit, en voyant Macbeth, « Son altesse n'est pas bien »,<sup>128</sup> et il aurait dit la même chose s'il avait vu Jeff.

Ce qui se peut comprendre. Lorsqu'un jeune homme à l'âme raffinée, animé par l'intérêt le plus vif pour son bien être personnel, a été informé par un autre jeune homme, d'un gabarit infiniment supérieur et à la tendance homicide confirmée, qu'à moins qu'il n'abandonne son habitude de marivauder avec les femmes de chambres dans le salon à une heure et demi du matin, il, le jeune homme au grand gabarit, lui arrachera les entrailles à mains nues, alors il, le premier jeune homme, ne peut que craindre l'éventualité d'être surpris offrant l'hospitalité à une femme de chambre dans la sienne à trois heures moins le quart. On ne saurait décemment reprocher à Jeff de dire « Coo! », ou peut-être « Toutatis! », et de réagir comme si un vieil ami qu'il vient de faire assassiner prenait sa place à dîner, tout couvert de plaies béantes. Les mains d'Alex Cricquebœuf lui paraissaient surgir devant ses yeux, comme l'une de ces horreurs que l'on aperçoit dans un cauchemar.

Mais ce n'est que l'espace d'un instant qu'il demeura inactif. En temps de crise, bon sang ne saurait mentir, et il avait la chance d'appartenir à une famille dont les ancêtres avaient été souvent confrontés à de semblables épreuves en leur temps, et avaient acquis et transmis à leur descendance une certaine technique. Un bon nombre de Turlalunes, particulièrement pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles, avait été forcés par les circonstances

à raisonner hâtivement dans des occasions analogues, et après avoir raisonné, à cacher des femmes dans les placards. C'est vers le placard, par conséquent, agissant instinctivement selon la tradition familiale, que Jeff dirigea Elsa Maline.

– Vite, là dedans, siffla-t-il sur sa tête. Et pas un bruit, pas une parole, pas un murmure. Une vie humaine dépend de votre silence.

Il referma le placard, rectifia sa cravate et, respirant profondément, dit « Entrez. » Et c'est pendant qu'il lissait ses cheveux et recommandait son âme à Dieu qu'Alex Cricquebœuf entra.

– Ah, hello, dit-il.

– Hello, dit Alex. Je suis content que tu sois encore debout, Jeff. Je – euh – je voulais te dire un mot.

Une phrase comme celle-là peut laisser un arrière-goût sinistre, mais ce n'était pas de ce ton qu'Alex Cricquebœuf la prononçait. Sa voix était douce, même bienveillante, et Jeff reprit courage en voyant que même s'il était toujours aussi colossal, où peut-être plus, il paraissait pacifique. Ross, ou un autre témoin, judicieux comme lui, aurait conclu qu'Alex était embarrassé, et il aurait eu raison.

Il arrive souvent qu'après avoir parlé à un ami d'enfance comme un frère aîné, un jeune homme de disposition normalement amicale se demande, à la réflexion, si son ton n'était pas un peu brusque pendant l'entretien. Ainsi en était-il d'Alex Cricquebœuf. Veillant solitairement, et se remémorant la scène du salon, il lui avait semblé que certaines de ses remarques avaient pris un tour trop anatomique. C'est pour présenter ses excuses qu'il était venu voir Jeff dans sa chambre, et c'est ce qu'il fit alors.

Jeff aurait préféré qu'il exprime ces excuses par écrit, et qu'il les communique par le truchement d'une note, mais il les accepta néanmoins gracieusement, quoique distraitemment, car il entendait un bruit léger qui commençait à sourdre du placard. Cela lui donnait l'impression d'avoir des araignées en promenade sur son dos. Le fameux Beau Turlalune, pendant la Régence, avait eu une expérience similaire.

Apparemment, Alex l'avait aussi entendu.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en interrompant ses remarques.

– Eh ?

---

– Cet espèce de grattement. Dans le placard.

Jeff essuya quelques gouttes de sueurs sur son front.

– Des souris, dit-il.

– Oh, des souris. Il y en a plein partout.

– Oui, c'est une bonne année pour les souris, dit Jeff. Bon, alors, bonne nuit, Alex, vieil homme.

Mais Alex n'était pas encore disposé à partir. Comme beaucoup de massifs jeunes hommes, il était romantique, et pour cette raison, n'était pas enclin à bâcler ces scènes de réconciliation. Lorsqu'il se réconciliait avec un un ami d'enfance, il tenait à s'assurer qu'il resterait réconcilié. Il s'assit sur le lit, qui crissa sous son poids.

– Bon, je suis heureux de voir que tout va bien, Jeff. Tu es certain que tu n'es pas offensé ?

– Pas du tout, *pasdutout*.

– Je pensais que tu avais peut-être eu l'impression que je pensais que tu es un serpent fétide.

– Non, non.

– Je n'aurais jamais dû suggérer une telle chose.

– Je ne te retiens pas, par hasard, Alex ?

– Pas du tout. C'est seulement que lorsque je t'ai vu avec Elsa Maline dans le salon, j'ai pensé pendant un instant —

– Tout à fait.

– Tu sais comment ça se passe.

– Oh, plutôt.

– Tu vois... Je liquiderais ces souris, si j'étais toi.

– Tout à fait. Dès demain. Avec une main de fer. Quels que soient leur âge ou leur sexe.

– Tu vois, vos visages étaient un peu rapprochés.

– J'étais juste en train d'allumer sa cigarette.

– Bien sûr, bien sûr. Je le vois bien maintenant. Je sais que je peux te faire confiance.

– Oh, plutôt.

– Je sais que tu aimes Hermione, et qu'elle sera heureuse avec toi. Tu sais que c'est un devoir sacré.

- Tu parles !
  - Excellent, dit Alex, joignant les mains et arborant une expression pleine de dévotion. C’est la crème de la crème. Je suis tout dévoué à Hermione, Jeff.
  - Oui, tu me l’as dit.
  - Hermione —
  - Que dirais-tu d’une longue discussion à son sujet plus tard dans la matinée ?
  - Pas maintenant ?
  - C’est un peu tard, tu ne crois pas ?
  - Ah oui, je suppose, si tu veux te coucher. J’allais juste dire qu’Hermione est le... Crédiu, qu’est-ce que c’est que ces choses ?
  - Les fruits ?
  - Les pôles. Hermione est le pôle de ma vie. Je suis fou d’elle depuis des années et des années et des années, et son bonheur signifie tout pour moi. Comme elle est merveilleuse, Jeff.
  - Terrible.
  - Tu ne trouves pas beaucoup de femmes comme Hermione.
  - Très rares.
  - Tellement belle.
  - Ah.
  - Tellement intelligente.
  - Bien sûr.
  - Tu as lu ses romans, évidemment ?
- Jeff ne put retenir un frisson de culpabilité. La question était épineuse. Il était inconfortablement conscient d’avoir dévoué à « Meurtre dans le brouillard » des heures d’étude qui auraient été mieux employées à se familiariser avec la l’œuvre de son idole.
- Eh bien, pour tout te dire, dit-il, à l’heure de mettre sous presse, je n’ai pas encore eu exactement le temps de m’y consacrer tout à fait autant que je n’aurais voulu. Mais elle m’a donné son dernier opus pour que je le lise pendant mon séjour, et je vois bien dès la première page que c’est le bajazet.<sup>129</sup> Une voix nouvelle, pour ainsi dire.
  - Duquel s’agit-il ?
  - J’ai oublié le titre, mais je sais qu’il en avait un.

---

– Depuis quand est-il paru ?

– Il vient de sortir, je crois.

– Ah, alors je ne l’ai pas encore lu. Excellent. C’est un régal qui m’attend. Est-ce qu’elle n’est pas incroyable, Jeff ? Est-ce que ce n’est pas extraordinaire qu’elle puisse écrire tout ces livres merveilleux —

– Oh, plutôt.

– ... tout en étant toujours une jeune femme simple, saine et sportive, qui n’est jamais aussi heureuse que lorsqu’elle se lève à six heures du matin pour faire une longue promenade à travers —

Jeff sursauta.

– Six heures du matin ? Il parlait d’une voix frêle et tendue, et sa mâchoire était tombée. Elle ne se lève pas à six heures du matin ?

– Toujours pendant l’été.

– Et pendant l’hiver ?

– Sept. Je l’ai vue faire une heure de cheval avant le petit déjeuner, et si ce n’est pas le cheval, c’est une longue promenade à travers les bois et les champs. Je te le dis, elle est merveilleuse. Bon, bonne nuit Jeff, tu veux sans doute te coucher, dit Alex, et il se leva et partit.

C’est un Jeff Turlalune dubitatif qui alla écouter à la porte, puis revint au placard et en fit sortir Elsa Maline. Il serait peut-être exagéré de dire que les paroles d’Alex avaient affaibli son grand amour, car il pensait toujours qu’Hermione Gouvion était une reine parmi les femmes et n’avait aucunement l’intention de répondre par la négative quand l’adjoint au maire dirait « Jean-François Turlalune, consentez-vous à prendre pour épouse mademoiselle Hermione Gouvion, ici présente ? ». Mais la révélation qu’il était fiancé à une femme qui se levait habituellement à six heures du matin, et qui insisterait probablement pour qu’il en fasse de même, l’avait incontestablement secoué. Son expression lorsqu’il dé-Malina le placard était distraite, et lorsque son invitée se plaignit d’avoir été sur le point de suffoquer, il ne dit que « Ah ? ».

Ce détachement déplut fortement à Elsa Maline. Elle était d’esprit captieux.

– Pourquoi est-ce que je dois aller me tuer dans un placard ? C’était seulement Monsieur Alexandre.

– Seulement ! dit Jeff, incapable de partager cette insouciance légèreté. Est-ce que vous vous rendez compte que s’il vous avait trouvée ici, il m’aurait déraciné la tête ?

– Non ?

– Sans parler de m’arracher les entrailles à mains nues.

– Coo ! Quel cinglé !

– L’adjectif « cinglé » est un euphémisme. Quand il est échauffé – et de vous trouver ici l’aurait certainement échauffé comme personne – c’est une menace pour la population. Bon sang ! dit Jeff, frappé par une idée, pourquoi est-ce que ce ne serait pas lui qui donnerait un coup sur le nez à votre Henri ?

– Mais c’est vous qui allez le faire.

– Au cas où je sois un peu empêché dans les jours qui viennent, je veux dire. Vous savez comment les journées se remplissent si vite. Je crois qu’Alex serait juste la chappe indiquée.

Elsa Maline secoua la tête.

– Non, je lui ai demandé.

– Demandé ?

– Rrroin. Je l’ai trouvé dans le jardin après avoir aidé cette dame à escalader le tuyau. Il a dit qu’il ne pouvait pas.

– Pourquoi ?

– Il ne croit pas à la vengeance personnelle.

C’était un préjugé que Jeff partageait, mais il trouvait cela quand même exaspérant. Personne n’aime voir un homme étouffer ses dons naturels. La parabole des talents<sup>130</sup> lui traversa l’esprit.

– Mais comment diable est-ce que vous voulez que je fasse ? geignit-il. La façon dont tout le monde en parle, on dirait que c’est la chose la plus facile au monde d’approcher un gendarme de quatre-vingt quinze kilos et de lui flanquer un marron. Mais quelle est le processus ? Par quoi commencer ? On ne peut pas juste y aller comme ça. Il faut une approche. Et même alors —

Elsa Maline semblait apprécier la difficulté.

– J’y ai réfléchi, dit-elle. Qu’est-ce que vous diriez de le pousser dans la mare aux canards ?

– Quelle mare ?

– Celle juste au dehors des grilles.

---

– Mais il ne passe peut-être jamais devant cette foutue mare.

– Si, il y va toujours pendant sa ronde. Il y va et il attend là, et il crache dans la mare.

Jeff se sentit un peu soulagé. Il serait vain de prétendre que la scène que sa compagne évoquait l'attirait, mais du moins était-elle moins repoussante que l'autre.

– Me faufler derrière, vous voulez dire ?

– Rrroin.

– Et le pousser rondement ?

– Rrroin.

– Oui. Oui, je vois ce que vous voulez dire. Il y a du bon dans ce que vous suggérez. Je vais y consacrer mon attention. Il se pourrait bien que vous ayez trouvé la solution. En attendant, allez jeter un œil prudent le long du passage, et voyez si quelqu'un y traîne. Si ce n'est pas le cas, filez tout de suite et courez à votre refuge à la vitesse de l'éclair.

Mais avant qu'elle arrive à la porte, celle-ci s'ouvrit pour laisser entrer la comtesse de Fiquefleur et Lucie. Toutes deux avaient l'air rafraîchies, la première en particulier avec les traits d'une femme qui vient de dompter des œufs au plat.

– Ce n'est pas loin d'être le meilleur petit repas impromptu que j'ai jamais dégusté, dit-elle. Vraiment, Gugusse nous soigne remarquablement bien. Et maintenant, au lit, n'est-ce pas ? La soirée se fait longue. Tu devrais emporter le nécessaire, Jeff.

Jeff ne répondit pas. Il regardait fixement Lucie. La comtesse de Fiquefleur s'approcha et lui plongea un doigt bien choisi dans l'estomac.

– Aïe !

– Fait tes bagages, mon garçon.

– Hein ? Oh, oui.

– Juste l'essentiel. Je peux te prêter un peigne et ma grande éponge, Joyeuse. La comtesse de Fiquefleur se tourna vers Elsa Maline. Vous avez réglé les détails, j'espère ?

– Oui, madame. Monsieur Tournalune va pousser Henri dans la mare aux canards.

– Capital, capital, dit la comtesse de Fiquefleur gaiement. Une excellente idée. Tu aimeras cela, Jeff. N’oublie pas que pour pousser un gendarme dans une étendue d’eau, la souplesse du poignet est essentielle.

Jeff, remplissant mécaniquement une valise, ne répondit pas davantage. Bien qu’il ait cessé de regarder Lucie, elle occupait encore ses pensées. Il avait une véritable secousse électrique en la voyant entrer dans la chambre, car ses yeux, les yeux d’une jeune femme rafraîchie de thé et d’œufs, lui avaient semblé, si cela était possible, plus brillants que jamais, et elle lui avait souri encore une fois comme elle savait le faire. Et cette fois, bien qu’il ait aussitôt pensé à Hermione Gouvion, ce n’était que pour se souvenir de son habitude de se lever à six heures du matin pendant l’été, et à sept pendant les mois d’hiver.

Il ferma la valise et attendit. D’étranges étincelles couraient par tout son corps, et son cœur, qui avait été comparativement placide dernièrement, recommençait à sauter et fêter. L’impression d’avoir laissé filer une bonne occasion était maintenant très prononcée.

– Eh bien, bonne nuit, Lucie, dit la comtesse de Fiquefleur.

– Bonne nuit, tante Frédérique, bonne nuit, Jeff.

– Eh ? Ah oui, bonne nuit.

– Merci pour le sanctuaire.

– Eh ? Oh, pas de quoi.

– Bonne nuit, mademoiselle Maline.

– Bonne nuit, madame.

– Vous allez vous coucher bientôt, sans doute ? Encore mille mercis pour votre sympathie et votre gentillesse. La mare aux canards, hein ? dit la comtesse de Fiquefleur pensivement. Oui, admirable, admirable. Allez, viens, Jeff.

À mi-chemin dans le corridor, Jeff s’arrêta. La comtesse de Fiquefleur le regarda curieusement.

– Tu as oublié quelque chose ?

– Hein ? Non. Je pensais juste à Lucie.

– Et alors ?

– Elle était sacrément mignonne dans cette robe de chambre.

- 
- Charmante. À propos, elle me dit qu'elle aura besoin d'un rouge à lèvres. Occupe-toi de ça demain matin.
  - OK, dit Jeff. Rouge à lèvres. Un. Excellent.
- Il reprit sa marche, songeur.



## Quatrième partie



## Chapitre 10

Si vous partez en voiture vers Honfleur le matin, en quittant Saint-Gatien-des-Bois raisonnablement tôt après un petit déjeuner frugal, vous pouvez attraper un train express qui vous déposera sur le quai de la gare Montparnasse à midi quarante trois. C'est ce que la capitaine Gouvion avait fait, le passage des heures n'ayant en rien entamé sa résolution de rendre visite à son enfant pour lui dévoiler le triste sort qui attendait une femme assez téméraire pour porter un voile blanc et se présenter devant le maire en tenant le bras de Jean-François Turlalune. Alex Cricquebœuf l'avait amenée à Honfleur et elle arriva à l'immeuble où Hermione avait son appartement peu après treize heures, au moment précis où celle-ci était sur le point de prendre place dans son cabriolet en face du bâtiment.

L'homme le plus blasé, s'il avait eu le privilège d'être là et de voir cette femme en pleine lumière, dans la splendeur presque incroyable de son nouveau chapeau, sa plus belle jupe et ses chaussures, gants et bas de soie soigneusement assortis, aurait conclu qu'elle avait ce qu'il faut. Son père pouvait ressembler à un morse et sa mère à un animal courant à dix contre un dans le tiercé de 14h30 à Auteuil, mais Hermione elle-même, brune et élancée, avec de grands yeux, un profil parfait et une forme tout aussi parfaite, était le rêve d'un potentat oriental cherchant à rajeunir son harem.

En entendant le hennissement de sa mère, elle se tourna et la fixa, son regard joignant l'incrédulité à l'agacement naturel d'une fille qui voit revenir sa mère le mercredi matin, alors qu'elle lui a dit au revoir le lundi après-midi après l'avoir hébergée chez elle pendant une semaine.

– Maman ! s'exclama-t-elle de la riche voix de contralto qui depuis des années agitait l'âme d'Alex Cricquebœuf comme un fouet à pâtisserie. Qu'est-ce

que —

– Oh la la, chérie, dit la capitaine Gouvion. Est-ce que tu dois partir ? Je suis venue spécialement pour te parler.

– Impossible. J’ai un déjeuner chez Maxim’s, et je suis déjà en retard. De quoi s’agit-il ?

– Oh la la, oh la la. Jean-François...

– Jean-François ?

– Oui, chérie. Ton père...

Un éclair volcanique fit éruption dans les beaux yeux d’Hermione. Ces mots « Ton père », combinés avec le nom de l’homme à qui elle avait promis son cœur, avaient éveillé ses soupçons. Que pouvaient-ils signifier d’autre, pensait-elle, sinon que le capitaine Auguste Gouvion, défiant ses instructions explicites, n’avait pas traité son promis comme les bijoux de la couronne ? Et c’était une femme qui, lorsqu’elle parlait des bijoux de la couronne, n’acceptait rien d’autre que les bijoux de la couronne.

– Qu’est-ce que papa a fait à Jean-François ? demanda-t-elle sévèrement. Est-ce qu’il a crié ?

– Non, non, ton père ne crie jamais. Il élève la voix parfois.

– Est-ce qu’il a élevé la voix, alors ?

– Pas suffisamment pour qu’on le remarque. Non, ce qui s’est passé... Oh, c’est une si longue histoire.

– Alors je ne peux vraiment pas rester pour l’écouter. Je suis déjà en retard. Et j’ai un déjeuner avec un éditeur.

– Monsieur Chabrillan ?

Hermione ricana amèrement. Durant les trois années de leur association, Antoine Chabrillan, éditeur de ses ouvrages, ne lui avait jamais offert ne serait-ce qu’une croûte de pain. Et son associé, Cyrille Grobon, n’en avait pas fait plus.

– Non, dit-elle, c’est un autre. Il m’a écrit il y a quelques jours en disant qu’il aimerait m’avoir parmi ses auteurs, et m’a proposé de déjeuner. Je crois que c’est quelqu’un de beaucoup plus entreprenant que Chabrillan et Grobon. C’est le directeur d’une maison d’édition qui s’appelle « La Villa de Midi »,<sup>131</sup> un monsieur Poisson, ou Persan, ou Pinson. Je n’ai pas pu

---

déchiffrer la signature. Au revoir, maman. J'essaierai de revenir vers trois heures.

- Je t'attendrai, mon enfant.
- C'est important ?
- Très, très important.
- À propos de Jean-François ?
- Oui, chérie. Nous avons découvert qu'il —
- Désolée, maman, dit Hermione, je dois filer.

Ce n'est pas qu'elle manquât d'une curiosité naturelle, mais elle était aussi une romancière ambitieuse qui était convaincue qu'une marée gouverne les affaires des femmes, et qu'il faut saisir le flux qui mène à la fortune.<sup>132</sup> Un éditeur l'attendait chez Maxim's, quelqu'un qui, à en juger d'après sa lettre, était de toute évidence un diable d'homme, plein de peps et de *virtù* et de toutes les autres qualités qu'une jeune romancière ambitieuse aime à voir chez ceux qui sont responsables de la diffusion de ses livres.

La voiture partit. Assise au volant, elle se laissa bercer de pensées agréables concernant ce motivique monsieur Poisson.

Ou Persan.

Ou peut-être Pinson.

## II

C'était Pinson. Pas Poisson, ni Persan. Pinson. C'est Camille, le frère de Lucie, qui attendait Hermione au bar de chez Maxim's, et au moment où son cabriolet rejoignait le flot du trafic, il avait quitté sa chaise, trop nerveux pour rester assis plus longtemps, et il faisait les cent pas dans la pièce, regardant sa montre de temps en temps. Ce déjeuner marquait un tournant décisif dans ses affaires.

Ce n'était pas une simple coïncidence que Camille Pinson, en sa capacité de défenseur des belles lettres, ait écrit à Hermione pour proposer une rencontre. L'invitation était le résultat d'un efficace travail mental de sa part.

Dès le début, Camille Pinson avait compris que pour avoir la moindre chance que la procédure qui faisait peser sur lui l'ombre d'un nuage noir et orageux se termine par une heureuse conclusion, il faudrait que quelqu'un intercède avec le capitaine Auguste Gouvion, et il avait demandé à Lucie de dire à Jeff de se charger de cette tâche. Et c'est en proie au profond malaise qui est toujours celui de ceux qui ont placé leurs affaires entre les mains de Jeff qu'il avait vu par hasard le numéro de « Marie Claire » contenant la photo d'Hermione.

Mademoiselle Hermione Gouvion, lisait-il, fille du capitaine Auguste et de madame Gouvion, de Saint-Gatien-des-Bois, Calvados. Non contente d'être très en vue dans la meilleure société, mademoiselle Gouvion écrit des romans sous le pseudonyme de Geneviève Orrante.

Ces mots lui avaient donné une inspiration. Il raisonna, en contemplant la photographie et sa légende, approximativement comme suit. Et il nous semble y voir la preuve d'une intelligence significativement supérieure à celle que l'on aurait pu escompter trouver chez quelqu'un qui avait été, en son temps, décorateur intérieur et vendeur d'antiquités, sans parler de gérant d'un théâtre de marionnettes sur le boulevard Raspail.

- Q. Qui est la personne la mieux placée pour plaider avec un vieux croûton qui menace d'engager une procédure ruineuse à l'encontre d'une jeune et frêle maison d'édition ?
- R. La fille du croûton, évidemment, la perle de ses yeux, à qui il ne peut rien refuser.
- Q. Attrape la fille, alors, et engage-la comme soutien de ta cause ?
- R. Exactement.
- Q. Mais comment ?
- R. Fastoche. C'est une romancière. Offre lui un contrat. Ses intérêts seront alors ceux de son éditeur, et elle exercera

---

sa toute-puissante influence pour le préserver de la ruine.  
Invite-la à déjeuner.

Q. D'accord.

R. Chez Maxim's.

Q. *Quoi ?* Est-ce que tu es passé devant Maxim's et as vu les prix ?

R. Inutile de faire des économies de bouts de chandelles. Tu ne peux pas faire fleurir une affaire comme celle-là autour d'un pot-au-feu et d'une cruche de rouge.

Ainsi, Camille arpentait maintenant le bar de chez Maxim's, se demandant pourquoi son invitée n'arrivait pas et combien le déjeuner lui coûterait quand elle serait là. Quelques remarques judicieuses sur son acidité pourrait l'éloigner du champagne, mais dans un endroit comme Maxim's, même le muscadet risquait d'infliger des dégâts substantiels au portefeuille.

En voyant Camille Pinson faire les cent pas bouche bée, avec ses genoux qui se cognaient comme des cymbales, car il avait le malheur de souffrir d'hypertrophie des amygdales et de *genu valgum*,<sup>133</sup> un spectateur aurait été surpris d'apprendre qu'il était de la même famille que Lucie. Mais de même que les filles ont tendance à être plus agréables à regarder que leurs parents, les sœurs sont souvent plus attractives que les frères. Camille était un jeune homme un peu corpulent avec le nez rose et des lunettes cerclées, portant des favoris, qui ressemblait à quelqu'un de la colonie anglo-saxonne de la rive gauche.

C'est, effectivement, vers la rive gauche qu'il avait émigré dès la fin de ses études à Montréal, ayant fait fleurir son âme et ses favoris simultanément vers la fin de sa seconde année d'université. De la rive gauche, il avait dérivé ça et là, occupé à diverses entreprises uniformément infructueuses, et il était maintenant, cinq ans plus tard, directeur de « La Villa du Midi », anciennement « Le Panache de Circé », en train d'attendre Hermione Gouvion chez Maxim's pour déjeuner.

Les aiguilles de sa montre indiquaient vingt sept minutes après treize heures, quand il vit à travers la fenêtre se raidir le maître d'hôtel qui se tenait

devant le bâtiment pour accueillir les clients arrivant en voiture ; il le vit s'assurer convulsivement de son haut-de-forme, et tordre spasmodiquement sa moustache, signalant qu'une entrée sensationnelle était à prévoir. Et un instant plus tard la porte tourna et une femme entra qui coupa le souffle à Camille, et lui fit regretter que le bouton au bout de son nez n'avait pas cédé au traitement ce matin même. Il n'y a rien de dégradant ou de vil dans un bouton au bout du nez, mais il y a des jours où un jeune homme susceptible souhaiterait ne pas en avoir.

Il avança avec empressement.

– Mademoiselle Orrante ?

– Ah, comment allez-vous, monsieur Poisson.

– Pinson.

– Persan ?

– Pinson.

– Oh, Pinson. J'espère que je ne vous ai pas fait attendre ?

– Non, non. Cocktail ?

– Non merci, je ne bois jamais.

Camille sursauta. Le portefeuille dans sa poche bondit de joie.

– Quoi, même pas pendant le déjeuner ?

– Seulement de la limonade.

– Entrez donc, dit Camille avec un enthousiasme non feint. Entrez donc.

Il la dirigea allègrement vers la brasserie. La limonade, il le savait par hasard, coûtait cinq francs le verre.

### III

C'est probablement grâce à cette confortable entrée en matière que le déjeuner fut un tel succès. Car le critique le plus exigeant n'aurait pas pu contester que ce fut un succès. Dès la première bouchée de saumon fumé, il se déroula avec l'entrain d'une orgie babylonienne ou de l'une de ces conférences diplomatiques qui ont lieu dans une atmosphère de parfaite cordialité.

Il n'est pas rare que, lorsqu'un éditeur invite un auteur à déjeuner, le ton de la conversation prenne un tour funèbre. L'hôte est enclin à soupirer

---

fréquemment et à choisir comme sujet de ses remarques la dureté des temps, le marasme du marché du livre, et le prix croissant du papier en vrac. Et lorsque l'invité, ou invitée, essaye de lui remonter le moral en suggérant que ces obstacles peuvent être surmontés par une politique publicitaire énergique, il soupire encore et se lamente que les louanges à la gloire d'un roman paraissant dans la presse aux frais de l'éditeur n'ont pratiquement aucune valeur, la seule publicité efficace étant – comment dire – ce qu'il pourrait peut-être décrire comme le bouche à oreille.

Rien de tout cela ce jour là. Camille méprisait l'idée que les temps sont durs. Les temps, selon lui, étaient au top. De même pour le marché du livre. Aucune trace de marasme. Et quand au papier en vrac, vous auriez pu croire qu'il le recevait en cadeau à la façon dont il en parlait.

Il continua en esquissant sa politique publicitaire.

Camille, dit Camille, était un ferme adhérent de la publicité. Quand il rencontrait un – ou une – auteur en qui il croyait – comme vous, mademoiselle Orrante, s'il pouvait se permettre cette familiarité – alors rien n'était trop bon. Une demi page ici, une demi page là. Ce genre de choses. Le prix ? Le prix n'avait aucune importance. Tout était couvert par les ventes. Son moto, dit-il, prononçant audacieusement les seuls mots d'anglais – à l'exception de « Tidly om pom pom » – qu'il retenait de ses années d'étude, était « A-Hunting We Will Go ! ». <sup>134</sup>

C'était une déclaration de confiance toute calculée pour donner à une jeune romancière l'impression de survoler un océan de joie sur un nuage rose, et c'est ainsi que s'émut Hermione à son écoute. Cette sensation atteint un paroxysme lorsque son hôte parla de commanditer ses trois prochains livres, sans conditions, et de droits d'auteur de vingt pour cent, passant à vingt-cinq au-delà de trois mille exemplaires. Même provenant de la bouche d'un jeune homme souffrant des amygdales, ces mots sonnaient comme la fanfare de l'École Polytechnique jouant la Marseillaise.

Il se pourrait que le lecteur (ou la lectrice) de cette chronique ait, sous l'influence de l'enthousiasme d'Alex Cricquebœuf, conçu une fausse impression de la position d'Hermione Gouvion dans le monde des lettres. Sa carrière était loin d'être aussi triomphale que ce que les mots de son cousin suggéraient. Elle avait publié trois romans chez Chabrillan et Grobon, dont les

deux premiers avaient été vendus à, respectivement, onze cent quatre et seize cent huit exemplaires. Du dernier, qui venait de paraître, Chabrillan, un homme enclin à la mélancolie, disait qu'il s'écoulait lentement. Grobon, le plus optimiste des deux partenaires, parlait plus gaillardement d'en écouler, peut-être, deux mille exemplaires.

Mais même en considérant comme valide la radieuse confiance du jeune Grobon, il n'en était pas moins que de tels chiffres ne représentaient qu'un maigre retour pour tant et plus de rude labeur, et Hermione les attribuait, non pas certes à un manque de mérite des livres eux-mêmes, puisqu'elle savait bien que leurs mérites étaient considérables, mais plutôt à l'insistance de son éditeur à conserver son argent dans ses coffres plutôt que de le dépenser en pages de publicité. Elle avait abordé cette question avec les deux associés, et Chabrillan avait dit que la publicité dans les journaux était inutile, parce que la seule forme de publicité qui comptait était... comment dire ?

– Le bouche à oreille ? suggéra Grobon.

– Le bouche à oreille, approuva Chabrillan, remerciant du regard cet ingénieux faiseur de phrases.

On ne saurait donc s'étonner qu'Hermione, abreuvée des paroles enivrantes de Camille, entendit une musique éthérée dans la pièce, et que même le directeur de « La Villa du Midi » lui parut presque charmant. Elle écoutait comme dans un rêve, et plus il parlait, plus elle approuvait. Ce n'est qu'au moment du café (trois francs, mais inévitable) que se glissèrent dans ses remarques des paroles de nature à suggérer que tout n'était pas au mieux dans le meilleur des mondes. Tout à coup, après un passage éloquent débordant d'optimisme, il continua sur un ton mineur.

– Oui, dit-il, c'est ce que je pense. J'admire votre œuvre, et je voudrais publier vos livres et les pousser comme ils devraient l'être. Mais —

Il s'interrompit, et Hermione, descendant de son nuage rose, le regarda d'un air inquiet. Quand un éditeur vous a offert vingt pour cent montant à vingt cinq après trois mille exemplaires et parle allègrement de pages entières dans tout les suppléments littéraires, vous n'aimez pas entendre le mot « Mais » dans sa bouche.

– Mais — ? dit-elle en écho.

Camille enleva ses lunettes cerclées, les nettoya et les replaça sur son nez,

---

qu'un excellent déjeuner avait relevé du rose au rouge. Il toucha son bouton, et caressa d'une main le favori à bâbord. L'entretien avait atteint son point culminant, et il tenait à réfléchir avant de continuer.

– Mais... Voilà, le fait est, dit-il, qu'il y a un pépin. Je ne sais pas si j'aurai l'argent nécessaire. Je risque de faire faillite avant de pouvoir commencer.

– Quoi !

– Voilà : je risque un procès carrément ruineux et mon avocat m'a dit que les dommages et intérêts pourraient être catastrophiques.

– Mais pourquoi parlez-vous comme s'il est certain que vous perdiez ?

– C'est le cas si l'affaire en arrive là. Et je ne vois pas comment l'empêcher. Ce Gouvion —

– Gouvion ?

– Le capitaine Auguste Gouvion. Il était préfet dans une de ces colonies d'outremer, et il a écrit ses mémoires et m'a demandé de les faire publier —

– Mais c'était « Le panache de Circé ».

– J'ai changé le nom en « La Villa du Midi ». Plus franc. Tiens, dit Camille naturellement surpris, vous en parlez comme si vous étiez au courant de tout. C'est vrai ? Incroyable comme les nouvelles circulent. Alors si vous savez ce qui s'est passé, je n'ai pas besoin d'expliquer. Le hic, c'est que ce Gouvion se montre extrêmement vindicatif. Et, comme je l'ai dit, s'il y a un procès, je serai ruiné.

– Ah ! dit Hermione.

La comtesse de Fiquefleur, en voyant la photographie de cette femme, avait avancé la thèse qu'elle avait des yeux qui pouvaient étinceler. Elle avait raison. Ses yeux étincelaient maintenant, et dans ce simple « Ah ! », il y avait toute la signification sinistre du « Ho ! » du sergent Poitier.

Plus haut dans cette chronique, référence a été faite aux émotions d'une bande de loups rattrapant un traîneau dans lequel ne se trouve aucun paysan russe, et à celles d'un tigre privé de son villageois au moment de s'asseoir à déjeuner. Plus poignantes que celles-ci sont les émotions d'une jeune romancière qui, ayant reçu une offre de vingt pour cent montant à vingt cinq après trois mille exemplaires par un éditeur qui croit à l'effet de pages entières dans les suppléments littéraires, apprend que son père entend dérober à cet éditeur les moyens de l'éditer.

Hermione se leva, austère et résolue.

– N’ayez aucune inquiétude, monsieur Pinson. Je vais m’assurer que ce procès n’ait pas lieu.

– Hein ?

– J’aurais dû vous dire plus tôt que Geneviève Orrante n’est qu’un pseudonyme. Je suis Hermione Gouvion. La fille du capitaine Auguste Gouvion.

Camille était trop étonné pour s’exprimer.

– Sa *filles* ? Quoi, imaginez ça. Palsambleu, je suis pantois. Comme c’est bizarre.

– Je parlerai à mon père. Je vais aller le voir tout de suite.

– Que diriez-vous de m’amener avec vous ? Au cas où vous auriez besoin d’aide ?

– Je n’aurai pas besoin d’aide.

– Quand même, j’aimerais être sur place, pour entendre les bonnes nouvelles dès que possible.

– Très bien. Pendant que je parlerai avec mon père, vous pourrez attendre à l’auberge. Alors, si vous êtes prêt, monsieur Pinson, allons-y. Ma voiture est dehors.

C’est en approchant d’Évreux, à cent kilomètres à l’heure, car elle était de celles qui considèrent qu’un accélérateur est fait pour qu’on y pose le pied, qu’une pensée lointaine qui avait fait un long détour dans l’esprit d’Hermione, comme un bourgeois enivré luttant à sa propre porte avec sa clé, parvint à faire son entrée, et elle laissa échapper une exclamation.

– Pardon ? dit Camille, qui était également bouche bée. Il trouvait que la conduite de sa compagne était une nouvelle et terrifiante expérience.

– Rien, dit Hermione. Je viens de me souvenir de quelque chose.

C’était de la visite de sa mère qu’elle venait de se rappeler, de cette mère dévouée qui attendait depuis trois heures dans son appartement pour lui parler de Jean-François. Elle ressentit un instant une pointe de remords. Puis elle se dit que sa mère s’en sortirait. Elle avait un fauteuil confortable et les derniers illustrés.

Elle appuya plus fort sur l’accélérateur, et Camille ferma les yeux et recommanda son âme à Dieu.

# Chapitre 11

Le soleil de l'après-midi, filtré par les persiennes de la porte-fenêtre de ce qui avait été la chambre de Jeff jusqu'à la soirée précédente, caressa le visage de Lucie et la réveilla du sommeil dans lequel elle était plongée. Elle se leva et s'étira en baillant.

La porte-fenêtre ouvrait sur le balcon, et elle la regarda pensivement. Par une si belle journée, il aurait été agréable d'aller s'allonger sur ce balcon. Mais une femme qui est connue par la police, ne serait-ce qu'en passant, se doit d'être prudente. Le mieux qu'elle puisse faire était de se tenir derrière le rideau et d'observer le monde alentour, verdoyant et resplendissant, depuis cet observatoire.

Ayant rapidement épuisé l'intérêt récréatif d'une parcelle de gravier et d'un bosquet de rhododendrons, elle était sur le point de retourner dans la chaise-longue, lorsqu'apparut sur cette parcelle de gravier la figure distinguée et élancée de la comtesse de Fiquefleur, marchant lestement et tenant une petite valise. Elle disparut de sa vue, et un instant plus tard, un bruit sourd signala l'arrivée de la valise sur le balcon.

Son cœur bondit de joie. C'était une fille intelligente, et elle réalisait que cette valise était une promesse de vêtements. La cinquième comtesse avait certes ses moments de frivolité, mais elle n'était pas femme à lancer des valises sur les balcons par simple perversité. Lucie rampa prudemment à quatre pattes et prit possession de ce riche présent.

Sa confiance n'était pas déplacée. Il s'agissait de vêtements, et elle se hâta de revêtir ce qu'elle reconnut être une robe blanche estivale et une veste rouge appartenant à la nièce de la comtesse de Fiquefleur, avec toute la diligence d'une jeune femme qui aime être bien habillée et qui a dû se contenter d'une

robe de chambre trop grande et décorée de dragons rouges. La comtesse de Fiquefleur entra tandis qu'elle se contemplait avec complaisance dans le miroir.

– Ah, tu l'a bien récupérée ? dit-elle. Pas mal comme lancé de la part de quelqu'un qui n'a guère eu l'occasion de s'exercer depuis ses années de fer à cheval. Mais qui a lancé lancera. J'aime cette veste rouge. Très élégante.

Lucie l'embrassa en guise de remerciements.

– Tu es une ange, tante Frédérique. Personne ne t'a vue, j'espère ?

– Personne. Les lignes ennemies étaient dégarnies et mal surveillées. Notre hôtesse est partie pour Paris peu après son petit-déjeuner, et Gugusse est dans un village voisin, en train d'essayer de vendre une vache à un quelconque quidam, si j'ai bien compris.

Lucie sursauta.

– Alors pourquoi ne pas le faire tout de suite ? Prendre le buste, je veux dire.

– Ma chère enfant, tu n'imagines pas que cette idée m'ait échappée ? Mon premier mouvement en apprenant que la voie était libre a été un sprint olympique vers la salle de collection, pour y découvrir que Gugusse avait verrouillé la porte et emporté la clé avec lui. Comme je le disais à Jeff hier soir, il y a une sorte de veule fourberie chez Gugusse que l'on ne peut que regretter. Mais ne t'inquiète pas. Je reste à l'affût. Je suis comme je suis, comme dit la chanson.<sup>135</sup> Je vais tout arranger sans tarder pour ta complète satisfaction.

– Dis-tu.

– Lucie ! Ne me dis pas que tu perds confiance en moi.

– Oh, tante Frédérique, bien sûr que non. Pourquoi ai-je dit ces mots blessants ? Considère-les nuls et non avendus.

– Ils sont déjà effacés de ma mémoire. Oui, tu es ravissante avec cette veste. Une vision. Rien d'étonnant que Jeff t'aime encore.

– Plus maintenant.

– Plus que jamais. J'ai remarqué comment ses yeux jaillissaient de leurs orbites à chaque fois qu'ils les dirigeaient vers toi. Est-ce que tu as jamais observé un triton pendant la saison des amours ? Pareil. Et l'une des dernières

---

choses qu'il m'a dites était « Elle était sacrément mignonne dans cette robe de chambre. » Avec une sorte de sanglot dans la voix. C'est l'amour.

– S'il pensait que j'étais autre chose qu'un épouvantail dans une robe de chambre décorée de dragons rouges et trois tailles trop grandes, c'est quelque chose.

– L'amour, ma chère. L'amour, je te dis. La même ferveur que dans le passé jaillit de nouveau comme d'un geyser. Il t'adore, il t'idolâtre. Il mourrait pour la plus petite boucle de tes cheveux. Qu'en est-il de ton côté ?

– Oh, je n'ai pas changée.

– Tu l'aimes encore ?

– Je suis folle de lui.

– Voilà qui est satisfaisant. Quoique curieux. J'aime beaucoup Jeff. En fait, à part mon mari et toi et mon chien, George, je ne vois pas qui j'aime davantage. Mais je n'arrive pas à comprendre comment il est possible d'être folle de lui. Comment l'expliques-tu ?

– Oh, c'est tellement facile, le pauvre chéri. C'est un bisounours.

– C'est ton point de vue ?

– Toujours. Un bisounours, tout doux et tout gentil, à caresser et câliner.

– Bon, tu as peut-être raison. Tu en sais plus que moi sur les bisounours. Mais c'est officiel. Si j'étais jeune et s'il me suppliait de lui donner une boucle de mes cheveux, je ne la lui donnerais pas. Il passerait un moment pénible s'il essayait de me soutirer la moindre boucle. Enfin, ce qui compte, c'est que tu l'aimes, car mon petit doigt me dit qu'il sera bientôt à même de te faire la cour. Ses fiançailles ne peuvent pas durer.

– Tu distribues vraiment la dolce vita et l'allégresse, n'est-ce pas, tante Frédérique ?

– J'essaye.

– Dis-en moi plus. Je pourrais t'écouter infiniment. Pourquoi penses-tu que ses fiançailles ne peuvent pas durer ?

– Comment serait-ce possible ? Pourquoi diable est-ce qu'une femme comme Hermione Gouvion pourrait vouloir épouser Jeff ?

– Peut-être qu'elle aime aussi les bisounours ?

– Absurde. Je ne l'ai vue qu'en photo, mais j'ai compris sur le champ que ce dont elle a besoin, c'est d'un mari solide, un sportif complet, un chasseur,

un pêcheur, et qui l'adore, au lieu d'un produit de la métropole comme Jeff. Son âme sœur est évidemment son cousin, Alex Cricquebœuf, qui lui est dévoué depuis des années. Hélas, ses méthodes sont trop pacifiques. Il n'avoue pas son amour, mais laisse son secret, tel un ver le bourgeon, manger la rose de sa joue.<sup>136</sup> Il ne peut espérer atteindre son but de cette manière. Je compte avoir une discussion sérieuse avec le jeune Alexandre Cricquebœuf la prochaine fois que je le verrai. D'ailleurs, je vais aller le chercher tout de suite.

– Non, ne pars pas encore. Je veux te dire quelque chose concernant Jeff.

– De quoi s'agit-il ?

– Il est terrorisé, le pauvre chouchou. Mon cœur saigne pour lui. Il est venu ici il n'y a pas longtemps, et il n'a fait que soupirer dans le fauteuil.

– Tu es sûre qu'il n'était pas là plutôt pour chanter ?

– Je ne crois pas. Est-ce qu'il aurait enfoncé son visage dans ses mains, s'il chantait ?

– Non. Tu as parfaitement raison. C'est un révélateur imparable. J'ai eu plusieurs occasions d'entendre Jeff chanter au concert du village, et les symptômes ne prêtent pas à confusion. Il relève le menton et rejette la tête en arrière, et il beugle en direction du plafond à un angle de quarante-cinq degrés environ. Et tout cela est très déplaisant, particulièrement lorsque la chanson est « La petite tonkinoise », comme c'est trop souvent le cas.<sup>137</sup> Alors il soupirait, hein ? Pourquoi ?

– Il déteste l'idée de pousser le gendarme dans la mare.

– Il la *déteste* ? Lorsqu'il sait que cela apportera le bonheur et la félicité conjugale à la divine Maline ?

– J'ai eu l'impression qu'il se souciait peu de la divine Maline et de sa félicité conjugale.

– Voyant les choses principalement à la lumière de ce qu'il adviendra au bon vieux Turlalune ? La comtesse de Fiquefleur soupira. Les jeunes gens ne sont plus ce qu'ils étaient de mon temps, Lucie. C'étaient alors tous des d'Artagnans. Une demoiselle en détresse n'avait qu'à lever la main, et ils se pressaient avec les oreilles au vent, anxieux d'exaucer ses prières. Bon, mais nous ne pouvons pas lui permettre de reculer. Nous avons contracté une dette d'honneur envers Mademoiselle Maline, et nous devons l'acquitter. Et puis,

---

bon sang, pourquoi en fait-il toutes ces accroires?<sup>138</sup> Ce n'est pas comme si cette mare se trouvait à des kilomètres d'ici à travers champs.

Un regard étrange était apparu chez Lucie, la sorte de regard décidé que vous pourriez surprendre chez Jeanne d'Arc ou Marie de Médicis.<sup>139</sup>

– Où est-elle, cette mare? demande-t-elle. Il ne me l'a pas dit.

– Juste à côté du porche. Une véritable promenade. Et je discutais avec Mademoiselle Maline encore ce matin, et elle me dit que lorsque Poitier y passe pendant sa ronde, il y reste toujours pendant un laps de temps appréciable, crachant et, on l'espère, rêvant à elle. Quoi de plus facile et de plus agréable que de se glisser derrière un gendarme en train de cracher, alors qu'il est perdu dans ses pensées, et de le pousser dans la mare? Pour servir les intérêts d'une femme comme la Maline, la plus noble des femmes de chambre qui ait jamais manié un plumeau, j'aurais poussé vingt gendarmes dans vingt mares quand j'avais l'âge de Jeff.

– Mais Jeff a une nature si rare et si sensible.

– Moi aussi, j'avais une nature rare et sensible. C'était même proverbial à Montréal. Enfin, si la chose doit avoir lieu aujourd'hui, il devrait s'y mettre. L'heure est pratiquement arrivée, d'après mes informations, quand Poitier fait son entrée. Où est Jeff?

– Je ne sais pas. Il s'est plus ou moins évaporé.

– Je dois le trouver tout de suite.

– Juste une minute, dit Lucie.

L'impression de résolution sur son visage était plus prononcée que jamais. Non contente de ressembler à Jeanne d'Arc et Marie de Médicis, elle aurait maintenant pu être confondue, par mauvaise visibilité, avec Iahel, femme de Heber Kenien.<sup>140</sup> La comtesse de Fiquefleur, s'arrêtant en chemin vers la porte, en fut frappée et quelque peu troublée.

– Que se passe-t-il? demanda-t-elle. Tu sembles tendue. Tu ne te fais pas du soucis pour Jeff?

– Si.

– Mais je t'assure encore que la tâche qui l'attend est à la fois simple et agréable.

– Pas pour Jeff. C'est un bisounours. Je te l'ai dit.

– Mais en quoi être un bisounours le rendrait-il inapte à pousser un gendarme dans une mare ?

– Je ne sais pas. Mais c’est le cas. J’ai étudié la problématique de la poussée des gendarmes dans les mares, tante Frédérique, et je suis convaincue que pour obtenir les meilleurs résultats, la bonne personne est une femme dont le gendarme a arraché les vêtements la nuit précédente.

– Mon Dieu, Lucie ! Tu ne veux pas dire —

– Si. J’ai pris ma décision. Je vais monter au front pour Jeff, et si cela t’intéresse de le savoir, c’est de loin la meilleure chose que j’aie faite, que je n’aie jamais faite.<sup>141</sup> Adieu, tante Frédérique. À plus tard.

Elle disparut sur le balcon, et un crissement indiqua à la comtesse de Fiquefleur qu’elle descendait par le tuyau. La comtesse sortit juste à temps pour la voir disparaître dans les buissons de l’autre côté de la terrasse, et elle la regarda encore quelques instants, avant de rentrer pensivement dans la pièce en laissant s’échapper un léger soupir, le soupir qu’arrache à l’Âge le spectacle de la Jeunesse Folle en pleine floraison. Toujours pensive, elle descendit jusqu’au hall d’entrée.

Alex Cricquebœuf s’y trouvait, tenant en équilibre une canne sur le bout du nez.

## II

Une certaine angoisse dans sa manière de s’appliquer à cet acte de dextérité indiquait que le jeune châtelain du manoir de Saint-Gatien-des-Bois n’y était pas poussé simplement par une frivole disposition d’esprit, mais qu’il essayait plutôt de détourner ses pensées de plus sombres sujets, comme il est usuel de le faire pendant les périodes de stress. Il n’est pas facile d’avoir un air angoissé en tenant en équilibre une canne sur son nez, mais Alex Cricquebœuf y parvenait.

À la vue de la comtesse de Fiquefleur, son visage s’éclaira. Depuis qu’il avait escorté madame Gouvion à Honfleur le matin même, il désirait revoir et recevoir les conseils d’une femme dont le jugement lui était devenu indispensable. Mais comme il avait depuis longtemps pris rendez-vous pour

---

déjeuner avec des amis sur la route de Honfleur, l'occasion de l'approcher ne s'était pas présentée plus tôt.

– Ah, vous voilà, dit-il. Excellent.

Non sans réluctance, la comtesse de Fiquefleur plaça temporairement de côté les affaires de Lucie. La vue de ce massif jeune homme lui rappelait qu'elle avait aussi une exhortation martiale à son programme.

– Le mot « Excellent », répliqua-t-elle, est bien choisi, car j'aspirais moi aussi à une telle rencontre. J'ai à vous parler, Alex Cricquebœuf.

– J'ai à *vous* parler.

– J'ai beaucoup à dire.

– Et j'ai également beaucoup à dire.

– Ma foi, si nous faisons un duo, je parie que je parlerai plus fort et plus vite que vous, et je suis disposée à soutenir cette opinion avec de l'argent liquide, des bons sur le trésor, ou de la verroterie. Cependant, puisque je suis votre invitée, je pense que la courtoisie demande que je vous laisse la parole. Parlez.

Alex ordonna ses pensées.

– Bon, voilà ce qu'il en est. Après le petit-déjeuner ce matin, j'ai conduit ma tante à Honfleur pour qu'elle prenne l'express de Paris. J'étais un peu fatigué d'être resté debout si tard la nuit dernière, et j'étais silencieux au volant, avec juste un œil attentif à la route, en pensant à ceci et à cela.

La comtesse de Fiquefleur l'interrompit.

– Laissons cela. Je pourrai lire les détails ultérieurement dans votre autobiographie, au chapitre intitulé « Promenades matinales avec ma tante ». Venez-en au point névralgique.

– Bon, alors ce que je voulais dire c'est que j'avais un œil sur la route et je pensais à ceci et à cela, lorsque soudain elle a dit « Dipsomaniaque ».

– Pourquoi vous accusait-elle d'être dipsomaniaque ?

– Ce n'était pas le cas. Il se trouve qu'elle parlait de Jeff.

– Jeff, parbleu ? Vraiment ?

– Oui. Elle dit « Dipsomaniaque », et j'ai dit « Hein ? », et elle a dit « Il est dipsomaniaque », et j'ai dit « Qui est dipsomaniaque ? », et elle a dit « Jean-François Tournalune est dipsomaniaque. Ton oncle dit qu'il n'a pas été sobre un seul instant depuis son arrivée. »

La comtesse de Fiquefleur respira vivement avec un sifflement d'admiration.

– Prodigieux ! dit-elle. Une fois encore, Alex Cricqueboeuf, je dois rendre un hommage marqué à vos dons littéraires. Je n'ai jamais rencontré quiconque qui soit capable de mieux raconter une histoire. Avouez, mon garçon. Vous *êtes* George Simenon,<sup>142</sup> n'est-ce pas ? Non ? Mais je suis toujours persuadée que vous êtes quelqu'un. Donc votre tante a dit « Dipsomaniaque », et vous avez dit « Hein ? », et elle a dit... et ainsi de suite, avec en conclusion cette dénonciation accablante de Jeff. Très intéressant. A-t-elle expliqué sur quoi cette accusation était fondée ?

– Oh, plutôt. Apparemment, oncle Auguste et elle l'ont trouvé éclusant du Calvados dans le salon.

– Je n'y attacherais pas grande d'importance. Beaucoup de nos natures les plus nobles éclusent du Calvados dans un salon ou un autre. Je le fais moi-même.

– Mais pas toute la nuit. Enfin, presque toute la nuit. Ce que je veux dire, j'ai rencontré Jeff dans le salon, en train d'écluser à environ une heure du matin, et ma tante et mon oncle semblent l'avoir trouvé là, éclusant toujours, à deux heures et demi. Cela fait une heure et demi. Donnons-lui, disons, une demi-heure avant mon arrivée, et on arrive à deux heures d'éclusage irréfutable. Et il a dû recommencer à écluser après le départ de ma tante et de mon oncle. Parce qu'il était incontestablement ivre après le petit-déjeuner.

– Je refuse de croire que qui que ce soit puisse s'enivrer au petit-déjeuner.

– Je n'ai pas dit qu'il s'est enivré pendant le petit-déjeuner. Vous n'avez pas compris. Ma théorie est qu'il a éclusé toute la nuit, s'est enivré vers six heures du matin, et l'est resté jusqu'au moment de l'incident.

– À quel incident faites-vous allusion ?

– C'est arrivé juste après le petit-déjeuner. Ma tante attendait que j'amène la voiture, et oncle Auguste a fait une remarque déplaisante sur le chapeau qu'elle portait. Alors elle est retournée dans sa chambre pour en chercher un autre, et en arrivant à la porte, elle a entendu quelqu'un se déplacer à l'intérieur. Quand elle est entrée, il n'y avait personne de visible, et soudain quelqu'un a éternué dans le placard, et Jeff était là, accroupi sur le sol.

– En était-elle certaine ?

---

– Certaine ?

– Ce n'était pas une chaussure, ou un morceau de tissu.

– Non, c'était Jeff. Elle a dit qu'il a souri faiblement et dit qu'il était passé pour emprunter son rouge à lèvres. Il devait être gris comme une chouette. D'abord, parce qu'un seul coup d'œil à tante Émilie lui aurait dit qu'elle n'a pas de rouge à lèvres. Et ce que j'essaye de décider c'est, est-ce qu'Hermione devrait être prévenue ? Est-ce que ce n'est pas un peu gonflé de la laisser valser gaiement vers une union avec un type qui va passer sa vie de couple assis toute la nuit dans le salon à se bourrer la gueule ? Je ne peux pas imaginer qu'une femme puisse être heureuse dans ces conditions.

– Elle serait sans doute un peu déroutée, n'est-ce pas ? Mais vous vous méprenez en pensant que Jeff est un écluseur perpétuel. En général, c'est un jeune homme plutôt spartiate. Ce n'est que dans des circonstances exceptionnelles qu'il se laisse aller à ce qu'un puriste appellerait une orgie. Ses nerfs sont actuellement soumis à rude épreuve.

– Pourquoi ?

– Il semble que ce soit le cas à chaque fois qu'il est en visite quelque part en ma compagnie. Ma présence – et je ne parviens pas à l'expliquer – semble le rendre mal à l'aise.

– Alors vous ne croyez pas qu'il faille prévenir Hermione ?

– Je dois y réfléchir. Mais, dit la comtesse de Fiquefleur en fixant son jeune ami d'un regard pénétrant, il y a une chose qu'il faut lui dire — sans délai, et c'est vous qui devez le faire, Alex Cricqueboeuf.

– Hein ?

– Et c'est que vous l'aimez et voulez la faire vôtre.

– Hein ?

– Combattez cette tendance à répéter « Hein ? ». Vous l'aimez, n'est-ce pas ? Vous voulez la faire vôtre, n'est-ce pas ? Je tiens d'une source bien informée que c'est votre fil rouge depuis des années et des années.

Alex était devenu d'un beau vermillon. Il se mélangeait les pieds.

– Ben, oui, admit-il, c'est vrai. C'est le cas. Mais comment lui dire que je voudrais la faire mienne ? Elle est fiancée avec Jeff.

– Et alors ?

– On ne peut pas faire irruption chez une femme, en lui disant qu'on voudrait la faire sienne, lorsqu'elle doit épouser un autre gars.

– Bien sûr que si. Que dites-vous du poète Ronsard et de Cassandre Salviati ? Sa réputation en est sortie agrandie. Vous êtes familier avec le cas de Ronsard ?<sup>143</sup>

– Oh oui. Je récitais « Mignonne, allons voir si la rose »<sup>144</sup> quand j'étais à l'école.

– Cela devait être merveilleux, dit la comtesse de Fiquefleur courtoisement. Pour ma part, mon meilleur morceau était « Chou le pont Mirabeau coule la Cheine ».<sup>145</sup> Eh bien, laissez-moi vous dire quelque chose, mon cher ami. Nul besoin de ces scrupules morbides à l'idée d'emporter Hermione Gouvion sur votre destrier, du moins pour ce qui est de Jeff. Il est amoureux de quelqu'un d'autre. Est-ce que vous vous souvenez de la femme que j'avais mentionnée lors de notre première rencontre, et dont j'espérais qu'elle épouserait Jeff ? Je ne l'avais pas dit, mais ils avaient été fiancés, et tout les symptômes indiquent qu'ils souhaitent l'être de nouveau. La dernière fois que je les ai vus ensemble, assez récemment, j'ai eu la distincte impression qu'il était prêt à mourir pour une boucle de ses cheveux. Vous pouvez donc entrer en lice sans scrupules. Mademoiselle Gouvion est à Paris, si je ne me trompe. Allez-y, et ouvrez-lui votre cœur.

– Hum...

– Pourquoi dites-vous « Hum » ?

Alex Cricqueboeuf se mélangea les pieds de nouveau, produisant sur le parquet un bruit ressemblant à celui des vagues se brisant sur une côte sauvage et inhospitalière.

– C'est tellement difficile.

– Quoi, d'ouvrir votre cœur ? Absurde.

– Mais j'essaye de le faire depuis neuf ans, sans avancer d'un pouce. Je ne sais pas par où commencer.

La comtesse de Fiquefleur réfléchit.

– Je crois comprendre quel est le problème. Vous avez commis l'erreur de ruminer en anticipation, de sorte que vous avez musardé sans rien accomplir. Célérité et décision sont désormais essentiels. N'hésitez pas. Précipitez-vous sur elle. Emportez-la dans vos bras. Subjuguiez-la comme la tempête.

---

– Ah, oui ? dit Alex platement.

La comtesse de Fiquefleur posa une main sur son épaule. Elle savait ce qu'il devait penser.

– Je peux comprendre que vous soyez nerveux, dit-elle. Quand j'ai vu la photo d'Hermione Gouvion, j'ai été frappée d'emblée par quelque chose de formidable dans son visage, une marque de cette inaccessibilité majestueuse qui handicapait les timides bergers grecs dans leurs relations avec les déesses les plus hautaines du Mont Olympe. Elle est ce qu'on appelait de mon temps une beauté fière. Et il est d'autant plus nécessaire d'établir une politique stricte dès le départ. Les beautés fières doivent être dominées.

– Mais, bon sang, Jeff n'a pas pu la dominer.

– C'est vrai. Mais Jeff, m'a-t-on informé, est un bisounours. Les bisounours atteignent leur objectif par une autre voie.

– Vous ne croyez pas que je suis aussi un bisounours ?

– J'ai peur que non. Vous êtes trop fort, trop robuste et de figure florissante, trop clairement un homme qui fait ses exercices de gymnastique suédoise tout les matins et qui aime avoir une pleine *Tarte Tatin*<sup>146</sup> à midi. Là où un Jeff parvient à ses fins en ayant l'air tout fragile et en bégayant des mots doux, vous devez jouer le rôle de l'amant fougueux, sinon rien. Vous devez prendre comme modèle de votre comportement le héros de cette pièce de théâtre qui n'hésitait pas à donner une bonne fessée à sa femme. Petruccio. C'est le nom que je cherchais.<sup>147</sup> Votre comportement doit suivre celui de Petruccio. Achetez les œuvres de Shakespeare, et étudiez avec attention « La mégère apprivoisée ».

Alex regarda la comtesse fermement.

– Je ne vais pas lui donner une fessée.

– Ça aiderait.

– Non. Absolument, non.

– Très bien. Supprimons la fessée. Alors ce que vous devez faire, c'est la confronter et la saisir par le poignet.

– Oh, mon Dieu !

– Ignorant ses efforts pour se libérer, serrez-la contre votre poitrine, et couvrez de baisers son visage rigide. Inutile de parler outre mesure. Seulement « Ma dulcinée ! »<sup>148</sup> ou quelque chose de ce genre. Allons, pensez-y, mon

cher ami. Mais je peux vous assurer que cette méthode vous amènera à bon port. Elle est connue sous le nom de Formule Fiquefleur, et elle ne connaît pas l'échec. Et maintenant, j'ai peur de devoir vous quitter. Je cherche Jeff. Vous ne savez pas par hasard où il se trouve ?

– Je l'ai vu il y a une demi-heure faisant les cent pas sur le terrain de tennis.

– La tête baissée ?

– Oui, je pense qu'il avait la tête baissée, maintenant que vous le dites.

– C'est ce que je pensais. Pauvre enfant, pauvre enfant. Mais j'ai des dépêches qui lui sont destinées et qui le remettront vite d'aplomb. Alors, au revoir pour le moment. Oh, à propos, dit la comtesse de Fiquefleur, réapparaissant comme un chat du Cheshire bienveillant<sup>149</sup> au moment de saisir le sujet par le poignet, ne faites pas comme s'il s'agissait d'une fragile porcelaine. Tenez fermement et bousculez-la un peu.

Elle disparut de nouveau, et Alex put l'entendre fredonner une vieille chanson d'amour du début du siècle<sup>150</sup> en se dirigeant vers le terrain de tennis.

### III

Pour un jeune homme timide et incertain, habitué à se mélanger les pieds et à prendre un air ahuri en présence de la femme qu'il aime, une exhortation martiale comme celle que venait de délivrer la comtesse de Fiquefleur a plus ou moins le même effet qu'un plongeon dans l'eau glacée un matin d'hiver. C'est d'abord le choc foudroyant, tout devient noir et les fondations de l'âme semblent vaciller. Ce n'est qu'après que suit la réaction enflammée.

Longtemps après le départ de son mentor, Alex resta immobile et paralysé par l'horreur en se représentant le tableau brossé pour lui par la comtesse. À l'idée de couvrir de baisers le visage rigide d'Hermione Gouvion, sa colonne vertébrale frétillait comme un animal sorti de la collection des invertébrés du Zoo. À celle de la saisir par le poignet et de la bousculer, il se retrouvait dans le même état que lorsqu'il avait avalé six cornets de glace en un quart d'heure à l'école, parce que quelqu'un avait parié qu'il n'oserait pas.

---

Et puis soudain, à sa grande stupéfaction, il s'aperçut que l'horreur avait laissé place à un étrange enthousiasme. Il pouvait maintenant juger des francs mérites de cette Formule Fiquefleur, le plus fondamental étant de placer la conquête d'Hermione Gouvion sur le plan de l'action physique. L'action était son fort. Donnez-lui quelque chose à faire avec ses mains, et il savait comment s'y prendre.

Et si simple, vraiment. Rien de compliqué ou d'élaboré. Revoyons ça encore une fois, juste pour être certain de n'avoir rien oublié.

Confronter et saisir ?

Facile.

Bousculer un peu ?

Trivial.

Serrer contre sa poitrine et c. de b. son v. rigide ?

Pas de problème.

Dire « Ma dulcinée ! »

Il n'était pas si sûr de ça. Il lui semblait que la comtesse de Fiquefleur, aussi brillante soit-elle comme metteur en scène, s'était fourvoyée quand il s'agissait du dialogue. Est-ce qu'il ne risquait pas d'avoir l'air bête en disant « Ma dulcinée ! » ? Il vaudrait certainement mieux panteler abondamment ? Oui, c'était le synopsis. Confronter, saisir, bousculer, serrer, embrasser, panteler. Parfait.

Perdu dans ses profondes réflexions, il parcourait maintenant le hall dans tous les sens, la tête baissée pour compter sur ses doigts les différents ingrédients de la Formule Fiquefleur, et c'est en accélérant inconsciemment en réaction à son inspiration, qu'un choc et un hurlement de douleur l'informèrent qu'il y avait eu un accident de la circulation.

Concentrant son regard, il vit qu'il était entré en collision avec un objet substantiel et moustachu, la moustache étant de couleur blanche ; le concentrant davantage, il identifia que l'objet était son oncle, le capitaine Auguste Gouvion. Il allait formuler des excuses appropriées, lorsque toute pensée d'oncles blessés s'évanouit, et son cœur bondit comme un danseur de tango apprenant une nouvelle *milonga*. Derrière le capitaine Auguste, plus ravissante encore que dans ses souvenirs, se tenait Hermione.

Le sourire d'Hermione était radieux. Son humeur était excellente. Après avoir laissé Camille à l'auberge « Tout dans le Cochon » dans la rue de la République, elle était arrivée à la porte du manoir juste au moment où son père était de retour, et la force de sa personnalité était telle qu'elle avait réglé la petite affaire de la procédure Gouvion contre Pinson en l'espace de quelque chose comme deux minutes et quinze secondes. Le futur de la maison d'édition « La Villa du Midi », du moins pour ce qui était de la vengeance de l'ex-préfet de Kouaoua, était assuré.

Et donc son sourire était radieux. D'une manière amusée et fraternelle, elle avait toujours été dévouée à ce bon vieil Alex, et elle était heureuse de le revoir.

– Hello, Alex, dit-elle.

Alex trouva la parole.

– Oh, hello, Hermione.

Le capitaine Auguste, lui aussi, trouva la parole.

– La peste t'étouffe, espèce de grand âne maladroit, dit-il, debout sur une jambe et traitant l'autre par un système de massage, car l'impact avait été rude. Charger comme un infernal rhinocéros. Tu ne peux pas regarder où tu vas ?

Alex était concentré sur Hermione. Il était vaguement conscient des paroles émanant de la bouche du vieux croûton, mais il ne pouvait pas se concentrer sur leur signification.

– Oh, plutôt, dit-il.

– Est-ce que c'est une réponse, « Oh, plutôt » ?

– Oui, n'est-ce pas, dit Alex.

Pour quelqu'un qui était doué pour renifler, et à qui les reniflements venaient aisément, il n'y avait qu'une réponse possible à ce genre de choses. Le capitaine Auguste renifla, et se retira dans la pièce de collection, en se disant qu'il reprendrait la discussion, lorsque son neveu serait en meilleure humeur. Inutile de gaspiller des paroles bien senties sur un individu toujours mentalement déficient, mais qui semblait aussi souffrir d'une sorte de paralysie mentale.

Hermione était toujours cordiale.

---

– Alors, tu es de retour, Alex. C’est chouette de te revoir. Comment était le Brésil ?

– Oh, excellent.

– Du bon temps ?

– Oh, excellent, oui, merci.

– Tu es très bronzé. Je suppose qu’il t’est arrivé tout un tas d’aventures ?

– Oh, plutôt.

– Serpents, et tout ?

– Oh, oui.

– Bon, alors, tu me raconteras plus tard. Je dois partir tout de suite. Je dois voir un ami à l’auberge.

Alex se racla la gorge.

– Euh — juste une minute, dit-il.

Maintenant, se disait-il, c’est le moment. Maintenant ou jamais, c’était l’occasion de mettre en pratique la Formule Fiquefleur. Ils étaient ensemble, seuls. Une seule enjambée et il serait en position idéale pour confronter et saisir. Et il pantelait déjà. On pouvait difficilement imaginer de meilleures conditions.

Mais il était incapable de faire un mouvement. Pendant tout ces mois harassants au Brésil, l’image de cette femme était restée constamment présente à son esprit, mais maintenant qu’il était face à face avec elle, sa beauté l’étourdissait, causant des tremblements fiévreux et cet état général de débilité et de chétivité qui afflige tant de nos contemporains, et qui ne peut être guérie que par des spécifiques comme le *Tiramisù*<sup>151</sup> et le Bouillon de Culture Tonique du Docteur Destouches.<sup>152</sup>

S’il avait eu une bouteille – que dis-je, une cuillère – du Bouillon de Culture Tonique à portée de la main, la situation aurait pu être sauvée. À défaut, il se mélangeait les pieds et il prenait un air ahuri, exactement comme durant les neuf dernières années.

– Alors ? dit Hermione.

(« Confronter, saisir, bousculer, serrer, embrasser, panteler » répétait l’ange gardien d’Alex. Mais ses membres refusaient de bouger.)

– Alors ?

– Hermione.

- Oui ?
- Hermione ?
- Alors ?
- Oh, rien, dit Alex.

Il se trouva seul. De l'extérieur parvenait le bruit d'une voiture embrayant et démarrant. Elle était partie.

Et il ne pouvait la blâmer. Repensant à cette récente scène, cette pitoyable voix bêlante, hideuse comme celle d'un académicien,<sup>153</sup> il tremblait, s'émerveillant qu'un être bipède et d'apparence humaine puisse être un poltron aussi galeux.

Tressaillant dans ses tourments, il envisagea un moment d'aller se casser la tête contre le mur, mais à la réflexion s'y refusa. Inutile d'abîmer un bon mur. Autant aller dans sa chambre, se jeter dans le lit et enfouir son visage sous le coussin. Ce qu'il fit.

## IV

Anxieuse de rejoindre « Tout dans le Cochon » et d'informer Camille dès que possible de la conclusion heureuse de son entretien avec son père, Hermione avait démarré et était partie le plus vite possible. Eut-elle retardé son départ une seule minute, elle aurait observé un jeune homme éberlué et tête nue se précipitant au galop vers le manoir depuis la direction du terrain de tennis, donnant l'impression d'être un jeune homme qui vient de subir une secousse considérable. Nous avons déjà entendu une fois auparavant dans cette chronique une comparaison de Jean-François Turlalune avec un chat sur un toit brûlant. C'est un chat sur un toit brûlant qu'il aurait rappelé à un observateur à l'instant.

Dévalant la terrasse, il atteint la maison et plonge par l'entrée. Dévalant le hall, il prit l'escalier quatre à quatre. Dévalant le couloir au premier étage, il se précipita dans ce qui était auparavant sa chambre, et Lucie, qui était allongée sur la chaise-longue comme une Amazone se reposant après une importante bataille, se leva à son entrée. À vrai dire, elle bondit comme si une vrille avait soudain transpercé les coussins et s'était enfoncée dans sa

---

personne. C'était une fille pleine de culot, qui ne perdait pas facilement le contrôle d'elle-même, mais après avoir poussé un gendarme dans la mare, même les jeunes filles les plus culottées s'exposent à une certaine tension nerveuse, et l'ouverture abrupte de la porte lui avait momentanément donné l'impression que le sergent Poitier arrivait.

Reconnaissant son visiteur, elle retrouva, si ce n'est son haleine, du moins son calme.

– Oh, Jeff! dit-elle.

– Oh, Lucie! dit Jeff.

Ce serait sous-estimer considérablement le tourbillon qu'elle avait fait naître en son sein que de déclarer que Jean-François Turlalune avait été bouleversé par l'histoire que la comtesse de Fiquefleur lui avait contée sur le terrain de tennis, avant d'aller au « Tout dans le Cochon » pour un bol de cidre et un brin de conversation sur le Brésil avec l'assemblée. Il était passé par ce qui est connu comme le spectre des émotions, et parmi celles-ci figurait très haute la gratitude envers une femme qui était ainsi prête à tout risquer pour lui, la honte que sa pusillanimité ait rendu nécessaire cet acte d'héroïsme absolu, et surtout une vague déferlante d'amour comme il n'en avait jamais ressenti avant – et il tombait amoureux avec une fréquence d'horloge depuis son avant-dernier été à l'École Polytechnique.<sup>154</sup>

Ses obligations honorables envers Hermione Gouvion s'étaient volatilisées de son esprit. Il n'avait d'autre objectif que de trouver Lucie et de lui indiquer la direction que prenait sa politique. Imitant en cela Alex Cricquebœuf, il envisageait un futur où il allait confronter, saisir et bousculer, serrer, embrasser et panteler. Avec cette différence que, tandis qu'Alex, comme nous l'avons vu, désirait procéder comme un ostéopathe face à un patient récalcitrant, Jeff, lui, pensait plutôt à s'humilier devant un temple sacré. Le mot « saisir » est incorrect. De même que le mot « bousculer ». Mais « serrer », « embrasser » et « panteler » peuvent rester.

Il pantelait maintenant, et ne perdit pas un instant avant de mettre en œuvre les autres éléments du programme qu'il avait conçu. Alex Cricquebœuf, s'il avait été présent, aurait reçu une leçon utile et pratique sur la façon dont ces choses devraient être faites.

– Oh, Lucie! dit-il.

– Oh, Jeff! dit Lucie.

Le temps s'était arrêté. Dans le vaste monde, chacun vaquait à ses occupations. Le sergent Poitier était chez lui pour mettre un uniforme sec. La comtesse de Fiquefleur, humant un air grivois, avançait sur la route vers le village. Hermione, un kilomètre devant elle, conduisait son cabriolet sur la même route. Le capitaine Auguste s'amusait avec ses bibelots canaques. Alex Cricquebœuf gardait le visage enfoui dans son coussin. Et à Paris, la capitaine Gouvion, dans l'appartement de sa fille, venait de finir les illustrés et s'assoupissait dans une douce torpeur.

Mais Jeff et Lucie étaient seuls dans un monde qui leur appartenait, enivrés par le parfum des violettes et des roses qui fleurissaient dans la chambre, écoutant la musique délicieuse qu'un orchestre symphonique, consistant en majorité de harpes et de violons, jouait juste à côté. Du sergent Poitier, de la comtesse de Fiquefleur, du capitaine Auguste Gouvion et de madame la capitaine, d'Alex Cricquebœuf et d'Hermione, peu leur chaloit, bien que le temps soit proche quand ils, et surtout Jeff, seraient forcés de chaloir plus qu'un peu de la dernière nommée.

Présentement, tandis qu'il ajustait son bras plus confortablement autour de la taille de Lucie – car ils étaient maintenant assis côte à côte sur la chaise-longue, – Jeff exprima ses profonds remords concernant le passé, tout particulièrement la folie criminelle de cet abruti Tournalune, cet abyssale cruche, qui avait laissé partir la seule femme sur terre qu'un homme de bon goût pourrait jamais vouloir épouser. Il contemplait cette tête de linotte de Tournalune avec une aversion non dissimulée.

– Bon sang, quel nigaud j'étais.

– Pas aussi nigaud que moi.

– Bien plus nigaud que toi. Aucune comparaison possible.

– C'était entièrement de ma faute.

– Non.

– Si.

– Pas du tout.

– Si.

La dispute prenait un tour menaçant, mais au moment où Jeff allait dire « Pas du tout » encore une fois, il s'interrompit, et sur ses traits délicat

---

transpirèrent les signes d'horreur et d'alarme qui y étaient apparus quatorze heures plus tôt, lorsque Alex Cricquebœuf avait frappé à la porte dans la nuit silencieuse.

– Que se passe-t-il, précieux ? demanda Lucie, pleine de sollicitude.

Jeff avala de travers.

– Oh, rien. Du moins, presque rien. Je viens juste de penser à Hermione.

Il y eut une interruption. Un spasme d'anxiété et d'alarme parcourut le corps de Lucie. Beaucoup – pour tout dire, son bonheur en ce monde – dépendait de savoir à quel point les Turlalunes considéraient leur parole comme une loi.

– Oh, Hermione, dit-elle. Ne me dis pas que tu es trop chevaleresque pour rompre les fiançailles ?

Jeff avala de travers de nouveau.

– Pas trop chevaleresque, non, mais... Tu n'as jamais rencontré Hermione, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est difficile à expliquer, mais ce n'est pas la fille la plus facile avec qui rompre des fiançailles. C'est difficile de savoir par où commencer.

– J'irais la voir et je lui dirais franchement que tu t'aperçois que tu as fait une erreur.

– Oui, c'est une possibilité.

– Ou bien tu pourrais lui envoyer une lettre.

Jeff sursauta, comme un nageur aguerri proche de la noyade et qui entend un « plouf » et s'aperçoit que quelqu'un vient de lui lancer une bouée de sauvetage.

– Une lettre ?

– Tu pourrais trouver cela moins embarrassant.

– C'est vrai, dit Jeff, et tressaillant de gratitude envers sa bienfaitrice pour cette suggestion opportune, il la serra dans ses bras et couvrit de baisers son visage rigide.

Cela aurait sans doute duré assez longtemps, si Elsa Maline n'était pas entrée doucement à ce instant, portant un plateau sur lequel se trouvaient une théière, une tasse, quelques tartines beurrées, et un morceau de Kouign-Amnan.

– Thé, dit Elsa, et Jeff, sautant au plafond, redescendit et la regarda sévèrement.

– Pourquoi Diable est-ce que vous n’avez pas frappé à la porte ? demanda-t-il, non sans chaleur.

Elsa était flegmatique. La scène passionnée qu’elle avait interrompue ne lui avait fait qu’une modeste impression. Ce genre de choses arrive tout le temps dans le quartier des Halles.

– Thé, tartines, et un bout de Kouign-Amann, dit-elle. Est-ce que vous avez déjà poussé Henri dans la mare, monsieur Tournalune ?

Lucie prit la situation en main.

– Bien sûr qu’il l’a poussé dans la mare. Il avait dit qu’il le ferait, n’est-ce pas ? Vous ne croyez pas que monsieur Tournalune ne tiendrait pas sa parole ?

– Est-ce qu’il a fait un bon plongeur ?

– Un plongeur du tonnerre. On pouvait l’entendre à des kilomètres.

– Coo ! Bon, je suis sûre que je vous remercie beaucoup, monsieur Tournalune. Est-ce que vous avez vu mademoiselle Hermione ?

Jeff décolla de quatre ou cinq centimètres.

– Elle n’est pas là ?

– Si. Je l’ai vue arriver avec sa voiture.

Jeff garda le silence un instant. Il se tenait la tête à deux mains.

– Je crois que je vais aller réfléchir sur le terrain de tennis pendant un moment, dit-il. Ceci nécessite réflexion.

Avec un court soupir, il quitta la pièce, rappelant de nouveau un chat sur un toit brûlant, et Elsa le suivit d’un regard critique.

– Un gentil jeune homme, monsieur Tournalune. dit-elle. Un peu fou dans sa tête, non ?

– Un peu, confirma Lucie. Je l’adore.

## V

Le « Tout dans le Cochon » occupait toujours sa place traditionnelle dans la rue de la République lorsque Hermione y arriva, mais Camille ne se trouvait plus dans la place. Elle apprit qu’il était sorti quelque temps auparavant,

---

mais par où qu'il était parti, on ne savait pas. Ennuyée, car une femme qui apporte les bonnes nouvelles de Marathon à Athènes n'apprécie guère trouver Athènes désertée lorsqu'elle y arrive,<sup>155</sup> Hermione retourna à sa voiture et repartit dans la direction opposée. Elle venait de se dire que puisqu'elle était dans les environs de Saint-Gatien-des-Bois, elle pourrait en profiter pour échanger quelques mots avec son fiancé. C'était la première fois qu'elle pensait à lui depuis le déjeuner.

Son énervement ne dura pas, pas plus que son intention de voir Jeff. Elle venait de passer le premier jalon kilométrique lorsque quelque chose la frappa entre les deux yeux. C'était en apparence un éclair fulgurant mais, en réalité, il s'agissait de la prémisse du premier de ces trois romans à vingt pour cent montant à vingt cinq après trois mille exemplaires que Camille Pinson serait maintenant à même de publier. Ce genre d'expérience est fréquent chez tout les romanciers (et romancières). Ils (ou elles) sont en train de conduire ou de vaquer paisiblement, où bien ils sont peut-être juste vautrés dans un fauteuil, le cerveau vacant, quand tout à coup — *bing*.

Et la première chose qu'une romancière apprend, c'est qu'il serait fatal dans un tel cas de ranger l'inspiration naissante au fond d'un tiroir mental, en faisant confiance à la mémoire pour s'en souvenir au moment nécessaire. Il faut immédiatement prendre des notes. Arrêtant son cabriolet sur le côté de la route, Hermione trouva une vieille enveloppe et commença à écrire. Elle écrivait rapidement, sa respiration audible et tendue.

Vers le même moment, la comtesse de Fiquefleur atteignit le « Tout dans le Cochon » et entra dans le bar.

## VI

La comtesse de Fiquefleur entra dans le bar avec l'assurance débonnaire d'une personne certaine d'être bien reçue, car sa première visite avait été un prodigieux succès. Elle avait envoûté la forte blonde se tenant derrière le comptoir, son oncle le propriétaire (J.N. Poussin, licence IV, autorisé à vendre bière, vins, liqueurs et spiritueux) et une bonne partie de la clientèle de l'auberge. Ce n'est pas tout les jours que les natifs d'un obscur village

du Calvados ont l'occasion de s'asseoir aux pieds d'une femme qui connaît le Brésil comme sa poche, qui a regardé son alligator dans le blanc des yeux jusqu'à ce qu'il fasse le beau, et qui parle bien et facilement de ses aventures.

Elle vit que son audience serait plus restreinte aujourd'hui. Pour tout dire, seule la serveuse était actuellement présente. La comtesse était apparemment arrivée pendant l'une de ces périodes creuses qui affligent tout les bars. Avec la meilleure volonté du monde, les villageois de France ne peuvent pas boire tout le temps, et le moment était venu semble-t-il pour ceux de Saint-Gatien-des-Bois de laisser un peu de répit à leurs gosiers, assurément suivant le principe de reculer pour mieux sauter.

Mais un véritable artiste donnera toujours de son meilleur, aussi médiocre soit l'auditoire. Alors que la comtesse de Fiquefleur plaçait un coude sur le comptoir et demandait à la forte blonde de commencer à verser, il n'y avait aucune indication dans son comportement qu'elle comptait faire de la figuration. Elle reprit la saga de sa vie sur le bassin amazonien comme si elle s'adressait à une salle comble, et la serveuse l'écouta avec autant d'empressement que la veille.

– Eh bien, je dis que c'est bien dommage, fit-elle durant un intervalle pendant lequel la comtesse leva sa choppe.

– Dommage ? dit la comtesse de Fiquefleur, un peu blessée, car elle venait de parler d'un incident où un puma avait presque réussi à l'ajouter à son menu. Ah, je vois. Vous envisagez la question du point de vue du puma, et votre sympathie féminine est émue par son échec et par la perte du repas copieux qu'il escomptait. Oui, c'était un moment difficile pour le puma. Je me souviens comment j'avais remarqué à l'époque que les yeux de l'animal se remplissaient de larmes.

– Dommage que vous avez raté la dame, je veux dire. Il y avait une dame ici pour prendre un verre vite fait, il y a moins de cinq minutes de cela, expliqua la serveuse, qui m'a dit qu'elle venait de revenir du Brésil. Elle aurait bien aimé vous rencontrer.

La comtesse de Fiquefleur lui fit comprendre que c'était là le fervent désir de la plupart de ses concitoyens, mais elle était intérieurement ravie de n'être pas arrivée cinq minutes plus tôt. Dans les délicates circonstances qui étaient les siennes, sa préférence marquée était de minimiser les rencontres avec les

---

voyageurs arrivant du Brésil.

– Dommage, dit-elle. Une autre de nos aventurières, hein ? C’aurait été un plaisir de la voir et de mâcher le bout de gras.

– Mais la voilà, dit la serveuse.

La porte venait de s’ouvrir, révélant une femme d’un certain âge et de construction robuste, au visage bronzé et pugnace. La qualité du cidre de « Tout dans le Cochon » était telle que ceux qui y entraient pour un bol en passant revenaient presque toujours à la source pour un autre.

– C’est la dame dont je parlais. Excusez-moi, madame, dit la servante, s’adressant à la nouvelle entrée qui s’approchait du comptoir en se léchant les babines d’avance, voici une autre dame que vous devriez connaître, puisque vous venez du Brésil. Elle en sait plus à propos du Brésil qu’un encyclopédiste grabataire.

À cet instant, une voix d’outre-tombe, reconnaissable comme étant celle de J.N. Poussin, autorisé à vendre bière, vins, liqueurs et spiritueux, se fit entendre. La voix hurlait « Myrtille ! » et la servante, à qui les parents avaient infligé ce nom, disparut en disant « Excusez-moi ». La voix était impatiente et, manifestement, un rude apprentissage avait enseigné à cette nièce qu’il n’était pas bon faire attendre son oncle J.N.

– Parlez-lui du puma, docteur Nageoire, dit-elle, interrompant sa fuite pour un instant.

En temps normal, la comtesse de Fiquefleur l’aurait fait sans attendre, car elle aimait parler aux gens des pumas qu’elle avait connus, et elle savait qu’elle avait pour cela un talent certain. Mais l’une des choses qu’une femme du monde apprend très tôt pendant son enfance, c’est qu’il y a des occasions où il est préférable de garder le silence au sujet de ces fascinants félins. L’aventurière la regardait fixement, et son œil ne révélait rien de cette lueur encourageante qui témoigne de la velléité d’être informée du sort des pumas. Des yeux glauques et des yeux de morues sont éparpillés ailleurs dans cette chronique – on pense à ceux de Coquès, le majordome du manoir de Fiquefleur-Équainville – mais aucuns aussi glauques que ceux de l’interlocutrice de la comtesse pendant cette confrontation.

– Nageoire ? dit-elle d’un ton rauque. Est-ce que je l’ai entendue vous appeler docteur Nageoire ?

- C'est cela, dit la comtesse de Fiquefleur-Équainville. Docteur Nageoire.
- Êtes-vous le docteur Pollock–Nageoire, l'exploratrice ?
- C'est moi.
- Moi aussi, dit l'autre, visiblement frappée par cette curieuse coïncidence.

## Chapitre 12

Quand deux femmes de caractère se trouvent face à face, chacune proclamant être le docteur Pollock–Nageoire, une notable tension est inévitable, résultant en un silence momentané. Ce fut le cas en cette occasion. La comtesse de Fiquefleur fut la première à parler.

– Ah, c’est vous ? dit-elle. Alors tu me dois cinq francs.

Sa compagne cligna des yeux. La direction que prenait la conversation semblait la surprendre.

– Cinq francs ?

– Si tu n’as que des gros billets, je peux faire la monnaie.

Le visage bronzé du docteur Nageoire se coloria encore plus richement.

– De quoi diable est-ce que vous parlez ?

– Cinq francs.

– Vous êtes folle ?

– C’est une question sur laquelle les opinions varient. Certains disent Oui. Je maintiens que Non. Cinq francs, dit la comtesse de Fiquefleur patiemment. Inutile de prétendre que tu ne me dois pas cette somme, Bimbo. Tu me l’as empruntée il y a quarante trois ans pendant que nous traversions le terrain de rugby par une belle journée d’été. « Dingo », <sup>156</sup> as-tu dit, « est-ce que tu voudrais me prêter cinq francs ? » Et j’ai dit « Non, mais je suppose que je vais devoir le faire, » et l’argent a changé de mains.

Le docteur Nageoire saisit le comptoir.

– Bimbo ? Dingo ? Rugby ?

Elle regardait devant elle avec une concentration extraordinaire, et son visage s’éclaira soudain. « Bon sang ! Vous êtes Dingo Tournalune ! »

– Je l’étais en ce temps, mais je suis montée en grade depuis, Bimbo. Tu vois devant toi Frédérique Marie Edwige, cinquième comtesse de Fiquefleur, et l’une des plus fameuses comtesses qui aient jamais porté un diadème. La fille que tu connaissais comme une misérable cadette est maintenant une des aristocrates de la nation, admirée et enviée comme un feu d’artifice par tout un chacun. Dis seulement à quelqu’un que tu connais la comtesse de Fiquefleur, et il t’ouvrira ses portes et t’offrira le déjeuner.

Le docteur Nageoire but une gorgée distraite.

– Dingo Tournalune ! murmura-t-elle. Manifestement, la rencontre l’avait fortement émue. Mais pourquoi as-tu dit à cette fille que tu étais moi ?

– Il faut bien dire quelque chose pour faire la conversation.

– Dingo Tournalune. Par la barbe du Prophète ! Après tout ce temps. Je ne t’aurais jamais reconnue.

– Précisément les mots de Gugusse Gouvion lorsque nous nous sommes rencontrés. Tu te souviens de Gugusse Gouvion ? Est-ce que tu savais qu’il habite par ici ?

– Je savais que son neveu, Alex Cricquebœuf, y habite. Je suis venue en voiture pour le voir.

– Tu n’es pas en route pour le manoir de Saint-Gatien-des-Bois ?

– Si.

– Fais demi-tour, Bimbo, dit la comtesse de Fiquefleur en la prenant gentiment par l’épaule. Tu ne dois pas venir à Saint-Gatien-des-Bois.

– Pourquoi pas ?

– Parce que j’y suis déjà en résidence sous ton nom. Cela embrouillerait Gugusse et il attraperait la migraine s’il devait s’occuper de deux d’entre nous. Tu diras sans doute qu’on ne saurait jamais avoir assez de Pollock–Nageoire chez soi, mais Gugusse ne verra pas les choses comme ça. Il serait tout baba et ça le tracasserait.

Le docteur Nageoire but une autre gorgée, et lorsque la comtesse de Fiquefleur l’informa qu’elle avait payé pour son contenu, et que si sa vieille copine entendait s’en servir comme coupe d’amour, elle serait obligée de lui demander une contribution, elle ne parut pas être intéressée par cette question. C’est la partie antérieure de la conversation qui occupait son esprit.

– Tu loges chez Gugusse sous mon nom ?

---

– Exactement.

– Il pense que tu es moi ?

– Précisément.

– Pourquoi ? dit le docteur Nageoire, allant au cœur du problème. Pourquoi est-ce que tu habites chez Gugusse sous mon nom ?

– C'est une longue histoire, Bimbo, qui t'ennuierait. Mais ne crains rien. Demande-toi « Est-ce que cette vieille chappe ferait cela sans motif ? » et « Est-il probable que ce motif soit noble et bon ? » Les réponses à ces questions sont « Non » pour la première, « Oui » pour la seconde.

Le docteur Nageoire était retombée dans un silence hébété. Son intellect opérait lentement, et on pouvait presque l'entendre grincer à son travail.

– Bon sang ! dit-elle encore.

Et tout d'un coup, l'horreur entière de la situation sembla lui apparaître. Sans doute avait-elle plongé dans le passé et rapporté à la surface certains souvenirs de la fille Turlalune. Ce n'est pas sans justification que la femme qui lui faisait face était appelée « Dingo » à l'école. Elle venait de reprendre la choppe distraitement, et ses yeux qui brillaient par-dessus s'arrondirent et devinrent vengeurs.

– Par tout les diables, qu'est-ce qui te prend de loger chez des gens sous nom nom ?

– C'est un nom qui sonne bien, Bimbo. Un nom composé et tout.

– Tu vas ruiner ma réputation.

– Au contraire. L'image que je construis dans l'esprit de tous est celle de ce que je décrirais comme une super-Nageoire, ou une Nageoire *plus*. Considère-toi vernie qu'une femme comme moi soit venue de si loin ajouter tant de lustre à ton nom.

– Pas du tout ! Tu ferais mieux de retourner chez Gugusse et de faire tes valises, presto. Parce que dès que j'aurai bu un peu plus de cet excellent cidre, je vais y aller pour te démasquer.

– Me démasquer ? Les sourcils de la comtesse de Fiquefleur se relevèrent en signe de reproche. Ta vieille copine ?

– Vieille copine, mon œil.

– Une fille sur qui tu lançais des bouts de papiers encrés ?

– Le papier encré n'a rien à voir avec l'affaire.

– Et qui t’a prêté cinq francs ?

– La peste soit des cinq francs.

– Tu es une femme impitoyable, Bimbo.

– Non, pas du tout. J’ai le droit de penser à ma réputation.

– Je t’ai déjà assurée qu’elle est entre de bonnes mains.

– Dieu sait ce que tu as pu manigancer. Si je ne suis pas rapide comme l’éclair, mon nom sera traîné dans la boue. Écoute, dit le docteur Nageoire, consultant sa montre. Je vais commencer à te démasquer à cinq heures tapantes. Cela te laisse vingt trois minutes. Tu devrais te dépêcher.

La comtesse de Fiquefleur n’en avait pas l’intention. Elle regardait cette vieille amie de son enfance avec la même gentillesse infinie que le sergent Poitier dans des circonstances similaires. C’était une âme essentiellement généreuse, à laquelle il déplaisait d’être forcée de contrecarrer ces esprits ardents qui parlaient avec tant de confiance de la démasquer. Mais il fallait le faire, et en soupirant, elle entreprit cette tâche déplaisante.

– Abandonne tout espoir, Bimbo. Tu n’as aucune chance de me démasquer. Alex Cricquebœuf m’a tout dit à ton sujet.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Tu es une femme avec un talon d’Achille, une femme dont l’armure recèle une faille fatale. Tu souffres d’une phobie intense des bébés. Lorsque quelqu’un pointe un bébé dans ta direction, me dit Alex, tu files comme un lapin. Eh bien, si tu trahis mon petit secret à Gugusse, tu te trouveras aussitôt couverte par un océan de bébés. Une fête doit avoir lieu bientôt en ces lieux, et parmi ses nombreuses attractions, on compte un concours de beaux bébés. Et voici ce que tu ignores. En tant que docteur Pollock–Nageoire, j’ai accepté d’en être le juge. Tu commences à voir le péril indicible qui te menace ? Élimine-moi, et tu devras automatiquement prendre ma place.

– Pourquoi ?

– Parce que, ma chère, une espèce quelconque de Pollock–Nageoire doit juger ces beaux bébés. L’annonce a été faite officiellement, et tout le village est dans l’expectative. Après mon départ, tu seras la seule Pollock–Nageoire disponible. Et si tu t’imagines que Gugusse, un homme à poigne, et sa femme, une femme encore plus à poigne, te laisseront filer à l’anglaise, tu vis dans

---

le paradis des sottés.<sup>157</sup> Tu n'as aucune chance, Bimbo. Tu passeras à la casserole.

Sa lucidité implacable atteint son but. Le bronzage du docteur Nageoire était si profond qu'il est impossible de savoir si elle pâlit en l'écoutant, mais elle trembla violemment, et son visage prit l'aspect du visage d'une femme qui se penche vers un abîme sans fond.

– Pourquoi est-ce que ce n'est pas le sacristain qui s'en occupe ? cria-t-elle, luttant avec une lourde doléance. Quand il y avait ces impossibles concours de bébés à Esclassan–Labastide, c'est le sacristain qui était le juge. C'est pour ça qu'il y a des sacristains.

– Le sacristain a la rougeole.

– L'imbécile.

– Ce n'est pas gentil de dire ça d'un homme qui est allongé sur son lit de douleur avec des petits points roses partout, mais je peux comprendre tes sentiments, et j'apprécie que ce doit être un moment amer pour toi, ma pauvre Bimbo. Je suppose qu'il n'y a rien de plus écœurant que de vouloir démasquer quelqu'un et de ne pas pouvoir le faire, et j'aimerais pouvoir t'aider si je le pouvais. Mais je ne sais pas quoi suggérer. Tu pourrais... Non, ça ne va pas. Ou... Non, je ne crois pas que ça irait non plus. J'ai peur que tu ne doives abandonner le projet. La seule et maigre consolation que je peux t'offrir, c'est qu'on ne peut pas l'emporter dans la tombe.<sup>158</sup> Eh bien, ma chère, c'était un plaisir de te rencontrer comme ça après tout ce temps, et j'aimerais pouvoir rester à discuter, mais j'ai peur de devoir partir. Tu sais comme nous sommes toujours occupées, nous autres les Pollock–Nageoires. Passe me voir un de ces jours chez moi, à côté d'ici, et nous pourrons parler longuement des vieilles années d'école, et du Brésil et, bien sûr, dit la comtesse de Fiquefleur avec indulgence, de tout autre sujet que tu aimerais aborder. Si tu peux faire des économies d'ici là, amène les cinq francs avec toi.

Avec une autre affectueuse pression sur l'épaule, la comtesse sortit, et le docteur Nageoire, respirant lourdement, saisit la choppe et la vida d'un trait.

## II

La trame du roman d'Hermione prenait forme. Comme c'est très souvent le cas lorsqu'un auteur vient d'avoir l'idée essentielle d'une histoire et commence à la noter, toutes sortes d'idées supplémentaires surgissaient en troupe et devaient aussi être écrites. Après quelques minutes à peine, l'enveloppe s'avéra inadéquate comme réceptacle des pensées étincelantes qui se disputaient la priorité en son for intérieur, et elle venait de commencer à couvrir un autre papier lorsque, levant les yeux, elle aperçut une femme d'un certain âge et d'allure distinguée qui s'approchait, et qui leva son ample chapeau de paille d'un geste noble.

– Bon après-midi, dit-elle.

Dans les temps de relâchement moral dans lesquels nous vivons, il n'était pas rare qu'Hermione, comme toute jeune femme d'une beauté transcendante, soit approchée par des étrangers des deux sexes levant leur chapeau. Quand c'était le cas, sa réaction avait tendance à être brusque, de sorte que la seconde partie s'évanouissait en général en ayant l'impression d'avoir encouru le mécontentement d'un chat de gouttière. Mais la comtesse de Fiquefleur était si évidemment respectable que, si les sourcils d'Hermione se froncèrent, ce n'était que parce qu'elle regrettait l'interruption.<sup>159</sup>

– Mademoiselle Gouvion, je présume ? Mon nom est Pollock–Nageoire. Je suis actuellement invitée chez votre père.

Cela faisait bien sûr toute la différence. Une de la bande. Hermione devint cordiale.

– Oh, comment allez-vous ?

– Comment allez-vous ? Pourriez-vous m'accorder quelques minutes ?

– Bien sûr. Comme c'est curieux que vous sachiez qui je suis.

– Pas du tout. Votre visage, si je puis me permettre, est de ceux qui ne s'oublient pas quand on les a vus une fois. J'ai eu le privilège d'étudier une de vos photographies.

– Ah, oui, celle qui était dans « Marie Claire ».

– Non, pas celle de « Marie Claire ». Celle que votre cousin, Alexandre Cricqueboeuf, porte toujours près de son cœur. Je dois expliquer, dit la comtesse de Fiquefleur, que j'étais en charge de l'expédition dans le bassin ama-

---

zonien dont Alex Cricquebœuf était l'un des membres éminents, et à chaque fois qu'il avait une poussée de fièvre, il sortait votre photo et l'embrassait, murmurant d'une voix à peine audible « Je l'aime, je l'aime, je l'aime ». Extrêmement touchant, je trouve, et c'est ce que pensait tout le reste de l'expédition. Cela faisait de nous des explorateurs meilleurs et plus raffinés.

Hermione était stupéfaite. Eut-elle été moins belle, on aurait pu dire qu'elle était médusée. Cette révélation d'une passion dont elle n'avait jamais eu ne serait-ce que le plus petit soupçon était une surprise complète. Concevant Alex comme une sorte de frère, elle avait toujours pensé qu'il la voyait comme une sorte de sœur. C'est comme si elle avait vécu pendant des années auprès d'un modeste tumulus et découvert un matin qu'il s'agissait d'un volcan débordant de lave en fusion.

– Et ne croyez pas, continua la comtesse de Fiquefleur, qu'il ne parlait ainsi que lorsque sa température montait. Il était rare qu'il se déroule une demi-heure sans qu'il sorte votre photo pour l'embrasser. Vous voyez donc qu'il ne vous a pas oubliée pendant son absence, comme tant de jeunes gens qui sont disposés, une fois qu'ils sont partis, à oublier la femme qu'ils doivent épouser. Son cœur est resté vôtre. Car lorsqu'il disait « Je l'aime, je l'aime, je l'aime », il me semblait qu'une seule interprétation de ses remarques était possible. Il voulait dire qu'il vous aime. Et si vous me permettez de le dire, poursuivit la comtesse de Fiquefleur avec un sourire maternel, je suis charmée de vous rencontrer enfin et de voir en un coup d'œil que vous êtes la femme qui lui convient. Ces fiançailles me comblent de bonheur.

– Mais —

– Il aura gagné un riche trésor. Et vous aussi, ma chère. Il y a peu de personnes que je respecte davantage qu'Alexandre Cricquebœuf. Parmi toutes mes connaissances, c'est lui que j'aimerais avoir à mes côtés dans l'éventualité d'une dispute avec un alligator. Et même si l'on peut chicaner, non sans justice, que les alligators ne jouent qu'un rôle modeste dans la vie conjugale d'un couple moyen, ce n'est pas une mauvaise chose pour une femme que d'avoir un mari qui sait comment les remettre à leur place. L'homme qui peut forcer l'ouverture de la gueule d'un alligator avec un bâton, puis le pourfendre d'un coup de hache en évitant les mouvements frénétiques de sa queue, est un homme qui sera un apport sûr pour renvoyer la cuisinière.

Ainsi, personne ne se réjouira de meilleur cœur que moi quand les cloches sonneront dans la petite église du village et que vous approcherez l'autel au bras musclé d'Alex Cricquebœuf. C'est pour bientôt, je suppose, maintenant qu'il est de retour ?

Elle s'interrompt, tout sourire, et Hermione, qui avait plusieurs fois essayé de prendre la parole, put enfin parler.

– Mais je ne suis pas fiancée avec Alex.

– Absurde. C'est forcément le cas. Que dire sinon de tout ces « Je l'aime, je l'aime, je l'aime » ?

– Je suis fiancée avec un autre. Si vous logez à la maison, vous avez dû le rencontrer.

La comtesse de Fiquefleur était stupéfaite.

– Pas la tête creuse Tourlalune ?

Une touche de la froideur dont les étrangers la saluant avaient l'expérience se fit sentir dans l'attitude d'Hermione.

– Son nom est Jean-François Tourlalune, dit-elle, laissant ses yeux lancer un éclair rapide. Je suis désolée d'apprendre que vous pensez que c'est une tête creuse.

– Mais, ma chère, ce n'est pas que *je* pense que c'est une tête creuse. Tout le monde pense que c'est une tête creuse. Allez dans n'importe quel groupe dont il est un des familiers, et dites à la première personne que vous rencontrez « Est-ce que vous connaissez Jean-François Tourlalune ? », et sa réponse sera « Oh, la tête creuse ». Dieu vous garde, mon enfant, il ne faut pas songer à épouser Jean-François Tourlalune. Même si nous n'aviez pas un Alex Cricquebœuf sur votre liste d'attente, ce serait de la folie. Comment pourriez-vous être heureuse avec un homme qui est fréquemment interpellé aux courses de lévriers ?

– Quoi !

– Presque continuellement, peut-on dire. *Et* qui donne un faux nom et une fausse adresse.

– Vous racontez n'importe quoi.

– Ma chère, ce sont des faits avérés. Si vous ne me croyez pas, faufilez-vous derrière ce jeune Tourlalune, et criez « Eh Oh ! Édouard Dupont, résidant 11, boulevard de Picpus, dans le 12ème arrondissement ! », et voyez comment il

---

décolle. Ma foi, j'ignore ce que vous en pensez, mais pour moi, il y a quelque chose de malsain dans l'idée d'aller aux courses de lévriers, car le public que l'on doit y rencontrer est certainement très mélangé. Mais si un jeune homme va aux courses de lévriers, je maintiens qu'il devrait au moins ne pas se comporter d'une façon si désordonnée qu'il se fasse emporter par la gendarmerie. Et si vous avez l'intention d'excuser ce Tournalune sous prétexte qu'il était gris à ce moment là, je peux vous dire que je ne partage pas votre esprit de tolérance. Bien sûr, il était gris, mais je ne vois pas en quoi cela améliore la situation. À propos, je suppose que vous saviez qu'il est dipsomane ?

– *Quoi ?*

– C'est ce que me dit votre père.

– Mais Jean-François ne boit jamais.

– Pendant que vous gardez un œil sur lui, peut-être. Mais seulement à ce moment là. Le reste du temps, il écluse comme un shadok en train de pomper. Vous auriez dû le voir la nuit dernière. Il s'est glissé dans le salon quand tout le monde dormait, et s'est livré à une véritable orgie.

Hermione avait eu l'intention de mettre un terme à cette conversation en démarrant et en partant avec un austère mot d'adieu, mais elle voyait bien maintenant qu'elle devrait attendre. Une femme qui regardait l'élu de son cœur comme une pure âme blanche et qui découvre brusquement qu'il est à peu près aussi pur et blanc que la chemise d'un charbonnier ne dit pas « Ah ? Bon, je dois y aller ». Elle devient rigide. Elle renâcle. Elle veut en savoir plus.

– Dites-moi tout, dit-elle.

Pendant que la comtesse de Fiquefleur obtempérait, l'expression sinistre couvrant le beau visage d'Hermione Gouvion prit de l'amplitude. S'il est une chose qu'une femme idéaliste déteste, c'est d'apprendre qu'elle a nourri une vipère en son sein, et il paraissait plus évident à chaque mot que Jean-François Tournalune était une vipère de première classe, avec tout le manque de franchise et de loyauté qu'on attend d'une vipère commune.

– Oh ! dit-elle.

– *Bon !* dit-elle.

– Continuez, dit-elle.

L'histoire arriva à sa conclusion. La comtesse de Fiquefleur se tut, et Hermione scrutait la route devant elle avec des yeux de pierre. Elle faisait une chose curieuse avec ses dents, qui devait être l'acte de les grincer dont on parle souvent.

– Bien sûr, dit la comtesse de Fiquefleur, toujours charitable, il est peut-être simplement fou dans sa tête. Je ne sais pas si vous connaissez quelque chose de sa famille, mais il me dit qu'il est le neveu de la comtesse de Fiquefleur ; ce qui, certainement, nous fait hocher la tête dubitativement. Vous connaissez la comtesse de Fiquefleur ?

– Seulement de réputation.

– Et quelle réputation ! Il y a tout un courant de pensée qui maintient qu'elle aurait dû être internée il y a des années de cela. Je crois savoir qu'elle reçoit fréquemment des offres flatteuses de Sainte Anne<sup>160</sup> et d'autres établissements similaires. Et la folie est si souvent une affaire de famille. Lorsque j'ai rencontré ce jeune homme Turlalune pour la première fois, j'ai eu distinctement l'impression qu'il n'était qu'à un pas de l'asile, et le curieux incident que me racontait Alex Cricquebœuf ce matin a renforcé cette impression.

Hermione tressaillit. Elle n'avait pas cru qu'il y aurait un Acte Second.

– Curieux incident ?

– C'était peu après le déjeuner. Madame Gouvion, en allant dans sa chambre, a entendu un bruit à l'intérieur, elle a regardé dans son placard, et elle y a trouvé Jean-François Turlalune, accroupi sur le sol. Son explication était qu'il était venu emprunter son rouge à lèvres.

Hermione serra le volant jusqu'à ce que ses doigts pâlistent sous l'effort. L'Acte Premier l'avait bouleversée, mais l'Acte Second battait tout les records.

En parlant de la répulsion que les femmes idéalistes éprouvent pour les vipères, nous avons omis de mentionner qu'elle devient encore plus prononcée lorsqu'elles découvrent que celles-ci utilisent un rouge à lèvres. Que cette idole d'antan ait des pieds d'argiles, c'était un choc ; qu'en plus de ces pieds d'argile, il ait une bouche qui apparemment avait besoin d'un peu de couleur de temps à autres, c'était le pompon. Beaucoup de gens parlent encore de la débâcle boursière de 1929, et vous demandent en frémissant si vous

---

vous souvenez comment les actions de la Société Nouvelle des Aéroplanes Latécoère avaient dégringolé pendant le mois d'octobre, mais dans cette fameuse dévaluation d'actions auparavant solides comme le roc, il n'y avait rien de comparable à la descente vertigineuse et accélérée que subissait la Compagnie Turlalune en ce moment.

Les dents d'Hermione se refermèrent avec un bruit sec.

– Je vais avoir une petite conversation avec Jean-François.

– Je le recommande. Je pense que vous vous devez de réclamer une explication. On se demande si Jean-François Turlalune est conscient de la différence entre le bien et le mal.

– Je la lui expliquerai, dit Hermione.

La comtesse de Figuefleur la regarda s'en aller, approuvant sa manière de presser l'accélérateur. Elle aimait la voir se hâter ainsi vers son rendez-vous. La bonne attitude, se disait-elle.

Elle escalada la barrière du côté de la route, et s'allongea sur la fragrante prairie. Ses yeux fixés sur le ciel sans nuages, elle songeait combien il est plaisant de prodiguer la dolce vita et l'allégresse, et comme elle pouvait se considérer privilégiée d'avoir eu cet après-midi de si amples occasions de le faire. Si, un instant, une pointe de pitié la parcourut en imaginant la rencontre entre Jeff et cette jeune femme incandescente, elle l'étouffa. Jeff – s'il survivait – ne pourrait assurément ressentir qu'une tendre gratitude envers une tante qui avait agit avec tant de zèle pour son bonheur. Une douce langueur s'empara d'elle, et ses paupières se refermèrent.

Hermione, pendant ce temps, avait atteint le manoir et s'était arrêtée devant la porte d'entrée dans un crissement de freins et une cascade de gravier. Elle était sur le point d'entrer, lorsqu'elle entendit la voix de son père émanant de la pièce sur sa gauche.

– HORS D'ICI! disait-il, et un instant plus tard, le sergent Poitier émergea, ressemblant à un gendarme qui vient de passer par la fournaise.

Elle alla vers la fenêtre.

– Papa, dit-elle, est-ce que tu sais où se trouve Jean-François?

– Non.

– Je dois le voir.

– Pourquoi, demanda le capitaine Auguste, comme s’il jugeait qu’un tel désir était morbide.

– J’ai l’intention, dit Hermione, grinçant des dents de nouveau, de rompre nos fiançailles.

Une silhouette élancée déambulant sur le terrain de tennis attira son attention. Elle se hâta dans cette direction, crachant des flammes par les narines.

### III

Du côté du « Tout dans le Cochon », la serveuse, Myrtille, ayant conclu son conciliabule avec son oncle, avait repris son poste derrière le comptoir. L’aventurière était toujours là, regardant fixement la choppe vide, mais elle était seule.

– Bah, dit Myrtille, dépitée, car elle espérait en apprendre plus sur le Brésil, où la force est *virtù* et où la femme révèle sa véritable force. Est-ce que le docteur Nageoire est déjà partie ?

La cliente inclina la tête d’un air maussade. Un observateur plus sagace que la serveuse aurait compris que le sujet du docteur Nageoire lui était antipathique.

– Est-ce qu’elle vous a raconté le puma ? Non ? Eh bien, c’était très intéressant. C’est quand elle traçait son chemin à travers la forêt vierge, glanant des noix du Brésil, quand tout à coup, qu’est-ce qui s’en vient, si ce n’est ce puma. Pardon ?

La dame, qui avait *soto voce* maudit et injurié le puma, ne répéta pas son commentaire, mais réclama une pinte de cidre.

– Ça m’aurait secouée, je dois avouer, continua la serveuse. Oui m’dame, je n’ai pas honte de dire que j’aurais eu diablement peur. Parce que les pumas vous sautent au cou et vous dévorent, ce qu’on ne peut pas dire que c’est agréable. Mais le docteur Nageoire est ce que j’appellerais intrépide. Elle avait son fusil et son fidèle porteur indigène —

La cliente réitéra sa demande d’une pinte de cidre d’une voix si incisive qu’elle força l’attention. Hautaine, car ce ton l’avait offensée, la serveuse

---

versa le cidre et tendit la choppe, et la dame, ayant bu une profonde gorgée, dit « Ha ! ». La serveuse ne dit rien. Elle était toujours vexée.

Mais une rebuffade ne saurait laisser longtemps silencieuse une serveuse. Finalement, après avoir nettoyé quelques verres dans l'intervalle avec des gestes marqués, elle reprit la conversation, choisissant cette fois une thématique moins susceptible d'enflammer les passions.

– Oncle Jean est dans un rare courroux.

– Quel oncle Jean ?

– Mon oncle Jean. Le propriétaire. Est-ce que vous l'avez entendu jurer juste avant ?

La cliente, amadouée par le cidre, indiqua avec un semblant d'amabilité que l'agitation de J.N. Poussin n'avait pas échappé à son attention. Oui, dit-elle, elle l'avait entendu jurer juste avant.

– Je pense bien. Vous auriez pu l'entendre à l'autre bout du village. Il est carrément tinquerti tonque.<sup>161</sup> Je dois d'abord vous expliquer, dit la serveuse, retrouvant facilement son rythme, qu'il va y avoir bientôt une grosse fête ici. C'est la fête annuelle, ce par quoi je veux dire, qu'elle se passe une fois par an. Et une des choses qui se déroule à cette fête annuelle, c'est un concours de beaux bébés. Pardon ?

Elle n'avait rien dit.

– Un concours de beaux bébés, reprit la serveuse. Ce par quoi je veux dire, un concours pour les beaux bébés. Si vous avez un beau bébé, vous l'inscrivez à ce concours de beaux bébés, et si le juge pense que votre beau bébé est un plus beau bébé que les autres beaux bébés, alors c'est lui – ou elle, quand c'est une petite fille – qui gagne. Si vous voyez ce que je veux dire ?

Elle voyait ce qu'elle voulait dire.

– Eh bien, oncle Jean avait inscrit son petit Guillaume et comptait bien rafler la mise. Il avait même parié au moins une centaine de bouteilles de cidre à dix contre un avec des amateurs du village. Et maintenant qu'est-ce qui se passe ?

Elle n'en avait pas la moindre idée.

– D'abord, monsieur Bienaimé, le sacristain, se fait attraper la rougeole, et les germes se propagent sans limites, et maintenant il y en a tant qui l'ont

attrapée que le curé dit que c'est dangereux d'avoir un concours de beaux bébés, et il est annulé.

Elle s'arrêta, fort satisfaite de la réception de son anecdote. Son interlocutrice avait certes été difficile à satisfaire avec le récit des aventures du docteur Nageoire parmi les pumas, mais elle réagissait admirablement à ce conte plus prosaïque de la vie campagnarde normande. Quoique, étrangement, si l'on considère que la nouvelle était tragique dans son essence, c'est la joie qui paraissait être l'émotion prédominante. Ses yeux étaient ensoleillés, comme si un grand poids venait de disparaître.

– Annulé, dit la serveuse. Ce par quoi je veux dire qu'il n'aura pas lieu. Alors tout les paris sont nuls et non venus, comme on dit, et oncle Jean n'aura pas ses bouteilles de cidre.

– Dommage, dit la cliente. Pourriez-vous m'indiquer le chemin vers le manoir de Saint-Gatien-des-Bois ?

– Tout droit, en tournant à droite juste après la porte.

– Merci, dit-elle.

## Chapitre 13

Nul ne saurait être surpris d'apprendre que le sergent Poitier, après être passé chez lui pour mettre un uniforme sec, se soit ensuite dirigé derechef vers le manoir de Saint-Gatien-des-Bois pour voir le capitaine Auguste Gouvion. Le capitaine Auguste était le maire de la commune,<sup>162</sup> et il le regardait comme son protecteur naturel. Les eaux de la mare s'étaient à peine refermées sur son crâne qu'il se disait que c'était là un acte sur lequel il devrait attirer l'attention du Grand Chef.

Il ignorait qu'en demandant audience à ce moment précis, il prenait un risque qui revenait en pratique à houspiller un tigre insomniaque avec une courte paille. Aucune voix ne murmurait à son oreille un avertissement « Attention, Poitier ! », ajoutant que l'âme de son capitaine était un maelström débordant de la malignité la plus noire depuis qu'il avait été contraint d'annuler une action pour dommages et intérêts dont il savourait d'avance les délices depuis des semaines, et qu'il était bien plus enclin à mordre un gendarme qu'à écouter patiemment ses doléances et griefs.

Il constata cet état de fait, toutefois, presque aussitôt. Il parlait depuis une minute environ quand le capitaine Auguste, l'interrompant, posa une question.

– Êtes-vous ivre, espèce de Poitier sanguinaire ? demanda le capitaine Auguste, le contemplant avec une sorte de révulsion frénétique.

Quand un homme est venu dans sa salle de collection pour se recueillir seul avec son chagrin, pour ruminer sur la ruine de ses espérances, et pour méditer combien la vie aurait pu être plaisante s'il lui était née une de ces petites filles craintives à la mode d'antan qui disaient « Oui, papa », la dernière des choses dont il a besoin, c'est qu'un gendarme débarque avec des

histoires emberlificotées.

– De quoi Diable est-ce que vous parlez ? Je n’y comprend pas un traître mot.

Cela surprit le sergent Poitier. Il n’avait pas conscience d’avoir été sibyllin. Et c’était aussi un choc certain de découvrir qu’il avait mal interprété les tressaillements de son interlocuteur, et les yeux exorbités de son interlocuteur. Il avait attribué ces phénomènes à l’indignation naturelle d’un homme de bien qui apprend d’un autre homme de bien que des outrages ont été commis envers lui, le second homme de bien, mais il semblait s’être fourvoyé.

– C’est en réf. à cet outrage aggravé, mon capitaine.

– Quel outrage aggravé ?

– Celui dont je vous parle, mon capitaine. Par la mare aux canards.

La suspicion que l’orateur avait bu croissait dans l’esprit du capitaine Auguste. Même Jean-François Tournalune à l’apogée de l’une de ses orgies nocturnes aurait hésité, selon lui, à dire une telle chose.

– Par la mare aux canards ? répéta-t-il, les yeux exorbités.

– Oui, mon capitaine.

– Comment diable est-ce que vous avez pu être attaqué par la mare aux canards ?

Le sergent Poitier identifia la source du malentendu. La langue française est pleine de ces pièges.

– Quand je disais « par la mare aux canards », je ne voulais pas dire « par la mare aux canards », je voulais dire « par la mare aux canards ». C’est-à-dire, continua le sergent Poitier, parlant in extremis, « près de », ou « dans le voisinage de », voire « sur le bord de ». J’ai été victime d’un outrage aggravé sur le bord de la mare aux canards, mon capitaine. Quelqu’un m’a poussé dedans.

– Vous a poussé dedans ?

– Poussé dedans, mon capitaine. Comme qui dirait que ç’aurait été quelqu’un qui aurait quelque chose contre moi.

– Qui était-ce ?

– Une femme écarlate, mon capitaine, dit le sergent Poitier, choisissant un ton biblique. Ce que je veux dire, elle portait une veste rouge et une sorte de machin rouge autour de la tête, comme qui dirait un foulard.

---

– Est-ce que c'était un foulard ?

– Oui, mon capitaine.

– Alors pourquoi dire « Comme qui dirait un foulard » ? J'ai déjà eu l'occasion de me plaindre officiellement de la façon idiote et inepte dont vous autres gendarmes témoignez. Est-ce que vous avez vu cette femme ?

– Oui et non, mon capitaine.

Le capitaine Auguste ferma les yeux. Il semblait prier que Dieu lui donne force.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, oui et non ?

– Je veux dire, mon capitaine, que je ne l'ai pas vue précisément, comme qui dirait voir. Je l'ai juste aperçue un instant pendant qu'elle déguerpissait, comme qui dirait à l'œil.

– Est-ce que vous voulez dire un coup d'œil ?

– Oui, mon capitaine.

– Alors dites un coup d'œil. Et si vous utilisez encore une seule fois l'expression « Comme qui dirait », je vous... Est-ce que vous pourriez identifier cette femme ?

– Établir son identité ? dit le sergent Poitier, corrigeant en douceur. Oui, mon capitaine, si je pouvais l'appréhender. Mais je ne sais pas où elle est.

– Crédiu, ce n'est pas moi qui la garde sous la main.

– Non, mon capitaine.

– Alors pourquoi est-ce que vous venez me déranger ? Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ?

Grosso modo, le sergent Poitier espérait que le capitaine Auguste ferait ratisser la campagne et surveiller les ports, mais avant qu'il puisse le dire, ce dernier aborda un autre aspect de cette affaire.

– Qu'est ce que vous faisiez au bord de la mare ?

– Je crachais et je pensais, mon capitaine. Je m'arrête là en général pendant ma ronde, et je venais de m'arrêter cet après-midi lorsque l'outrage a été commis. J'ai entendu un bruit derrière moi, comme qui dirait un bruit de pas, et le moment suivant quelque chose m'a poussé dans le bas du dos, comme qui dirait une main —

– HORS D'ICI ! hurla le capitaine Auguste.

Le sergent Poitier se retira. En traversant la terrasse, il alla vers le bosquet de l'autre côté, et là, allumant sa pipe, cracha et pensa. Et ce n'est pas un secret de dire que ses pensées étaient amères et ses expectorations désillusionnées.

Tout comme sa maman est la meilleure amie d'un garçon, le soutien et la sauvegarde d'un sergent de gendarmerie est le maire de sa commune. Quand le ciel se noircit, c'est la pensée du maire de la commune qui fait revenir le riant soleil, et c'est au maire de la commune qu'il sait qu'il peut toujours apporter ses petites peines et être certain de recevoir main-forte et sympathie. Qui courut pour me relever quand je suis tombé, et une belle histoire m'a racontée, et sur le bobo a posé un baiser ? Le maire de la commune.<sup>163</sup> C'est le credo du gendarme.

Tout ceux qui, pendant leur enfance, ont couru vers leur maman avec une litanie de souffrances et de douleurs, et en guise de consolation ont reçu un coup de pied dans le derrière, apprécieront le chagrin de cet officier pendant qu'il survolait mentalement le dialogue précédent. Le comportement du capitaine Auguste l'avait blessé et déçu. Si c'était ainsi que les plaintes légitimes d'un sergent étaient reçues par ceux dont le devoir était de conforter et consoler, alors il se disait qu'Elsa avait raison, et que plus tôt il quitterait la gendarmerie, mieux ce serait.

Si vous aviez abordé Henri Poitier dans son bosquet, fumant sa pipe et crachant amèrement, et si vous lui aviez demandé « Alors, sergent Poitier, comment ça va ? », il aurait répondu qu'il en avait franchement par dessus la tête. Et on ne saurait douter que cette sombre humeur aurait crû en intensité, si un incident n'était pas advenu qui détourna soudain son esprit de leur contemplation du triste sort du gendarme.

À travers les branches, il avait une bonne vue de la façade du manoir, et à ce moment apparut sur le balcon de l'une des fenêtres du premier étage une figure féminine portant un machin rouge sur la tête, comme qui dirait un foulard. Elle vint jusqu'à la grille du balcon, regarda à droite et à gauche, puis retourna dans la pièce.

Ce spectacle laissa Henri Poitier éberlué. Un frisson parcourut son corps depuis le dessus du képi jusqu'aux semelles de ses bottes réglementaires. Il commença à dire « Coo ! », mais le mot resta gelé dans sa moustache.

---

Henri Poitier était un homme capable de raison. Une femme mystérieuse en veste rouge l'avait poussé dans la mare aux canards. Une femme mystérieuse en veste route se trouvait dans cette chambre du premier étage. Il ne fallut que peu de temps pour qu'il suspecte que ces deux femmes mystérieuses n'en faisaient qu'une.

Mais comment s'en assurer ?

Il lui semblait que se dressait devant lui le choix entre deux sillons. Il pouvait aller faire un rapport au capitaine Auguste, ou bien filer dans la cabane du jardinier, où se trouvait une échelle, s'emparer de cette échelle, l'amener devant le manoir, l'assurer solidement, et monter jusqu'à cette fenêtre du premier étage pour y jeter un coup d'œil. Un seul regard à bout portant établirait l'identité de la femme en rouge.

Il n'hésita pas longtemps entre ces alternatives. Rejetant presque aussitôt l'idée de faire un rapport au capitaine Auguste, il éteignit sa pipe et se dirigea vers la cabane.

## II

Lucie, ayant depuis longtemps fini son thé et ses tartines, commençait à se sentir seule. Cela faisait déjà un bon moment que Jeff l'avait quittée, et elle languissait après son retour. Assise dans la chaise-longue, elle songeait quel agneau c'était, et brûlait de pouvoir à son retour caresser son visage et lui dire à quel point elle l'aimait.

Une chose curieuse, l'amour, au sujet de laquelle il est futile d'essayer de raisonner. Si la citoyenne A trouve dans le citoyen B des attraits qui échappent au grand public, le grand public doit simplement accepter la situation sans protestation, comme il accepte sans protester, quoique peut-être avec un silencieux soupir de regret, le fait que monsieur Bienaimé, le sacristain, ait attrapé la rougeole.

À voir Lucie allongée sur la chaise-longue, les mains jointes et les yeux perdus dans les étoiles, le cœur débordant d'amour pour Jeff, il aurait été superflu qu'une tierce personne avisée lui touche l'épaule et essaye de la convaincre qu'il n'y avait rien dans la perspective d'une union avec Jean-

François Tournalune qui vaille la peine de perdre les yeux dans les étoiles. Superflu d'entreprendre une esquisse du portrait de Jean-François Tournalune ainsi qu'il apparaissait à des spectateurs plus objectifs. Elle était amoureuse, et elle aimait ça.

Le seul nuage qui assombrissait son horizon était la peur qu'une fille dégourdie comme Hermione Gouvion, s'étant assurée d'un tel trophée, refuserait à y renoncer, mais elle n'aurait pas dû se faire du mauvais sang. Hermione renonçait au trophée à l'instant même. Lorsque, à peu près vingt minutes après son départ, Jeff retourna dans la chambre, il portait sur ses traits un regard éperdu, comme s'il avait été récemment impliqué dans un typhon, une tornade, et autres catastrophes naturelles. Mais dans ses yeux brillait la même lumière que dans ceux de l'explorateur qui a découvert l'El-dorado.

Lucie ne pouvait s'en apercevoir tout de suite, car la vue était bloquée par le mouchoir avec lequel il s'essuyait le front, et ses premiers mots exprimèrent des reproches.

– Oh, mon ange, tu es parti si longtemps.

– Désolé.

– J'étais sur le balcon à l'instant pour essayer de t'apercevoir, mais tu n'étais nulle part. Je sais que tu voulais te concentrer, mais était-il nécessaire de se concentrer si longtemps ?

Jeff abaissa le mouchoir.

– Je ne me concentrais pas. Je discutais avec Hermione.

Lucie bondit.

– Alors tu l'as trouvée ?

– Elle m'a trouvé.

– Et qu'est-ce qui s'est passé ?

Jeff s'approcha du miroir et s'inspecta dedans. Il semblait chercher des cheveux blancs.

– Oh, je ne sais pas vraiment, dit-il. Tout est un grand flou. Est-ce que tu as déjà été dans un accident de train ? Ou dans un tremblement de terre ? Non ? Alors c'est difficile à expliquer. Enfin, le fait qui se dégage est que nos fiançailles sont rompues.

– Oh, Jeff !

- 
- Oh, Lucie!
- Oh, Jeff chérie! Alors nous pouvons vivre heureux pour toujours!
- Jeff appliqua le mouchoir sur son front encore une fois.
- Oui, confirma-t-il, après un intervalle décent pour ramasser les morceaux et assembler les facultés. Je ne te cacherai pas que la scène m’a émoussé physiquement.
- Mon pauvre agneau. J’aimerais avoir des sels volatiles.
- Moi aussi. Il m’en faudrait un plein seau.
- Est-ce que c’était si terrible?
- Une épreuve dantesque.
- Que lui as-tu dit?
- Je n’ai rien pu lui dire, à part « Ah, te voilà » juste au début. Elle a plutôt monopolisé la convers.
- Tu veux dire que c’est elle qui a rompu?
- Et comment! Tu sais, tante Frédérique devrait être dans un asile.
- Pourquoi?
- Apparemment, elle a rencontré Hermione et lui en a raconté des vertes et des pas mûres d’une main plantureuse. Elle lui a débité tellement de choses sur moi que je suis surpris qu’Hermione ait pu s’en souvenir. Mais elle a réussi.
- Comme —?
- D’abord, mon arrestation aux courses de lévrier, et ma visite médicinale au salon hier soir, et la scène pénible dans le placard de la Gouvion. Des choses comme ça.
- Dans le placard? Qu’est-ce que tu faisais là?
- J’étais allé dans sa chambre pour te chercher un rouge à lèvres, et —
- Oh Jeff! Mon héros! Est-ce que tu as vraiment fait ça pour moi?
- Pas grand chose que je ne ferais pas pour toi. Regarde ce que tu as fait pour moi. Pousser Poitier dans la mare.
- Je trouve que c’est ça qui est si beau entre nous. Chacun aide l’autre. C’est la base d’une vie de couple heureuse. Alors tante Frédérique a tout dit? Bénie soit-elle.
- Tu vois les choses comme ça?

– Enfin, elle t’a sauvée d’une femme avec laquelle tu n’aurais jamais pu être heureux.

– Je ne pourrais être heureux avec aucune femme, à part toi. Oui. Je présume que oui. Je n’y avais pas pensé comme ça.

– Elle ne se soucie jamais des peines et des efforts que cela représente pour elle, quand elle se dit qu’elle prodigue la dolce vita et l’allégresse.

– En effet. Il y a eu de nombreuses plaintes à ce sujet, et je maintiens qu’elle serait mieux dans une cellule capitonnée, retenue de mains de fer par l’ensemble de la faculté de psychiatrie. Mais je suis d’accord qu’elle a aplani notre voie. Je veux dire, nous y sommes, hein ?

– Nous y sommes.

– Tout nos problèmes résolus. Plus aucun soucis à se faire.

– Aucun.

– Oh, Lucie !

– Oh, Jeff !

L’êtreinte dans laquelle ils se tinrent était assez étroite pour que, si la scène avait été à Hollywood, W.H. Hays<sup>164</sup> secoue la tête et recommande de couper quelques centaines de mètres de pellicule. Elle ne l’était pas assez pour bloquer la vue du balcon à Jeff. Et Lucie, enlacée dans ses bras, s’inquiéta de le sentir soudain rigide, comme s’il avait été transformée en statue de sel.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

Jeff avala difficilement. Il semblait avoir du mal à parler.

– Ne te retourne pas, dit-il, mais cet odieux Poitier vient de grimper sur le balcon avec une échelle.

### III

C’est à peu près au moment où le sergent Poitier, après avoir trouvé l’échelle, sortait de la cabane, et où Jeff, dans la chambre au premier étage, commençait cette sensationnelle narration de son récent colloque avec Hermione, que le docteur Nageoire tourna au porche du manoir de Saint-Gatien-des-Bois et fonça le long de l’allée à grande vitesse.

---

Elle avait progressé à grande vitesse depuis son départ du « Tout dans le Cochon ». Elle aurait probablement conduit assez rapidement de toute manière, car elle était de ces femmes décidées qui aiment ça, mais elle était particulièrement déterminée cette fois-ci à ne pas flâner une seconde de trop pour observer le paysage. La pleine portée des paroles de la comtesse de Fiquefleur l'avait enfin frappée en pleine poitrine. Elle se souvenait, en un mot, que la femme qu'elle avait connue sous le nom de Dingo Tournalune lui avait dit qu'elle était maintenant la comtesse de Fiquefleur.

Dans certains cercles parisiens, les excentricités de la comtesse de Fiquefleur étaient l'un des sujets de conversation les plus appréciés, et c'est dans ces cercles que la docteur Nageoire, quand elle n'était pas parmi les alligators, avait ses habitudes. Le caractère et les coutumes de son ancienne condisciple lui étaient par conséquent bien connues, et elle pouvait se faire une idée très exacte des effets qu'elles auraient sur la réputation de la personne dont elle aurait emprunté l'identité.

Elle ignorait depuis combien de temps ce danger public était établi au manoir de Saint-Gatien-des-Bois, mais elle était passionnément convaincue qu'une seule journée était déjà de trop, et que quarante huit heures flétriraient certainement le haut et noble nom des Pollock-Nageoire d'une souillure qu'une vie entière ne suffirait pas à effacer.

Il est probable que personne ne se déplace aussi lestement qu'une exploratrice du Brésil s'en allant dénoncer une imposteure qui a souillé son nom, et même Hermione n'aurait pas pu rivaliser avec cette doctoresse incandescente dans la dernière ligne droite. Son pied était grand, lourd et plat, parfaitement approprié pour presser une pédale d'accélérateur, et elle en profitait à fond.

Arrivant au manoir, elle était bien trop pressée pour frapper à la porte d'entrée et attendre qu'on lui ouvre. Elle entendit des voix provenant de la porte-fenêtre qui était ouverte sur sa droite et qui devait donner sur le salon, et elle mit le cap dans cette direction et entra sans façon. Elle se trouva en présence de son jeune subordonné, Alex Cricqueboeuf, et d'un rugueux spécimen d'une plus vénérable cuvée qui soufflait dans une moustache blanche du type brosse à chaussure. Il lui sembla en les regardant qu'ils étaient à cran, pour une raison ou un autre.

Point n'était-elle en erreur. Tant Alex que son oncle Auguste étaient venus prendre le thé avec la poitrine oppressée du fardeau fatal qui pèse sur le cœur.<sup>165</sup> Le souvenir de son veul comportement lors de sa conversation avec Hermione n'avait pas cessé de torturer Alex, et le capitaine Auguste était toujours en proie à la furie caduque qui afflige les hommes dotés d'une nature impérieuse à qui leurs filles ont ordonné de ne pas intenter d'action en justice contre de leur éditeur, une furie que sa conversation avec le sergent Poitier n'avait en rien apaisée. Ce n'est pas seulement faire preuve d'esprit que de dire qu'Alexandre Cricqueboeuf et le capitaine Auguste Gouvion étaient de véritables poudrières humaines que le moindre éclat pouvait faire éclater ; c'est aussi la stricte vérité.

Il se peut, toutefois, que l'influence lénifiante du thé, des crêpes et des tartines au beurre salé auraient évité le désastre, limitant les échanges à des trivialités inoffensives, si le capitaine Auguste, trop content pour garder pour lui une nouvelle aussi splendide, n'avait pas mentionné par hasard qu'Hermione lui avait dit que, son idylle ayant subi une avarie inopinée, il n'aurait pas à passer l'automne de ses jours en comptant Jean-François Turlalune comme beau-fils. Car cette nouvelle incita Alex à s'exclamer « Oh, crédieu ! » d'une voix fougueuse et, pressé d'expliquer cette ardeur, à dire que l'idée lui était venue que si Hermione était de nouveau sur le marché, il restait une chance pour une chappe qui l'avait aimée avec une ferveur grandissante depuis des années et des années et des années, et cela à son tour amena le capitaine Auguste à l'attaquer toutes griffes dehors. Son neveu arborait un sourire qu'il considérait comme un béat, et il se proposait de l'éradiquer sans délai.

– Gar ! dit-il, parlant dangereusement à travers un morceau de crêpe, et ajoutant qu'il était inutile qu'Alex ricane comme une hyène à travers toute sa face de rat, puisque, libre ou pas, Hermione ne le toucherait pas même si on la payait.

– Pourquoi le ferait-elle ? demanda le capitaine Auguste. Toi ? Elle te considère comme —

– Je sais, dit Alex, redevenu maussade. Un frère.

– Pas un frère, corrigea le capitaine Auguste. Un mouton.

Un tressaillement parcourut le corps massif d'Alex. Sa mâchoire tomba,

---

et ses yeux s'agrandirent.

– Un mouton ?

– Un mouton.

– Un *mouton* ?

– Un mouton, dit fermement le capitaine Auguste. Un pauvre mouton peureux qui n'est pas capable de crier « Boo ! » à une oie.

Un orateur plus expérimenté aurait tiré avantage de cette accusation en défiant l'autre de nommer trois moutons qui savent crier « Boo ! » à une oie, mais Alex resta simplement là tout raide, les poings fermés, les narines dilatées, le sang refluant sous l'effet de la honte et de l'indignation, regrettant que des liens du sang et l'âge avancé de son compagnon lui interdisent de lui flanquer ce marron dans l'œil que l'autre semblait réclamer, voire même exiger, à chaque mot.

– Mouton, dit le capitaine Auguste, concluant l'acte d'accusation. Elle me l'a dit elle-même.

C'est à cet instant délicat que le docteur Nageoire fit son entrée.

– Hello les amis, dit-elle, pénétrant dans le salon avec l'assurance tranquille d'une femme habituée depuis des années à entrer sans invitation dans la hutte d'un chef natif. Salut, Alex.

Il est difficile d'imaginer une preuve plus concluante de la tempête dans laquelle les mots de son oncle avait plongé son âme que de constater que l'apparition imprévue dans le salon du manoir de Saint-Gatien-des-Bois de la dernière femme qu'il aurait souhaité y voir ne provoqua pas même un froncement de sourcil chez Alex Cricqueboeuf. Il la regarda bêtement, son esprit toujours occupé par la question du mouton. Est-ce qu'Hermione, se demandait-il, le prenait vraiment pour un mouton ? Et, subséquemment, est-ce qu'elle avait quelque chose contre les moutons ? On savait qu'elle n'avait rien contre les bisounours, mais les moutons, évidemment, sont une toute autre espèce.

Il ne restait qu'au capitaine Auguste à faire les présentations.

– Qui Diable êtes-vous ? demanda-t-il, plutôt content d'ailleurs qu'il y ait là un autre objet sur lequel il puisse faire passer une part des idées noires provoquées par le badinage des filles et des gendarmes.

Le docteur Nageoire avait trop d'expérience de ce genre d'accueil pour être intimidée par l'irritabilité nerveuse de son hôte. Plus d'un parmi les propriétaires terriens à qui elle avait rendu visite en son temps s'était exprimé à coup de hache.

– Qui Diable êtes *vous*, répliqua-t-elle agréablement. Je cherche Gugusse Gouvion.

Le capitaine Auguste sursauta.

– Je suis le capitaine Auguste Gouvion, dit-il, et le docteur Nageoire le fixa, incrédule.

– Vous ? dit-elle. Ne parlez pas à travers votre chapeau. Gugusse Gouvion est plus jeune que moi, et vous avez l'air centenaire. Est-ce que tu as vu ton oncle Auguste quelque part, Alex ?

C'est à ce moment là que Jeanne, la bonne, entra en portant un bol de fraises, car la collation de l'après-midi à Saint-Gatien-des-Bois était une affaire sérieuse – tartines au beurre, crêpes, fraises, et tout le tintouin. Le capitaine Auguste lui adressa la parole de sa voix de stentor habituelle.

– JEANNE !

Une bonne moins chevronnée aurait fait tomber le bol. Jeanne se contenta de trembler comme un roseau.

– Oui monsieur ?

– Dites à cette fille de.... cette dame qui je suis.

– Le capitaine Auguste Gouvion, monsieur.

– Correct, dit le capitaine Gouvion, comme l'arbitre de l'un de ces concours d'orthographe qui sont si populaires de nos jours.

Le docteur Nageoire dit qu'elle était sciée.

– C'est cette affreuse moustache qui m'a trompée, expliqua-t-elle. Si tu te promènes partout derrière un monstrueux buisson comme celui-là, tu ne peux pas te plaindre que tout le monde te prenne pour un centenaire. Bon, en tout cas, heureux de te revoir, Gugusse, et tout ça. Parlons peu mais parlons bien ; je suis là pour une affaire sérieuse. Mon nom est Nageoire.

– Nageoire !

– Pollock–Nageoire. Tu te souviens de moi, à l'école. Je viens de découvrir que cette aliénée enragée, Dingo Turlalune – elle se fait appeler la comtesse de Fiquefleur maintenant – est chez toi sous mon nom, et il faut que cela

---

cesse. Je ne sais pas pourquoi elle fait ça, et je ne veux pas le savoir, mais que je sois damnée si je laisse quiconque penser que Dingo Tournalune, c'est moi. Bon Dieu ! Qu'est-ce que tu dirais si c'était toi !

Il y avait eu un moment, juste après la phrase « Mon nom est Nageoire », quand le capitaine Auguste avait interprété une imitation rapide et extraordinairement réaliste d'une baleine harponnée, tremblant de pied en cap comme si une tête de harpon avait percé la peau. Mais pendant que son interlocutrice continuait, cette réaction avait laissé place à un calme glacial, le calme fatidique qui présage un ouragan.

– Je peux vous dire pourquoi il l'a fait, dit-il, ses yeux parcourant le corps d'Alex comme un lance-flammes. Il voulait venir en aide à mon neveu. Il va bientôt y avoir la fête annuelle du village, et une des attractions est un concours de beaux bébés. Mon neveu devait être le juge.

– Dingo m'a dit que c'est elle qui devait être le juge.

– C'était le nouvel arrangement. Mon neveu l'a persuadée de prendre sa place.

– Très adroit de ta part, Alex, dit le docteur Nageoire cordialement. Franchement dangereux, ces concours de bébés. Les petits monstres sont déjà une sacrée plaie, mais c'est des mères dont il faut se méfier. Regarde, dit-elle en relevant sa jupe et en indiquant une cicatrice sur le mollet. C'est ce qui m'est arrivé une fois au Pérou parce que j'ai été assez bête pour me laisser convaincre de juger un concours de beaux bébés. La mère de l'une des Mentions Honorables s'est jetée sur moi avec une dague Aztèque.

– Le problème qui se posait alors, continua le capitaine Gouvion, parlant toujours clairement et posément, chaque mot à sa place, était d'introduire la comtesse de Fiquefleur dans ma maison. Il savait bien que je ne la laisserais jamais franchir la porte de ma maison, si je savais de qui il s'agissait. Alors elle a prétendu être le docteur Pollock–Nageoire, l'exploratrice, et mon neveu a confirmé cette affirmation. À quoi diable pensais-tu, éructa le capitaine Auguste, abandonnant soudain l'approche calme et légaliste pour se transformer en objet de feu et de rage, à quoi diable pensais-tu, espèce d'infemale jeune canaille, en faisant entrer une imposteure dans ma maison ?

Il aurait continué son discours, car visiblement la plus grande partie de sa musique était encore en lui, mais Alex explosa à ce moment.

Il en faut beaucoup pour modifier une attitude psychologique qui endure depuis des années. Depuis sa plus tendre enfance, Alex Cricqueboëuf avait considéré cet oncle avec une admiration respectueuse, comme un jeune homme de cro-magnon nerveux aurait considéré le chef de sa tribu. Il avait tremblé face à sa colère, il avait écouté obséquieusement ses anecdotes, il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour le mollifier. Et si cette scène avait eu lieu lorsqu'il était dans son état normal, il y a fort à parier qu'il se serait laissé replier comme un accordéon et aurait consenti à être maltraité sans un mot.

Mais Alex n'était pas dans son état normal. Son âme se soulevait en ébullition comme une citerne frappée par la foudre. Il avait quitté l'entretien avec Hermione tremblant et les nerfs à vif. Le fait d'apprendre qu'elle le prenait pour un mouton avait versé du vitriol sur ses plaies. Et maintenant ce coucou à moustache avait, non pas une, mais trois fois, parlé du manoir comme de « ma maison ». Dans ces moments intenses, il y a toujours une chose, souvent triviale en elle-même, qui joue le rôle de la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Pour Alex, c'était cette description du manoir de Saint-Gatien-des-Bois.

Il avait continué mécaniquement à boire et manger pendant l'exposé de son oncle, et une crêpe lui interdit d'exposer ses vues pendant un moment. Il l'avalait, et se trouva libre de s'exprimer.

– « Ma maison » ? dit-il. C'est le ponpon. D'où est-ce que tu la sors, « ma maison » ?

Le capitaine Auguste répondit que ce n'était pas la question, et s'apprêtait à indiquer de nouveau quelle était la question, lorsqu'il fut emporté comme par un tsunami.

– « Ma maison » ! répéta Alex, s'étranglant sur ces mots comme s'il s'étranglait sur une crêpe. Par la barbe du prophète ! Enfer et damnation ! Il est temps, oncle Auguste, que nous réglions la question de savoir à qui appartient cette foutue maison. Faisons-le tout de suite.

– Oui, allons-y, dit le docteur Nageoire, intéressée. Une femme qui avait trois sœurs, deux frères, quatre oncles et trois tantes, elle s'y connaissait en querelles de famille, et pensait que celle-ci promettait de mériter le détour. À qui appartient la maison ?

---

– À moi, s'exclama Alex, à moi, à moi, à moi, à moi, à moi.

– Je vois, dit le docteur Nageoire, hochant la tête intelligemment. À toi. Alors d'où vient Gugusse ?

– Il s'est établi ici quand j'étais un gamin, et que je ne pouvais rien y faire. J'avais seize ans quand mon père est mort, et il a débarqué au galop de Beuvron-en-Auge et s'est incrusté dans la place.

– Qu'est-ce qui s'est passé quand tu es devenu majeur ?

– Rien. Il s'est accroché.

– Tu aurais dû le faire jeter dehors.

– Bien sûr.

– C'était le moment.

– Oui.

– Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

– Je n'avais pas le cœur à ça.

– Une gentillesse coupable.

– Oui, mais je vais le faire maintenant. J'ai en ras le bol d'être... Quel est le mot ?

– Un imbécile ?

– Moins que rien à la maison. J'en ai franchement marre d'être moins que rien chez moi. Tu peux débarrasser le plancher, oncle Gustave. Tu me suis ? File. Où est-ce que tu fileras, je m'en fiche, mais file. Retourne à Beuvron-en-Auge, si tu veux. Ou à Berville-sur-Mer.

– Ou à Houlgate, suggéra le docteur Nageoire.

– Ou à Houlgate. Va où tu veux, mais tu ne resteras pas ici. Est-ce que c'est clair ?

– Tout à fait clair, dit le docteur Nageoire. Très bien dit.

– Parfait, dit Alex.

Il sortit par la porte-fenêtre, et le docteur Nageoire se servit d'une crêpe.

– Un bon gars, Alex, dit-elle. J'aime les jeunes qui savent ce qu'ils veulent. Vraiment délicieuses, ces crêpes, Gugusse. J'en prendrai bien une autre.

## IV

Sortant par la porte-fenêtre, Alex parcourut la terrasse, marchant rapidement vers l'allée. Ses yeux lançaient des éclairs. Sa respiration était sonore et saccadée.

L'appétit vient en mangeant. Loin de l'amadouer et de le reconvertir à sa placidité ordinaire, l'acte de libération qu'Alex Cricquebœuf venait d'accomplir l'avait mis en humeur pour de nouvelles rencontres. Il avait goûté au sang chaud, et il en voulait davantage. Il en est souvent ainsi avec ces jeunes gens tranquilles qui se cabrent enfin.

Dans l'état qui était le sien, il aurait aimé rencontrer Marcel Cerdan et lui chercher querelle, et quand il arriva dans l'allée, il aperçut une scène qui semblait avoir été conçue pour exaucer sa prière.

Ce n'était pas Marcel Cerdan, mais il s'en fallait de peu. Il y avait là un jeune homme un peu corpulent au nez rose, portant des lunettes cerclées, en conversation avec Hermione Gouvion. Et juste à ce moment, ce jeune homme prit soudainement Hermione dans ses bras et l'embrassa.

Alex partit au galop, ses yeux projetant encore plus d'éclairs, sa respiration encore plus sonore et saccadée. Il était comme le cheval de bataille qui dit « Ha Ha » quand la trompette sonne à bon escient.<sup>166</sup>

## Chapitre 14

Il n'est jamais aisé pour un jeune homme nerveux, dont le futur comme éditeur de belle littérature est décidé dans un manoir à la campagne, de patienter calmement dans une auberge à trois kilomètres de là, en attendant patiemment que les nouvelles du front lui parviennent. À chaque interminable minute, sa nervosité augmente. Les membres frémissent, les yeux roulent dans leurs orbites, l'impression d'avoir une colonie de fourmis dans le pantalon devient de plus en plus prononcée, jusqu'à ce que le besoin de se rapprocher du cœur des événements devienne trop impérieux pour y résister.

C'est pourquoi Camille Pinson n'était plus au « Tout dans le Cochon » lorsque Hermione y arriva. Il était parti à pieds dans la direction du manoir de Saint-Gatien-des-Bois. Comme Édith au Col de Cygne après la bataille d'Hastings,<sup>167</sup> il voulait savoir ce qui s'était passé.

Quand nous disons que Camille était parti dans la direction du manoir de Saint-Gatien-des-Bois, il serait plus correct de dire qu'il avait cru le faire ; en réalité, ses indications s'avérant fautives, il avait tourné à gauche au lieu de tourner à droite en quittant l'auberge, et c'est seulement après deux kilomètres de marche dans une campagne charmante qu'il comprit que même s'il faisait le plus grand bien à sa condition physique et offrait à ses poumons l'opportunité d'inspirer quantité d'air frais, ses chances d'arriver à destination diminuaient à chaque pas.

Il revint au « Tout dans le Cochon » et emprunta un vélo au garçon de cuisine, un gamin courtois et obligeant couvert de poussière du nom de Barnabé. Après quelques gamelles pénibles (il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas pédalé, et le savoir-faire l'avait nettement déserté), il était arrivé au sommet de l'allée menant au manoir. Arrivé là, pensant avoir atteint le

point le plus avancé qu'il était prudent d'investir dans un territoire où il courait le risque de rencontrer le capitaine Auguste Gouvion, il avait déposé sa machine derrière un arbre, et s'était dissimulé dans les buissons. Il attendit de nouveau ; et finalement Hermione apparut, marchant fougueusement.

Lorsqu'elle s'approcha, et qu'il la vit en plein, son cœur se serra, car il distinguait ses lèvres fermées, sa poitrine frémissante et ses yeux brillants et menaçants. C'était, en un mot, l'image d'une fille qui, s'étant entretenue avec son père pour lui demander d'abandonner un procès contre son éditeur, s'est fait taper sur les doigts.

En réalité, bien entendu, l'apparence d'Hermione était simplement l'apparence ordinaire d'une jeune femme qui vient de tancer une vipère. Après avoir confronté une vipère, la lèvre féminine se referme toujours, et il est rare que la poitrine ne frémissse pas. Mais Camille ne savait pas cela, et c'est en proie aux plus lugubres prémonitions qu'il sortit de sa cachette. « *Avē Imperator, Morituri te salutant* », se disait-il.

– Alors ? dit-il, prononçant les deux syllabes d'une voix aiguë et perçante, comme cela arrive si souvent quand les nerfs sont au bord de la rupture.

Sa fougue avait propulsée Hermione au delà des buissons, et il s'adressait à elle dans son dos. Au son d'une voix invisible déchirant le firmament, elle quitta la terre ferme dans une direction verticale et retourna au sol, ennuyée et fâchée.

– J'apprécierais beaucoup que vous évitiez de jaillir comme ça des buissons, dit-elle avec une bonne dose d'aspérité.

Camille était trop agité pour ergoter sur les subtilités de l'étiquette et des manières.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il.

– Je me suis mordu la langue.

– Je veux dire, dit Camille, en claquant la sienne, lorsque vous avez vu votre père.

Hermione était redevenue maîtresse de ses émotions. Sa langue était encore douloureuse, mais elle se rappelait que cet individu était un éditeur qui envisageait des pages entières dans tout les suppléments littéraires.

– Ah, oui, dit-elle.

---

Cette réponse mécontenta Camille. Elle lui semblait manquer de lucidité, et c'est de lucidité dont il avait besoin – où, comme un supplément littéraire l'aurait proféré, qu'il avait appétence.

– Qu'est-ce que vous voulez dire, « Ah, oui ? ». Qu'est-ce qu'il a dit ?

Hermione avait retrouvé son sang-froid. Elle condamnait toujours la propulsion qu'avait son mécène de jaillir hors des buissons en s'égosillant dans son cou comme un cor de brume, mais elle était disposée à tirer un trait sur le passé.

– Tout va bien, monsieur Pinson, dit-elle en souriant aimablement en direction de Camille, mon père a retiré son action.

Camille chavira.

– *Vraiment ?*

– Oui.

– Nom d'un chien ! dit Camille, et c'est à ce moment là qu'il prit Hermione dans ses bras et l'embrassa.

La dernière de nos intentions étant de couvrir d'opprobre les éditeurs, une profession des plus respectables, nous nous hâtons de préciser qu'un tel comportement est extrêmement inhabituel parmi ces excellents citoyens. Les chiffres démontrent que le nombre de romancières embrassées annuellement par leur éditeur est si petit que si elles étaient placées en file indienne, elles ne couvriraient qu'une distance négligeable. L'acte de Camille était en tout point singulier ; Gauthier et Vilars, s'ils l'avait observé, auraient été choqués. De même Armand Collin. Et nous pensons parler au nom de Fayard, Denoël, Arthaud, Mollat et du Mercure de France quand nous ajoutons qu'ils auraient, eux aussi, été écœurés par ce spectacle.

Pour la défense de Camille, plusieurs circonstances atténuantes peuvent être invoquées. Tout d'abord, son soulagement était si intense et son bonheur si profond qu'il fallait qu'il embrasse quelque chose. En second lieu, Hermione était une très belle femme (non que cela aurait influencé Gallimard père et fils) et elle lui souriait très gentiment. Et finalement, on ne peut pas appliquer aux hommes qui ont dirigé un théâtre de marionnettes sur le boulevard Raspail les mêmes critères qu'aux autres. Si Casterman et Flammarion étaient passés par là, ils auraient été surpris de découvrir à quelle vitesse ils oubliaient les leçons apprises aux genoux de leurs parents.

Il est regrettable qu'aucun de ces arguments ne se présenta à Alex Cricquebœuf lorsqu'il arriva dans l'allée. Il ne vit en Camille Pinson qu'un autre libertin, vaquant et butinant de fleur en fleur, et nous sommes déjà familiers avec ses a-priori anti-libertins. Son instinct, lorsqu'il en rencontrait un, rappelons-le, était de lui déraciner la tête et d'arracher ses entrailles à mains nues. C'est avec cette idée en tête qu'il s'avança vers le couple enlacé. Il saisit Camille par le col de son manteau, l'arracha à son étreinte, et il aurait indubitablement commencé à détacher la tête, si Hermione n'avait émis un cri perçant.

– Ne le tue pas, Alex ! C'est mon éditeur.

Puis, comme elle le voyait hésiter, elle ajouta.

– Il va publier mes trois prochains livres et me donner vingt pour cent, passant à vingt cinq après trois mille exemplaires.

Cela suffit. Même si Alex était à un doigt de péter sa coche, il gardait sa raison, et sa raison lui disait qu'il faut cultiver les relations avec un éditeur de ce genre plutôt que l'éventrer. La carrière littéraire d'Hermione lui était aussi chère qu'à elle-même, et il savait qu'il ne se pardonnerait jamais de la mettre en danger en éviscérant un individu capable d'ébaucher un contrat aussi somptueux. Il relâcha Camille, qui trébucha contre un arbre, et se tint là, pantelant, en nettoyant ses lunettes.

Alex pantelait lui aussi. Sa respiration s'échappait en râles tumultueux alors qu'il s'avançait vers Hermione. Il la confronta et saisit son poignet. Il n'y avait plus aucune trace de cette veule insécurité qui avait marqué leur précédente rencontre dans le hall. Depuis lors Alexandre Cricquebœuf, qui venait de vaincre un tyran, était devenu un autre homme, et l'homme qu'il était devenu était une sorte de combinaison de Jean Gabin et d'Attila le Hun. Il se sentait fort et dominateur et dans la meilleure forme possible pour mettre à l'épreuve la Formule Fiquefleur. Il rappelait à Camille Pinson, qui l'observait à travers ses lunettes, qu'il avait remises, un inspecteur de police parisien qui l'avait arrêté au bal des Gadz'arts.

Et Hermione n'était point indifférente. Elle était maintenant bousculée, et elle découvrait que ce traitement, bien que physiquement déplaisant, lui communiquait un frisson d'extase.

Comme toute très belle femme, Hermione Gouvion avait reçu depuis

---

son enfance les hommages répétés de l'autre sexe. Pendant des années, elle avait vécu dans un monde rempli d'hommes tournant obséquieusement autour d'elle, qui s'enroulaient comme une feuille de papier carbone dès qu'elle leur parlait sèchement, et elle était gavée de cette mâle adoration. Même lorsqu'elle avait accepté la demande en mariage de Jeff, elle languissait secrètement pour un individu rude et dur, l'œil noir et impatient comme un sapeur de la Légion Étrangère. Et elle le trouvait dans le dernier endroit où elle serait allée le chercher. Elle avait toujours eu un faible indulgent et presque méprisant pour Alex, en qui elle ne voyait, comme elle l'avait dit à son père, qu'un mouton. Et maintenant le mouton, abandonnant son déguisement, s'avérait être un des loups, et pas le pire d'entre eux.

Rien de remarquable qu'Hermione Gouvion, lorsque Alex la serra contre sa poitrine après l'avoir bousculée, et couvrit de baisers son visage rigide, se dit qu'elle avait trouvé l'homme qu'elle cherchait depuis qu'elle avait lu « Angélique » pour la première fois.<sup>168</sup>

– Ma dulcinée ! dit Alex. Puis, parlant à travers sa mâchoire serrée, Hermione !

– Oui, Alex ?

– Tu vas m'épouser.

– Oui, Alex.

– C'est bien clair ?

– Oui, Alex.

– Et plus de pitreries avec ces Jeffs et tout ça.

– Non, Alex.

– Bien, dit le mâle dominateur. Il se tourna avec Camille, qui contemplait la scène avec une sorte de nostalgie, car elle lui rappelait ses premiers jours sur la rive gauche de la Seine. Alors vous allez publier ses livres, hein ?

– Oui, dit Camille d'un ton fervent. Il voulait éviter le moindre malentendu. Tous.

– Avec vingt pour cent, montant à vingt cinq après trois mille exemplaires ?

– Oui.

– Pourquoi pas directement vingt cinq ? dit Alex, et Camille convint que ce serait bien mieux. Il était sur le point, dit-il, de le suggérer lui-même.

– Excellent, dit Alex. Allez, venez tout les deux, il reste du thé et des crêpes.

Hermione secoua la tête avec regret.

– Je ne peux pas, chéri. Je dois rentrer à Paris. Maman m’attend chez moi depuis ce matin, et elle doit se demander ce qui m’est arrivé. Je vais devoir conduire comme l’éclair. Est-ce que je peux vous ramener avec moi, monsieur Pinson ?

Camille trembla.

– Je pense que je prendrai le train.

– Ce sera très lent.

– Certains l’aiment lent.

– Très bien. Au revoir, chéri.

– Au revoir, dit Alex. Je viendrai à Paris demain.

– Splendide. Accompagne moi jusqu’à la voiture. Je l’ai laissée devant la maison.

Camille resta seul, supporté par son arbre. Il défaillait un peu mais il était très heureux. Le moment venu, le cabriolet dévala l’allée à une vitesse telle qu’il ferma les yeux en pensant « Mais par la grâce de Dieu, va ici Camille Pinson », Hermione concentrée au volant. Quand il rouvrit les yeux, il vit qu’Alex revenait.

– Pourquoi pas trente ? dit Alex.

– Pardon ?

– Pour cent. Pour ses livres. Au lieu de vingt-cinq.

– Oh, oui. Mais, bien sûr, dit Camille. Trente serait mieux.

– L’avarice ne paie pas.

– C’est vrai. Pas du tout.

– Et la publicité. Vous en faites des tonnes, j’espère ?

– Oh, bien sûr.

– Excellent. Elle se plaignait toujours que ses anciens éditeurs ne voulaient pas pousser ses livres.

– Le pauvre nul. Je veux dire, nuls.

– Ils l’embobinaient en rabâchant qu’il n’y a que le bouche à oreille qui compte.

– Imbéciles.

- 
- Vous avez l'intention de faire beaucoup de publicité ?
  - Dans tout les suppléments littéraires.
  - Et pourquoi pas les revues littéraires ?
  - Celles-là aussi. Je pensais aussi engager des hommes sandwich et avoir des affiches dans le métro.

Alex n'aurait pas cru pouvoir un jour regarder affectueusement cet homme, mais c'était maintenant le cas. Il le comptait toujours dans la catégorie des libertins, mais on peut avoir une certaine indulgence pour les libertins lorsque leur cœur est au bon endroit.

- Excellent, dit-il. Des affiches ? Oui, excellent.
- Bien entendu, dit Camille, tout cela coûte cher.
- Un bon investissement, fit remarquer Alex.
- Absolument, approuva Camille. Ne croyez pas que j'hésite. Mais il semble bien que je vais devoir chercher un peu de capital quelque part. Il ne reste pas grand chose dans le bon vieux tiroir. Vous n'auriez pas envie de placer un million dans mon affaire, par hasard ?
- C'est une idée. Ou deux ?
- Ou trois ? Ou bien, après tout, pourquoi pas cinq ? Un chiffre rond.
- Est-ce que vous diriez que cinq est un chiffre rond ?
- Je crois.
- Très bien, dit Alex. Cinq alors.

Les yeux de Camille se fermèrent de nouveau, cette fois en extase silencieuse. Il avait eu ses rêves, évidemment. Quelque part dans le monde, se disait-il, il doit exister des anges sous forme humaine qui sont prêts à investir dans une frêle maison d'édition. Mais il n'avait jamais vraiment espéré en rencontrer un, et encore moins pensé que, si l'occasion se présentait, cet ange irait jusqu'à cinq millions.

En rouvrant les yeux, il se trouva seul. Son bienfaiteur avait été emporté au ciel, à moins qu'il ne soit retourné sur la terrasse. Camille ressortit son vélo de sa cachette et se lança sur la selle tel un joyeux cycliste professionnel. Et quand il se ramassa de nouveau spectaculairement à mi-chemin vers le porche, il sourit d'un air tolérant, comme s'il admettait que la blague était excellente.

La vie était belle pour Camille Pinson. Durant ses premières années sur la rive gauche, il avait soigneusement cultivé un pessimisme qui forçait l'admiration, mais il était maintenant pur optimisme depuis les favoris jusqu'aux semelles.

Si Gavroche était passé par là, chantant qu'il était petit oiseau, et que la joie était son caractère,<sup>169</sup> il lui aurait serré la main, en disant que c'était exactement son sentiment.

## II

Alex n'avait pas été emporté au ciel. C'est vers la terrasse qu'il s'était dirigé après avoir quitté Camille, et il n'y était que depuis quelques minutes lorsque la comtesse de Fiquefleur apparut, marchant gaillardement, comme une femme rafraîchie par une petite sieste dans le pré. En voyant Alex, elle se précipita en avant, les mains tendues.

– Mon cher ami, mille félicitations !

Alex était éberlué par une telle clairvoyance.

– Comment diable pouvez-vous le savoir ?

La comtesse de Fiquefleur expliqua que l'expression extatique de son jeune ami, évoquant si fidèlement un chérubin ou un séraphin sur le point de chanter « Hosanna », aurait suffi à tout dévoiler.

– Mais, pour dire le vrai, ajouta-t-elle, j'ai appris la nouvelle d'une connaissance que j'ai rencontrée sur son vélo sur la route à l'instant. Enfin, quand je dis sur son vélo, il était au fond d'un fossé avec les pieds en l'air, en train de rigoler doucement. Il m'a tout dit. Il semble avoir été témoin de toute la scène, et il dit le plus grand bien de votre technique. Vous l'avez confrontée, puis saisie par le poignet, hein ?

– Oui.

– Bousculée un peu ?

– Oui.

– Serrée contre votre poitrine et couvert de baisers son visage rigide ?

– Oui.

---

– Avec les résultats escomptés. Je vous avais dit que la Formule Fiquefleur ne peut pas échouer. Si elle s’y trouve confrontée, le beauté la plus fière cède et signe le contrat de mariage. Vous êtes maintenant sans doute mortifié en pensant à ces années perdues en dévotions transies ?

– Oui, plutôt.

– La dévotion transie n’apporte rien à un amoureux. Je passais le temps avec mademoiselle Maline ce matin, et elle me disait qu’elle avait eu beaucoup de difficultés à une époque avec le sergent Poitier, sa dévotion étant remarquable par sa timidité. Elle dit que pendant les premiers jours de sa cour, il l’amenait en promenade et mâchonnait sa moustache en évoquant la situation en Chine, sans aucune véritable action. Alors, un soir, elle lui a dit « Allez, mon gaillard, un petit effort », et il a fait un effort, et après cela, tout est allé comme du papier à musique.

– Excellent, dit Alex, distrait. Il pensait à Hermione. Poitier ? continuait-il, son esprit retournant de ses envolées. Cela me rappelle. Vous n’auriez pas un morceau de steak cru sur vous, par hasard ?

La comtesse de Fiquefleur inspecta ses poches.

– Désolée, non. Il semble que je sois sortie sans. Pourquoi ? Un petit creux ?

– Elsa Maline était là à l’instant, et elle m’a dit qu’elle donnerai un bon prix pour un morceau de steak cru. C’est pour Poitier. Apparemment, quelqu’un l’a frappé dans l’œil.

– Vraiment ? Qui cela ?

– Je n’ai pas compris. L’histoire était confuse. J’ai cru entendre le nom de Jeff, mais est-ce que Jeff frapperait un gendarme dans l’œil ?

– Cela semble peu probable.

– J’ai dû mal comprendre. Enfin, voilà. Quelqu’un a donné à Poitier un œil au beurre noir, et il en a plein son casque. Vous savez peut-être qu’il a été poussé dans la mare aux canards cet après-midi, et maintenant, comme une cerise sur le gâteau, il a un œil au beurre noir, alors il en a assez d’être gendarme. Il jette l’éponge, et il va acheter un bistro, m’a dit Elsa. Elle avait l’air toute excitée.

La comtesse de Fiquefleur respira lentement et profondément d’un air plein de satisfaction et de bien-être. Elle avait l’air d’être plutôt contente

d'elle, et qui pourrait l'en blâmer ? Une femme dont la mission dans la vie est de prodiguer la dolce vita et l'allégresse, et d'unir les jeunes amants, doit être excusée si elle fanfaronne un peu lorsque autant de feux d'artifice couronnent ses efforts et que les jeunes amants s'unissent en masse.

– De bonnes nouvelles, Alex Cricquebœuf, dit-elle. C'est... Quelle est cette juste expression que vous aimez ? Ah, oui, « Excellent ! » C'est excellent. Vous jubilez. Jeff jubile. Et maintenant la divine Maline jubile. Cela me rappelle le grand final du « Mariage de Figaro ». <sup>170</sup>

Elle s'interrompt et regarda son compagnon avec une certaine surprise.

– Est-ce que vous portez des sous-vêtements de laine ? demanda-t-elle.

– Moi ? Non, pourquoi ?

– Vous bougez continuellement, comme si votre épiderme était constamment irrité.

Alex rougit.

– En fait, confessa-t-il, j'ai beaucoup de mal à rester tranquille. Après ce qui s'est passé, je veux dire. Vous savez ce que c'est.

– En effet, je le sais. J'ai, moi aussi, vécu en Arcadie. Vous voulez sans doute entamer une longue et preste promenade afin de diminuer la pression ? Bien sûr. En avant, alors.

– Cela ne vous dérange pas que je parte ?

– Ma foi, on ne peut que regretter votre départ, bien sûr, mais une séparation temporaire est préférable à une explosion qui dévasterait la terrasse. Au revoir, alors, et encore une fois mille félicitations.

Alex disparut comme un chien dont la laisse vient d'être retirée, accélérant à chaque pas. Son rythme était si régulier et ses préoccupations si intenses que c'est seulement après un bon kilomètre, en rase campagne, qu'il se rappela qu'il avait omis d'informer la comtesse de Fiquefleur de l'arrivée du docteur Nageoire.

Il s'arrêta et se demanda s'il serait avisé de retracer ses pas, décida qu'il était trop tard, et continua sa marche. Et peu à peu la comtesse de Fiquefleur et le docteur Nageoire s'effacèrent de son esprit, enivré exclusivement par des questions de banquet de mariage et de lunes de miel.

---

### III

Pour tout dire, il aurait été superflu de retracer ses pas, car le docteur Nageoire était sortie de la maison presque aussitôt après son départ, essuyant de la confiture de ses lèvres.

– Salut Dingo, dit-elle en apercevant la comtesse de Fiquefleur. Tu arrives trop tard pour les crêpes. Je les ai finies. Et elles étaient délicieuses. Elle rempocha son mouchoir. Tu es surprise de me voir ici, hein ? Tu pensais m'avoir laissé déconfité, n'est-ce pas ? Mais tu ne sais pas que juste après que tu aies quitté l'auberge, la fille bien nourrie derrière le comptoir m'a dit que le concours des beaux bébés était annulé. Alors je suis venue.

La comtesse de Fiquefleur avait sursauté en voyant sa vieille amie, mais sa voix, lorsqu'elle parla, était aussi calme et étale que jamais.

– Annulé, hein ? Et pourquoi ?

– Épidémie de rougeole. Des victimes par milliers.

– Je vois. Et tu m'as démasquée ?

– Démasquée est le bon mot.

– Est-ce que Gugusse avait l'air intéressé ?

– Extrêmement.

– On peut le comprendre, après tout. Tu es une vieille vautoure sans scrupule, Bimbo.

Le docteur Nageoire renâcla.

– Sans scrupule, mon œil. J'ai seulement pris les mesures nécessaires à la préservation de ma réputation. Et qu'est-ce que tu veux dire, « vieille vautoure ? » J'ai un an de moins que toi. Mon idée d'un vieux vautour, c'est Gugusse. J'ai été choquée de voir à quel point il a vieilli. Il ressemble à ce type dans la Bible, Methusçela,<sup>171</sup> le gars qui a vécu mille ans et qui mangeait de l'herbe.

– Methusçela ne mangeait pas d'herbe.

– Si.

– Il n'a jamais mangé un brin d'herbe de sa vie. Tu penses à Nebucadnetsar.<sup>172</sup>

– Ah, tu crois ? Enfin, le principe est le même. Et maintenant je pense que tu vas déguerpir. Tu aurais mieux fait de faire tes valises quand je te le

disais. Enfin, tu as quand même de la chance. Tu pourras éviter Gugusse. Il est dans la pièce en face, en pleine court martiale.

– En pleine quoi ?

– Court martiale. Il y a eu des affaires excitantes à revendre par ici. Juste quand je finissais les crêpes, un gendarme avec un œil au beurre noir a fait irruption dans le salon en tenant une jeune chappe grande et mince, les cheveux blonds, dans une main, et une très jolie fille en veste rouge dans l'autre, et il a dit que la fille l'avait poussé dans une mare et que le gars blond lui avait tapé dans l'œil au moment où il allait l'interpeller. Et Gugusse les a emportés dans la pièce en face du salon pour examiner leur cas. J'ai compris qu'il est le maire de la commune, ou je ne sais quoi, et qu'il peut exercer une justice sommaire. Je suis désolée pour ces deux jeunes gens. Ils ont l'air mal partis pour le week-end.

La comtesse de Fiquefleur enroula pensivement une boucle autour de ses doigts.

– Laisse moi, Bimbo, dit-elle. Je veux être seule.

– Pourquoi ?

– Je veux réfléchir.

– Ah, réfléchir ? D'accord. J'y retourne pour manger quelques fraises, dit le docteur Nageoire.

Elle retourna dans le salon, et la comtesse de Fiquefleur, restée seule, ne perdit pas un instant avant de procéder à l'examen des tenants et aboutissants que la présence de l'autre avait empêché. Elle marcha le long de la terrasse pendant quelques instants, les mains dans le dos, les yeux concentrés. Le trouble évident de ses traits indiquait que son cerveau agile n'épargnait aucun effort.

Et en son temps, il apparut sans ambages que ce cerveau avait atteint son but. Le visage de la comtesse s'éclaira. Ses lèvres s'incurvèrent en un sourire satisfait.

Elle traversa la terrasse et entra dans la pièce de collection.

---

## IV

Le capitaine Auguste était seul dans la pièce de collection lorsqu'elle entra. Il arborait, lui aussi, un sourire satisfait.

Pour la première fois de la soirée, le capitaine Auguste était de bonne humeur, d'aussi bonne humeur qu'un lion du Colisée qui, après une journée éprouvante, où tout est allé de travers, a reçu inopinément quelques martyrs chrétiens en cadeau, et s'en est occupé au pied de la lettre. Il n'y a rien qui ragaillardisse le maire d'une commune en temps de crise que d'infliger des sentences exemplaires à une paire de criminels. Il serait exagéré de dire qu'il accueillait la comtesse de Fiquefleur avec amabilité, mais au moins il n'essayait pas de la mordre.

– Ha, dit-il. C'est vous, maintenant.

La comtesse de Fiquefleur était toute suavité.

– Ah, Gugusse, dit-elle. J'ai entendu que tu as rencontré Bimbo Nageoire. Comment la trouves-tu ? Elle pense que tu as vieilli. Où est Lucie ?

– Qui ?

– Bimbo m'a dit qu'elle était ici avec toi et mon neveu Jeff.

Le capitaine Auguste sursauta.

– Vous connaissez cette fille ?

– C'est ma nièce honoraire.

Une confortable chaleur comblait le corps du capitaine Auguste, comme s'il avait pris un peu de Bouillon de Culture Tonique du Docteur Destouches. Tout allait encore mieux qu'il ne l'avait supposé.

– Ah, vraiment ? dit-il. Alors vous serez sans doute intéressée d'apprendre que je viens de la déférer au tribunal correctionnel,<sup>173</sup> de même que votre neveu. Poitier les a enfermés dans l'arrière-cuisine pendant qu'il s'occupe de son œil, et dans quelques minutes il les emportera en garde à vue.

– Une lourde peine.

– La seule sentence possible. L'un des cas les plus infâmes dont j'ai eu la charge. Elle a poussé Poitier dans la mare.

– Mais à quoi est-ce qu'un gendarme s'attend quand il va traîner délibérément au bord d'une mare aux canards, en pleine vue d'une jeune femme ? C'est l'âge de la folle jeunesse.

– Pas tant que je serai maire de la commune.

– Et que dire de la miséricorde ? Elle ne se commande pas, tu sais. Elle tombe comme la douce pluie du ciel sur ce bas monde.<sup>174</sup>

– La peste soit de la miséricorde.

– Tu ferais mieux de ne pas laisser Shakespeare t’entendre dire ça. Alors tu ne veux pas reconsidérer ?

– Jamais. Et maintenant, nous allons parler un peu de la question de votre présence ici sous un faux nom.

La comtesse de Fiquefleur opina de la tête.

– Oui, j’espérais que tu pourrais m’accorder une minute pour en parler. Mais avant de commencer, j’aimerais avoir un témoin.

La comtesse de Fiquefleur alla à la porte et cria « Bimbo ! ». Le docteur Nageoire sortit du salon en mangeant des fraises.

– Est-ce que tu pourrais venir ici un instant, Bimbo ? J’ai besoin de toi comme témoin. Je vais te raconter une histoire qui te choquera.

– Ce n’est pas celle du jeune homme qui arrivait à pieds par la Chine, j’espère.<sup>175</sup> Parce que je la connais déjà.

La comtesse de Fiquefleur la rassura.

– Quand je dis « choquera », je veux dire que le récit révoltera ton sens moral plutôt que de faire rougir de honte la joue de l’innocence. Est-ce que je peux commencer par le commencement ?

– Cela me semble une bonne idée.

– Très bien. Il était une fois une jeune américaine du nom de Vansittart qui était venue à Paris et y avait acheté une certaine quantité de camelote du côté de la place Vendôme, dans l’intention de les ramener aux États-Unis et de les porter là-bas. Tout est clair jusque là ?

– Certes.

– Qu’est-ce que — commença le capitaine Auguste, et la comtesse de Fiquefleur le regarda sévèrement.

– Gugusse, dit-elle, si tu m’interromps, je te pousserai contre cette table et je te donnerai six coups de baguette. Je suis convaincue que Bimbo sera heureuse de te maintenir immobile.

– Charmée. Comme dans le bon vieux temps.

– Bien. Alors je poursuis. Où en étais-je ?

---

– Cette fille américaine. Elle avait acheté des bijoux place Vendôme.

– Exactement. Eh bien, après les avoir achetés, elle réalisa tout d’un coup qu’elle devrait payer des droits de douanes considérables au gouvernement des États-Unis en arrivant avec à New-York. L’idée lui répugnait.

– Je la comprends.

– Alors dans sa gamine innocence, elle a décidé de les faire passer en contrebande.

– Elle a bien raison. Ne donne pas un centime à ces sacripants, c’est mon avis. Ils ont bien trop d’argent de toute manière.

– C’est exactement ce qu’a pensé miss Vansittart. C’était sa plus profonde conviction. Mais comment faire pour les passer en douce ?

– C’est toujours le problème.

– Elle y a réfléchi un bon moment, dit la comtesse de Fiquefleur, interrompant le docteur Nageoire qui menaçait de se lancer dans une longue anecdote concernant certains cigares qu’elle avait voulu faire entrer à Brest. Et elle fut récompensée par une idée. Elle avait une amie, une jeune sculpteuse. Elle alla la voir, s’arrangea pour qu’elle fabrique un buste en plâtre et mit les bijoux dedans, et elle était finalement prête à l’emporter tranquillement et sûrement en Amérique. Elle se disait que si un douanier voyait un buste en plâtre, il allait juste bailler en marmonnant « Ah ah, un buste en plâtre », et le laisserait passer.

– Très malin.

– Et voilà le plan. Mais.... et c’est là que tu dois t’agripper à ta chaise, Bimbo... malheureusement, cette jeune sculpteuse faisait à ce moment là un buste de Gugusse.

Le docteur Nageoire était clairement estomaquée. Elle s’approcha et regarda fixement le capitaine Auguste, examinant ses traits d’un air sceptique.

– Qu’est-ce que Gugusse pouvait bien vouloir faire avec un buste ?

– C’était pour le donner à la chambre de commerce.

– Dieu nous garde !

– Pendant les séances de pose, continua la comtesse de Fiquefleur, Gugusse et la jeune sculpteuse échangeaient bien sûr quelques mots de temps en temps, et lors de ces conversations, elle fut assez téméraire pour lui montrer le buste qui contenait les bijoux, et pour lui dire qu’elle allait le laisser

chez moi, à quelques kilomètres d'ici, jusqu'au départ de miss Vansittart. Et Gugusse... j'ai peine à le dire, Bimbo.

– Vas-y.

– Tu auras du mal à le croire ; mais hier, Gugusse s'est glissé chez moi, a pénétré dans la place, et escamoté le buste.

– Celui avec les bijoux ?

– Celui avec les bijoux.

Même la menace de six coups de baguette au postérieur ne pouvait résoudre le capitaine Auguste à garder le silence face à cette accusation.

– C'est un mensonge insensé !

La comtesse de Fiquefleur leva les sourcils.

– Qu'est-ce que tu as à espérer à être si bravache, Gugusse ? Est-ce que tu t'imagines que je porterais une telle accusation si je ne pouvais pas la justifier jusqu'à la moelle ? Oui, Bimbo, il est allé chez moi, il a été admis par mon majordome —

– Non ! Il n'a pas voulu me laisser entrer.

– C'est ton alibi, alors ? Ce n'est pas ce que Coquès me dit. Il dit qu'il t'a laissé entrer, et que tu as rôdé sans escorte dans toute la maison. Et, en plus, il a remarqué une bosse suspecte sous ton manteau quand tu es parti. Honnêtement, Gugusse, à ta place, j'avouerais plutôt que de jouer à l'innocent. Il serait plus noble de tout avouer et de faire appel à la miséricorde de la cour.

– Beaucoup plus viril, confirma le docteur Nageoire. Incontestablement plus correct.

– Je t'ai dit que je pouvais prouver ce que j'avance, et je vais le faire maintenant. Tu as une forte semelle, de bonne taille, Bimbo. Pourrais-tu m'obliger en allant vers ce placard et en enfonçant la porte.

– OK, dit le docteur Nageoire.

Elle s'approcha du placard et y appliqua en plein sa bottine. La force et la taille de son pied n'avaient pas été exagérées. Le frêle panneau de bois vola en éclats dans un fracas tonitruant.

– Aha ! dit-elle, jetant un œil dedans.

– Tu vois un buste en plâtre ?

– C'est ça. Buste, plâtre, une unité.

---

– Amène-le ici.

Le capitaine Auguste reculait devant le buste comme un homme reculant devant un nid de tarentules sur son chemin. Il cherchait en vain une explication à sa présence. Sa femme aurait pu la lui fournir, mais sa femme était à Paris.

– Comme diable est-ce que cette chose est arrivée ici ? protesta-t-il.

La comtesse de Fiquefleur sourit sarcastiquement.

– Vraiment, Gugusse. Pas mal, hein, Bimbo ?

– Excellent.

– Casse-le.

– Le buste ? Pas de problème, dit le docteur Nageoire, et elle le fit. La comtesse de Fiquefleur se baissa et ramassa parmi les ruines un sac en cuir de chamois. Devant les yeux ébahis du capitaine Auguste, il dénoua la ficelle et versa dans sa main une rivière scintillante.

Les yeux du docteur Nageoire étaient aussi ébahis.

– Ce doit être une de tes meilleures prises, dit-elle, regardant le capitaine Auguste avec une évidente admiration.

La comtesse de Fiquefleur replaça les bijoux dans le sac, et l'empocha.

– Et voilà, dit-elle. Tu me demandais à l'instant pourquoi j'étais venue ici sous un faux nom. C'est parce que je pensais que si je parvenais à entrer dans la maison, je pourrais étouffer cette affaire sans scandale. Je savais que tu allais être candidat aux élections et qu'un scandale signerait la ruine de tes espérances, et je pensais charitablement que tu avais simplement cédé à une tentation soudaine. En ce qui me concerne, l'affaire est réglée. Je n'ai pas l'intention d'être dure avec toi, maintenant que j'ai récupéré ton butin illicite, et que je peux le rendre à son propriétaire. Nous comprenons toutes ces irrésistibles tentations. N'est-ce pas, Bimbo ?

– Oh, absolument.

– Inutile d'en dire plus ?

– Pas un mot.

– Tu n'en parleras à personne ?

– À part une ou deux copines d'équitation, bouche cousue.

– Alors nous pouvons oublier toute cette sale affaire. Bien entendu, la monstrueuse sentence que tu as infligée à mon neveu et à Lucie Pinson doit

être abandonnée. Tu es d'accord, Gugusse? dit la comtesse de Fiquefleur, haussant la voix, car elle voyait que son hôte était distrait.

Le capitaine Auguste répéta son imitation d'une baleine harponnée.

– Quoi? dit-il faiblement.

La comtesse de Fiquefleur répéta ses mots, et le capitaine Auguste, bien qu'il ne trouvât manifestement la parole qu'avec difficulté, dit « Oui, certainement. »

– J'espère bien, dit la comtesse de Fiquefleur avec chaleur. Le tribunal correctionnel pour ce qui n'était qu'une blague de gamine – ou de gamin, dans le cas de Jeff. Cela rappelle les pires excès de l'Affaire Dreyfus.<sup>176</sup> Le problème avec vous autres anciens préfets coloniaux, Gugusse, c'est que vous avez tellement l'habitude de persécuter nos frères noirs en toute impunité que vous perdez complètement le sens de la mesure. Allons tout de suite ordonner au sergent Poitier de briser les chaînes du jeune couple. Nous les trouverons, si je me souviens bien, dans l'arrière-cuisine.

Elle prit le capitaine Auguste par le bras, et le guida vers la porte. Tandis qu'ils suivaient le couloir, le docteur Nageoire pouvait l'entendre encourageant le plus gentiment du monde son compagnon à se redresser, à tourner une page et repartir de zéro, avec une fidèle résolution à suivre dans le futur le droit chemin. Il suffisait d'un peu de volonté, disait la comtesse de Fiquefleur, ajoutant qu'elle croyait, comme celui dont la harpe sonore accompagne des chants aux modes variés que les deuils de nos cœurs sont les mortels degrés par lesquels nous montons plus haut, plus haut encore.<sup>177</sup>

Quelques instants durant, après leur départ, le docteur Nageoire resta immobile, regardant les bibelots canaques dans l'attitude frigide d'une femme dont le cerveau jouit d'un repos absolu. Puis peu à peu s'imposa en elle la conviction d'avoir oublié quelque chose, la conviction qu'elle avait souvent ressentie dans la jungle brésilienne qu'il y avait quelque part œuvre de femme à effectuer, et que c'était à elle de l'accomplir.

La mémoire lui revint. Les fraises. Elle retourna dans le salon pour les finir.

(Zürich, 21.3.2020 – 9.6.2020 – 26.8.2020)





# Notes

1. Dans le texte original, cette introduction a lieu dans un club pour jeune hommes oisifs, « The Drones », institution sans équivalent en France, et qu'il semble préférable de ne pas essayer de traduire.
2. Reginald, dit Pongo, Twistleton.
3. Lord Ickenham, de Ickenham Hall, Hampshire.
4. Cette dernière phrase est une interpolation, mais elle est inspirée par une citation de *Uncle Fred in the springtime* : « Nature, stretching Horace Davenport out, had forgotten to stretch him sideways, and one could have pictured Euclid, had they met, nudging a friend and saying : 'Don't look now, but this chap coming along illustrates exactly what I was telling you about a straight line having length without breadth.' » (Ch. 1). La présentation la plus claire du subtil concept machiavélien (et non pas machiavélique) de *virtù* se trouve dans le traité *Machiavelli's ethics* de E. Benner (Princeton University Press, 2010).
5. « high, wide and plentiful ».
6. « chap » ; la francisation « chappe » est d'usage courant dans certaines parties du Québec.
7. « He jellies eels » ; la gelée d'anguille est un met anglais (associé au quartier pauvre du « East End » de Londres), analogue de l'aspic d'anguille. Littéralement, la traduction serait « il gèle des anguilles ».
8. « perishing old bottle-nosed gawd-help-us » ; ici et plus loin, on a fait appel au vocabulaire du capitaine Haddock pour traduire certaines insultes.
9. « sweetness and light ».
10. William, dit Bill, Oakshott.
11. « He bestrides the world like a Colossus » ; Shakespeare, *Julius Caesar*, I.2.
12. Bible de Genève, psaume 60 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006461](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006461) ; « Moab is my washpot ; over Edom will I cast out my shoe ».
13. Bible de Genève, Jérémie, 13.23 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006627](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006627) ; « Can

the Ethiopian change his skin, or the leopard his spots? ».

14. Bible de Genève, 2 Rois, 4, 29 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006263](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006263) ; « gird up thy loins ».
15. « nonplussed ».
16. « than which I can imagine nothing more sickening » ; subtile finesse de la langue anglaise...
17. L'original mentionne une nouvelle de Damon Runyon (Wodehouse utilise son nom de naissance « Damon Runyan »), écrivain essentiellement inconnu en français. L'analogie avec « Zazie » n'est pas absurde, d'une part parce que le style de Damon Runyon est également caractérisé par une langue originale et pleine d'inventions inspirées par l'argot de Broadway à l'époque de la prohibition, et d'autre part parce que beaucoup de ses nouvelles se terminent par un coup de théâtre inattendu. La nouvelle précise à laquelle il est fait allusion est sans doute *A nice price* (1937, dans le recueil *More than somewhat*), et le personnage mentionné est le « ticket-scalper » Sam the Gonoph (« gonoph », ou « ganef », signifie « voleur » en yiddish), qui déclare : « he always figures if he can bring a little joy into any life, no matter how, he is doing a wonderful deed. »
18. « Durbar », cérémonie marquant la succession de l'empereur ou impératrice des Indes, avant l'indépendance de l'Inde.
19. « Major Plank » ; c'est un personnage masculin, comme Lord Ickenham, dans l'original.
20. Sir Aylmer Bostock.
21. Dans l'original, il s'agissait sans doute d'une école privée de garçons.
22. « Mugsy ».
23. « the lady who wanted to go to Birmingham and they were taking her to Crewe » ; allusion à une chanson populaire intitulée *Oh, Mr. Porter* (à laquelle *Ulysses* de Joyce fait également allusion). Le remplacement par une allusion au célèbre Paganel des *Enfants du Capitaine Grant* semble raisonnable.
24. « come Lammas Eve », le premier août.
25. « Gawd-help-us ».
26. Allusion probable au roman *Whose body?* de D.L. Sayers (1923), le premier où apparaît le détective Lord Peter Wimsey, bien que dans celui-ci, le cadavre ne porte pas de guêtres.
27. Dans l'original, « Peace, perfect peace, with loved ones far away », une citation de l'hymne anglican *Peace, perfect peace* de E. Bickersteth (1825–1906), évêque d'Exeter.
28. « Frederick Altamont Cornwallis, fifth Earl of Ickenham » ; ici et ailleurs, certains prénoms sont empruntés au *Petit Nicolas*.

29. « I feel like one of those fellows in the early nineteenth-century poems who used to go about losing dear gazelles » ; allusion probable à un poème extrait de la romance *Lalla Rookh* de T. Moore (1817) ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/44781/lalla-rookh>.
30. « in practically every cloud wrack the knowledgeable eye, if it peers closely enough, can detect some sort of a silver lining », faisant usage de l'expression proverbiale « Every cloud has a silver lining », qui a son origine dans le masque *Comus* de J. Milton (1634) : « Was I deceiv'd, or did a sable cloud // Turn forth her silver lining on the night ? ».
31. « with a heart for any fate » ; cf. « A psalm of life », de H.W. Longfellow ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/44644/a-psalm-of-life>.
32. « I will be with you with my hair in a braid » ; allusion possible à la chanson *Queenie with her hair in a braid*, paroles de John Hazzard et musique de W.T. Francis.
33. « recording angel ».
34. Bible de Genève, Matthieu 16,23 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1007029](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1007029) ; « Get thou behind me ».
35. « the primose path » ; Shakespeare, *Hamlet*, I.3.
36. Bible de Genève, 1 Samuel, 14, 3 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006174](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006174).
37. Expression de patois Normand, cf. *Dictionnaire du patois normand*, Edélestand du Ménil, p. 49 ; mentionné dans le dictionnaire de Cotgrave (<http://www.pbm.com/~lindahl/cotgrave/138.html>, à « Bremant ») avec comme traduction l'expression « Neither chick nor child » qui est utilisée par Wodehouse.
38. « a gentle coffee-caddie » ; dans l'original, c'est bien sûr Lord Ickenham lui-même qui est un tel parangon.
39. Sally Painter.
40. Otis.
41. Le texte mentionne ici « the late Mrs. Carrie Nation », faisant allusion à une apparente célébrité du mouvement de tempérance aux États Unis au tournant du 20ème siècle (1846–1911). En l'absence de la moindre personnalité française répondant à une description similaire, le générique « missionnaire mormone » semble une solution acceptable.
42. « Faugh ! »
43. « Cheeryble brother », personnages du roman *Nicolas Nickleby* de Dickens.
44. « grapple with hoops of steel » ; Shakespeare, *Hamlet*, I.3.
45. « what-not ».

46. « crocodiles » ; il n'en existe pas en Nouvelle Calédonie ; le tricot rayé est un serpent marin.
47. « knokberrie ».
48. « Ewe lamb » ; citation biblique (2 Samuel 12), dont la traduction française dans la Bible de Genève, « petite brebis », semble insuffisante ici.
49. « see each other steadily and see each other whole » ; allusion au poème *To a friend*, de M. Arnold, « who saw life steadily, and saw it whole » ; [https://en.wikisource.org/wiki/The\\_poetical\\_works\\_of\\_Matthew\\_Arnold/Sonnets#2](https://en.wikisource.org/wiki/The_poetical_works_of_Matthew_Arnold/Sonnets#2).
50. Allusion à un épisode de l'exil de Caius Marius, après l'invasion de Rome par Sylla (*cf.* Plutarque, *Vie de Caius Marius*, 40).
51. « the bonny babies ».
52. Bible de Genève, Daniel, 5 :1 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006743](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006743) ; « Le roi Belsçatsar fit un grand festin à ses milles gentils-hommes ».
53. « in fine frenzy rolling // Doth glance from heaven to earth, from earth to heaven » ; Shakespeare, *A midsummer night's dream*, V.1.
54. « blinding and stiffing », une expression datant apparemment de Kipling.
55. Harold Potter.
56. Elsie Bean.
57. « stealing their helmets during Boat Race night », faisant allusion à la régates annuelle opposant les bateaux des universités de Cambridge et Oxford sur la Tamise.
58. Voir « Zazie dans le métro », chapitre XIII.
59. « He's an overbearing dishpot. »
60. « The Boy Explorers Up the Amazon » ; il semble que cet ouvrage ait été inventé par Wodehouse.
61. « goggle-eyed old Jack the Ripper with the lip fungus ».
62. « the Vice-Chancellor of the County Palatinate of Lancaster ».
63. « something out of Horatio Alger » ; l'exemple typique de la mythologie du *self-made man*, entièrement dépourvu de cynisme ou d'arrivisme.
64. « Well, dash my wig and buttons! ».
65. Expression québécoise pour une petite promenade visant à retrouver ses facultés, en particulier après une soirée un peu arrosée.
66. Un rôle en travesti.

67. « a consummation devoutly to be wished » ; Shakespeare, *Hamlet*, III.1.
68. Allusion à une chanson à boire, voire embaterie, attribuée à Hybrias de Crète, mercenaire et poète crèteois, datée du 6ème siècle aec, cf. C. Nisard, *Des chansons populaires chez les anciens et chez les français* (E. Dentu, éditeur, Paris, 1867), tome premier, p. 126 (voir aussi *Déipnosophistes*, Athénée de Naucratis, livre XV).
69. Site du Club du Lévrier de Course de l’Ile-de-France et de son cynodrome, à Meulan-en-Yvelines.
70. « Booms a daisy ».
71. « the mangel-wurzel situation ».
72. Voir « Tante Frédérique passe par là », p. 3.
73. cf. Bible de Genève, Luc, 2.10, [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1007069](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1007069) ; « one hearing tidings of great joy. »
74. « Well met by moonlight, proud Oakshott » ; cf. Shakespeare, *A midsummer night’s dream*, I.2., « Ill met by moonlight, proud Titania, »
75. « the head upon which all sorrows of the world have come », citation d’un article de W. Pater au sujet de la Joconde.
76. « a sort of vat or container for the milk of human kindness » ; Shakespeare, *Macbeth*, I.5.
77. « Major Brabazon–Plank ».
78. « Slimmo ».
79. « We shall all meet then, at Philippi », cf. Shakespeare, *Julius Caesar*, IV.3 : « We’ll go forward with you and meet them at Philippi ».
80. « Something attempted, something done » ; citation de H.W Longfellow, *The village blacksmith.* ; <https://poets.org/poem/village-blacksmith>.
81. « ’Twas on a summer’s evening in his tent, // That day he overcame the Nervii. » ; Shakespeare, *Julius Caesar*, III.2
82. « I believe you’re one, if not more, of the Sitwells. » ; allusion à Edith, Osbert et Sacherevell Sitwell, auteurs et éditeurs britanniques actifs entre 1916 et 1930 environ.
83. « ‘Smith’ or ‘Knatchbull–Huguessen’. »
84. « Edward G. Robinson ».
85. Dans la version originale, le policier Potter connaissait le major Brabazon–Plank ; Lord Ickenham prétend qu’il y a eu un lapsus entre le « Major Brabazon–Plank » et lui, à savoir « Brabazon–

Plank, major », l'aîné de deux frères. Il ajoute que puisqu'il est ingénieur des mines, « the minor is a major while the major is a miner ».

86. Proverbial : « In like a lion, out like a lamb » ».
87. « hide his light under a bushell », cf. Bible de Genève, Matthieu 5.15, [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1007015](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1007015).
88. « like Abou ben Adhem », allusion au poème *Abou ben Adhem*, de L. Hunt (1836); <https://www.poetryfoundation.org/poems/44433/abou-ben-adhem>.
89. *Murder in the fog*; bien qu'il existe divers ouvrages de ce titre, il semble que celui-ci ait été inventé par Wodehouse (on pourrait penser à une allusion à *The tiger in the smoke*, de M. Allingham, où un maître criminel a un repaire souterrain).
90. « With a tale to unfold whose lightest word would harrow up his nephew's soul and make his two eyes, like stars, start from their spheres » : Shakespeare, *Hamlet*, I.5.
91. « there's nothing either good or bad but thinking makes it so » ; Shakespeare, *Hamlet*, II.2.
92. « a sort of Ouled Nail muscle dance ».
93. La chanson en question n'est pas identifiée.
94. « the Muster of the Vultures » ; allusion probable au livre de ce titre de G. Fairlie (1930).
95. « Like the royal family ».
96. « They know me in the Underworld as The Shadow ».
97. « the time I played Dick Deadeye in Pinafore » ; les comédies musicales de Gilbert et Sullivan ne sont pas particulièrement connues dans le monde francophone.
98. « Curfews had tolled the knell of parting day », allusion au poème *Elegy written in a country churchyard* de T. Gray (1750); <https://www.poetryfoundation.org/poems/44299/elegy-written-in-a-country-churchyard>. La traduction française est due à Chenier (1805).
99. « Now slept the crimson petal and the white », allusion à un sonnet contenu dans le poème narratif *The princess* de A. Tennyson (1847); <https://www.poetryfoundation.org/poems/45380/the-princess-now-sleeps-the-crimson-petal>.
100. « looking so like The Soul's Awakening » ; allusion probable à l'un ou l'autre des tableaux religieux sur ce thème, peut-être celui de J. Sant (1888).
101. « His knotted and combined locks parted, each particular hair standing on end like quills upon the fretful porcupine » ; cf. Shakespeare, *Hamlet*, I.5.
102. « a warm gush of the milk of human kindness » ; cf. Shakespeare, *Macbeth*, I.5.

103. « the picture of a sort of demon lover for whom women might excusably go wailing through the woods » ; allusion au poème *Kubla Khan* de S.T. Coleridge (1797 ; publié en 1816) ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/43991/kubla-khan>.
104. « Gregory Peck or Clark Gable ».
105. Unité de mesure des alcools forts en usage au Québec ; représente environ un demi-centimètre dans un verre carré de taille habituelle.
106. « had descended the steps mincingly, like Agag » ; allusion biblique à I Samuel 15.32 (bible de Genève : [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006178](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006178)), quoique la version King James dit « And Agag came unto him delicately ».
107. Auteur de *Le vrai manuel du savoir-vivre* (première édition 1877, cf. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5677678k.texteImage>) ; le texte original mentionne Emily Post, célèbre dans le monde anglo-saxon pour son livre d'étiquette (1922).
108. Le texte original dit « for the fifth time », mais nous savons compter.
109. « hobnobbing ».
110. Bible de Genève, lettre à Tite, 1.15 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1007231](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1007231) ; « To the pure all things were pure ».
111. « like Mariana at the moated grange », allusion à la fois à Shakespeare (*Measure for measure*, III.1 : « there at the moated Grange resides this dejected Mariana ») et au poème *Mariana* de Tennyson (1830), qui est inspiré de cette citation ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/45365/mariana>.
112. « Duty, stern daughter of the voice of God », citation du poème *Ode to duty* de W. Wordsworth (1807) ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/45535/ode-to-duty>. La traduction est due à É. Legouis (1928).
113. « In their recent Romeo and Juliet scene » ; allusion à la scène du balcon de *Romeo and Juliet*, II.2.
114. « What's all this ? »
115. « What, all my pretty chickens, and their dam // At one fell swoop ? » ; Shakespeare, *Macbeth*, IV.3.
116. « a cat may look at a king » ; proverbial.
117. « an Assyrian coming down like a wolf on the fold », allusion au poème *The destruction of Sennacherib* de Byron (1815) ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/43827/the-destruction-of-sennacherib>. La traduction est due à A.P. Pâris (1830).

118. « the gold cure » ; allusion à une méthode, proposée par un Dr. L. Kelley, pour « guérir » de l'alcoolisme, qui était populaire aux États-Unis pendant le 19<sup>ème</sup> siècle en particulier.
119. Depuis « Pourquoi doit-elle rester » jusqu'à ce point, il s'agit d'un ajout. Dans la version originale, il est naturel que Sally occupe la chambre de Pongo et que Lord Ickenham et son neveu partagent l'autre ; dans cette adaptation, on pourrait se demander pourquoi la comtesse de Fiqu fleur et Lucie ne passeraient pas la nuit dans la chambre de la comtesse, laissant Jeff dans la sienne – voici une raison plausible.
120. Ce paragraphe (depuis « Il est regrettable ») est également une addition au texte original ; dans celui-ci, ni Pongo, ni Lord Ickenham ne disposent de vêtements féminins, évidemment, d'où la nécessité de la visite à Ickenham Hall. Ici, l'explication vaut ce qu'elle vaut.
121. « where she lists (...) Why lists? How do lists come into it? ».
122. « leaving no stone unturned » ; cf. Euripide, *Les Héraclides*.
123. « not actually referring to it [money] as dross » ; l'expression « money is but dross » est proverbiale en anglais depuis au moins le 17<sup>ème</sup> siècle. L'adaptation réfère à une citation de Shakespeare, *Otello*, III.3, « Who steals my purse, steals trash, 'tis something, nothing ».
124. « the battle of Joppa ».
125. *Hamlet*, III.2.
126. On peut se demander si Wodehouse avait en tête un livre où un tel événement a lieu ?
127. *Macbeth*, III.4.
128. « His Highness is not well » ; Shakespeare, *Macbeth*, III.4.
129. « it's the bezuzus », mot apparemment inventé par S. Lewis dans son roman *Babbit* ; Wodehouse l'emploie probablement pour de simples raisons phonétiques.
130. Matthieu, 25.14–30.
131. « Meriday House »
132. « who believed that there is a tide in the affairs of men which taken at the flood leads on to fortune » ; Shakespeare, *Julius Caesar*, IV.3.
133. « knock-kneed », ou avoir les genoux cagneux.
134. « the only bit of French – except *Oo-la-la* – which had managed to stick from the old left bank days, was *L'audace, l'audace, et toujours l'audace*. » La phrase « A-Hunting We Will Go ! » fait notoirement partie du refrain de la chanson de chasse de E. Haddock et B. Wooster dans *The mating season*, l'un des meilleurs romans de Wodehouse.

135. « Je suis comme je suis », poème et chanson de Prévert, parue en 1946 dans le recueil *Paroles* ; <https://www.poeticous.com/jacques-prevert/je-suis-comme-je-suis>. Elle a été interprétée entre autres par J. Greco (<https://www.ina.fr/video/I00001018>). L'original dit « That's the sort of man I'm, as the song says », mais il n'a pas été possible d'identifier la chanson correspondante.
136. « lets concealment like a worm i'the bud feed on his damask cheek » ; Shakespeare, *Twelfth night*, II.4.
137. Une des chansons favorites de Proust ; l'original parle de « My Dolores, Queen of the Eastern Sea », chanson extraite de la comédie musicale *Florodora*, qui était fort appréciée de Joyce (cf. « O, Idolores, queen of the eastern seas ! », dans *Ulysses*, chapitre 11, « Sirens » ; [http://www.james-joyce-music.com/songb\\_01\\_lyrics.html](http://www.james-joyce-music.com/songb_01_lyrics.html)).
138. « heavy weather ».
139. « Joan of Arc or Boadicea » ; cette dernière, appelée Boadicée en français, était reine d'une tribu celte en Angleterre qui prit la tête d'une révolte contre les romains vers 60 ce (en particulier, remportant la bataille de Camulodunum).
140. Bible de Genève, Juges, 4.17, 4.21 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006135](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006135) ; « Howbeit Sisera fled away on his feet to the tent of Jael the wife of Heber the Kenite », « Then Jael Heber's wife took a nail of the tent, and took an hammer in her hand, and went softly unto him, and smote the nail into his temples ».
141. « it is a far, far better thing that I do than I have ever done », (une partie de) la dernière ligne du roman *A tale of two cities* de Dickens.
142. « You are Sinclair Lewis, are you not ? »
143. L'original mentionne « Young Lochinvar », faisant allusion à un épisode du poème *Marmion* de W. Scott (1808) ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/52300/lochinvar>.
144. Dans le texte original, Bill Oakshott dit qu'il récitait le poème « Young Lochinvar ».
145. « It wath the thschooner Hethperuth that thailed the thtormy theas », début du poème *The wreck of the schooner Hesperus*, de H.W. Longfellow (1842) ; <https://www.poetryfoundation.org/poems/44654/the-wreck-of-the-hesperus>.
146. « roly-poly pudding » ; un dessert anglais particulièrement nourrissant, où le suif est utilisé comme graisse.
147. « You will have to behave like the heroes of those novels which were so popular at one time, who went about in riding breeches and were not above giving the girl of their choice a couple with a hunting-crop on the spot where it would do most good. Ethel M. Dell. That's the name » ; allusion à l'auteur et au roman *The way of an Eagle*, qui est mentionné directement plus tard, cf. note 168.

148. « My Mate ! »
149. Allusion à *Alice in Wonderland*, chapitre 6.
150. Non identifiée par Wodehouse.
151. « Buck-u-Uppo ».
152. « Doctor Smythe's Tonic Swamp Juice ».
153. « that of a B.B.C. announcer ».
154. « at Eton ».
155. L'original dit « no girl bringing the good news from Aix to Ghent likes to find Ghent empty when she gets there », allusion au poème *How they brought the good news from Aix to Ghent* de R. Browning (1845) ; <https://rpo.library.utoronto.ca/poems/how-they-brought-good-news-ghent-aix>.
156. « Barmy ».
157. « you are living in a fool's paradise » ; Shakespeare, *cf. Romeo and Juliet*, II.3.
158. « it will be all the same in another hundred year », proverbial.
159. Dans le texte original, il n'est fait mention que d'intrus du sexe masculin, comme Lord Ickenham.
160. « Colney Hatch ».
161. « all of a doodah ».
162. « the chairman of the local bench of magistrates » ; en Angleterre et au Pays de Galles, certaines procédures légales, y compris les affaires criminelles les moins graves, sont jugées par une cour locale appelée « bench of magistrates », dont les membres représentent la communauté et ne sont pas des magistrats professionnels (ils n'ont pas de formation juridique).
163. « Who ran to catch me when I fell and would some pretty story tell and kiss the place to make it well ? » ; extrait d'un poème victorien anonyme.
164. « Eric Johnston », président de l'association des producteurs de cinéma aux USA entre 1946 et 1951 ; il était cependant apparemment plutôt moins strict que ses prédécesseurs.
165. « the perilous stuff that weighs upon the heart » ; Shakespeare, *Macbeth*, V.3.
166. Bible de Genève, Job 39.28 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006428](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006428) ; « His general mental attitude was that of the war-horse which said "Ha !" among the trumpets ».
167. Épisode de l'histoire anglaise : Edith Swanneck, première femme du roi Harold, est sensé avoir identifié son corps après la bataille, alors que Guillaume le Conquérant avait refusé de rendre

celui-ci à sa famille. L'épisode est décrit dans de nombreuses œuvres de fiction, y compris un poème de H. Heine.

168. « she first read *The Way of an Eagle* », roman romantique de E. M. Dell, auquel il a déjà été fait allusion, cf. note 147.
169. « If Pippa had happened to pass at that moment, singing of God being in His heaven and all right with the world » ; allusion au poème *Pippa passes* de R. Browning (1841) ; [https://en.wikisource.org/wiki/Pippa\\_Passes](https://en.wikisource.org/wiki/Pippa_Passes).
170. « the final spasm of a musical comedy », sans autres précisions.
171. Bible de Genève, Genèse, 5.21–27 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1005901](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1005901).
172. Bible de Genève, Daniel, 4.33 ; [https://www.e-rara.ch/gep\\_g/content/zoom/1006742](https://www.e-rara.ch/gep_g/content/zoom/1006742).
173. « I've just given her thirty days without the option, and your nephew the same » ; comme indiqué plus haut (note 162), A. Bostock préside la cour locale (« bench of magistrates ») et peut de sa propre autorité décider de la sentence pour des offenses criminelles mineures. L'option qui est exclue est celle d'une amende en remplacement de la peine de prison ; l'expression « without the option » est une abréviation pour « without the option of a fine ».
174. « And how about the quality of mercy ? It isn't strained, you know. It droppeth as the gentle rain from heaven upon the place beneath » ; cf. Shakespeare, *The merchant of Venice*, IV.1.
175. « It isn't the one about the young man of Calcutta, is it ? » ; le major Plank fait allusion à un *limerick*, un type de court poème (généralement) comique, voire grivois, de cinq vers rimés suivant le schéma AABBA, commençant souvent par un vers comme « There was (some kind of person) from (someplace) », par exemple, « There was a young man of Calcutta », avant de continuer. Si Wodehouse avait en tête un limerick précis, il s'agit peut-être de

*There was a young man of Calcutta,  
Who tried to write "Cunt" on a shutter.  
He had got to "C—U—",  
When a pious Hindu  
Knocked him arse over tip in the gutter.*

que l'on trouve (entre autre) dans un recueil de cinquante limericks classiques, publié sous le manteau par N. Douglas en 1929 (disponible sur internet à l'adresse <http://www.cypherpress.com/content/books/somelimericks/somelimericks.pdf>). Douglas affirme dans son introduction que le limerick est un type de poésie particulièrement anglo-saxon ; un analogue sous forme de contrepèterie semble alors naturel.

176. « the worst excesses of the Star Chamber » ; une cour de justice en Angleterre, existant de 1398 jusqu'à 1641 environ, prévue pour juger des personnages d'une telle éminence qu'on pouvait craindre que les cours ordinaires n'oseraient les condamner, mais qui devint un instrument d'abus du pouvoir royal.

177. « he held it truth with him who sings to one clear harp in divers tones that men may rise on stepping stones of their dead selves to higher things », citation du poème *In Memoriam A.H.H* de Tennyson (1850); <https://poets.org/poem/memoriam-h-h>.

## En avant-première !

Si vous avez aimé *Tante Dynamite*, vous aimerez  
*Fferand fera l'affaire !*

*FFERAND FERA L'AFFAIRE !*

Fferand Vous Aidera

Fferand Est Prêt À Tout

VOULEZ-VOUS

Quelqu'un Pour Prendre Vos Affaires En Main ?

Quelqu'un Pour S'Occuper de Tout ?

Quelqu'un Pour Promener Le Chien ?

Quelqu'un Pour Tuer Votre Tante ?

FFERAND LE FERA

IL NE RECULE PAS DEVANT LE CRIME

Quel Que Soit Le Travail Que Vous Offrez

(À Condition Qu'il Ne Concerne Pas Le Poisson)

*FFERAND FERA L'AFFAIRE !*

Réponses à "R. Fferand, Boîte postale 365"

*FFERAND FERA L'AFFAIRE !*

« Une odeur déprimante moisissait dans la pièce, comme si un fromage y avait récemment décédé dans de tragiques circonstances. »